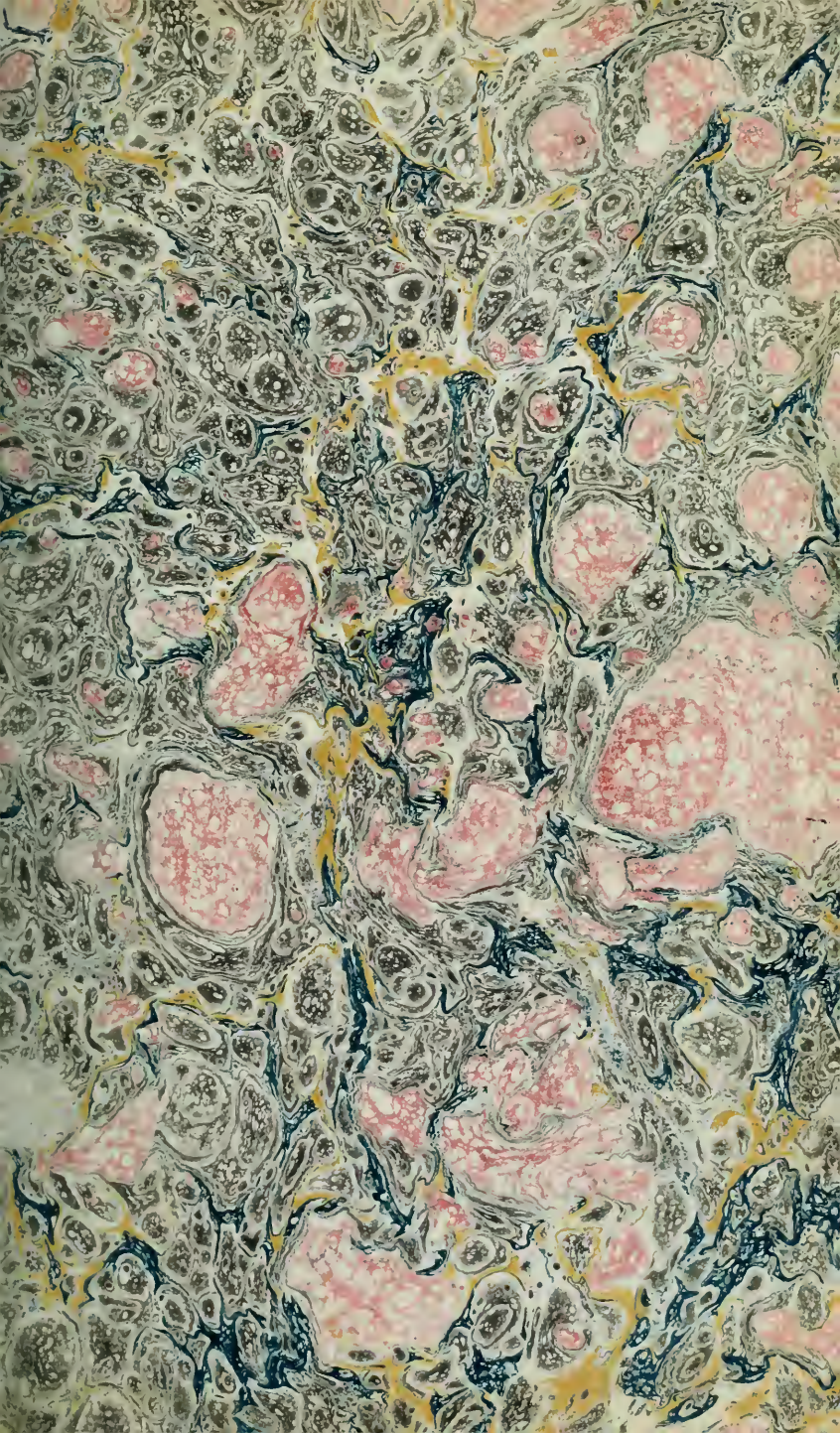
Ex Libris

PROFESSOR J. S. WILL

Library
of the
University of Toronto



6 1085

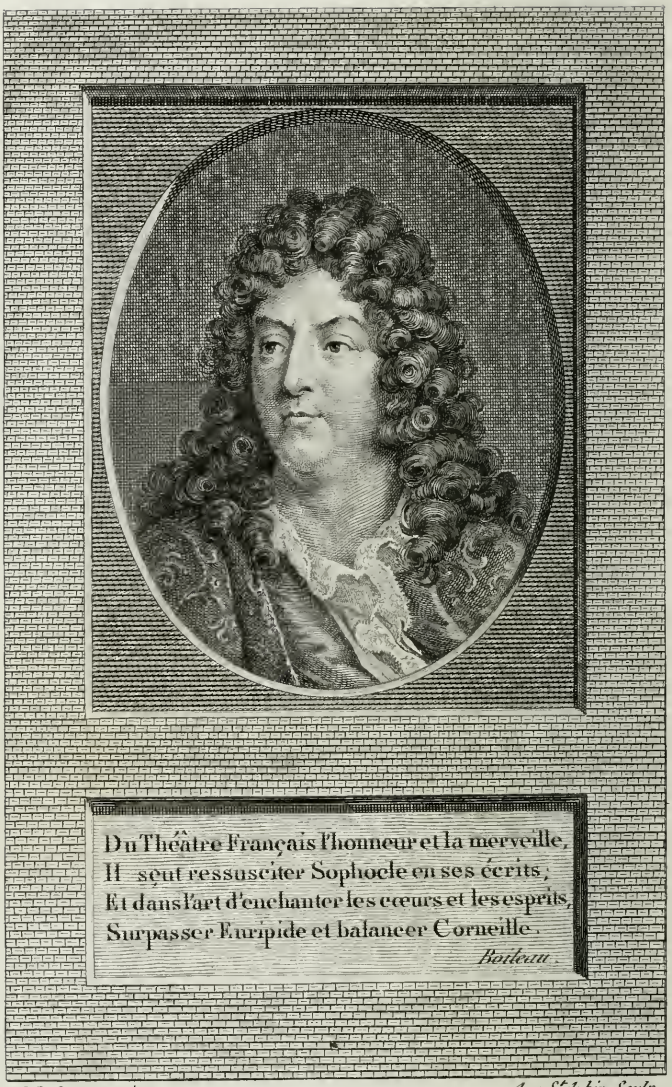
ŒUVRES

DE

JEAN RACINE.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/oeuvresraci01raci



Du Théâtre Français l'honneur et la merveille,
Il sçut ressusciter Sophocle en ses écrits;
Et dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
Surpasser Euripide et balancer Corneille.

Boileau.

J. B. Santerre pinx. *Aug. St. Aubin Sculp.*

ŒUVRES

DE

JEAN RACINE,

AVEC DES COMMENTAIRES,

PAR J. L. GEOFFROY.

TOME PREMIER.

PARIS.

LE NORMANT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1808.

AVIS DE L'ÉDITEUR

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION

DES ŒUVRES DE JEAN RACINE,

ET SUR LES COMMENTAIRES.

Ces Commentaires sont le fruit des études et des travaux d'une grande partie de la vie de leur auteur. Rien de ce qui pouvoit contribuer à faire mieux connoître la personne et les écrits de Racine n'y a été négligé. M. Geoffroy a recueilli tout ce que ce grand poète a imité des autres, tout ce que les autres ont imité de lui. Il a traduit en entier les deux tragédies d'Euripide qui ont servi de modèle à l'*Iphigénie en Aulide* et à la *Phèdre;* plusieurs scènes des *Phéniciennes* et de l'*Andromaque* du poète grec, qui ont rapport aux *Frères Ennemis* et à l'*Andromaque* française; une partie considérable des *Guêpes* d'Aristophane, qui ont fourni la matière des *Plaideurs;* tous les passages de Tacite que Racine a fondus dans *Britannicus;* plusieurs morceaux de Sénèque; le combat d'Etéocle et Polynice, de Stace; quelques tirades des tragédies où Alfieri a traité le même sujet que Racine, etc.

A ce travail si important, le Commentateur a ajouté une préface générale de tout l'ouvrage, une

Vie de Racine plus complète et plus exacte que toutes celles qui ont paru jusqu'ici ; un discours préliminaire sur l'état de la Tragédie en France au moment où Racine se produisit au théâtre ; des préfaces particulières pour chaque tragédie, un jugement à la fin ; des notes au bas des pages sur les endroits et sur tous les vers qui offrent quelque chose de remarquable du côté de l'art, des pensées et du style ; des notices assez étendues sur les critiques que les pièces de Racine ont essuyées, sur les acteurs qui les ont représentées dans la nouveauté; enfin, la censure sage et modérée de quelques fautes échappées à la foiblesse et à la négligence humaine.

Un avantage particulier à ce Commentaire, sera de se trouver appliqué à une édition faite avec des soins infinis; supérieure, pour la correction et la pureté du texte, à toutes celles que l'on connoît, et qui sont plus ou moins fautives. Quelques éditeurs même, entr'autres Luneau de Boisjermain et M. de La Harpe, se sont permis de rétablir dans le texte des vers supprimés par l'auteur. Le texte de cette édition a été formé sur toutes les anciennes éditions de Racine réputées les meilleures : on n'y a pas omis une seule des variantes.

Les Œuvres diverses y sont rangées dans un meilleur ordre, revues et corrigées d'après les manuscrits de Racine, augmentées de plusieurs morceaux curieux, entr'autres de la Préface de la seconde Lettre à l'auteur des Imaginaires : on con-

noissoit l'existence de cette Préface, mais elle n'avoit jamais été publiée. On trouvera en outre des Fragmens sur les Solitaires de Port-Royal; quelques Fragmens de la traduction du premier livre de la Poétique d'Aristote, qui n'existent dans aucune autre édition : toutes ces additions ont été faites sur les manuscrits même de l'auteur. On y a joint des Préfaces, et quelques notes quand elles ont paru nécessaires. Dans la préface de l'Histoire de Port-Royal, le Commentateur a démontré l'authenticité de la seconde partie de cette Histoire, contestée par Luneau et quelques autres éditeurs. Racine n'a traduit qu'environ un tiers du Banquet de Platon; M. Geoffroy a rétabli le second tiers, traduit par madame de Rochechouart; et il a lui-même traduit le troisième tiers, qui est le plus intéressant de tout l'ouvrage : ainsi l'on aura la traduction entière de ce Dialogue de Platon.

Les Lettres de Racine sont considérablement augmentées pour le nombre. Louis Racine, son fils, en avoit singulièrement altéré le texte; les changemens, les transpositions, les retranchemens, la suppression des dates rendoient souvent très-pénible la lecture de ces Lettres : tout est rétabli sur les manuscrits mêmes de Racine. M. de Nauroi, arrière-petit-fils de Racine, directeur de la Manufacture des Glaces, et membre du Corps-législatif, a bien voulu nous communiquer un manuscrit dont il est seul dépositaire, et qui contient les premiers vers que Racine a faits à Port-Royal : c'est une description

de cette célèbre abbaye, en sept odes, morceau vraiment curieux qui n'a jamais été imprimé, et qui devient très-intéressant quand on considère que c'est là le point d'où ce grand poète est parti pour arriver jusqu'à Athalie. On publie aussi, pour la première fois, une ode sur la convalescence du roi; la traduction en vers du pseaume *Diligam te, Domine*, et quelques épigrammes. Ces deux odes nous ont été communiquées par M. Capperonier, l'un des conservateurs de la Bibliothèque impériale.

Cette édition est encore embellie d'une lettre inédite, écrite tout entière de la main même de Racine, signée de Racine et de Boileau, et adressée par eux au maréchal de Luxembourg, pour le féliciter sur la victoire de Fleurus. On a fait graver cette lettre pour faire connoître aux lecteurs l'écriture de Racine; et l'imitation est si parfaite, qu'il est impossible de distinguer la copie de l'original. Chaque exemplaire de l'édition est orné d'une de ces copies, placée en tête du premier volume, ainsi que des portraits de Racine, de Louis son fils, et de celui du grand Arnauld placé à la tête de l'Histoire de Port-Royal : ces trois portraits sont gravés par M. Saint-Aubin. Chaque tragédie est précédée d'une estampe dessinée par M. Garnier, un de nos meilleurs peintres, auteur du beau tableau de la Famille de Priam, et gravée par nos premiers artistes. Enfin, rien n'a été négligé pour donner à cette édition des avantages qui ne se trouvent dans aucune autre.

PRÉFACE GÉNÉRALE.

Corneille, Molière et Boileau ont eu pour commentateurs des hommes versés dans la littérature; et Corneille, en particulier, a eu l'honneur d'être interprété par le plus fameux poète du dix-huitième siècle: honneur qu'il a payé un peu cher. Le seul Racine n'avoit trouvé jusqu'ici pour le commenter, qu'un spéculateur en librairie, plutôt qu'un littérateur. Un commentaire sur le plus parfait de nos poètes tragiques manquoit donc à notre littérature et à notre nation.

L'examen le plus sévère que le goût, la raison et l'impartialité puissent se permettre, est ce qu'il peut y avoir de plus honorable à la mémoire de Racine. Ce n'est pas une de ces figures de fantaisie dont les charmes équivoques et factices redoutent le grand jour et l'œil du connoisseur. Sa beauté est franche. La critique la plus rigoureuse est le seul éloge digne de lui;

et le censeur le plus éclairé, sera toujours son meilleur panégyriste.

La principale occupation du commentateur de Racine est de dévoiler au lecteur des charmes secrets, de lui découvrir des trésors que la sagesse de l'auteur a pris soin de cacher sous le voile du naturel et de la simplicité; et lorsque le regard le plus perçant aperçoit dans ses ouvrages quelques-uns de ces défauts attachés à la condition humaine, il importe à la gloire de Racine de les remarquer et même de les compter, pour mettre le public à portée de se convaincre combien ils sont légers et rares. La seule perfection dont l'homme soit susceptible, est de n'avoir que les défauts inséparables de l'humanité; et le résultat de ce commentaire doit être qu'aucun poète n'a payé un moindre tribut que Racine à la foiblesse de notre nature et aux vices de son siècle.

Optimus ille est
Qui minimis urgetur.

Combien de gens de lettres se sont consumés de veilles et de travaux pour nous expliquer d'anciens auteurs qu'on ne lit plus guères aujourd'hui, que même on entend assez mal,

malgré les commentaires, et quelquefois à cause des commentaires! Quelque louables que soient les efforts de tant de savans, pour nous initier à des mystères étrangers, et pour rapprocher de notre intelligence des productions éloignées de nos usages et de nos mœurs, il me semble que dans notre siècle surtout, c'est une occupation bien plus utile et bien plus raisonnable d'interpréter les auteurs qui nous appartiennent, de mettre au grand jour nos propres richesses, et d'apprendre à la nation à jouir de ce qu'elle possède.

Tout ce qui peut contribuer à éclairer le public sur la personne de Racine, sur son caractère et sur sa vie privée; tout ce qui peut instruire les lecteurs sur le mérite de ses ouvrages, et leur donner une connoissance approfondie de son art et de son talent; tout ce que les critiques du temps et mes propres réflexions ont pu m'enseigner de plus propre à fixer l'opinion sur cet homme rare; enfin, les morceaux des auteurs que Racine a imités, les pièces grecques qu'il a transportées sur la scène française, et que j'ai traduites exprès avec le plus grand soin; toutes les anecdotes relatives à la représentation de ses ouvrages dramatiques, et aux acteurs qui

en ont joué les principaux rôles; tous ces matériaux réunis formeront un commentaire qui n'aura, j'ose l'espérer, ni la sécheresse, ni l'insipidité des ouvrages de ce genre, et qui ne laissera rien à désirer aux amateurs de notre théâtre et de notre littérature.

J'ai souvent déploré la triste diligence et le travail malheureux de Voltaire qui, dans l'examen des chefs-d'œuvre de Corneille, plus grammairien que littérateur, va cherchant sans cesse quelques mots impropres, s'acharne sur des imperfections de style, et semble être toujours à la piste des vieux mots et des locutions inusitées. N'avoit-il donc entrepris de parcourir tant de merveilles que pour rapporter de son expédition un si misérable butin? Que diroit-on d'un voyageur qui, contemplant les monumens de la Grèce et de Rome, ne rendroit qu'un hommage froid et court aux miracles de l'art antique, et réserveroit presque toute son attention pour quelques traces de l'injure des temps?

Racine, le plus pur, le plus élégant de nos écrivains, offre à l'observateur plus de secrets de style à révéler, que d'incorrections à reprendre; il a perfectionné la langue et l'harmonie poétique; et l'on peut justement lui attribuer l'hon-

neur d'avoir ajouté quelques cordes à la lyre française. C'est un auteur classique; c'est le plus grand maître de cette belle école fondée par Boileau, et que nos rimeurs n'ont abandonnée que par impuissance. Depuis sa mort, l'art des vers et l'art tragique n'ont pas fait un pas; et le plus grand éloge qu'on puisse faire de ses plus illustres successeurs est de dire que, dans certains momens heureux, ils en approchent quelquefois. Voilà l'écrivain, voilà le poète qu'il étoit intéressant pour la littérature française de commenter et d'interpréter, comme étant la règle et le modèle que tous doivent se proposer de suivre et d'imiter. C'est chez lui qu'on trouve la perfection du goût et du style; c'est l'homme qu'il faut étudier, qu'il faut tâcher de bien entendre. Ce commentaire augmentera les jouissances des amateurs de spectacles, en étendant leurs lumières; il pourra faire rentrer dans la bonne route, les jeunes élèves que la nouvelle école a séduits, et pour ainsi dire débauchés par une facture guindée et pénible, un ton dur et emphatique, une harmonie sèche et monotone.

Corneille semble n'avoir fait qu'obéir aux inspirations passagères d'un génie inégal et capricieux. Un vol aussi hardi que le sien ne peut se

soutenir long-temps. Au-dessus de tout quand il est sublime, il tombe trop souvent au-dessous de lui-même; inimitable comme Pindare, il épuise l'admiration, et désespère ceux qui seroient tentés de le suivre. Un commentaire est presque inutile pour un homme supérieur à toutes les règles: ses beautés saisissent et transportent; ses défauts choquent et rebutent au premier coup d'œil. C'est être injuste à son égard que d'employer, pour le juger, les maximes ordinaires de la critique: le même enthousiasme qu'inspirent ses beautés, suffit pour couvrir ses défauts. Le sublime en littérature est une absolution générale pour l'auteur; c'est la doctrine de Longin; Voltaire en convient lui-même; et cependant, après avoir admiré un grand trait de Corneille, il n'en est pas moins un commentateur exact et fastidieux, qui pèse et calcule des fautes abondamment réparées; il ne s'en montre pas moins inexorable pour des péchés si glorieusement expiés.

C'est donc parce que les chefs-d'œuvre de Racine ont été composés dans le temps où le théâtre, le goût et la langue étoient parvenus au plus haut degré, qu'un commentaire sur Racine peut être vraiment utile à toutes les classes

de lecteurs; c'est là qu'on peut exposer et fixer la nature et la véritable constitution de la tragédie en France. Les successeurs de Racine ont essayé, vers la fin du dernier siècle, d'opérer une révolution qui n'a pas réussi: ils ont bouleversé toutes les anciennes lois, toutes les bases fondamentales, se flattant sans doute, à la faveur de cette anarchie funeste, d'obtenir un rang distingué dans le temple de Melpomène, et peut-être même d'en chasser les premiers favoris de la déesse; mais aujourd'hui, en littérature comme en politique, tous les esprits tendent à l'ordre: on revient à la tragédie de Racine comme à la seule parfaite, à la seule qui convienne à l'esprit, aux mœurs et au caractère français.

Ce commentaire offrira donc ce qu'on cherche en vain dans *le Cours de Littérature* de M. de La Harpe, la poétique du Théâtre Français, qui n'est pas précisément la poétique d'Aristote, mais qui cependant ne contredit aucune des observations essentielles du philosophe grec; on y trouvera les règles fixes et invariables dont aucun auteur français ne doit s'écarter, même pour produire des beautés, toujours trop achetées aux dépens du bon sens et de la vérité. C'est le pathétique extravagant, ce sont les

belles absurdités qui ont perdu notre théâtre. L'exemple de Racine prouvera qu'il n'y a point de vraie beauté sans difficulté vaincue. Sa plus belle tragédie est aussi la plus sage, la plus austère, la plus rigoureusement asservie aux lois de la raison et de l'art.

Après avoir si long-temps confié mes observations littéraires à des feuilles volantes, qu'il est doux et glorieux pour moi de les attacher aujourd'hui aux écrits immortels de Racine! Combien ne dois-je pas me féliciter de pouvoir rallier et reproduire, sous ses auspices, la meilleure partie des idées et des vues que j'ai semées sans ordre et sans liaison dans des articles détachés qui ne forment point un ouvrage! Mon nom, que la médiocrité de mes talens condamnoit à l'oubli, passera d'âge en âge à l'abri de celui de Racine; graces à ce grand poète, je ne mourrai pas tout entier:

Non omnis moriar, multaque pars meî
Vitabit Libitinam.

Si mes discussions et mes recherches ont peu de prix aux yeux des siècles suivans, je me recommanderai du moins à la postérité par mon admiration, mon respect et mon zèle pour le plus harmonieux, le plus sage et le plus touchant des tragiques modernes.

Au milieu des Louanges et des complimens que vous
receuez de tous costez pour le grand seruice que vous
venez de rendre a la france, Trouuez bon, Monseigneur,
quon vous remercie aussi du grand bien que vous auez
faict a l'Histoire, et du soin que vous prenez de
lenrichir. Personne jusquici n'y a trauaillé avec plus
de succez que vous et la bataille que vous venez de

gagner. fera sans doute un des ses plus magnifiques ornemens. Jamais il n'y en eut de si propre a estre racontee et tout s'y rencontre a la fois, la grandeur de la querele, l'animosité des deux partis, l'audace et la multitude des Combattans une resistance de plus de six heures un carnage horrible et enfin une deroute entiere des Ennemis. Jugés donc quel agrément c'est pour des Historiens d'avoir de telles choses a escrire Sur tout quand ces Historiens peuvent esperer d'apprendre de vostre bouche mesme le detail C'est dequoi nous osons nous flatter Mais laissant la l'Histoire a part Serieusement, Monseigneur, il n'y a point de gens qui soient si veritablement touchés que nous de l'heureuse victoire que vous avés remportee Car sans conter l'interest general que nous y prenons avec tout le Roiaume figurés vous quelle est

notre joie d'entendre publier par tout que nos affaires sont re-
tablies, toutes les mesures des Ennemis rompues, La france,
pour ainsi dire, sauvée et de songer que le Heros qui a
fait tous ces miracles est ce meme Homme d'un commerce
si agreable qui nous honore de son amitié et que nous
donna a diner le jour que le Roi lui donna le comman-
dement de ses armées Nous sommes avec un profond
respect

Monseigneur

A Paris 8e Juillet

Vos tres humbles et tres obeis
sans serviteurs
Racine Despreaux

A Monseigneur

Monseigneur le Mareschal
Duc de Luxembourg

VIE

DE JEAN RACINE.

JEAN RACINE naquit dans cette classe où la médiocrité de la fortune est un rempart contre les vices, et un aiguillon pour l'industrie. Il fut donné à la France le 21 décembre 1639; et la petite ville de la Ferté-Milon le vit naître. Son père étoit contrôleur du grenier à sel: ce fils fut le premier fruit de son union avec Jeanne Sconin, fille d'un procureur du Roi aux eaux et forêts de Villers-Cotterets. Le jeune Racine n'avoit que deux ans lorsqu'il perdit sa mère, en janvier 1641; et deux ans après, le 6 février 1643, la mort lui enleva son père. Resté orphelin à l'âge de quatre ans, il fut élevé avec sa sœur par Pierre Sconin, son aïeul maternel. Enfin, en 1650, il fut encore privé de ce dernier appui, et demeura pour ainsi dire abandonné de sa famille à l'âge de onze ans.

C'est au collége de la ville de Beauvais qu'il reçut les premiers élémens des lettres. Dans ce temps-là, les troubles de la Fronde agitoient toute la France. L'esprit de parti se glissa jusque dans les colléges: les écoliers se partagèrent en royalistes et parlementaires, et se battirent les uns contre les autres. Dans un de ces combats, Racine reçut au front une blessure dont il porta toujours la cicatrice au-dessus de l'œil gauche. Le principal du collége le montroit à tout le monde

comme un brave. Ce fut cependant par suite de cette bravoure qu'il sortit du collége, vers l'âge de seize ans, et qu'il entra dans une maison voisine de Port-Royal, appelée Les Granges, pour achever ses études.

L'éducation étoit alors mâle et austère : on appliquoit les jeunes gens aux langues anciennes; on les nourrissoit de la lecture des meilleurs auteurs; on les exerçoit à écrire en grec, en latin, en français; on cultivoit leur raison par une saine morale, et la religion étoit la base principale de toute l'instruction; la piété étoit la science essentielle; on se hâtoit de l'inculquer à la jeunesse presqu'avec autant de zèle et d'ardeur qu'on en met aujourd'hui à l'initier aux mathématiques; les exercices classiques n'étoient point des bals et des concerts; la danse et la musique étoient considérées comme des arts profanes, plus propres à corrompre qu'à former les jeunes gens, plus convenables à des théâtres qu'à des colléges; le dessin étoit regardé comme un simple amusement, bon pour occuper les momens de loisir; on ne croyoit pas que la société eût besoin d'un aussi grand nombre de danseurs, de musiciens, d'histrions; des arts presque entièrement physiques et matériels, et dont l'objet est de flatter les sens, ne paroissoient pas mériter la préférence sur les sciences morales, alimens de l'esprit et du cœur; des connoissances solides étoient beaucoup plus estimées que des plaisirs frivoles; et l'on mettoit la vertu et les mœurs fort au-dessus des talens agréables. Cependant avec des préjugés si barbares, et cette grande rudesse d'opinion, la France n'a pas manqué d'hommes supérieurs dans les différens genres:

cet âge offre de grands ministres, des magistrats aussi vertueux qu'éclairés, des prélats aussi pieux que savans, de profonds jurisconsultes, d'habiles médecins, des peintres, des sculpteurs, des architectes fameux, d'élégans écrivains, d'excellens poètes, des orateurs sublimes. C'est cette éducation grossière qui a préparé le siècle de Louis XIV; c'est la génération élevée d'après ces maximes gothiques, qui a fait éclore cette pépinière d'illustres personnages, dont la gloire s'accroît avec le temps et doit être immortelle.

C'est en vain d'un côté qu'on fait tout pour les arts, tandis que de l'autre on n'oublie rien de ce qui peut les étouffer : les lycées, les maîtres, les méthodes abondent; mais la corruption, la mollesse, la dissipation détruisent tout le fruit qu'on pourroit en recueillir. Une éducation efféminée énerve l'esprit et le corps; elle pervertit le jugement et le goût. Une institution sévère et robuste fortifie l'entendement, donne aux idées de la justesse et de la vigueur. Il naît des talens dans tous les siècles, mais tous les siècles ne sont pas propres à la culture des talens; et dans les temps de décadence et de barbarie, ce ne sont pas les esprits qui manquent, ce sont les mœurs qui dégradent les esprits. Pour ranimer les lettres et les arts, il faudroit commencer par réformer les mœurs; on fait tout le contraire : on les relâche, on les corrompt de plus en plus par le luxe et les plaisirs; on augmente le mal que l'on cherche à guérir. Si Corneille et Racine avoient été élevés comme on élève aujourd'hui les enfans, nous n'aurions ni Racine ni Corneille.

L'Université de Paris, dépouillée de ces priviléges qui lui donnoient jadis le droit de troubler l'état, n'avoit conservé que ceux qui lui donnoient le pouvoir de faire fleurir les lettres et les sciences. Ce corps, dépositaire du goût des anciens et des bonnes études, jouissoit alors d'une grande considération ; les lois lui confioient la direction de l'enseignement public. La Société des Jésuites, rivale de l'Université, partageoit avec elle les soins de l'éducation, et administroit avec succès la plupart des colléges de France. Quelques autres congrégations religieuses dirigeoient aussi des écoles dans les provinces. Tout l'espoir de la postérité étoit entre les mains d'un petit nombre de compagnies pieuses et savantes, animées du même esprit, de zèle et d'ardeur pour la religion et les sciences, quoique divisées entr'elles par de petites passions dont les hommes les plus saints et les plus éclairés ne sont pas exempts.

Non loin de Paris, dans les bois qui environnent l'abbaye de Port-Royal, s'étoit rassemblée une société d'illustres solitaires qui se disoient persécutés pour leurs opinions, mais qui n'étoient en effet que les victimes d'un entêtement bizarre et d'un orgueil insensé. La nécessité de soutenir des systèmes théologiques que l'Eglise et le Gouvernement n'approuvoient pas, les forçoit d'acquérir une érudition extraordinaire. Les apologies continuelles qu'ils opposoient à leurs adversaires contribuoient à donner à leur style de la pureté et de l'énergie. Pour être lu, il faut écrire bien; et les PP. de Port-Royal n'avoient de ressources contre l'autorité, que dans le suffrage du public, qui s'accorde au mérite de l'écrivain

plus encore qu'à la bonté de sa cause. Pour rendre leur solitude plus utile, ils avoient établi à Port-Royal une école célèbre par la vigueur des études et l'austérité de la discipline : les élèves ne trouvoient aucune distraction dangereuse dans ce désert ; ils n'y avoient pour maîtres que des hommes zélés, laborieux et savans, qui remplissoient leurs fonctions comme un devoir sacré qu'on aime, et non comme une corvée désagréable dont on cherche à se débarrasser. C'est là qu'au sortir du collége de la ville de Beauvais, Racine fut conduit par cette Providence qui vouloit jeter dans son cœur des semences de piété, capables de résister aux passions du monde et aux enchantemens du théâtre.

Port-Royal étoit plein des parens de Racine : son aïeule et ses tantes s'étoient consacrées à la vie religieuse dans cette sainte maison ; Racine y étoit regardé comme un enfant de bénédiction favorisé du ciel ; et on lui prodigua des soins particuliers. Il puisa dans cette école d'excellens principes de morale, de logique et de goût ; son esprit y fut nourri des connoissances les plus solides, et c'est là qu'il apprit la langue des Sophocle et des Euripide, dont il devoit faire revivre le génie en France. Les plus graves philosophes, tels que Platon et Plutarque, les Pères même de l'Eglise, mis à Port-Royal fort au-dessus de tous les auteurs profanes, furent les livres de sa jeunesse. Ce fut M. Lemaistre qui dirigea ses études ; il aimoit Racine comme son fils, et le destinoit à la profession d'avocat. Cet illustre solitaire, forcé de quitter Port-Royal, n'oublia point dans son exil un élève si intéressant ; il l'avoit chargé du soin

de ses livres dans son absence, et il nous reste une de ses lettres au jeune Racine, précieuse par la naïveté et la simplicité des détails. On la retrouvera ici avec plaisir :

« Mon fils, je vous prie de m'envoyer au plus tôt » l'apologie des saints Pères, qui est à moi, et qui » est de la première impression : elle est reliée en » veau marbré in-4°. J'ai reçu les cinq volumes de » mes Conciles que vous aviez fort bien empaquetés. » Je vous en remercie. Mandez-moi si tous mes livres » sont bien arrangés sur des tablettes, et si mes onze » volumes de saint Jean Chrysostôme y sont ; et » voyez-les de temps en temps pour les nettoyer. Il » faudroit mettre de l'eau dans des écuelles de terre, » où ils sont, afin que les souris ne les rongent pas. » Faites mes recommandations à votre bonne tante, » et suivez bien ses conseils en tout. La jeunesse » doit toujours se laisser conduire, et tâcher de ne » point s'émanciper. Peut-être que Dieu nous fera » revenir où vous êtes. Cependant il faut tâcher de » profiter de cet événement, et faire en sorte qu'il » nous serve à nous détacher du monde, qui nous » paroît si ennemi de la piété. Bon jour, mon cher » fils, aimez toujours votre papa comme il vous » aime. Ecrivez-moi de temps en temps. Envoyez-» moi aussi mon Tacite in-folio. »

C'est à présent dans des romans et des poètes frivoles que les jeunes gens étudient l'art de penser, de raisonner et d'écrire ; et ce qui n'est étonnant que pour le vulgaire, des études tristes et austères ont produit le plus élégant, le plus agréable des poètes, tandis que des études légères et frivoles ne nous

donnent aujourd'hui que des poètes durs, secs et tristes.

Racine ne se contentoit pas de lire les anciens, il les traduisoit, il les commentoit, il en faisoit des extraits : c'est ainsi qu'on fait passer ses lectures dans sa substance. Il traduisit le Banquet de Platon, dont il nous reste un fragment, fit plusieurs extraits de Saint-Basile et d'un grand nombre d'auteurs grecs et latins. Ces cahiers, garans de la solidité des premières études de Racine, se conservent à la Bibliothèque Impériale (*) ; je les ai feuilletés et parcourus avec une sorte de respect, comme des monumens du zèle et de l'ardeur que ce grand homme a mis à s'instruire dans sa première jeunesse. J'ai observé les caractères que sa main avoit tracés : son écriture m'a paru belle et nette ; il excelle surtout à former les lettres grecques ; ses manuscrits sont aussi beaux que des imprimés.

Les livres grecs et latins que lisoit Racine, et qu'il a chargés d'une foule de notes marginales, sont aussi devenus des objets de curiosité et de vénération. Son fils a gardé précieusement ces exemplaires, consacrés par l'usage qu'en avoit fait son père : la plupart ne sont que de mauvaises éditions de Bâle, toutes grecques, qu'il achetoit de préférence, sa fortune ne lui permettant pas de se procurer les

(*) Qu'il me soit permis de témoigner ici ma reconnoissance aux savans dépositaires de ce trésor, et nommément à M. Langlès, garde des manuscrits, lequel m'a communiqué les richesses qui lui sont confiées, avec cette honnêteté et cette politesse qui le caractérise.

belles éditions. Il est à remarquer que dans ces livres, qui n'offrent que le texte grec, les passages un peu trop naïfs, et qui pourroient alarmer la pudeur, sont soigneusement effacés. Aujourd'hui ce seroit la précaution inutile : l'ignorance est un voile suffisant pour ces endroits trop libres, et jamais auteur grec, lu dans sa langue, ne corrompra un jeune homme.

On dit aussi que Racine traduisit les hymnes du Bréviaire romain, déjà traduites par M. de Sacy, et que le maître fut jaloux de la traduction de l'écolier. Cette jalousie contribua beaucoup aux efforts que fit M. de Sacy pour détourner Racine de la poésie : foiblesse qu'on auroit peine à croire dans un si saint homme, si on ne savoit pas que la plus haute vertu ne met pas à l'abri des surprises de l'amour-propre. Quoi qu'il en soit, ces hymnes furent condamnées par l'archevêque de Paris pour des raisons très-étrangères au traducteur. On prétend que Racine prit de là occasion de répondre au Roi qui l'exhortoit à faire quelques vers de piété : « J'en ai fait autrefois; mais on les a condamnés. » Racine le fils, qui cite cette anecdote, a raison de ne pas la garantir.

Lancelot, sacristain de Port-Royal, est moins connu aujourd'hui par son excellente grammaire grecque, que par l'honneur qu'il eut d'avoir Racine pour disciple, et par l'anecdote du roman de Théagène et Chariclée. On prétend que le sévère sacristain redoutoit, pour les jeunes gens, même les romans grecs. Celui de Théagène n'offre qu'un amour vertueux, mais c'est de l'amour, et de l'amour exprimé

exprimé avec toute l'éloquence de la passion. Lancelot arracha plusieurs fois ce livre à son élève, et le retrouvoit toujours entre ses mains. Enfin, pour terminer le combat, Racine apprit le roman par cœur, et porta fièrement son livre au sacristain, en lui déclarant qu'il s'étoit mis à l'abri de toute recherche, et que le roman n'étoit plus dans ses mains, mais dans sa tête. La seule chose qui, dans ce petit conte, ait l'air de la vérité, c'est la sévérité de Lancelot, qui croyoit que la peinture d'un amour, même honnête, n'étoit propre qu'à troubler l'imagination d'un jeune homme.

Le goût de Racine pour la poésie française alarmoit aussi des maîtres graves et prudens, qui voyoient dans ce genre, trop souvent consacré à la frivolité et à la galanterie, beaucoup de danger pour les mœurs, et le plus grand obstacle à un établissement honnête. Ils raisonnoient d'après les maximes de la morale religieuse, et d'après une parfaite connoissance de la société. Ne pouvant prévoir à quel degré Racine devoit s'élever un jour par son talent poétique, ils suivoient les conseils de l'expérience en l'écartant d'une carrière où l'on achète souvent, par des travaux opiniâtres, le ridicule, le mépris et la pauvreté. Il n'y a guères dans un siècle que trois ou quatre génies qui s'élèvent au-dessus de la médiocrité; et c'est compter sur un prodige que d'encourager un jeune métromane. Aujourd'hui l'on s'empresse de joncher de fleurs les avenues du Parnasse; il semble qu'on n'aura jamais assez de poètes; et l'on en a beaucoup trop, au préjudice des arts plus utiles, au préjudice de la poésie elle-même. La lit-

térature est ravagée par cette foule d'insectes ; et ce sont les succès de société qu'il faut surtout accuser d'une pareille calamité. Quand l'auteur d'une chanson, d'un madrigal, d'un bouquet, est comblé d'éloges, enivré d'encens, adoré des femmes, a-t-il tant de tort de se croire un poète?

Il faut convenir que les premiers vers de Racine justifioient les réprimandes de ses maîtres : les accens dont sa muse naissante fit retentir les bois de Port-Royal, n'avoient rien de mélodieux, rien qui pût faire deviner Racine ; ses stances et ses petites odes n'étoient point les préludes des chœurs d'Esther et d'Athalie. De mauvais vers faits à seize ans, n'ôtent pas, il est vrai, l'espérance, mais ils n'en donnent pas. Voltaire, à cet âge, promettoit beaucoup plus, par la raison que Voltaire n'étoit pas fait pour aller si loin que Racine : à quinze ans, Racine auroit pu être le disciple de Voltaire pour la versification et le goût ; à trente il auroit pu être son maître. La nature se développe promptement dans les êtres dont l'existence est bornée à un terme très-court ; elle est bien plus tardive dans ceux qui sont destinés à une longue vie. A vingt ans, Voltaire avoit déjà pris tout son accroissement poétique ; Racine, à cinquante ans, se trouvoit au plus haut degré de sa force.

Echappé du désert de Port-Royal, vers l'âge de dix-neuf ans, il vint à Paris faire sa philosophie au collége d'Harcourt. Quelle philosophie, vont s'écrier nos philosophes d'aujourd'hui ! Ils ont raison, sans doute, de blâmer plusieurs subtilités épineuses qui déshonoroient l'ancienne philosophie ; mais qu'ils nous expliquent donc enfin pourquoi les auteurs à qui

l'on a enseigné cette philosophie, ont mis dans leurs écrits une raison plus saine, un sens plus droit, un jugement et un goût plus exquis, que tous les élèves de la philosophie moderne? Comment se fait-il que la philosophie, en se perfectionnant, n'ait formé que des esprits faux et de mauvais raisonneurs? Pourquoi les Arnaud, les Nicole, les Pascal, les Bossuet, les Fénélon, les Molière, les Boileau, les Racine, les la Bruyère, les Lafontaine, etc., tous nourris, dans leurs études, de sillogismes, de propositions, d'universaux et de tout ce jargon barbare, aujourd'hui si décrié, ont-ils cependant été de profonds penseurs, d'excellens philosophes et des esprits éminemment raisonnables? Il faut croire que la simplicité des mœurs, la probité, la vertu, la droiture du cœur, ont plus de pouvoir encore que l'enseignement pour épurer la raison, et que les lumières dans des hommes corrompus ne servent qu'à leur fournir des armes pour colorer les sophismes d'une mauvaise conscience. Voilà pourquoi l'essentiel de l'éducation sera toujours de former les mœurs et d'inspirer des sentimens honnêtes.

Du collége d'Harcourt Racine passa aux écoles de droit, essaya du barreau et ne tarda pas à s'en dégoûter. Le choix d'un état est un moment de crise dans la vie d'un jeune homme. Avec une imagination vive, une passion ardente pour les lettres, Racine se voyoit lancé dans le tourbillon du monde, sans fortune; et tous les moyens d'en acquérir lui paroissoient insipides. On lui proposa la régie des biens de campagne; mais il étoit trop sensible à la gloire pour connoître le prix d'une félicité obscure.

Les poètes aiment la campagne pour la chanter et non pas pour y vivre; il sont faits pour sentir ses beautés, et non pour gouverner ses productions. Virgile ne consent à s'ensevelir dans les forêts, que lorsqu'il désespère de briller dans les sciences; et ce n'est qu'après avoir supposé le temple des Muses inaccessible à sa foiblesse, qu'il s'écrie pour se consoler:

Flumina amem silvasque inglorius.

L'église lui offroit un asile. La théologie étoit alors une meilleure route que la poésie pour aller aux honneurs et à la fortune. Il avoit un oncle génovéfain, qui s'engageoit à lui résigner ses bénéfices. Racine, malgré sa répugnance naturelle, voulut se mettre en état de profiter de la bonne volonté du chanoine: il se rendit auprès de lui à Uzès, se fit tonsurer et se mit à lire saint Thomas. Mais s'il étudioit la théologie par intérêt et par nécessité, il cultivoit les lettres par goût et par sentiment: il associoit au docteur angélique Homère, Euripide, l'Arioste. On croit que ce fut pendant son séjour en Languedoc qu'il composa sa première tragédie. Le fameux roman de Théagène et Chariclée, qui lui avoit attiré tant de persécutions à Port-Royal, lui fournit le sujet de son premier essai dramatique: essai malheureux qui n'a jamais paru au théâtre, et dont il ne reste rien. Quelques compilateurs d'anecdotes nous assurent aussi que ce fut dans cette délicieuse contrée du Languedoc, peuplée de femmes charmantes, que Racine éprouva les premiers traits de cet amour dont il devoit être un si habile peintre. Il est très-possi-

ble qu'un jeune poète, d'une imagination ardente, n'ait pu résister à l'influence du climat, ni voir impunément les nymphes et les bergères du Languedoc : ce qui est certain, c'est que chaque jour son zèle pour la théologie se refroidissoit, malgré les fleurs qu'il avoit soin de répandre sur cette étude épineuse. Enfin, l'oncle promettant toujours, ne tenant jamais, et par conséquent les bénéfices n'arrivant point, Racine dégoûté de la scolastique et du séjour de la province, accourut dans la bonne ville de Paris, la patrie des talens et la mère des artistes. Il fut cependant pourvu pendant quelque temps du prieuré de Lépinai, dont il porta le titre sans en toucher les revenus : le seul fruit qu'il en recueillit, fut un procès qu'il eut à soutenir contre un chanoine régulier qui lui disputa le bénéfice ; et le public profita du procès, lequel fit éclore la comédie des Plaideurs.

Un succès fit oublier à Racine toutes les remontrances, tous les sermons de ses instituteurs sur les dangers de la poésie ; et l'ode qu'il composa en 1660 sur le mariage de Louis XIV, dut faire oublier à MM. de Port-Royal les mauvais vers de leur élève. Cet ouvrage d'un poète de dix-neuf ans, fut distingué par Chapelain, et récompensé par le Roi, comme supérieur à tous les essais des jeunes poètes sur le même sujet. Chapelain fit cependant quelques critiques, et releva surtout la bévue du jeune poète qui avoit mis des Tritons dans la Seine. Pour réparer sa faute, Racine fut obligé de changer une stance tout entière, non sans maudire beaucoup les Tritons.

Mais pendant qu'on le vantoit au Parnasse, on

le blâmoit dans sa famille : on n'y regardoit pas, avec raison, comme une profession solide et un établissement dans la société, la facilité d'habiller de quelques rimes des pensées agréables : les vers n'étoient point alors une denrée aussi courue et d'un débit aussi avantageux qu'elle l'est aujourd'hui. Une ode intitulée *la Renommée aux Muses,* qui parut en 1664, soutint la réputation qu'il s'étoit acquise par sa pièce sur le mariage du Roi, et lui valut une gratification de cent louis et une pension de six cents livres. Ce petit ouvrage fut communiqué à Boileau par M. Levasseur (*); le satirique fit quelques observations, et témoigna le desir de connoître l'auteur. Telle est l'époque mémorable de la liaison de Racine avec Boileau ; et cette liaison est un événement important dans la vie de l'un et de l'autre. La constance de leur amitié honore les deux poètes, et fait la gloire des lettres. Avec un caractère très-différent, ils furent toujours unis par une inclination et une estime réciproque. Si la véritable amitié est rare entre les femmes, elle l'est peut-être encore plus entre les auteurs : la rivalité d'esprit et de talent n'est pas moins vive que celle de la beauté.

Molière avoit alors la réputation de bien accueillir les jeunes auteurs. Racine l'alla trouver, lui montra son ode de la Renommée aux Muses, et sa tragédie de Théagène et Chariclée. Molière lui prodigua les témoignages de la plus sincère bienveillance, approuva son ode, conçut des espérances de son talent

(*) Voyez, dans le dernier volume de cette édition, le *Recueil des Lettres de Racine à ses amis.*

pour le théâtre d'après sa tragédie, quoiqu'il ne la jugeât pas en état d'être jouée; il prêta, dit-on, de l'argent au jeune poète, et lui proposa le sujet de la Thébaïde, comme plus convenable au théâtre. Cette liaison, que le bienfait et la reconnoissance devoient rendre éternelle, fut cependant d'une bien courte durée. Il est triste pour l'humanité qu'une misérable querelle de coulisse ait séparé deux hommes faits pour être à jamais unis, et que les plus beaux génies du siècle se soient brouillés pour une actrice? J'en dirai davantage en parlant de la tragédie d'Alexandre.

L'histoire des pièces de Racine, et toutes les anecdotes relatives à leur représentation, trouveront plus naturellement leur place dans les préfaces, les examens et les jugemens qui précéderont ou suivront chacun de ses ouvrages; mais je ne puis me dispenser de jeter un coup d'œil sur cette brillante carrière que Racine parcourut si rapidement depuis 1664 jusqu'en 1677. Cet espace de treize ans, qu'on peut appeler la vie littéraire et théâtrale de Racine, forme la plus magnifique et la plus mémorable époque de la littérature et de la scène française. Aucun auteur, sans en excepter Corneille, n'a signalé sa marche par une suite aussi continue et aussi nombreuse de chefs-d'œuvre, tous d'un caractère différent, et qui semblent sinon enchérir les uns sur les autres, du moins se distinguer par des beautés d'une espèce particulière. On pourroit emprunter, pour peindre l'éclat et la rapidité de sa course, les sublimes images dont se sert l'auteur des Pseaumes pour représenter le soleil parcourant

la voute céleste : *exaltavit ut gigas ad currendam viam ;*

Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.

Après ses deux premiers essais, aurore encore foible d'un beau jour, tout-à-coup Andromaque répand la plus vive lumière : le poète est déjà parvenu au plus haut degré du pathétique. De là, il s'enfonce dans les profondeurs de la politique : le nouvel Euripide est déjà dans Britannicus un Tacite ; déjà il sait peindre les intrigues d'une cour corrompue, aussi bien que les fureurs d'un amour au désespoir ; il trace les caractères les plus vigoureux et les tableaux les plus austères, de la même main qui crayonna les orages du cœur et le délire des passions ; et dans l'intervalle qui sépare ces deux ouvrages immortels, il se délasse et s'amuse à nous exposer les ridicules du barreau. Emule d'Aristophane, il produit en se jouant une comédie que Molière n'auroit pas désavouée. Bientôt l'auteur de Britannicus, le peintre mâle et fier d'Agrippine, de Néron et de Burrhus, épuise dans un autre ouvrage d'une nature bien différente, tout ce que le sentiment a de plus délicat, de plus tendre et de plus touchant : il fait éclore une tragédie de ce qui auroit à peine fourni, à un autre, une élégie ou une idylle ; et si Racine a des pièces plus fortes que Bérénice, il n'en a point où triomphe avec plus d'éclat la richesse du talent, et l'art de féconder les sujets les plus stériles. De la cour d'un empereur romain, centre de la politesse, il passe dans le palais d'un Barbare. Aux portraits du vertueux Titus, de la sen-

sible Bérénice, succèdent deux figures absolument nouvelles sur notre scène, Acomat et Roxane, un visir consommé dans la politique du sérail, et une sultane qui joint les fureurs de l'ambition aux transports d'un amour physique. Ces deux créations qu'on seroit tenté de regarder comme les derniers efforts du génie, sont encore surpassées par l'admirable contraste du farouche Mithridate et de la timide Monime. C'est alors que Racine, dans toute la splendeur de son midi, darde ses rayons les plus brûlans : Iphigénie paroît, et semble effacer par son éclat tout ce qui l'a précédée ; elle est suivie de Phèdre, dont le seul caractère égale et balance la perfection de toute la pièce d'Iphigénie. Il semble que l'imagination n'aperçoive rien au-delà ! Nous le verrons cependant s'élever encore plus haut ; mais ses deux derniers chefs-d'œuvre appartiennent à sa vie morale et chrétienne ; Phèdre fut le dernier terme de sa gloire profane et littéraire.

Observons que, dans le cours de ses travaux dramatiques, Racine éprouva quelquefois des injustices cruelles, jamais de chute éclatante : ses oreilles ne furent jamais blessées du bruit des huées et des sifflets. Il n'en fut guère plus heureux : son excessive sensibilité faisoit pour lui des supplices des moindres plaisanteries, des plus légères objections. Il disoit à son fils, pour le détourner de la poésie et du théâtre : « Ah, si vous saviez ce que les plus mauvaises critiques m'ont fait souffrir ! »

Cette irritabilité du jeune poète éclata de la manière la plus vive contre ceux même qu'il auroit dû le plus respecter, contre ses instituteurs et ses

maîtres de Port-Royal. Il n'ignoroit pas quelle indignation avoient excitée contre lui, dans cette sainte maison, ses premiers pas dans la carrière du théâtre : il avoit été pour ainsi dire excommunié ; sa tante avoit lancé contre lui, dans une lettre terrible, tous les foudres de Port-Royal, du moment qu'elle avoit appris que son cher neveu s'étoit donné aux histrions et aux baladins anathématisés par l'Eglise. Je mets ici sous les yeux du lecteur cette lettre vraiment curieuse : on s'étonnera sans doute aujourd'hui de la manière dont les personnes pieuses envisageoient alors les arts profanes, et surtout le théâtre.

GLOIRE A JESUS-CHRIST

ET AU TRÈS-SAINT SACREMENT.

« Ayant appris que vous aviez dessein de faire ici » un voyage, j'avois demandé permission à notre » mère de vous voir, parce que quelques personnes » nous avoient assuré que vous étiez dans la pensée » de songer sérieusement à vous, et j'aurois été bien » aise de l'apprendre par vous-même, afin de vous » témoigner la joie que j'aurois s'il plaisoit à Dieu » de vous toucher ; mais j'ai appris depuis peu de » jours une nouvelle qui m'a touchée sensiblement. » Je vous écris dans l'amertume de mon cœur, et » en versant des larmes que je voudrois pouvoir ré- » pandre en assez grande abondance devant Dieu, » pour obtenir de lui votre salut, qui est la chose » du monde que je souhaite avec le plus d'ardeur. » J'ai donc appris avec douleur que vous fréquen-

» tiez plus que jamais des gens dont le nom est abo-
» minable à toutes les personnes qui ont tant soit peu
» de piété ; et avec raison, puisqu'on leur interdit
» l'entrée de l'église et la communion des fidèles,
» même à la mort, à moins qu'ils ne se reconnoissent.
» Jugez donc, mon cher neveu, dans quel état je
» puis être, puisque vous n'ignorez pas la tendresse
» que j'ai toujours eue pour vous, et que je n'ai ja-
» mais rien désiré sinon que vous fussiez tout à
» Dieu, dans quelque emploi honnête. Je vous con-
» jure donc, mon cher neveu, d'avoir pitié de votre
» âme, et de rentrer dans votre cœur pour y con-
» sidérer sérieusement dans quel abyme vous vous
» êtes jeté. Je souhaite que ce qu'on m'a dit ne soit
» pas vrai ; mais si vous êtes assez malheureux pour
» n'avoir pas rompu un commerce qui vous déshо-
» nore devant Dieu et devant les hommes, vous ne
» devez pas penser à nous venir voir ; car vous sa-
» vez bien que je ne pourrois pas vous parler, vous
» sachant dans un état si déplorable et si contraire
» au christianisme. Cependant je ne cesserai point
» de prier Dieu qu'il vous fasse miséricorde, et à
» moi en vous la faisant, puisque votre salut m'est
» si cher. »

Racine bravoit en secret ces excommunications, sans oser s'en plaindre ; mais en 1666, lorsque Nicole, pour réfuter Desmaretz, enveloppa les poètes de théâtre et les romanciers dans une proscription générale ; lorsqu'il les dénonça comme des empoisonneurs publics, Racine, qui avoit souffert patiemment qu'on le damnât comme poète à Port-Royal, ne put supporter qu'un écrivain de Port-

Royal diffamât le corps des poètes. Il étoit alors dans la première ivresse de son talent et de ses succès : il venoit de donner Alexandre, et préparoit Andromaque. Ces titres lui parurent suffisans pour se déclarer le chevalier de toute la nation poétique. Quittant alors un moment les traces d'Euripide, il prit la plume de Pascal, et traita les PP. de Port-Royal, comme l'auteur des Provinciales avoit traité les PP. Jésuites. Comment un écrivain aussi tendre, aussi sensible que Racine, a-t-il possédé au plus haut degré le génie satirique ? Il faut lui savoir gré d'avoir si rarement écouté la malice de son esprit aux dépens de la bonté de son cœur.

On a fait plusieurs contes sur ses liaisons avec la Champmêlé, actrice célèbre qu'il s'étoit plu à former. On assure qu'elle n'avoit aucune intelligence, qu'il falloit lui expliquer et lui apprendre ses rôles vers par vers; mais que la nature l'avoit dédommagée par un organe touchant et sonore, et par une merveilleuse facilité à se pénétrer de tous les sentimens et de toutes les passions qu'elle avoit à peindre. On prétend qu'un fils naturel fut le fruit du commerce particulier que le maître étoit obligé d'avoir avec son élève; mais on n'a jamais entendu parler de ce fils dans la famille du poète. On ajoute que ce fut M. de Clermont-Tonnerre qui supplanta Racine dans le cœur de la Champmêlé ; ce qui fit naître ce mauvais calembourg, qu'*un tonnerre l'avoit déracinée.* De toutes ces historiettes, celle des amours de Racine est la moins vraisemblable. Un poète n'a pas besoin d'être amoureux pour bien

peindre l'amour; et ce n'est pas sans doute sérieusement que Boileau a dit :

Mais pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être poète, il faut être amoureux.

Il ne faut pas regarder cet arrêt de Boileau comme une véritable règle de l'art poétique. Ovide, l'auteur de l'Art d'Aimer, a parlé de l'amour beaucoup moins bien que Virgile, qu'on ne soupçonne pas d'avoir jamais éprouvé les tourmens de cette passion. Les gens de lettres sont trop ambitieux et trop occupés pour avoir le loisir d'être fort amoureux. Voltaire s'imagina quelque temps qu'il aimoit la maréchale de Villars, une des plus belles femmes de la cour; mais ce sentiment foible et léger fut bientôt absorbé par l'amour de la gloire. Les assiduités de Racine auprès de la Champmêlé, le zèle qu'il mettoit à son éducation théâtrale, les rôles admirables qu'il composoit pour elle, sont les uniques sources de ces bruits populaires, de ces conjectures des oisifs, auxquels une grande renommée ne peut se soustraire. Il est plus que probable que Racine ne fut jamais subjugué par cette passion qu'il savoit si bien peindre ; et s'il aima quelque femme, ce ne fut pas la Champmêlé.

Je n'ignore pas que mon opinion dément le préjugé presque généralement établi : madame de Sévigné a décidé que Racine était amoureux de la Champmêlé ; mais les décisions de madame de Sévigné ne sont point des oracles ; elle jugeoit aussi légèrement qu'elle écrivoit ; elle adoptoit les contes populaires. Il y a beaucoup d'anecdotes, et point de critique

dans ses lettres. Pourquoi son autorité auroit-elle plus de poids, lorsqu'elle parle des amours de Racine, que lorsqu'elle parle de son génie? Elle a probablement aussi mal jugé ses intrigues secrètes que ses ouvrages publics. N'est-ce pas cette même madame de Sévigné qui a prédit que Racine *n'iroit pas plus loin qu'Andromaque*, qu'on *s'en dégoûteroit comme du café?* Je ne vois pas qu'elle mérite plus de confiance lorsqu'elle prétend pénétrer dans le cœur de Racine. Aussi frivole lorsqu'elle prophétise que lorsqu'elle devine, elle amuse les lecteurs, plus qu'elle ne les instruit, par ses saillies et ses conjectures. Son imagination est bien supérieure à son jugement et à sa critique; et ce n'est pas dans des lettres où elle recueilloit sans examen tous les bruits du jour, qu'il faut chercher la vérité historique.

Racine, il est vrai, lorsqu'il apprit, en 1698, la maladie et la mort de la Champmêlé, parut prendre quelqu'intérêt au sort de cette actrice. Voici comment il s'exprime dans une lettre à son fils : « M. de R. » m'a appris que la Champmêlé étoit à l'extrémité, » de quoi il paroît très-affligé ; mais ce qui est le » plus affligeant, c'est de quoi il ne se soucie guère : » je veux dire l'obstination avec laquelle cette » pauvre malheureuse refuse de renoncer à la » comédie, ayant déclaré, à ce qu'on m'a dit, » qu'elle trouvoit très-glorieux pour elle de mourir » comédienne. Il faut espérer que quand elle verra » la mort de plus près, elle changera de langage..... » Ce fut madame de Caylus qui m'apprit hier cette » particularité dont elle étoit effrayée, et qu'elle » a sue de M. le curé de Saint-Sulpice. »

Dans une autre lettre, Racine dit à son fils : « Je » vous dirai, *en passant*, que je dois réparation à » la mémoire de la Champmêlé, qui mourut avec » d'assez bons sentimens après avoir renoncé à la » comédie, très-repentante de sa vie passée, mais » surtout fort affligée de mourir. Du moins M. Des- » préaux me l'a dit ainsi, l'ayant appris du curé » d'Auteuil, qui l'assista à la mort, car elle est » morte à Auteuil. »

Dans ces deux passages on reconnoît le chrétien et point du tout l'amant. La maladie et la mort d'une actrice célèbre sont des nouvelles dont les plus indifférens aiment à s'entretenir. Racine les entend conter comme les anecdotes du jour; il n'en parle lui-même qu'avec la plus grande indifférence; et l'intérêt qu'il paroît prendre au salut de la Champmêlé, n'est qu'un sentiment purement religieux, exprimé avec une sorte de dureté. Dans la même lettre il remarque que *M. Boyer est mort fort chrétiennement;* et assurément M. Boyer n'avoit jamais été son ami.

Mon principal motif pour croire que Racine n'eut jamais aucune liaison intime avec la Champmêlé, c'est qu'il avoit un esprit juste, un goût délicat, un cœur sensible. Il devoit sans doute dédaigner de partager les faveurs d'une fille de théâtre avec quelques seigneurs libertins; et la Champmêlé, à son tour, vaine, intéressée, n'a pas dû faire beaucoup de cas de l'amour d'un poète, qui ne pouvoit flatter ni l'intérêt ni la vanité. Si l'on soupçonne qu'elle a voulu payer les soins que Racine prenoit de l'instruire, je répondrai que les soins de Racine

avoient pour objet sa propre gloire et le succès de ses pièces, bien plus que l'instruction de la comédienne. La Champmêlé qui ne l'ignoroit pas, se croyoit dispensée de la reconnoissance. Peut-être même s'imaginoit-elle que c'étoit le poète qui lui en devoit : les exemples de cette espèce d'ingratitude sont très-communs ; et je ne serois pas obligé d'aller les chercher bien loin.

Une épigramme de Boileau, imprimée dans l'édition de Paris, 1747, en cinq volumes in-8°., atteste que la Champmêlé avoit une cour nombreuse ; que Boileau, et son ami Racine qui lui fournit, dit-on, le mot de l'épigramme, n'étoient pas les derniers à rire des dupes que faisoit la comédienne, et de la complaisance du mari pour la société de sa femme :

> De six amans contens et non jaloux,
> Qui tour-à-tour servoient madame Claude,
> Le moins volage étoit Jean son époux.
> Un jour pourtant, etc.

Je conclus de cette épigramme que Racine avec la sensibilité, la délicatesse et l'esprit qu'on lui connoît, a bien pu se moquer, ainsi que son ami Boileau, des six amans de madame Claude et de la sottise de Jean, son époux ; mais que probablement il ne fut jamais membre d'une pareille association. Si je me trompe, mon erreur est du moins plus honorable pour Racine, et surtout plus conforme à son caractère connu. Par tout ce qu'a écrit ce grand poète, et surtout par les premières lettres de sa jeunesse, on voit qu'il a bien pu n'être pas exempt de foiblesses et de passions ; mais qu'il n'a jamais pu être libertin.

Racine

Racine déclamoit les vers comme il les faisoit : au talent de poète il joignit celui d'acteur; mais il n'avilit jamais son caractère par le métier d'histrion; il ne monta point sur le théâtre, et se contenta d'être le maître de ceux qui, par état, étoient obligés d'y monter. C'est lui qui forma le fameux Baron. On l'accuse d'avoir mis à la mode une déclamation emphatique et chantante : on en jugeoit par la Duclos, élève de la Champmêlé, et qui n'ayant pas son talent, défiguroit sa manière par l'affectation et l'enflure; mais Baron, disciple de Racine, et le plus naturel des acteurs, a prouvé, par son débit noble et simple, que Racine, dans la déclamation comme dans la poésie, étoit resté fidèle à la nature.

Ce grand maître de déclamation théâtrale, étoit aussi l'homme de son siècle le plus habile dans l'art de la lecture; il savoit donner à tout ce qu'il lisoit un charme particulier. Louis XIV se plaisoit à l'entendre : ce prince le chargea un jour de lui choisir un livre propre à l'amuser pendant une indisposition qui le retenoit au lit; Racine proposa les Vies de Plutarque; mais le Roi objecta que c'étoit du gaulois. Le lecteur promit de lui sauver ce désagrément; et en effet il sut si bien, en lisant, substituer aux termes surannés des expressions nouvelles, qu'il fit parler au vieux Amyot un français aussi pur que celui qui étoit alors en usage : genre d'adresse supérieur encore au talent de bien lire.

Ce fut en 1673, peu de temps après avoir donné au public sa tragédie de Mithridate, qu'il fut admis à l'Académie française pour remplacer M. de la

Mothe le Vayer. Boileau, dont les satires étoient un titre d'exclusion, reçut bien plus tard cet honneur. On attendoit d'un académicien tel que Racine, un discours de réception digne de sa renommée. Tout le monde fut trompé : le récipiendaire parla d'une voix si foible, avec tant d'embarras et de timidité, que la harangue fut presqu'entièrement perdue pour les auditeurs. M. de Colbert, qui s'étoit rendu à l'académie ce jour-là, pour jouir de l'éloquence d'un homme dont la poésie étoit si admirable, entendit à peine quelques mots. Le fait paroît presqu'incroyable. Comment un homme doué d'un organe aussi sonore et d'un si grand talent pour le débit, a-t-il pu être assez subjugué par la crainte pour perdre en un instant toutes ses facultés, à moins qu'on ne suppose qu'une indisposition subite lui en ait ravi l'usage? Quoi qu'il en soit, ce discours n'existe pas; c'est du moins un indice que l'auteur lui-même n'en fut pas content. Cependant ceux qui nous restent doivent nous faire regretter celui qui nous manque. L'orateur prit sa revanche en 1678 : le discours qu'il prononça au nom de l'Académie française, à la réception de M. l'abbé de Colbert, charma toute l'assemblée.

Le grand Corneille étant mort le premier octobre 1684, il s'éleva une dispute entre le directeur de la veille et celui du lendemain, à qui seroit chargé du service funèbre que l'Académie étoit dans l'usage de faire célébrer pour honorer la mémoire des académiciens. Racine étoit le directeur du lendemain, et prétendoit à cet office, puisqu'il se trouvoit en charge au moment

où il falloit s'en acquitter; mais le directeur de la veille prouva que Corneille étant mort pendant qu'il étoit encore directeur, c'étoit lui que ce ministère regardoit : l'Académie du moins en jugea ainsi; et c'est ce qui donna lieu à ce mot de Benserade, qui dans le temps fut célèbre, et qui est en effet très-heureux : « Nul autre que vous, monsieur, dit-il à Racine, ne pouvoit prétendre à enterrer Corneille, et cependant vous n'avez pu y parvenir! » Mais si Racine alors n'enterra point Corneille, il eut quelque temps après de quoi se dédommager de la privation de cet honneur, en recevant le frère de Corneille à l'Académie française. Ce fut dans cette cérémonie, le 2 janvier 1685, qu'il prononça ce beau discours, seul capable de lui donner un rang distingué parmi nos orateurs. Cette année est l'époque du triomphe le plus complet de l'éloquence de Racine. C'est alors qu'il fit voir qu'il étoit digne de louer le grand Corneille et Louis-le-Grand!

En 1677, après avoir donné au public son chef-d'œuvre de Phèdre, Racine reconnut enfin la vanité de ses travaux, et considéra, avec les yeux d'un chrétien, ses occupations profanes. Les principes religieux dont il avoit été nourri, et que la fougue de la jeunesse, jointe à l'enthousiasme poétique, n'avoit pu étouffer, se ranimèrent dans son âme avec une nouvelle force. La raison et l'expérience le dégoûtèrent de cette fumée des applaudissemens dont il s'étoit jusqu'alors enivré : il sentit qu'il y avoit dans le monde un état plus noble et plus honnête que celui d'exciter dans les cœurs des passions souvent funestes.

C'est ici le lieu d'approfondir les motifs de la conversion de Racine, que les philosophes ont dénaturés par l'impossibilité même de les concevoir. Des hommes ivres de vanité et d'ambition, fanatiques du théâtre, persuadés qu'il n'y a rien de plus important et de plus admirable dans le monde que des comédiens, et que le bonheur suprême consiste dans les applaudissemens populaires, pouvoient-ils se figurer que Racine, dans toute la force de l'âge et du talent, fût capable de renoncer à la poésie, à la gloire, de fouler aux pieds ses couronnes, pour se consacrer tout entier à la pratique des vertus chrétiennes? C'est un miracle au-dessus de l'intelligence de ceux pour qui la vertu et la religion ne sont que des chimères inventées pour tromper les sots. Ils ont donc cherché une explication à cette conduite si étrange de Racine, et ils l'ont trouvée dans les passions qui sont leur unique morale : à les entendre, c'est l'orgueil, c'est le dépit, c'est la colère qui ont arrêté l'auteur de Phèdre dans sa brillante carrière; il a voulu punir l'injustice de son siècle; il s'est retiré du théâtre comme Achille du camp des Grecs, pour se venger de l'affront fait à son chef-d'œuvre. C'est ainsi que mademoiselle Clairon, conseillée, protégée par ces mêmes philosophes, prit le parti d'abandonner la scène française et de priver le public de ses talens dont il n'étoit pas digne, par la seule raison qu'elle se croyoit insultée par le gouvernement; et cependant le gouvernement n'avoit fait que réprimer l'insolence et l'audace de cette orgueilleuse comédienne par une correction très-juste et très-légère.

Dans cette manière d'interpréter la retraite de Racine, les philosophes ont trouvé une occasion précieuse de se déchaîner contre la critique, contre l'envie qui s'attache aux grands noms, contre la cabale acharnée à poursuivre le génie. On sait que c'est le sujet éternel de leurs déclamations : la plupart des préfaces de Voltaire ne sont que des invectives contre les gens de goût qui n'admiroient pas ses tragédies, et contre les honnêtes gens qui blâmoient son immoralité et son cynisme. Cependant, quoique Voltaire ait éprouvé des disgrâces plus cruelles que celles à qui l'on attribue le découragement de Racine, nous ne voyons pas que jamais le patriarche de la philosophie ait quitté le théâtre. Il n'a cessé de composer, jusque dans sa décrépitude, des pièces indignes de lui, refusées par les comédiens et méprisées du public ; il a dévoré les affronts, il s'est endurci aux ignominies pendant près de trente ans qu'il a survécu à son talent et à sa gloire. Il se consoloit en jouant lui-même sur son petit théâtre de Ferney ses derniers ouvrages, devenus le rebut de la scène française ; il se faisoit du moins applaudir par les Suisses, auxquels il donnoit la comédie *gratis*. Mais quoiqu'il ait honteusement vieilli dans cet état d'histrion, si peu convenable à un philosophe, les partisans qu'il s'étoit faits par ses principes, l'ont soutenu contre le ridicule de ses rapsodies théâtrales : on lui a pardonné de n'être plus qu'un vieux et mauvais comédien, parce qu'il étoit toujours un grand chef de parti.

C'est cette conduite de Voltaire qui doit rendre encore plus incroyable à ses disciples le parti que

prit Racine, d'abandonner de si bonne heure la comédie et les comédiens. M. de La Harpe est celui de tous les écrivains du 18e siècle qui s'est le plus livré à son indignation contre les envieux, qui ont forcé Racine à sortir de la lice pour n'y plus rentrer. Si véritablement l'auteur de Phèdre eût cédé à l'envie, à l'injustice, la diatribe de M. de La Harpe ne seroit encore qu'un galimatias de rhéteur. Mais quand on sait à n'en pouvoir douter que Racine n'a obéi qu'à sa conscience, et qu'un sentiment religieux l'a seul déterminé, on rit de ces vaines exclamations du discoureur académique. N'est-il pas plaisant, en effet, de l'entendre s'écrier, en apostrophant les détracteurs de la Phèdre de Racine : « Triomphez, barbares, vous avez vaincu...! » Triomphez, vous dis-je, hommes lâches et cruels! » Votre victoire est plus grande que vous ne l'avez » cru : vous ne vouliez peut-être qu'humilier le » talent, et vous l'avez découragé, vous l'avez » abattu .... » (1) L'orateur se demande ensuite s'il est bien possible que Racine oublie sa gloire ; comment un *sentiment si cher et si noble a pu s'effacer dans son âme.* Il ne se dissimule pas que *cet esprit agissant et créateur* a pu se laisser séduire par le bonheur que promet le repos; puis tout-à-coup parodiant un des mouvemens les plus oratoires du philosophe genevois, il crie à Racine : « *Ne t'y livre pas,* » *ô grand homme! N'en crois pas un dépit qui te trompe* » *et ne te venge pas*, etc. » Tel étoit alors le genre de l'éloquence philosophique, qui malheureusement ressemble beaucoup à celle des charlatans. On est

(1) Eloge de Racine.

affligé de voir qu'un homme qui se dit philosophe n'ait aucune notion de la véritable gloire, et la confonde avec cette fumée de l'opinion publique dont se repaissent les poètes. Le sentiment de la vertu et des bonnes mœurs n'est-il pas aussi noble que celui de la gloriole poétique? De bonnes actions ne sont-elles pas aussi honorables que de bons vers? N'y a-t-il dans le monde d'occupation estimable que celle d'amuser une poignée d'oisifs ? Remplir ses devoirs, élever ses enfans, faire le bonheur d'une famille, c'est ce que M. de La Harpe appelle le repos : il semble qu'il n'y ait point d'autre travail que celui d'assembler des syllabes harmonieuses. Racine n'en a pas jugé ainsi.

La raison, d'accord avec les faits, ne permet pas de douter qu'il n'ait quitté le théâtre pour se livrer à des soins qui lui paroissoient plus dignes d'un chrétien. Il avoit triomphé de la cabale qui avoit voulu écraser sa Phèdre ; le duc de Nevers et madame Deshoulières n'avoient fait que relever l'éclat de sa gloire. Le public lui avoit immolé ce même Pradon, dont on avoit essayé de faire son rival, et qui ne fut que sa victime. Depuis quand un général est-il dégoûté du métier de la guerre, parce que dans une bataille il a éprouvé des obstacles qui ont retardé de quelques instans sa victoire? Le succès de sa Phèdre, qui avoit mis à ses pieds tous ses ennemis, ne devoit-il pas plutôt l'animer à tenter de nouvelles conquêtes? Et n'est-ce pas méconnoître absolument le cœur humain et le caractère des poètes, que de supposer qu'un homme tel que Racine ait pu être abattu et découragé par

les efforts de l'envie qu'il venoit d'humilier et de terrasser? N'est-ce pas condamner hautement ces beaux vers de Boileau :

> Le mérite en repos s'endort dans la paresse;
> Mais par les envieux un génie excité,
> Au comble de son art est mille fois monté.
> Plus on veut l'affoiblir, plus il croît et s'élance.
> Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance.
> Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
> Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

Quelle est donc cette logique qui nous donne pour un motif de découragement, ce qui est le plus puissant aiguillon du génie? N'est-il pas évident que les petits poètes, toujours portés à rejeter leurs disgrâces sur la critique plutôt que sur leur foiblesse, n'envisagent dans ces déclamations que l'intérêt de leur amour-propre, et, confondant les injustes ennemis de Racine avec les hommes de goût qui s'opposent aux intrigues de la médiocrité, n'ont d'autre objet que de rendre la critique odieuse, en la chargeant du crime d'avoir enlevé Racine au théâtre?

Jamais, dans tout le reste de sa vie, l'auteur de Phèdre n'a laissé échapper un regret vers le théâtre : le dépit se calme, la colère s'appaise, les plaies d'un cœur ulcéré se cicatrisent, et alors le naturel revient. Si Racine n'eût écouté qu'un mouvement d'orgueil et de vengeance, il ne fût pas resté pendant vingt ans ferme et inflexible dans son aversion pour tout ce qui pouvoit rappeler ses productions dramatiques ; il n'eût pas témoigné constamment la plus profonde indifférence pour les monumens de sa gloire ; il n'eût pas fait sucer à ses enfans, avec

le lait, le mépris des romans et des pièces de théâtre. J'ouvre le recueil de ses lettres, qui sont l'expression la plus naturelle de ses vrais sentimens et la plus fidelle histoire de ses dernières années ; je ne rencontre dans ces épanchemens d'un cœur sincère, que des traces frappantes de son éloignement pour le théâtre et pour tout ce qui pouvoit y avoir rapport. Il est curieux et intéressant de remarquer la prodigieuse différence du langage de Racine et de celui de nos philosophes, en parlant de la même chose. Ce qui est pour M. de La Harpe et autres nourrissons de Voltaire le comble du mérite, le dernier degré de la gloire, la principale cause de la grandeur et de la prospérité nationale, n'est aux yeux de Racine que frivolité, bagatelle, niaiserie, je pourrois ajouter, n'est qu'un crime dont *il faudra rendre compte à Dieu !*

« Il me paroît par votre lettre, écrit-il à son fils » aîné, que vous portez un peu d'envie à mademoi- » selle de la C*** de ce qu'elle a lu plus de comédies » et de romans que vous. Je vous dirai, avec la » sincérité avec laquelle je suis obligé de vous par- » ler, que j'ai un extrême chagrin que vous fas- » siez tant de cas de toutes ces niaiseries, qui ne » doivent servir tout au plus qu'à délasser quel- » quefois l'esprit, mais qui ne devroient point vous » tenir autant à cœur qu'elles font. Vous êtes en- » gagé dans des études très-sérieuses qui doivent » attirer votre principale attention ; et pendant que » vous y êtes engagé, et que nous payons des » maîtres pour vous instruire, vous devez éviter » tout ce qui peut dissiper votre esprit et vous dé-

» tourner de votre étude. Non-seulement votre » conscience et la religion vous y obligent, mais » vous-même devez avoir assez de considération et » d'égard pour moi, pour vous conformer un peu » à mes sentimens, pendant que vous êtes dans un » âge où vous devez vous laisser conduire.

» Je ne dis pas que vous ne lisiez quelquefois » des choses qui puissent vous divertir l'esprit; et » vous voyez que je vous ai mis moi-même entre les » mains assez de livres français capables de vous » amuser; mais je serois inconsolable, si ces sortes » de livres vous inspiroient du dégoût pour des lec- » tures plus utiles, et surtout pour des livres de » piété et de morale, dont vous ne parlez jamais, » et pour lesquels il semble que vous n'ayez plus » aucun goût, quoique vous soyez témoin du véri- » ritable plaisir que j'y prends, préférablement à » toute autre chose. Croyez-moi, quand vous sau- » rez parler de comédies et de romans, vous n'en » serez guères plus avancé pour le monde; et ce » ne sera point par cet endroit-là que vous serez le » plus estimé. »

On lit, dans une autre lettre, ces paroles mémorables :

« Vous savez ce que je vous ai dit des opéras et » des comédies: on en doit jouer à Marly. Il est très- » important pour vous et pour moi-même qu'on ne » vous y voie point, d'autant plus que vous êtes » présentement à Versailles pour y faire vos exer- » cices, et non point pour assister à toutes ces sortes » de divertissemens. Le Roi et toute la cour savent » le scrupule que je me fais d'y aller; et ils au-

» roient très-méchante opinion de vous, si, à l'âge » où vous êtes, vous aviez si peu d'égard pour » moi et pour mes sentimens. Je devrois, avant » toutes choses, vous recommander de songer tou- » jours à votre salut, et de ne point perdre l'amour » que je vous ai vu pour la religion. Le plus grand » déplaisir qui puisse m'arriver au monde, c'est » s'il me revenoit que vous êtes un indévot, et que » Dieu vous est devenu indifférent. Je vous prie de » recevoir cet avis avec la même amitié que je vous » le donne. Adieu, mon cher fils, donnez-moi sou- » vent de vos nouvelles. »

Dans une lettre à Boileau il s'exprime ainsi au sujet de son fils :

« Je prendrai en même temps la liberté de vous » prier de tout mon cœur de l'exhorter à travailler » sérieusement, et à se mettre en état de vivre en » honnête homme. Je voudrois qu'il n'eût pas l'es- » prit autant dissipé qu'il l'a, par l'envie déme- » surée qu'il témoigne de voir des opéras et des » comédies. »

Ainsi Racine croyoit que ce n'étoit pas même *vivre en honnête homme* que de faire des vers, d'aller à l'Opéra et à la Comédie. Il regardoit ces amuse- mens comme des dissipations de l'esprit, propres à le détourner de toute occupation sérieuse et solide. Et c'est dans le beau siècle de Louis XIV, au milieu des chefs-d'œuvre du génie, que Racine traite les spectacles de niaiseries; tandis que nous, environnés de bagatelles misérables, nous les admirons comme des chefs-d'œuvre! Une tragédie, une comédie mé- diocre ou même mauvaise, nous paroît l'effort su-

blime d'une nature supérieure. Le spectacle est aussi nécessaire pour nous que l'air, et nous croyons qu'il est impossible à d'honnêtes gens de passer la soirée sans aller entendre des comédiens débiter des vers bons ou mauvais. Et quel est celui qui montre tant de mépris pour ces frivolités? C'est un des plus grands génies, un des premiers écrivains de son siècle; c'est l'auteur des tragédies les plus parfaites que l'on connoisse; c'est, en un mot, Racine. On dira peut-être qu'il radotoit; mais quand on saura qu'après avoir écrit ses lettres, il a fait Athalie, on ne pourra pas, je pense, lui refuser un peu de sens commun.

Un père aussi tendre, aussi vertueux, aussi éclairé, ne pouvoit manquer de choisir, pour son fils aîné, la meilleure éducation possible. Eh bien, dans cette éducation, il retranche des études sérieuses, les poètes français; il ne les considère que comme propres aux amusemens de la récréation. Est-ce là un homme qui regrette d'avoir renoncé à la poésie? Nous applaudissons aujourd'hui avec transport aux essais poétiques d'un jeune homme; on regarde comme un excellent augure, comme la marque du talent le plus heureux, quelques hémistiches échappés par hasard à une muse de quinze à seize ans; on l'exalte, on l'encourage; mais Racine, qui permettoit à peine à son fils de lire des poètes français, n'avoit garde d'approuver qu'il essayât lui-même de devenir poète. Il faut l'entendre parler à ce fils tendrement chéri:

« Vous me faites plaisir de me rendre compte » des lectures que vous faites; mais je vous exhorte » à ne pas donner toute votre attention aux poètes

» français. Songez qu'ils ne doivent servir qu'à » votre récréation, et non pas à votre véritable » étude. Ainsi, je souhaiterois que vous prissiez » quelquefois plaisir à m'entretenir d'Homère, de » Quintilien, et des autres auteurs de cette nature. » Quant à votre épigramme (1), je voudrois que » vous ne l'eussiez point faite. Outre qu'elle est assez » médiocre, je ne saurois trop vous recommander » de ne vous point laisser aller à la tentation de » faire des vers français, qui ne serviroient qu'à » vous dissiper l'esprit; surtout il n'en faut faire » contre personne. »

Madame Racine n'étoit pas moins ennemie de la comédie que son mari; car dans une lettre à son fils, elle lui dit avec une naïveté charmante : « Votre petit frère vous fait bien des complimens. Le » pauvre petit nous promet bien qu'*il n'ira pas à la* » *comédie*, *comme vous.* » Ainsi les enfans de cet illustre poète dramatique étoient élevés dans l'horreur de la comédie. Boileau n'avoit pas autant de sévérité : il condamnoit les comédiens et la plupart des pièces de théâtre, plusieurs même de celles que son ami avoit composées; mais il soutenoit que le poëme dramatique est bon en lui-même. Qui pourroit en douter? Racine ne l'a-t-il pas prouvé, en composant, après sa conversion, Esther et Athalie? La poésie, en général, et le poëme dramatique, en particulier, sont des arts très-innocens, très-honnêtes

(1) Le fils de Racine, alors en rhétorique, avoit envoyé à son père une épigramme qu'il avoit faite sur la dispute entre Boileau et Perrault.

et très-nobles: l'abus seul est blamable. Malheureusement l'abus est très-fréquent, quelquefois presqu'inévitable, sur-tout dans un genre de poésie qui se propose d'exciter les passions. Et sans recourir à l'autorité sévère de l'Evangile, les philosophes payens les plus estimables sont sur cet article d'accord avec Racine.

Non-seulement Boileau et Racine n'avoient aucune estime pour les comédiens, mais en général le peuple les considéroit fort peu, et l'esprit du siècle de Louis XIV étoit sur cet article, plus que sur aucun autre, diamétralement opposé à nos idées actuelles. Je ne puis me refuser à citer ici, sur une matière qui touche de si près aux mœurs, un passage très-remarquable et très-curieux d'une lettre de Racine à Boileau, pleine de railleries et de sarcasmes impitoyables sur les comédiens. « La nou-» velle qui fait ici le plus de bruit, c'est l'embarras » des comédiens, qui sont obligés de déloger de la » rue de Guénégaud, à cause que messieurs de » Sorbonne, en acceptant le collége des Quatre-» Nations, ont demandé pour première condition » qu'on les éloignât de ce collége. Ils ont déjà » marchandé des places dans cinq ou six endroits; » mais partout où ils vont, c'est merveille d'enten-» dre comme les curés crient. Le curé de Saint-» Germain-l'Auxerrois a déjà obtenu qu'ils ne se-» roient point à l'hôtel de Sourdis, parce que de » leur théâtre on auroit entendu tout à plein les » orgues; et de l'église on auroit parfaitement bien » entendu les violons. Enfin, ils en sont à la rue de » Savoie, dans la paroisse de Saint-André. Le curé

» a été aussi au Roi, lui représenter qu'il n'y a tantôt » plus dans sa paroisse que des auberges et des co- » quetiers; si les comédiens y viennent, que son » église sera déserte. Les grands Augustins ont aussi » été au Roi, et le père Lembrochons, provincial, » a porté la parole; mais on prétend que les comé- » diens ont dit à Sa Majesté que ces mêmes Augus- » tins qui ne veulent point les avoir pour voisins, » sont fort assidus spectateurs de la comédie, et qu'ils » ont même voulu vendre à la troupe des maisons » qui leur appartiennent dans la rue d'Anjou, pour » y bâtir un théâtre, et que le marché seroit déjà » conclu, si le lieu eût été plus commode. M. de » Louvois a ordonné à M. de la Chapelle de lui » envoyer le plan du lieu où ils veulent bâtir dans » la rue de Savoie. Ainsi on attend ce que M. de » Louvois décidera. Cependant l'alarme est grande » dans le quartier; tous les bourgeois qui sont gens » de palais, trouvant fort étrange qu'on vienne leur » embarrasser leurs rues. M. Billard surtout, qui » se trouvera vis-à-vis de la porte du parterre, crie » fort haut; et quand on lui a voulu dire qu'il en » auroit plus de commodité pour s'aller divertir » quelquefois, il a répondu fort tragiquement : » *je ne veux point me divertir.* »

Boileau répondit avec toute la dureté du jansé- nisme : « S'il y a quelque malheur dont on se puisse » réjouir, c'est, à mon avis, celui des comédiens. » Si on continue à les traiter comme on fait, il fau- » dra qu'ils s'aillent établir entre la Villette et la » porte Saint-Martin : encore ne sais-je s'ils n'auront » point sur les bras le curé de Saint-Laurent. »

Racine riposta avec de nouvelles plaisanteries : « Les comédiens, qui vous font si peu de pitié, sont » pourtant toujours sur le pavé ; et je crains, comme » vous, qu'ils ne soient obligés de s'aller établir au- » près des vignes de feu M. votre père. Ce seroit » un digne théâtre pour les œuvres de M. Pradon. » Enfin, Boileau revenant sur ce sujet, emporta la pièce par des traits satiriques, dont quelques-uns même me paroissent peu délicats. « De quelque pi- » toyable manière que vous m'ayez conté la dis- » grâce des comédiens, je n'ai pu m'empêcher d'en » rire. Mais dites-moi, monsieur, supposé qu'ils » aillent habiter où je vous ai dit, croyez-vous qu'ils » boivent du vin du crû? Ce ne seroit pas une mau- » vaise pénitence à proposer à M. de Champmêlé, » pour tant de bouteilles de vin de Champagne qu'il » a bues : vous savez aux dépens de qui. Vous avez » raison de dire qu'ils auront là un merveilleux » théâtre pour jouer les pièces de M. Pradon : et » d'ailleurs ils y auront une commodité, c'est que, » quand le souffleur aura oublié d'apporter la copie » de ses ouvrages, il en retrouvera infailliblement » une bonne partie dans les précieux dépôts qu'on » apporte tous les matins en cet endroit. »

On trouve dans ce dernier passage une nouvelle preuve de l'indifférence de Racine pour la Champmêlé. C'est ainsi que les deux plus illustres poètes du siècle de Louis XIV s'égayoient sur le compte des comédiens et du théâtre ; et ce cruel persiflage démontre évidemment que Racine n'avoit pas quitté la scène par dépit et par humeur, en amant irrité ; mais qu'il s'en étoit éloigné par mépris, en homme

sage,

sage, intimement convaincu que l'état de poète de théâtre étoit incompatible avec sa conscience et ses principes de religion.

Je pourrois extraire ici des lettres de Racine une foule de passages dans le même sens : ceux que je viens de citer suffisent pour ne laisser aucun doute sur ses vrais sentimens. Concluons que ce fut l'esprit religieux, une profonde et solide piété, et non pas l'orgueil, le dépit et la colère qui l'arrachèrent à des occupations qu'il n'a cessé de regarder pendant tout le reste de la vie, comme criminelles devant Dieu. Les philosophes pourront le traiter de bigot aveuglé par une vaine superstition; ils diront que la doctrine terrible et désolante du jansénisme avoit rétréci ses idées et renversé sa tête; les gens sages penseront que Racine étoit conséquent. La vie de la plupart des hommes est en opposition continuelle avec leur religion. Racine avoit l'esprit trop juste et trop solide; il étoit trop éclairé, trop instruit, pour admettre dans sa conduite cette contradiction grossière. Quand la religion se ranima dans son âme, il sentit qu'il lui étoit impossible de concilier l'esprit de l'Evangile avec l'esprit de la comédie, et quand il voulut être chrétien il cessa d'être poète de théâtre.

Telle est la seule raison du parti extraordinaire que prit alors Racine. Dans le premier mouvement de sa ferveur, il voulut aller ensevelir son talent et sa renommée dans la solitude d'une Chartreuse, pour y expier les erreurs de sa jeunesse. Un directeur éclairé le détourna de ce dessein imprudent, et lui représenta qu'il pouvoit être plus utile à l'Etat et à

la religion en restant dans le monde. Racine prit donc le parti de s'associer une femme vertueuse, dont le commerce innocent et doux pût le distraire des liaisons dangereuses pour ses mœurs : il épousa la même année Catherine Romanet, fille d'un trésorier de France ; et jamais union ne fut plus heureuse. Ce grand poète n'avoit alors qu'un nom et des lauriers ; c'étoit presque le seul fruit qu'il eût recueilli de ses tragédies ; et quand il se maria, son revenu le plus clair consistoit en une pension de deux mille livres sur le trésor public. On n'en sera point surpris, quand on saura qu'il ignoroit l'art de rançonner les libraires ; qu'il n'exigeoit d'eux, pour ses ouvrages, qu'un bénéfice très-modique, et qu'il eût rougi de *faire d'un art divin un métier mercenaire*. Ce désintéressement sied aux hommes de génie, et rien n'avilit plus la littérature qu'un trafic sordide. Aujourd'hui les gens de lettres sont marchands de livres. Autrefois les auteurs enrichissoient les libraires ; aujourd'hui les libraires enrichissent les auteurs, et se ruinent eux-mêmes.

L'épouse de Racine ne lui apporta qu'une fortune très-médiocre ; mais sa renommée lui avoit acquis des protecteurs puissans, et la cour s'empressa de récompenser le pieux sacrifice que faisoit le poète de sa gloire théâtrale à la religion et à la vertu : bientôt M. de Colbert le gratifia d'une charge de trésorier de France au bureau des finances de Moulins. Il fut aussi pourvu d'une charge de gentilhomme ordinaire du Roi, et enfin nommé historiographe avec un traitement de quatre mille livres. Les bienfaits dont Louis XIV l'honora en

différentes occasions, se montent à quarante-deux mille neuf cents livres. Il faut doubler toutes ces sommes, si l'on veut en avoir une idée juste, puisque la valeur du marc d'argent est aujourd'hui double de ce qu'elle étoit sous Louis XIV. Racine, dans sa plus grande prospérité, a donc pu jouir d'environ vingt ou vingt-cinq mille livres de rente, de notre monnoie actuelle : fortune modique pour un homme qui avoit une nombreuse famille et un état à soutenir dans le monde.

Son premier soin, après son mariage, fut d'expier ses torts envers ses anciens maîtres, qu'il avoit oubliés et, qui pis est, immolés à ses traits satiriques : ce qui prouve qu'un amour sincère pour la religion, et non le désir de plaire à une cour dévote, fut le véritable motif de sa conversion. En effet, si Racine n'eût été qu'un courtisan, il n'eût point recherché des hommes aussi mal à la cour que MM. de Port-Royal ; mais il respectoit dans ces victimes de la persécution, d'éminentes vertus qu'il avoit vues de près ; il témoignoit une juste reconnoissance à de pieux solitaires auxquels il étoit redevable des sentimens religieux qui, dans ce moment, l'arrachoient au théâtre pour le ramener au christianisme. Nicole, le plus doux des jansénistes, le plus indulgent des dévots, ouvrit ses bras à Racine ; et tout le passé fut oublié dans la première entrevue. Le fier Arnaud se montra moins facile : il se souvenoit encore des plaisanteries sur la mère Angélique sa sœur. Il fallut négocier avec cet illustre docteur, qui se rendit enfin aux marques du plus sincère repentir. La tante de Racine vivoit en-

core, ne cessant d'implorer la bonté divine en faveur d'un neveu qu'elle croyoit perdu pour le ciel; la nouvelle de sa conversion la combla de joie; et le retour de cet illustre pécheur fut célébré comme une fête par toutes les religieuses de Port-Royal.

La femme de Racine avoit beaucoup de simplicité dans le caractère : pleine de bon sens et de piété, occupée de ses devoirs, assidue dans son ménage, elle n'avoit d'ailleurs aucune culture dans l'esprit, aucune notion de littérature ; unie au plus grand des poètes, elle ne savoit pas distinguer une rime masculine d'une rime féminine; elle n'alla jamais à la comédie, ne connut pas même le titre des tragédies de son mari, ne se forma point une idée de son talent, de sa célébrité dans le monde. Elle ignora toujours qu'elle avoit pour époux le premier des auteurs du siècle; elle se contenta de savoir qu'il étoit le meilleur des hommes.

Voilà la femme qu'il falloit à un homme pieux et sensible, rassasié de gloire littéraire, affligé de l'usage qu'il avoit fait de son talent, et persuadé que la naïveté, la bonne foi, la droiture de cœur sont des qualités plus aimables aux yeux des hommes, plus précieuses devant Dieu que tous les dons de l'esprit et de l'imagination. Ce qui est peut-être plus étonnant, c'est qu'une bonne ménagère telle que Catherine Romanet, avoit le désintéressement le plus parfait. Racine, revenant un jour de Versailles, offrit à sa femme une bourse de mille louis, dont le Roi lui avoit fait présent; à peine sa femme daigna-t-elle faire attention à une pareille somme; elle n'étoit occupée que de l'indocilité d'un de ses enfans qui

n'avoit point voulu étudier ; elle insistoit pour que son mari le grondât : « Nous en parlerons une autre fois, disoit Racine ; aujourd'hui livrons-nous à la joie. » Boileau, présent à cette scène, se promenoit à grands pas, impatienté d'une pareille contestation, et disoit en murmurant : « Comment peut-on ne pas songer à une bourse de mille louis? »

Racine étoit né avec cette délicatesse, cette finesse de tact, cette politesse et cette grâce nécessaires pour plaire à la cour ; s'oubliant toujours lui-même dans la conversation, il ne s'occupoit qu'à faire briller les autres. « Vous croyez, disoit-il à son fils aîné, que les grands me recherchent à cause de mon esprit, vous vous trompez : ils sont toujours contens de moi, parce qu'ils sortent toujours de mon entretien très-contens d'eux-mêmes ; je songe moins à leur prouver que j'ai de l'esprit, qu'à leur persuader qu'ils en ont beaucoup. » Louis XIV apercevant un jour, dans les jardins de Versailles, le marquis de Cavoye(*) qui se promenoit avec Racine, dit à ceux

(*) Louis d'Oger, marquis de Cavoye, grand maréchal des logis de la maison du Roi, né en 1640, fut le dernier rejeton d'une famille ancienne de Picardie ; il eut le bonheur d'être élevé auprès de Louis XIV. Dès qu'il fut en état de porter les armes, il se rendit en Hollande, et y acquit un nom célèbre par une action hardie, qui sauva la flotte de cette république en 1666. De retour en France, il suivit Louis XIV dans toutes ses campagnes. Sa naissance et son rang lui procurèrent moins d'amis que son mérite. Le vicomte de Turenne et le maréchal de Luxembourg sont ceux avec lesquels il fut le plus étroitement uni ; il mourut en 1716. Il avoit été très-lié avec Racine. « Cavoye, dit le

qui l'environnoient : « Voilà deux hommes que je vois souvent ensemble ; j'en devine la raison : Cavoye avec Racine se croit bel esprit ; Racine avec Cavoye se croit courtisan. »

Son emploi d'historiographe l'appeloit, avec Boileau, à la suite des armées pour être témoins des exploits qu'ils devoient raconter. Louis XIV ne les ayant point vus dans sa campagne de 1677, fameuse par la prise d'un grand nombre de villes, dit à Racine : « Comment n'avez-vous pas été curieux de voir un siége ? Le voyage n'étoit pas long. » « Sire, répondit-il, nous avions commandé des habits de campagne ; quand on nous les apporta, les places que Votre Majesté assiégeoit étoient déjà en son pouvoir : elle est bien plus prompte à prendre des villes, que nos tailleurs à faire des habits. » Les deux historiographes ne manquèrent pas de se trouver à la campagne suivante, qui fut celle de Gand. Le Roi s'y exposa beaucoup. Boileau osa lui représenter qu'il devoit se tenir à une plus grande distance des boulets, et le pria de ne pas l'obliger à finir sitôt une histoire dont les commencemens étoient si

---

» duc de Saint-Simon, étoit un des hommes de France le » mieux fait et de la meilleure mine, et qui se mettoit le » mieux; il en profita auprès des dames. C'étoit un temps où » l'on se battoit fort, malgré les édits ; Cavoye, brave et » adroit, s'y acquit tant de réputation, que le nom de *brave* » *Cavoye* lui demeura..... Cavoye s'étoit érigé chez lui une es- » pèce de tribunal, auquel il ne falloit pas déplaire, compté » et ménagé jusque des ministres; mais d'ailleurs bon et » fort honnête homme, à qui l'on pouvoit se fier en tout. »

ŒUVRES DE SAINT-SIMON, pages 88 et 91.

glorieux. Le Roi qui l'écoutoit avec bonté, lui demanda à son tour : « Etiez-vous loin du canon ? » « Sire, je n'en étois qu'à cent pas. » « N'aviez-vous pas peur ? » « Oui, Sire, je tremblois beaucoup pour Votre Majesté, et encore plus pour moi. »

Les gens de guerre s'égayoient quelquefois aux dépens de ces deux poètes transplantés de leur cabinet dans un camp, où ils ne pouvoient faire qu'une médiocre figure. La veille de leur départ pour la première campagne, en 1678, M. de Cavoye demanda à Racine s'il avoit eu l'attention de faire ferrer ses chevaux à forfait. Racine, qui n'entendoit pas la question, pria M. de Cavoye de s'expliquer. « Croyez-vous donc, dit le marquis, qu'on trouve partout des maréchaux à l'armée ? Avant de partir on fait un forfait avec un maréchal de Paris, lequel s'engage à mettre aux pieds des chevaux des fers qui dureront six mois. » Racine avoua son ignorance à cet égard : « Boileau, dit-il, ne m'en a rien dit ; mais il ne songe à rien ». Il alla trouver Boileau qui n'en savoit pas plus que lui sur cet article. Tous deux allèrent chercher le plus fameux maréchal pour ces sortes de forfaits ; mais ils apprirent bientôt qu'on les avoit joués, et qu'on faisoit au Roi des plaisanteries sur leur crédulité.

C'est à tort que M. de Valincour accuse Racine et Boileau de s'être contentés du titre et des appointemens d'historiographes, sans s'embarrasser d'en remplir les fonctions : successeur de Racine dans cet emploi honorable, il devoit savoir mieux que personne à quel point les deux illustres amis s'en étoient occupés, puisqu'il étoit

dépositaire de leurs manuscrits ; ils ont tous péri dans l'incendie qui consuma sa maison de Saint-Cloud. M. de Valincour, n'ayant jamais rien composé lui-même en ce genre, quoique seul chargé de ce travail après la mort de Boileau et de Racine, a voulu sans doute se justifier, en accusant ces deux grands écrivains de la négligence dont il étoit seul coupable : supercherie très-indigne d'un homme qui avoit eu l'honneur d'être lié si étroitement avec eux. Il est probable que les morceaux d'histoire composés par Boileau et Racine, n'étoient pas d'une impartialité bien sévère, puisqu'ils les lisoient au Roi ; mais il seroit absurde de penser que ces deux historiographes n'avoient pas assez de talent pour écrire les actions du Roi, ou négligeoient ce moyen de lui faire la cour. C'étoit chez madame de Montespan que se faisoient ces lectures de l'histoire du Roi. Madame de Maintenon y assistoit, quoique sa faveur fût encore secrète. Racine étoit celui des deux auteurs qui lui plaisoit le plus : elle aimoit sa douceur, sa circonspection, sa sensibilité, sa dévotion tendre, et sa simplicité enfantine sur tout ce qui concernoit la religion. Madame de Montespan, plus vive et plus franche, préféroit Boileau, peut-être parce qu'il étoit moins courtisan et d'un caractère plus libre.

Ces lectures surtout méritent d'être remarquées, parce qu'elles sont l'époque de la faveur de madame de Maintenon. Le Roi commençoit à être fatigué de madame de Montespan, qui n'avoit plus que l'ombre du crédit. C'étoit cependant chez elle qu'on lisoit ; c'étoit elle qui avoit donné au Roi l'idée de faire écrire son histoire ; c'étoit elle qui avoit proposé ces lectures ;

mais l'attention que le Roi témoignoit pour madame de Maintenon, déplut bientôt à la favorite; elle en témoignoit quelquefois son dépit par des paroles un peu aigres. Le Roi, sans lui répondre, regardoit en riant madame de Maintenon assise vis-à-vis de lui sur un tabouret. Il n'en fallut pas davantage pour faire exclure madame de Maintenon de ces assemblées. Boileau et Racine la rencontrant un jour dans la galerie, et lui témoignant leur regret de ne plus l'avoir pour juge de leurs productions: « Je ne suis plus, leur dit-elle, admise à ces mystères. » Mais leur regret fit bientôt place à l'étonnement: quelque temps après, appelés pour lire dans la chambre du Roi, retenu au lit par une indisposition, ils trouvèrent madame de Maintenon dans un fauteuil auprès du chevet du Roi, et s'entretenant familièrement avec lui! La lecture alloit commencer, et madame de Montespan à son tour ne devoit point être admise à ce mystère, lorsqu'elle arriva tout-à-coup, et pour cacher son embarras, adressa quelques complimens au Roi, et en accabla madame de Maintenon. « Asseyez-vous, madame, lui dit le Roi pour mettre fin à toutes ces cérémonies, il n'est pas juste qu'on lise sans vous un ouvrage que vous avez vous-même commandé. »

Qui croiroit que ce fut la femme la plus belle et la plus brillante de la cour, une maîtresse de Louis XIV, madame de Montespan, qui conçut la première idée de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres? On n'auroit pas soupçonné à cette société d'érudits une origine aussi galante. Lebrun avoit peint les victoires du Roi dans la galerie

de Versailles, et l'on avoit jugé à propos de mettre à ces tableaux des inscriptions analogues au sujet. Charpentier, de l'Académie française, en avoit composé plusieurs, dont l'enflure et l'emphase parurent très-ridicules aux gens de goût. M. de Louvois les fit effacer pour leur en substituer de plus simples, qui furent fournies par Racine et Boileau. Racine avoit surtout un esprit fin et délicat propre à ces sortes d'ouvrages; et ce fut lui qui imagina pour l'orangerie de Versailles, cette ingénieuse devise : CONJURATOS RIDET AQUILONES, *elle brave les aquilons conjurés.* On y découvroit un rapport très-heureux avec la ligue des puissances de l'Europe qui se formoit alors contre la France. Madame de Montespan ne trouvant pas que les tableaux de Lebrun, même avec leurs inscriptions, fussent suffisans pour étendre la connoissance des actions du Roi, forma le projet de consacrer les principaux événemens de son règne par des médailles, au bas desquelles on placeroit un récit très-abrégé de l'événement. Pour exécuter ce plan d'une histoire en médailles, Racine conseilla de choisir quelques gens de lettres, qui composeroient une espèce d'Académie de Médailles. Cette société, connue d'abord sous le nom de la petite Académie, devint insensiblement plus nombreuse, et prit le nom d'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Ainsi Racine partagea avec madame de Montespan l'honneur d'avoir fondé cette compagnie savante, dont les travaux ont été très-utiles à la littérature ancienne et à l'histoire.

Le séjour de la cour ne put jamais affoiblir dans le cœur de Racine le goût des plaisirs domestiques,

et ce sentiment pur qui lui faisoit trouver le bonheur au sein de sa famille. C'étoit le meilleur des époux, comme le plus tendre des pères; il préféroit la société de sa femme et de ses enfans, aux assemblées les plus brillantes. Revenant un jour de Versailles, et prêt à se mettre à table avec sa famille, arrive un écuyer de M. le Duc(*), qui lui dit de la part de son maître, qu'on l'attend à dîner à l'hôtel de Condé. Racine, quoique flatté de l'invitation, déclare qu'il lui est impossible de se rendre auprès de son Altesse en ce moment. « Il y a huit jours, dit-il, que je n'ai vu mes enfans et ma femme; ils se font une fête de manger avec moi une belle carpe; je ne leur refuserai pas ce plaisir. » « Mais, monsieur, reprend l'écuyer, vous ne songez pas qu'il y a chez M. le Duc une compagnie nombreuse qui se fait aussi une fête de vous avoir à dîner: son Altesse sera très-mortifiée de votre refus. » Alors Racine se fait apporter la carpe, comme un dernier argument plus capable de toucher l'écuyer. « Voyez, monsieur: ces pauvres enfans ont voulu me régaler; ils ne pourront jamais se résoudre à manger ce plat sans moi; aurois-je le courage de les chagriner? Faites valoir, je vous prie, cette raison à M. le Duc, il y sera sensible. » En effet, ce prince rit beaucoup de la carpe, et ne put s'empêcher d'admirer la bonté et la simplicité de Racine. Il faut avoir été père pour pouvoir dire son

(*) Henri-Jules de Bourbon, prince de Condé, fils du grand Condé, né en 1643, et mort en 1709. C'étoit un prince très-éclairé, aimant les gens d'esprit, et en ayant beaucoup lui-même.

avis sur les prétendues petitesses de l'amour paternel. Racine, le grand Racine ne rougissoit point de redevenir enfant avec ses enfans : il causoit souvent avec eux, entroit dans leurs petits intérêts, prenoit part à leurs petits jeux, bâtissoit avec eux des chapelles ; et quand ils faisoient des processions, l'auteur d'Athalie portoit gravement la croix. Ces détails naïfs, loin d'affoiblir la gloire de Racine, ne servent qu'à faire aimer davantage le caractère de celui dont on admire les écrits ; et le grand homme ne s'attire que plus de respect, quand on trouve encore en lui le bon homme. On nous a transmis que le cardinal de Richelieu s'amusoit à sauter tout seul dans son cabinet ; il fut, dit-on, surpris dans cette occupation puérile, par un courtisan qui, pour sauver son indiscrétion, n'eut rien de mieux à faire que de paroître partager cet enfantillage. « Je gage, dit-il, que je saute plus haut que son Eminence. » La niaiserie de son Eminence n'étoit pas justifiée par la nature. On pourroit presque dire qu'il faut avoir des enfans pour avoir droit de l'être. Cependant je suis bien éloigné de blâmer les sauts du cardinal ; et je crois qu'il n'en étoit pas moins sublime dans sa politique, pour avoir dansé autour de ses chaises.

Après la société de sa femme et de ses enfans, Racine ne trouvoit pas de plus doux délassement que la conversation de ses amis : Auteuil étoit pour lui un séjour bien plus délicieux que Versailles. C'est dans la petite maison de Boileau, avec des gens de lettres choisis, qu'il oublioit les affaires et les intrigues de la cour ; c'est là qu'il se livroit à une gaieté innocente, au milieu de ce qu'il y avoit

alors de plus distingué en France par l'esprit et les talens. Cette union respectable ne pouvoit avoir d'autre fondement que la simplicité, la modestie et la vertu de ces hommes rares, qui s'estimoient sans se craindre, et ne voyoient dans leurs rivaux que des gens aimables et d'honnêtes gens.

On se demande quelquefois : comment Racine, accoutumé au travail de l'esprit, dominé par son génie poétique, pouvoit-il ainsi s'interdire une occupation chérie? De quoi occupoit-il ses loisirs? Comment remplissoit-il ses journées? Mais quand on connoît le pouvoir de la religion, quand on sait à quel point Racine étoit pénétré des principes de l'Evangile, on n'est plus étonné de son indifférence, et même de son aversion pour des vers profanes : il eût voulu effacer ses tragédies de sa mémoire et de celle de tout le monde; il étoit honteux et affligé de ce qui fait aujourd'hui sa gloire. Son temps étoit employé à remplir ses devoirs; et ses compositions littéraires se bornoient à l'histoire du Roi. Si dans la suite madame de Maintenon eut assez d'empire sur lui pour le faire revenir pendant quelque temps à la poésie et au théâtre, il les sanctifia l'un et l'autre par le sujet et par le motif : il tira ses tragédies de l'Ecriture Sainte. Esther et Athalie prouvent que Racine, en perdant l'habitude des vers, n'en avoit pas perdu le talent : un repos de dix ans n'avoit servi qu'à donner un nouvel élan à sa verve; la piété avoit encore enflammé son enthousiasme, et ses plus beaux vers sont ceux que la religion lui a inspirés.

On doit beaucoup regretter la perte des mor-

ceaux historiques qu'il avoit composés; et c'est un malheur sans doute pour notre littérature, que, borné aux actions du Roi, Racine n'ait pas entrepris une histoire générale de la France : lui seul étoit capable d'égaler les anciens dans ce genre, et de donner à la nation un Tite-Live, après lui avoir donné un Euripide. Son jugement exquis, son imagination brillante, son goût délicat, cette élégance, cette grâce, cette harmonie qu'on remarque dans sa prose, promettoient un historien tel que nous n'en avons point encore, tel peut-être que nous n'en aurons jamais. Le Mercure de 1677, nous apprend que c'étoit l'attente générale du public. Quand il ne fut plus possible de douter que Racine renonçoit au théâtre, les amateurs se consolèrent par l'espoir de trouver un historien en perdant un poète; et, ce qui est assez singulier, le journaliste éleva la voix, et sembla vouloir emprunter le style poétique pour annoncer la perte que faisoit la poésie. « C'est un bruit, dit-il, qui se » confirme, qu'un de nos plus célèbres auteurs re- » nonce au théâtre pour travailler à l'histoire. Il » semble qu'il ne se soit attaché quelque temps à » faire les portraits des héros de l'antiquité que pour » essayer son pinceau, préparer ses couleurs, et » peindre ceux d'aujourd'hui avec une plus vive res- » semblance..... Heureux celui qui doit y travailler » avec lui (Boileau)! Heureux les froids écrivains, » les méchans poètes et les ridicules dont ce redou- » table et fameux auteur n'aura plus le loisir d'atta- » quer les défauts dans ses charmantes satires! »

Les premières éditions des tragédies de Racine

sont les meilleures, parce que l'auteur les a revues ; les dernières (je parle de celles publiées pendant sa vie,) sont les plus défectueuses, parce qu'il s'étoit fait un devoir de conscience de n'y prendre aucune part. Boileau, sans lui rien dire, examinoit les épreuves. Enfin, à force de sollicitations et d'adresse, le libraire obtint de Racine lui-même qu'il jetât les yeux sur un exemplaire; et la tendresse paternelle pour ses vers, que toute sa piété n'avoit pu entièrement étouffer, lui dicta plusieurs corrections; mais le remords d'une pareille foiblesse détermina dans la suite Racine à brûler cet exemplaire; et son fils aîné, chargé de ce ministère rigoureux, n'eut pas le loisir de prendre une connoissance exacte de ces corrections ; il put seulement remarquer qu'elles étoient beaucoup plus nombreuses dans le premier volume que dans le second.

On peut juger par ce trait combien il se reprochoit des ouvrages que tout le monde admiroit ; il n'en parloit jamais, pas même à ses enfans; il évitoit tout ce qui pouvoit lui en rappeler le souvenir. Appelé à la cour pour y donner des leçons de déclamation à une jeune princesse, dès qu'il vit qu'il étoit question de lui faire répéter quelques morceaux d'Andromaque, il pria instamment qu'on voulût bien le dispenser d'une pareille fonction, quoiqu'on lui eût assuré qu'il feroit plaisir au Roi s'il consentoit à s'en charger. Cependant ni son indifférence pour la gloire mondaine, ni sa modestie, ni sa pénitence, ne purent toucher le cœur d'un petit régent du collége de Louis-le-Grand, qui dans une harangue publique eut l'inso-

lence d'invectiver contre les tragédies de Racine. Ce jeune jésuite ne voyoit probablement dans Racine qu'un janséniste qu'il étoit méritoire d'humilier pour la plus grande gloire de Dieu. Racine fut très-sensible à cette insulte de la part d'un ordre alors très-accrédité à la cour et dans le monde; mais les supérieurs et les principaux membres du collége désavouèrent hautement cette grossière imprudence; et le P. Bouhours fut chargé d'en faire des excuses à Racine. L'offensé fit une réponse admirable, pleine de politesse, de modestie et de sensibilité : on la trouvera dans le recueil de ses lettres.

M. le marquis de Seignelay a le premier l'honneur d'avoir rendu Racine à la poésie française, en l'invitant à composer une idylle pour la fête qu'il donna au Roi dans sa maison de Sceaux, en 1685; mais la littérature a de bien plus grandes obligations à madame de Maintenon, qui rendit Racine au théâtre, et lui fit couronner toutes ses tragédies par deux chefs-d'œuvre. Cette illustre fondatrice de Saint-Cyr, voulant procurer aux jeunes demoiselles confiées à ses soins l'éducation la plus brillante, se persuada que rien n'étoit plus propre à leur donner des grâces et une honnête assurance, à cultiver leur esprit et leur mémoire, que des représentations théâtrales. Et en cela peut-être sa prudence et ses lumières se trouvèrent en défaut : quelques précautions que l'on prenne pour rendre cet exercice innocent, il a souvent pour de jeunes demoiselles plus d'inconvéniens que d'avantages. Madame de Maintenon elle-même fut obligée enfin d'y renoncer, d'après

d'après les réclamations qui s'élevèrent de toutes parts contre un amusement en général peu convenable à un sexe que la nature n'a pas destiné à paroître en public. Elle avoit essayé d'abord de faire représenter aux demoiselles de Saint-Cyr la tragédie d'Andromaque; mais elle en sentit promptement le danger. « Nos petites filles viennent de » jouer Andromaque, dit-elle dans une lettre à » Racine; mais elles l'ont si bien jouée, qu'elles ne » la joueront de leur vie, ni aucune autre de vos » pièces. » Elle lui demanda dans la même lettre quelqu'ouvrage dramatique qui pût remplir ses vues, sans porter aucune atteinte aux mœurs et à la piété. Racine fut alarmé de cette proposition. Refuser madame de Maintenon! Cela ne lui paroissoit guère possible. Hasarder sa réputation, étoit pour lui une chose fort délicate! Boileau même lui conseilloit de ne pas se charger d'une pareille commission. Mais quand Racine eut trouvé l'heureux sujet d'Esther, ses inquiétudes se calmèrent, et il éprouva moins de peine à obéir. Tous les détails relatifs aux représentations d'Esther et d'Athalie trouveront leur place dans le commentaire, lorsqu'il sera question de ces deux pièces : c'est l'homme que j'envisage ici, et non point l'auteur.

Après avoir fourni à Racine une occasion d'augmenter encore sa renommée, madame de Maintenon contribua sans le vouloir à sa disgrâce, et peut-être à sa mort. Dans ses entretiens fréquens avec Racine, madame de Maintenon fit quelquefois tomber la conversation sur la misère du peuple, et sur les moyens de la soulager. Racine s'animoit sur une matière si

propre à exciter sa sensibilité. Charmée de ses lumières et de son éloquence, madame de Maintenon se persuada que personne n'étoit plus capable que lui de porter au pied du trône les cris des malheureux, et d'implorer pour eux la bonté du Roi, dans un mémoire pathétique. L'homme qui avoit fait verser tant de larmes sur des infortunes chimériques, devoit sans doute être plus touchant encore en plaidant la cause de l'humanité au tribunal du souverain. Cependant elle promit à Racine que l'ouvrage ne sortiroit point de ses mains, et ne serviroit qu'à son instruction particulière. Animé par le désir d'être utile, Racine traça un tableau frappant de la déplorable situation du peuple, et remit à madame de Maintenon un mémoire aussi éloquent que solide. Un jour qu'elle le lisoit avec le plus grand intérêt, le Roi entra brusquement dans sa chambre sans être annoncé, et voulut voir l'écrit dont elle paroissoit si occupée. Après en avoir légèrement parcouru la première page, il témoigna le désir d'en connoître l'auteur. En vain madame de Maintenon prétendit-elle s'excuser sur le secret qu'elle avoit promis: le Roi, qui n'étoit pas accoutumé à la résistance, parla en maître : et madame de Maintenon nomma l'auteur. Louis XIV, étonné qu'un homme de lettres s'avisât de parler de politique, blâma son indiscrétion en rendant justice à son zèle; il lui échappa même de dire, avec un air d'humeur : « Parce que Racine sait bien faire des vers, croit-il donc tout savoir? Et parce qu'il est grand poète, s'imagine-t-il être ministre ? » Madame de Maintenon consternée, se hâta de faire instruire l'auteur du mémoire d'un si

fâcheux incident, et en même temps lui fit donner avis de ne pas se présenter chez elle sans y être mandé. Ce fut un coup de foudre pour un homme aussi sensible que Racine. Quel fruit de son travail et de ses bonnes intentions! Il se crut perdu dans l'esprit du Roi; il tomba dans une profonde mélancolie: et l'on peut raisonnablement attribuer au saisissement qu'il éprouva, une fièvre assez violente dont les médecins se hâtèrent trop de le guérir par un usage immodéré du quinquina. L'humeur, comprimée par l'activité de ce remède, se jeta vers la région du foie, et s'ouvrit un passage par un abcès qui rendoit de temps en temps quelque matière. Les médecins, que ce symptôme auroit dû éclairer sur l'abus qu'ils avoient fait du quinquina, s'entêtèrent à ne pas reconnoître leur faute, traitèrent l'abcès aussi légèrement qu'ils avoient traité la fièvre. Racine, tranquillisé sur sa santé, se rendit à Versailles, où il étoit appelé par l'intérêt de sa famille. Déjà fort gêné par le paiement de sa charge de secrétaire du Roi, il se trouvoit presque dans l'impossibilité de payer une taxe nouvelle qu'on venoit de mettre sur toutes les charges de cette espèce. Il avoit lieu d'espérer que le Roi auroit pour lui la même indulgence qu'en 1685: obligé alors, en qualité de trésorier de France, de payer une contribution de quatre mille francs, Louis XIV lui avoit fait rendre cette somme; mais les temps étoient changés.

Le Roi lut le placet dans lequel Racine exposoit sa situation et demandoit une exemption de la taxe; son premier mouvement fut de répondre: « Cela ne se peut pas. » Mais comme il avoit coutume

d'adoucir le refus par quelque mot obligeant, il ajouta d'un ton plein de bonté : « S'il se trouve dans la suite quelqu'occasion de le dédommager, j'en serai fort aise. » Racine, à qui l'on rapporta cette réponse, fut consterné du refus, et très-médiocrement consolé par l'adoucissement ; il ne vit qu'une disgrâce complète : heureux s'il eût été le seul à s'en apercevoir ! Mais rien n'échappe aux courtisans : dès qu'on sut que Racine étoit baissé dans l'esprit du Roi, il ne manqua pas d'amis de cour empressés d'aggraver le mal par des insinuations perfides, pires que des accusations formelles. « C'est un janséniste, disoient les uns : il a toute sa famille à Port-Royal ! » Les autres, plus dangereux encore, le peignoient comme un mécontent et un frondeur. En effet, les ennemis de Louis XIV, et surtout les protestans, exagéroient sans cesse, pour rendre ce prince odieux, le fardeau des contributions et la misère du peuple. Racine n'ignoroit pas les services que l'intrigue et la calomnie lui rendoient, et la pénétration de son esprit augmentoit encore ses alarmes : il s'épouvantoit non-seulement de tout ce qu'on disoit, mais de tout ce qu'on pouvoit dire.

Enfin, ne pouvant résister au trouble de son imagination, il écrivit à madame de Maintenon, sa protectrice, laquelle n'étoit pas aussi fort consolante. Ce n'est pas que lorsqu'il lui arrivoit de le rencontrer, (car elle n'osoit plus le voir chez elle) cette dame ne cherchât à relever, par de belles promesses, son esprit abattu : « Laissez passer le nuage, disoit-elle. C'est moi qui ai fait le mal : c'est à moi de le réparer. Il y va de mon honneur de vous re-

mettre mieux que jamais dans l'esprit du Roi ; mais il faut attendre le moment favorable. » Les hommes spirituels et sensés sont moins disposés que les autres à se faire illusion ; les sots ont un grand avantage : celui de ne pas prévoir le mal, et de ne pas le sentir aussi vivement lorsqu'il arrive. Racine connoissoit le Roi et la cour ; il connoissoit madame de Maintenon, dont l'extrême prudence évitoit par-dessus tout de se compromettre : elle eût sacrifié vingt amis à la crainte de déplaire. Racine avoit donc peu d'espérance, et il ne pouvoit dissimuler son désespoir à madame de Maintenon. « Mais d'où vient cette défiance, lui disoit-elle ? Doutez-vous de mon cœur ou de mon crédit ? » « Non, madame, je sais combien le Roi vous aime, et quelle bonté vous daignez avoir pour moi ; mais vous ne savez peut-être pas que j'ai à Port-Royal une tante dont les sentimens à mon égard sont bien différens des vôtres : cette sainte fille est persuadée que la cour me perd, et que je n'y ferai jamais mon salut ; elle ne demande au ciel pour moi que des humiliations et des disgrâces : le chagrin qui m'arrive est un effet de ses prières ; et j'ai lieu d'appréhender que son crédit ne l'emporte sur le vôtre. » Pendant que Racine faisoit cette innocente plaisanterie, le bruit d'une calèche se fait entendre : « C'est le Roi, s'écrie madame de Maintenon, cachez-vous. »

Madame de Maintenon avoit l'esprit trop délicat pour ne pas être sensible aux charmes de la société de Racine ; elle étoit trop pieuse pour ne pas chérir en lui cette bonne foi, cette candeur, cette simplicité

d'enfant qu'il portoit dans la religion ; enfin, elle étoit trop habile dans l'art de la cour, pour ne pas être quelquefois tentée de rire des petites foiblesses d'un homme de lettres qui croyoit y jouer un rôle, et du singulier contraste de sa droiture avec l'état de courtisan. Lorsque Racine alloit à Port-Royal, les paysans des environs qui entendoient dire qu'il demeuroit à Versailles, le prenoient pour un homme de la cour ; ils alloient lui demander sa protection, et le prioient de parler pour eux au Roi : les uns lui recommandoient leurs procès, les autres sollicitoient une diminution d'impôts. Racine, naturellement bon et obligeant, écoutoit leurs requêtes, sans songer au ridicule que ces audiences pouvoient lui donner.

On sut à la cour que Racine faisoit le petit ministre à Port-Royal, et madame de Maintenon elle-même se permit d'en faire quelques plaisanteries légères et fines, que Racine sentoit d'autant mieux qu'il excelloit lui-même dans ce genre. Malgré sa bonté naturelle, il avoit l'esprit enclin à la raillerie amère : s'il se fût adonné à la satire, il eût été plus mordant que Boileau. Ce critique fameux étoit presque un bonhomme en comparaison de Racine, qui ne le cédoit pas à Molière lui-même dans l'art de saisir les ridicules. Ses lettres sur Port-Royal, ses épigrammes excellentes, attestent cet esprit caustique, dont la religion tempéra l'amertume. M. de Valincour, son ami, avoit naturellement un air d'empressement, et quelque chose d'effaré dans la contenance ; Racine le voyant un jour entrer dans la galerie à grands pas, comme un homme qui va porter une nouvelle importante, lui demanda : « Eh,

monsieur, où est le feu? » Après la capitulation du château de Namur, Racine remarquant que le gouverneur faisoit des dispositions pour en sortir, malgré les pluies continuelles qui tomboient alors, lui dit: « Voilà un mauvais temps pour déménager. » Le gouverneur, qui sentit qu'on le railloit, répondit froidement: « Quand on déménage comme je fais, le plus mauvais temps est toujours bon. »

Boileau lui-même, Boileau, le plus cher ami de Racine, n'étoit pas à l'abri de ses sarcasmes: dans les disputes qu'ils avoient ensemble sur la littérature, Racine l'accabloit d'épigrammes qui déplaisoient beaucoup au satirique. Un jour, après une contestation où Racine avoit été plus prodigue encore qu'à l'ordinaire de traits malins, Boileau lui demanda sèchement s'il avoit eu dessein de le fâcher. « A Dieu ne plaise, répondit Racine! » « Vous avez donc tort, répliqua Boileau: car vous m'avez fâché. » Dans un autre entretien, où Racine avoit l'avantage, Boileau, poussé à bout par les cruelles plaisanteries de son ami, perdit toute patience, et s'écria du ton de la plus mauvaise humeur: « Eh bien oui, j'ai tort; mais j'aime mieux avoir tort, que d'avoir orgueilleusement raison comme vous. » Cette malignité de Racine n'étoit que dans son esprit: il avoit le cœur le plus humain et le plus sensible; il eût été au désespoir de causer le moindre chagrin, même à un enfant. Une des demoiselles de Saint-Cyr, jouant dans Esther, manqua de mémoire; l'auteur, désolé de cet accident, dit à l'actrice, quand elle rentra dans la coulisse: « Ah, mademoiselle, quel tort vous faites à ma pièce! » La

jeune personne, vivement émue du reproche, resta interdite, et ne sut que pleurer. Racine, désespéré du chagrin qu'il lui avoit causé, courut à elle, la consola, lui demanda pardon, prit son mouchoir pour essuyer ses larmes, et ne put s'empêcher d'en répandre lui-même.

Les cérémonies religieuses où l'on voyoit une jeune demoiselle renoncer solennellement au monde pour se consacrer à Dieu dans le cloître, étoient pour lui un spectacle plus pathétique que toutes les tragédies ; son imagination lui représentoit tout ce qu'il y a de touchant dans un pareil sacrifice : il ne pouvoit y assister sans en être attendri jusqu'aux larmes. Il pleura beaucoup à la prise d'habit de sa seconde fille, qui, volontairement et par les motifs de la plus sincère piété, se dévoua à la retraite et aux austérités de la vie religieuse, dans le couvent des Ursulines de Melun. Les victimes même dont le sort devoit lui être le plus indifférent, avoient des droits sur son cœur généreux et tendre. Ce n'est pas qu'il plaignît leur destinée, mais il admiroit leur courage héroïque dans un âge si tendre ; il craignoit que cette première ferveur venant à s'éteindre, ne les livrât sans ressource et sans consolation aux tourmens d'un repentir aussi affreux qu'inutile. Madame de Maintenon connoissoit bien le goût de Racine : car, écrivant à Saint-Cyr pour s'informer du jour où une novice devoit prononcer ses vœux, elle dit dans sa lettre : « Racine, qui veut pleurer, viendra à la profession de la sœur Lalie. »

Ce fut véritablement cette vivacité d'imagination, cette sensibilité qui accéléra la fin de ses jours.

Quoique très-éloigné des passions d'un courtisan, il aimoit Louis XIV, il aimoit la cour; il y entretenoit des liaisons agréables et utiles pour l'avancement de ses enfans; il ne paroissoit plus à Versailles sans avoir le cœur serré du changement de sa situation; il ne trouvoit plus les mêmes visages dans cette cour où il avoit été comblé des témoignages les plus flatteurs de l'estime et de la considération. Tout étoit changé avec le maître, qui ne lui accordoit plus aucune de ces distinctions qui marquent la faveur. Il ne concevoit pas comment il arrivoit que Boileau qui portoit à la cour une liberté très-étrangère en ce pays, Boileau, brusque et franc, coupable d'indiscrétions fréquentes, conservoit cependant son crédit, tandis que lui, avec la plus grande circonspection, toujours attentif à plaire, toujours tourmenté de la crainte d'avoir déplu, n'avoit pu éviter de tomber dans la disgrâce! Il demandoit un jour à Boileau pourquoi il avoit ainsi le privilége de tout dire, sans choquer personne? « C'est vous, disoit-il, qu'on devroit accuser; et cependant c'est moi qu'on accuse: quelle en est la raison? » « Voulez-vous la savoir, lui répondit Boileau? C'est que vous allez à la messe tous les jours, et que moi je n'y vais que les fêtes et les dimanches. » Boileau crut devoir se permettre cette plaisanterie, parce que son caractère un peu dur lui faisoit regarder les alarmes de son ami comme des terreurs paniques: il ne soupçonnoit pas à quel point Racine avoit l'âme navrée de cette espèce de disgrâce, qui n'eût été pour tout autre qu'un malheur très-léger.

Enfin, le chagrin, après avoir miné quelque

temps sa constitution, lui porta le coup mortel. Il s'aperçut un jour que l'abcès qu'il avoit auprès du foie étoit refermé : il en conçut les plus vives alarmes ; et ce n'étoit pas sans raison qu'il redoutoit les suites fâcheuses de cette humeur qui, n'ayant plus son cours ordinaire par cette voie, devoit se rejeter dans l'intérieur et y causer de grands ravages. M. de Valincour prétend que Racine fut alors frappé d'un de ces pressentimens sinistres produits par le trouble de l'imagination, mais qui sont quelquefois prophétiques. Cependant, ce qui pourroit rendre suspect le récit de M. de Valincour, c'est que Racine ne paroît pas même avoir pris contre cet accident toutes les précautions qu'exige la prudence, de concert avec la médecine : il continua même d'aller à la cour. Ce n'est pas qu'il y trouvât quelqu'agrément, ou qu'il conservât quelqu'espérance de recouvrer sa faveur ; mais l'intérêt de sa famille lui faisoit un devoir de ménager pour elle des protecteurs puissans. Il avoit raison de s'occuper de sa famille : le moment approchoit où elle alloit perdre son unique gloire et son plus ferme appui.

Racine travaillant un matin dans son cabinet, se sentit attaqué d'un si violent mal de tête, que ne pouvant plus supporter aucune application, il prit le parti de se mettre au lit dont il ne devoit plus sortir que pour être porté au tombeau. Ses enfans le voyant se coucher, parurent alarmés ; il les rassura en leur disant avec bonté que ce n'étoit rien qu'un peu de fièvre. Louis Racine prétend qu'on ne soupçonna point d'abord la cause de la maladie de son père. Elle n'étoit pas cependant diffi-

cile à deviner : l'abcès, qui s'étoit fermé subitement, étoit le véritable principe du mal. Il seroit bien étrange que cette idée eût échappé aux médecins de la cour, qui étoient ses amis, et venoient le voir souvent. Une douleur au côté droit étoit le principal symptôme dont il se plaignoit, et cette douleur ne fit qu'augmenter dans le cours de sa maladie, qui fut longue : il en fut déchiré au point de souhaiter quelquefois que la religion lui permît de mettre fin à ses tourmens en avançant le terme de sa vie ; mais il n'est pas probable qu'il ait demandé si cela étoit permis, ainsi que le rapporte M. de Valincour. Racine étoit trop versé dans la science de la religion, pour n'avoir pas besoin de faire une question semblable. Un pareil conte ne devoit pas être adopté par un ancien ami de Racine, tel que M. de Valincour. Il fut depuis répété par le P. Niceron, dans ses Mémoires des Hommes illustres. Louis Racine, préparant une édition des Œuvres de son père, en 1742, consulta, sur ce fait, son frère aîné, J. B. Racine, qui lui répondit en ces termes :

« Il n'y a pas un mot de vrai dans ce que vous me » mandez de l'exclamation de mon père sur la dou- » leur. Jamais homme n'a craint davantage ni même » souffert plus impatiemment la douleur ; mais jamais » homme ne l'a reçue de la main de Dieu avec plus » de soumission, si bien que, quelques jours avant » sa mort, sur ce que je lui disois que tous les mé- » decins espéroient de le tirer d'affaire, il m'adressa » ces belles paroles : « Ils diront ce qu'ils voudront : » laissons-les dire ; mais vous, mon fils, voulez-

» vous me tromper, et vous entendez-vous avec » eux ? Dieu est le maître ; mais je puis vous as- » surer que s'il me donnoit le choix ou de la vie » ou de la mort, je ne sais ce que je choisirois : » les frais en sont faits ». Ce furent ses propres pa- » roles. Jugez si c'est là le langage d'un homme » qui succombe à la douleur. »

Au reste, s'il étoit vrai qu'un pareil souhait eût échappé à la vivacité de son caractère, au milieu des plus cruelles souffrances, il fut expié par une patience héroïque : tous ceux qui venoient le consoler, ne pouvoient se lasser d'admirer sa douceur et sa résignation. Il avoit éprouvé autrefois de grandes frayeurs de la mort; mais dans ce moment la religion lui en faisoit soutenir les approches avec courage. Un bon prêtre de Saint-André-des-Arcs, homme simple et peu brillant, mais d'une piété sincère et solide, dirigeoit depuis long-temps la conscience de Racine, et ne le quitta point dans ces instans douloureux où l'on a si grand besoin de consolations. Madame de Maintenon, écrivant à madame de la Maisonfort, qui ne vouloit se confesser qu'à un homme d'esprit, lui cite l'exemple de Racine :

« Le plus simple, lui dit-elle, est le meilleur pour » vous, et vous devez vous y soumettre en enfant. » Comment surmonterez-vous les croix que Dieu » vous enverra dans le cours de votre vie, si un » accent normand ou picard vous arrête, et si vous » vous dégoûtez d'un homme, parce qu'il n'est pas » aussi sublime que Racine? Il vous auroit édifiée,

» le pauvre homme, si vous aviez vu son humilité » dans sa maladie, et son repentir sur cette re- » cherche de l'esprit. Il ne demanda point, dans ce » temps-là, un directeur à la mode : il ne vit qu'un » bon prêtre de sa paroisse. »

L'abbé Boileau, chanoine de Saint-Honoré, ne témoignoit pas moins de zèle que le bon directeur; et ces deux ecclésiastiques soutenoient le malade par leurs exhortations ferventes : le malade les édifioit eux-mêmes par ses dispositions vraiment chrétiennes. Tourmenté par une soif brûlante et une sécheresse extrême de la langue et du gosier, il s'écrioit : « J'offre à Dieu cette peine : puisse-t-elle expier le plaisir que j'ai trouvé souvent à la table des grands! »

Il se faisoit lire par son fils quelques ouvrages de piété : ces lectures l'intéressoient bien davantage que les complimens des seigneurs de la cour qui venoient s'informer de l'état de sa santé : ils croyoient adoucir beaucoup ses douleurs en lui assurant que le Roi leur demandoit souvent de ses nouvelles. Il est très-certain que Louis XIV prit un vif intérêt à la situation de Racine, et témoigna du déplaisir de sa mort. Ce sentiment honore le monarque; mais Racine, environné des ombres de la mort, ne dut pas être extrêmement flatté de cette bonté tardive : quand on est prêt à quitter le monde et la vie, on est peu sensible aux faveurs des rois. Cependant un si bon père n'étoit pas tellement absorbé dans l'idée de ses maux, qu'il en oubliât sa famille et ses vrais amis.

M. Rollin, déjà célèbre dans l'Université, étant venu lui rendre visite, il lui recommanda l'éducation de son second fils, Louis Racine, comme ne pouvant lui laisser un bien plus précieux que les instructions d'un homme aussi vertueux et aussi sage. Racine ne prévoyoit pas qu'un siècle après sa mort, les principes de M. Rollin seroient oubliés et dédaignés! Content de l'éducation qu'il avoit reçue, il n'en connoissoit point de meilleure, et désiroit de transmettre ce bienfait à ses enfans.

Il fit écrire par son fils une lettre à M. de Cavoye, pour le prier de solliciter le paiement de ce qui lui étoit dû de sa pension, afin de laisser en mourant à sa femme et à ses enfans le secours de quelqu'argent comptant. Quand son fils lui fit lecture de la lettre, il lui dit : « Pourquoi ne demandez-vous pas aussi en même temps le paiement de la pension de Boileau? Il ne faut point nous séparer: recommencez votre lettre, et faites connoître à Boileau que j'ai été son ami jusqu'à la mort. »

On s'attend bien sans doute à voir Boileau tenir sa place auprès du lit de Racine. Cet ami de quarante ans, ce compagnon fidèle et sûr, qui ne l'avoit jamais quitté, ce confident intime de toutes ses joies et de toutes ses peines, pouvoit-il abandonner Racine à ses derniers momens? Quoique la fermeté et la tranquillité de son caractère ne lui permît pas ces démonstrations de sensibilité souvent équivoques, sa douleur renfermée dans son âme n'en étoit que plus vive; son cœur, trop serré, ne pouvoit s'exprimer que par un silence plus éloquent que toutes les plaintes. Racine le voyant

approcher pour lui faire ses derniers adieux, recueillit ce qui lui restoit de force, et se leva sur son lit. Les deux illustres amis demeurèrent quelque temps dans les bras l'un de l'autre : le plus malheureux étoit celui qui se trouvoit encore condamné à vivre. Racine, jusqu'à sa dernière heure, plus habile que Boileau dans l'art d'exprimer le sentiment, déposa dans son sein, comme le testament de l'amitié, ces paroles, les plus touchantes que son cœur lui eût jamais inspirées : « Je regarde comme un bonheur pour moi de mourir avant vous. »

Les médecins qui n'avoient pu trouver dans leur art de secret pour soulager les douleurs de Racine, en trouvèrent un pour les augmenter, par une opération aussi cruelle qu'inutile. Ils s'étoient aperçus trop tard que sa maladie étoit causée par un abcès au foie. Ce ne fut que lorsqu'il n'y avoit plus de remède, qu'ils voulurent tenter un surcroît de souffrances. Racine s'y prépara sans aucune espérance de succès, ou plutôt il ne fit que se préparer à la mort par ce nouvel exercice de la patience. Racine ne se trompoit pas : il mourut trois jours après l'opération, le 21 avril 1699, âgé de cinquante-neuf ans, dans de grands sentimens de piété, après avoir exhorté ses enfans à vivre unis entr'eux, et à respecter leur mère.

Cet homme extraordinaire avoit reçu de la nature un tempérament plus sain que robuste : la vivacité de son imagination et sa prodigieuse sensibilité, cette habitude mélancolique, plus favorable au génie qu'à la santé, usèrent avant le temps ses organes délicats. Boileau, en apparence moins vi-

goureusement constitué, et même sujet à plusieurs infirmités, a pourtant poussé beaucoup plus loin sa carrière, parce que la tranquillité de son âme donnoit au corps beaucoup moins de fatigues. La nature, si prodigue envers Racine des dons de l'esprit, ne lui avoit point refusé les avantages extérieurs : sa taille, sans être grande, étoit très-bien prise; une physionomie heureuse prévenoit en sa faveur; sa figure fut remarquée à la cour, où l'on est connoisseur et difficile; et Louis XIV lui même, le plus bel homme de son siècle, cita un jour Racine comme un des courtisans dont le visage lui paroissoit le plus agréable.

Boileau, qui depuis long-temps s'étoit banni de la cour, se voyant privé de son associé dans l'emploi d'historiographe, alla prendre les ordres du Roi; il lui parla de la mort de Racine, et de l'intrépidité vraiment chrétienne qu'il avoit témoignée dans ce terrible passage. « Je le sais, répondit le roi; et cela m'a étonné : car je me souviens qu'au siége de Gand vous étiez le brave des deux. » C'est après avoir dit ces paroles, que Louis XIV tira sa montre, et la montrant à Boileau : « Souvenez-vous, ajouta-t-il, que j'ai toujours par semaine une heure à vous donner, quand vous voudrez venir. » Boileau n'abusa point d'une offre si flatteuse. Après avoir perdu son ami, il ne retourna plus à la cour : « Qu'irois-je y faire, disoit-il? Je ne sais plus louer. »

Parmi les papiers de Racine, on trouva un testament,

tament, daté du 28 octobre 1685, et conçu en ces termes :

TESTAMENT DE RACINE.

« Comme je suis incertain de l'heure à laquelle » il plaira à Dieu de m'appeler, et que je puis » mourir sans avoir le temps de déclarer mes der- » nières intentions, j'ai cru que je ferois bien de » prier ici ma femme de plusieurs petites choses aux- » quelles j'espère qu'elle ne voudra pas manquer :

» Premièrement, de continuer à une bonne vieille » nourrice que j'ai à la Ferté-Milon, jusqu'à sa » mort, quatre francs ou cent sous par mois, que » je lui donne depuis quelque temps pour lui aider » à vivre.

» 2°. Je donne une somme de 500 livres aux pau- » vres de la paroisse de Saint-André. (1)

» 3°. Pareille somme à ma sœur *Rivière*, pour » distribuer à de pauvres parens que j'ai à la Ferté- » Milon.

» 4°. De donner 300 livres aux pauvres de la pa- » roisse de Griviller.

» Ces sommes prises sur ce que je pourrai laisser » de bien.

» Je la prie de remettre entre les mains de M. *Des-*

(1) Le manuscrit original de ce testament est à la Bibliothèque impériale. Le mot *Saint-André* est effacé. Racine a mis en renvoi : *Saint-Severin*, *ce 12 novembre 1686*. Depuis il a effacé *Saint-Severin*, et mis au-dessus, *Saint-Sulpice*. Ce sont les trois paroisses dans l'arrondissement desquelles il a successivement demeuré.

» *préaux* tout ce qu'elle me trouvera de papiers » concernant l'histoire du Roi.

» Fait dans mon cabinet, ce 29 octobre 1685. »

RACINE.

Ce testament étoit accompagné d'un codicille, dont je me plais à rapporter ici le contenu, comme un des monumens les plus intéressans des vertus chrétiennes du grand Racine :

SUITE DU TESTAMENT DE RACINE.

AU NOM DU PÈRE, ET DU FILS, ET DU SAINT-ESPRIT.

« Je désire qu'après ma mort mon corps soit porté » à Port-Royal-des-Champs, et qu'il y soit inhumé » dans le cimetière, aux pieds de la fosse de M. Ha- » mon. Je supplie très-humblement la Mère Ab- » besse et les Religieuses de vouloir bien m'accor- » der cet honneur, quoique je m'en reconnoisse très- » indigne, et par les scandales de ma vie passée, et » par le peu d'usage que j'ai fait de l'excellente » éducation que j'ai reçue autrefois dans cette mai- » son, et des grands exemples de piété et de péni- » tence que j'y ai vus, et dont je n'ai été qu'un » stérile admirateur. Mais plus j'ai offensé Dieu, » plus j'ai besoin des prières d'une si sainte Commu- » nauté pour attirer sa miséricorde sur moi. Je prie » aussi la Mère Abbesse et les Religieuses de vouloir » accepter une somme de huit cents livres, que j'ai » ordonné qu'on leur donne après ma mort. Fait à » Paris, dans mon cabinet, le 10 octobre 1698. »

RACINE.

M. Hamon, après la mort de M. Lemaistre, avoit pris soin des études de Racine. Son élève avoit conservé le plus grand respect pour sa mémoire : voilà pourquoi il demandoit d'être enterré à ses pieds. Son corps fut d'abord déposé dans le chœur de l'église de Saint-Sulpice, sa paroisse, où il passa la nuit ; le lendemain deux prêtres de Saint-Sulpice l'accompagnèrent jusqu'à Port-Royal, et le présentèrent avec les cérémonies d'usage. Louis Racine, son fils, prétend que quelques seigneurs de la cour s'entretenant du lieu que son père avoit choisi pour sa sépulture, l'un d'eux, connu par son humeur caustique, dit : « C'est ce qu'il n'eût pas fait de son vivant. » Cette épigramme, assez obscure, signifie probablement que Racine, en bon courtisan, n'eût pas voulu de son vivant donner cette preuve d'attachement à une maison très-suspecte au Roi, et regardée comme le boulevard du jansénisme. Douze ans après, cette abbaye fut détruite, et la famille de Racine obtint la permission de faire exhumer son corps. Il fut transporté à Paris, dans l'église de Saint-Etienne-du-Mont, et placé derrière le maître-autel, en face de la chapelle de la Vierge, auprès de la tombe de Pascal. Son fils nous a conservé l'épitaphe que Boileau avoit composée en latin pour son ami, et qu'il avoit lui-même traduite en français. Cette épitaphe, placée dans le cimetière de Port-Royal, ne subsiste plus que dans les Mémoires de Louis Racine, et j'ai cru devoir la rapporter ici, ainsi que la traduction française, faite aussi par Boileau :

D. O. M.

Hîc jacet vir nobilis Joannes Racine, Franciæ thesauris præfectus, Regis à secretis atque à cubiculo, nec non unus è quadraginta Gallicanæ Academiæ viris, qui postquàm profana tragediarum argumentà diù cum ingenti hominum admiratione tractasset, musas tandem suas uni Deo consecravit, omnemque ingenii vim in eo laudando contulit qui solus laude dignus est. Cùm eum vita negotiorumque rationes multis nobilibus aulæ tenerent addictum, tamen in frequenti hominum commercio omnia pietatis ac religionis officia coluit. A christiano rege Ludovico Magno selectus unà cum familiari ipsius amico fuerat, qui res eo regnante præclarè ac mirabiliter gestas perscriberet. Huic intentus operi, repentè in gravem æquè ac diuturnum morbum implicitus est, tandemque ab hâc sede miseriarum in melius domicilium translatus, anno ætatis suæ LIX. Qui mortem longo adhuc intervallo remotam valdè horruerat, ejusdem præsentis aspectum placidâ fronte sustinuit; obiitque spe multò magis et piâ in Deum fiduciâ expletus, quàm fractus metu. Ea jactura omnes illius amicos, quorum nonnulli inter regni primores eminebant, acerbissimo dolore perculit; manavit etiam ad ipsum Regem

D. O. M.

« Ici repose le corps de messire Jean Racine, tré-
» sorier de France, secrétaire du Roi, gentilhomme
» ordinaire de sa chambre, et l'un des quarante de
» l'Académie française, qui, après avoir long-temps
» charmé la France par ses excellentes poésies pro-
» fanes, consacra ses muses à Dieu, et les employa
» uniquement à louer le seul objet digne de louange.
» Les raisons indispensables qui l'attachoient à la
» cour l'empêchèrent de quitter le monde; mais
» elles ne l'empêchèrent pas de s'acquitter, au mi-
» lieu du monde, de tous les devoirs de la piété et
» de la religion. Il fut choisi, avec un de ses amis,
» par le roi Louis-le-Grand, pour rassembler en un
» corps d'histoire les merveilles de son règne; et il
» étoit occupé à ce grand ouvrage, lorsque tout-à-
» coup il fut attaqué d'une longue et cruelle maladie,
» qui à la fin l'enleva de ce séjour de misères, en sa
» cinquante-neuvième année. Bien qu'il eut extrê-
» mement redouté la mort lorsqu'elle étoit encore
» loin de lui, il la vit de près sans s'en étonner, et
» mourut, beaucoup plus rempli d'espérance que
» de crainte, dans une entière résignation à la vo-
» lonté de Dieu. Sa perte toucha sensiblement ses
» amis, entre lesquels il pouvoit compter les pre-
» mières personnes du royaume; et il fut regretté
» du Roi même. Son humilité et l'affection particu-
» lière qu'il eut toujours pour cette maison de Port-
» Royal-des-Champs, lui firent souhaiter d'être en-
» terré sans aucune pompe dans ce cimetière, avec
» les humbles serviteurs de Dieu qui y reposent, et

tanti viri desiderium. Fecit modestia ejus singularis et præcipuâ in hanc Portûs Regii domum benevolentia, ut in eâ sepeliri voluerit; ideòque, testamento cavit ut corpus suum juxtà piorum qui hîc sunt corpora humaretur. Tu verò, quicumque es, quem in hanc domum pietas adducit, tuæ, ipse, mortalitatis ad hunc aspectum recordare, et clarissimam tanti viri memoriam precibus potiùs quàm elogiis prosequere!

» auprès desquels il a été mis, suivant qu'il l'avoit » ordonné par son testament. O toi, qui que tu » sois, que la piété attire en ce saint lieu, plains, » dans un si excellent homme, la triste destinée » des mortels ; et quelque grande idée que puisse » te donner de lui sa réputation, souviens-toi que » ce sont des prières et non pas de vains éloges » qu'il te demande ! »

Cette épitaphe de l'homme moral et religieux, est touchante et noble dans sa simplicité. Boileau en a composé une autre bien plus connue, où il ne considère son ami que sous le rapport d'auteur et d'homme de lettres :

Du Théâtre Français l'honneur et la merveille,
Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits ;
Et dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
Surpasser Euripide et balancer Corneille.

Louis XIV, informé que Racine ne laissoit qu'une fortune médiocre, à peine suffisante pour soutenir une famille nombreuse composée de sept enfans (1),

(1) Voici les noms de ces sept enfans, et l'ordre de leur naissance :

Jean-Baptiste Racine, mort garçon le 31 janvier 1747; Marie-Catherine Racine, mariée à Pierre-Claude Colin de Moramber, le 5 juin 1699, et morte le 6 décembre 1751 ; (M. Jacobé de Naurois est petit-fils de Marie-Catherine Racine) ; Anne Racine, religieuse aux Ursulines de Melun, en 1698 ; Elisabeth Racine, religieuse au couvent de Notre-

deux garçons et cinq filles, accorda à sa veuve une pension de deux mille livres, reversible jusqu'au dernier enfant vivant. Cette femme vertueuse, économe et simple, n'eut besoin que de continuer son genre de vie ordinaire pour se conduire en digne veuve qui ne tient plus au monde et à ses plaisirs. Renfermée dans son ménage pendant les trente-trois ans qu'elle vécut encore après la mort de son mari, occupée de l'éducation de ses enfans et des œuvres chrétiennes, elle perdit, par l'effet du système de Law, le fruit des épargnes qu'elle avoit faites pour sa famille, sans perdre sa tranquillité et sa résignation ordinaire, et s'éteignit paisiblement en 1732, sans douleur et sans infirmité. La tante de Racine, la mère Sainte-Thècle, qui n'avoit cessé de demander au ciel le salut de son cher neveu, ne lui survécut que peu de mois. Cette sainte religieuse, entrée à neuf ans à Port-Royal, avant de connoître le monde, y avoit passé soixante-cinq ans dans l'exercice des plus héroïques vertus et des premiers emplois de la communauté.

Le fils aîné de l'illustre Racine, élevé avec le plus grand soin pour être l'héritier de tant de gloire et le soutien d'un si beau nom, après avoir donné

Dame de Variville; Jeanne-Nicole-Françoise Racine, morte fille le 22 septembre 1739, à l'abbaye de Malnoue, où elle étoit pensionnaire depuis six ans; Madeleine Racine, morte fille le 7 janvier 1741; Louis Racine, né le 2 novembre 1692, marié le 1er avril 1728 à Marie Presle, et mort le 29 janvier 1763. Il a eu un fils et deux filles, toutes deux mariées, et qui ont laissé des enfans; le fils est mort garçon, comme on va bientôt le voir.

dans sa première jeunesse les espérances les plus flatteuses, trompa l'attente de tous les amis de son père. Le Roi lui avoit accordé la survivance de la charge de gentilhomme que le grand Racine avoit possédée. Destiné à briller dans le corps diplomatique, honoré de la protection spéciale de M. de Torcy, il ne profita d'aucun de ces avantages. Soit que son éducation lui eût donné une certaine austérité de caractère qui ne pouvoit se plier aux usages du monde, soit qu'une profonde piété, un attachement sincère à la religion, l'eussent absolument détaché de tous les biens extérieurs dont on fait tant de cas dans la société, et qui sont l'objet de l'ambition de tous les hommes, il renonça aux richesses, aux emplois, aux honneurs; et sans aller s'enfermer dans la solitude du cloître, il sut se faire un cloître de sa maison, où il vécut solitaire et indépendant. Occupé des lettres et des sciences, mais pour son propre amusement et son instruction particulière, il ne songea point à étaler aux yeux du public les fruits de ses études et les vastes connoissances qu'il avoit amassées par une lecture prodigieuse et de continuelles réflexions. Les manuscrits qu'il a laissés annoncent un caractère très-prononcé, une morale sévère, un ton très-ferme et une vigoureuse logique. M. Jacobé de Naurois, arrière-petit-fils du grand Racine, a bien voulu nous communiquer quelques fragmens des écrits de Jean-Baptiste Racine, dont il est dépositaire et propriétaire : il nous a permis d'imprimer la lettre qu'on vient de lire, et le fragment que je vais citer. Ce ne sera pas la seule obligation que cette édition aura au zèle de

M. de Naurois pour la gloire de son immortel aïeul.

Le second fils du grand Racine, Louis Racine, auteur des poëmes de la Religion et de la Grâce, a contribué, par ses talens, à l'illustration de sa famille : c'est lui qui a recueilli la succession poétique de son père. S'il est resté bien loin d'un si parfait modèle, il occupe un rang parmi les bons poètes, et il a laissé des morceaux qui ne sont pas indignes d'un fils de Racine. La gloire du théâtre le tenta dans sa jeunesse : il étudia l'art dramatique, lut Aristote et les anciens tragiques; et après ces exercices préliminaires, il se disposoit à faire le premier pas dans la carrière, lorsqu'il fut arrêté tout-à-coup par le désespoir d'approcher de la perfection de l'Œdipe de Sophocle, et de l'Athalie de son père. Il nous instruit lui-même de cette particularité :

« C'est pour vous, mon fils, que j'écris ces » remarques, et que je m'occupe de matières poé- » tiques qui me sont devenues très-indifférentes; » mais que j'ai étudiées dans ma jeunesse, parce » que la gloire d'être poète tragique m'a tenté. Je » me sentois capable de faire, comme un autre, » de ces pièces qui ne demandent pas un grand » effort de génie, et qui cependant, à cause de » leur nouveauté, rapportent à l'auteur beaucoup » d'applaudissemens dans quelques représentations » avec des émolumens. Mais je n'en voulois faire » que d'excellentes; et dans cette intention, je pris » d'abord pour mes modèles l'Œdipe de Sophocle » et Athalie. Mon ambition fut mon salut. Ayant

L.QUIS RACINE.

Aved pinx.t *Aug. St. Aubin. Sculp.t*

» toujours devant les yeux ces deux pièces, je n'eus » jamais la hardiesse de commencer une scène. » Qu'un amateur des Muses n'essaie jamais ses » forces contre ces deux ouvrages,

» S'il ne sent point du ciel l'influence secrète.

» Lorsqu'on ne la sent pas, il ne faut jamais faire » de vers; lorsqu'on en est tout rempli, si l'on » veut vivre tranquille, il ne faut point faire de » vers. » (Œuvres de Louis Racine, t. VI, p. 307.)

Cependant, vaincu par son goût pour la poésie, il s'engagea dans d'autres genres qui lui semblèrent plus faciles, et composa sur la Grace et sur la Religion des poëmes didactiques. Prêt à publier le second de ces ouvrages, il consulta son frère aîné, et en reçut une lettre foudroyante dont M. de Naurois nous a permis d'insérer ici un fragment considérable et très-curieux. On y verra ce que pensoit des auteurs médiocres et de leur métier, le fils aîné, l'élève du grand Racine, héritier de ses sentimens et de ses opinions. Bien loin de rabaisser les lettres, Jean-Baptiste Racine croyoit au contraire les relever et les honorer en mettant à leur place tant de petits auteurs qui avilissent l'art, parce qu'ils ne savent que le métier :

« J'avois en même temps renoncé à vous faire » des critiques, parce que cela me menoit trop » loin, et j'aurois voulu seulement finir par une cri- » tique générale du métier que vous embrassez. Je » vous ai mandé là-dessus, non-seulement ce que » j'en pensois, mais ce que j'en avois entendu dire

» toute ma vie à gens plus éclairés que moi. Est-il
» juste de vous laisser ignorer ce que pensoient des
» hommes aussi sages et aussi sensés que l'étoient
» votre père et M. Despréaux; et ne devriez-vous
» pas même être ravi de trouver encore en moi le seul
» homme qui puisse peut-être vous en instruire? Ils
» connoissoient certainement mieux que d'autres
» tous les dangers du métier, et votre père y avoit,
» pour ainsi dire, déjà renoncé avant l'âge où vous
» songez à l'embrasser. Mais je n'ai point du tout
» songé à vous faire entendre que je regardasse
» votre ouvrage comme une chose qui pût jamais
» vous déshonorer: tant s'en faut que je l'aie jamais
» pensé, que je suis persuadé au contraire qu'il
» feroit la fortune de tout autre nom que le vôtre.
» Votre projet vous fera toujours honneur, quelque
» succès qu'il puisse avoir. Mais songez que vous
» portez un nom dont la fortune est faite, qui ne
» peut guère croître, et peut plutôt diminuer. Par-
» lons à cœur ouvert, et comme des frères doivent
» parler. Croyez-vous surpasser ou du moins égaler
» votre père? Vous avez raison de faire ce que vous
» faites; mais si vous vous défiez d'y pouvoir
» réussir, j'ai raison de vous donner les conseils que
» je vous donne; et quand je vous les donne, je ne
» le fais uniquement que pour vous épargner toutes
» les amertumes attachées au métier que vous em-
» brassez: et c'est pour cela que je vous ai mandé
» qu'à votre place, je me contenterois de cultiver
» pour moi et mes amis les talens que le ciel m'au-
» roit donnés, et d'en faire mes amusemens innocens.
» Voyez quelles peines il vous faut essuyer pour

» obtenir un privilége qui naturellement vous de-
» vroit être jeté à la tête. Que d'approbations il
» vous faut briguer, jusqu'à celle du P. T., du
» moins on me l'a dit! Quels confrères outre cela
» allez-vous vous donner! Tous les rimailleurs du
» temps qui n'ont pas le sens commun, et qui, quoi-
» que vous ne leur disputiez rien, comme vous dites,
» ne laisseront pas cependant de se faire toujours
» un plaisir secret de vous rabaisser, vous et votre
» nom surtout, dont ils sont ennemis dans le fond.
» Et d'où vient cela, me direz-vous? Parce que les
» écrits sensés seront toujours le fléau des leurs.
» Aussi vous savez comme ils décrient M. Des-
» préaux. Vous voyez donc bien que je suis très-
» éloigné de ne point rendre justice à vos talens.
» Vous avez une facilité étonnante à tourner des
» vers; il n'y a rien que vous ne veniez à bout
» de dire, et toujours noblement. Il semble même
» que la sécheresse et l'aridité des sujets échauffent
» votre veine, et vous tiennent lieu pour ainsi dire
» d'Apollon, etc. » (1)

Les études dramatiques de Louis Racine ne lui furent pas inutiles. Au lieu de les employer à composer des tragédies médiocres, il les fit servir à commenter les chefs-d'œuvre de son père. Il ne s'est pas moins distingué par son érudition littéraire que par son talent poétique. C'est un de nos

(1) On retrouve ces deux dernières phrases dans la lettre de Jean-Baptiste Racine, que Louis Racine a imprimée à la suite de ses Œuvres.

écrivains les plus judicieux et les plus instruits. Imitateur de la piété encore plus que des talens du plus grand poète de la France, il a surtout droit à l'estime des honnêtes gens pour avoir rappelé la poésie à sa première origine, en l'appliquant à la religion et à la morale. Il eut un fils digne de son père et de son illustre aïeul. Déjà sa Muse s'étoit annoncée par des essais brillans : plein d'esprit, d'imagination et de goût, le petit-fils de l'Euripide français promettoit à la famille un poète de plus : car les conseils du vertueux auteur d'Athalie avoient eu moins de pouvoir que ses exemples. Malgré tous ses efforts pour bannir la poésie de sa maison, elle y étoit restée comme dans son domaine; elle se transmettoit, avec le sang, aux descendans de Racine; c'étoit une partie de leur patrimoine. A l'âge de vingt-deux ans, son petit-fils joignoit à la connoissance des langues grecque et latine, celle de l'anglais, de l'italien et de l'espagnol; ses talens recevoient un nouveau lustre des grâces de sa figure, de la solidité de son caractère, et d'une sagesse de conduite d'autant plus admirable qu'elle étoit prématurée.

Ce fut sans doute par une inspiration de cette sagesse, qu'il résolut de se faire un état dans le monde. Persuadé qu'un négociant étoit plus utile à la société qu'un poète médiocre, et ne comptant pas assez sur les plus heureuses dispositions pour espérer d'atteindre un jour le premier rang, il eut le courage de sacrifier ses goûts les plus vifs à des occupations graves et raisonnables; il s'arracha des bras de ses parens en 1755, et se rendit à Cadix. C'est dans

cette ville fameuse par son commerce qu'il vouloit se faire initier à tous les mystères du nouvel art auquel il avoit dessein de se consacrer. Son père nous apprend lui-même qu'un de ses principaux motifs pour s'adonner au commerce maritime, étoit que les richesses amassées par cette voie, *n'étoient point celles de l'iniquité :* car la piété et la probité étoient encore plus héréditaires que les talens dans la famille de Racine. Un dessein formé dans des vues aussi louables, devoit avoir un succès plus heureux. Six semaines après l'arrivée du jeune Racine à Cadix, le premier novembre 1755, la ville éprouva une violente secousse de tremblement de terre, suite de celui qui, le même jour, et presque à la même heure, renversa Lisbonne. Cette secousse n'ayant causé que très-peu de dommage, n'empêcha point le jeune Racine de partir une heure après pour aller à un village éloigné de la ville de trois lieues. Le chemin par où il devoit passer est une chaussée. Pendant qu'il étoit en route, la mer s'enfla prodigieusement; les vagues couvrirent la chaussée, et l'infortuné jeune homme fut submergé. En lui s'éteignoit le nom de Racine! Quel coup affreux pour le plus tendre des pères, et pour une famille dont il étoit l'espoir! Il fut vivement regretté de tous ceux qui le connoissoient; et les poètes du temps s'empressèrent de jeter des fleurs sur son tombeau. Personne n'a déploré ce fatal événement avec une éloquence plus pathétique que Louis Racine. On ne peut lire sans admiration et sans attendrissement ses réflexions douloureuses et ses sentimens religieux sur la mort de

son fils; c'est le père le plus sensible qui parle, mais c'est aussi le chrétien le plus courageux :

« Un fils m'étoit cher, non parce qu'il étoit uni-
» que, mais parce qu'il promettoit beaucoup. Obligé
» de travailler à sa fortune, il s'étoit déterminé par un
» choix sagement médité, au commerce maritime,
» où les richesses qu'on peut gagner, ne sont point,
» comme il me le disoit, celles *de l'iniquité*. L'espé-
» rance qu'il feroit une fortune honnête, et en hon-
» nête homme, m'avoit adouci la douleur de sa sé-
» paration, lorsqu'il partit pour Cadix, où à peine
» arrivé, il vient de m'être enlevé par cet affreux
» tremblement de terre, dont on parlera long-temps ;
» et les circonstances qui l'ont fait périr, sont si
» cruelles, qu'elles contribuent à le faire regretter
» de tout le monde, dans sa patrie et en Espagne, où
» il s'étoit déjà fait estimer. Dieu me l'avoit donné,
» Dieu me l'a ôté. Oui, Dieu me l'a ôté, et même
» par un de ces coups imprévus, qui rendent la mort
» terrible à tout âge, et surtout dans l'âge des pas-
» sions. Cependant la vertu de mon fils, la bonté de
» son cœur, la droiture de ses sentimens, la sagesse
» de ses mœurs, tout me fait espérer que Dieu l'a
» pris dans sa miséricorde ; et que c'est moi qu'il a
» frappé par ce grand coup, afin que me trouvant
» seul, je ne sois plus qu'à lui, et que je passe le
» reste de mes jours à implorer pour moi cette misé-
» ricorde, que ne mérite point une vie si peu con-
» forme aux grandes vérités, que dès ma jeunesse
» j'ai eu la hardiesse d'annoncer dans ma poésie.
» Puisse l'affliction dans laquelle je passerai le reste

de

» de cette vie, m'être utile pour l'autre ! Puisse cette
» Religion que j'ai chantée arrêter les larmes que la
» nature veut à tout moment me faire verser sur
» mon fils, et me faire verser les siennes sur moi-
» même ! » (Œuvres de Louis Racine, tom. I.)

Les Mémoires de Louis Racine m'ont fourni une partie des matériaux de la vie du grand Racine. Cet ouvrage est écrit avec candeur et simplicité ; il y règne même un désordre qui semble déposer en faveur de la sincérité de l'historien. Quel autre pouvoit être plus instruit d'un grand nombre d'anecdotes dont la tradition s'étoit conservée dans sa famille ? On ne peut pas soupçonner le fils de Racine d'avoir voulu flatter son père ; il n'avoit pas besoin du mensonge pour relever la gloire d'un homme de ce mérite : il ne pouvoit mieux le louer qu'en disant la vérité. J'ai cru devoir conserver une foule de petits faits qui semblent, par leur frivolité, au-dessous de la dignité de l'histoire ; mais qui acquièrent de l'importance et de l'intérêt, quand ils servent à mieux faire connoître un homme tel que Racine.

On dit ordinairement que la vie d'un auteur est dans ses écrits. Cette maxime ne peut s'appliquer qu'aux auteurs dont la vie et le caractère ne présentent rien d'intéressant ; mais cette union si rare et si précieuse du génie le plus éminent avec la droiture et la simplicité du cœur, avec une piété tendre et sincère ; cet assemblage de ce que l'esprit a de plus brillant, avec les qualités et les vertus qui rendent l'homme aimable et en même temps estimable dans

la société, m'a paru un tableau capable d'attacher toutes les âmes honnêtes. Tant d'écrivains ont souillé les plus beaux dons de la nature par des folies et des passions aussi honteuses que funestes! Qu'il est doux d'aimer et d'estimer celui qu'on ne peut s'empêcher d'admirer! Ce fut un privilége de ce grand siècle de Louis XIV, de réunir les qualités brillantes aux qualités solides : aucun des hommes qui à cette époque ont honoré l'humanité par leur esprit, ne s'est avili lui-même par les bassesses du cœur. Les poètes, qui semblent avoir plus de droit que les autres aux écarts de l'imagination, ont alors fait éclater autant de sagesse et de bon sens que de génie. Corneille, Racine et Boileau sont des hommes francs, honnêtes, judicieux, de mœurs simples et pures, soumis à tous les devoirs de citoyen, à toutes les bienséances sociales. Je vois La Fontaine expier sous le cilice la naïveté de ses contes. Molière, malgré les séductions de son état, conserve les sentimens les plus nobles et les plus généreux. La Bruyère parle et pense en grave moraliste, en philosophe chrétien. Que dire d'un Bourdaloue, d'un Fénélon, d'un Fléchier, d'un Bossuet, aussi admirables par leur piété que par leur éloquence? Et ces écrivains de Port-Royal qui ont fixé la langue, ce Pascal, ce Nicole, ce grand Arnauld, etc., ne semblent-ils pas n'avoir emprunté la parole que pour orner la raison? L'esprit religieux n'imprime-t-il pas à leur style un caractère sacré? De tels hommes sont même supérieurs à la gloire des lettres. Heureux temps où les arts et les sciences étoient d'accord avec la religion et les mœurs! Et combien

la France n'a-t-elle pas souffert depuis du divorce qui s'est établi entre l'esprit et le sens commun, entre le talent et la vertu, entre la sagesse et la philosophie!

FIN DE LA VIE DE JEAN RACINE.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES

SUR

L'ESPRIT PUBLIC

ET L'ETAT DU THEATRE AVANT RACINE.

Dans la Vie de Racine, j'ai voulu montrer l'homme: il me reste à examiner l'auteur. Mais pour bien apprécier ses tragédies, il faut connoître l'esprit qui régnoit à la cour, et quel étoit en France l'état de la littérature, des mœurs et du théâtre lorsque cet illustre tragique entra dans la carrière à l'âge de vingt et un ans.

Louis XIV, dans la fleur de la jeunesse, environné de gloire, adoré de la cour la plus brillante de l'univers, excitoit dans la nation française un enthousiasme qui tenoit de l'idolâtrie. Les victoires de Turenne avoient épouvanté l'Espagne et amené le traité des Pyrénées. Le jeune monarque venoit d'unir les deux peuples par son mariage avec Marie-Thérèse d'Autriche. Cette alliance, qui depuis fut la cause ou le prétexte d'une guerre sanglante et malheureuse, étoit alors une source de plaisirs et de fêtes. La paix, qui succédoit à tant d'orages, répandoit de toutes parts l'abondance et la joie : tout respiroit la galanterie et la politesse; les arts et les talens s'empressoient d'éclore pour embellir cette époque fortunée; de grands hommes s'élevoient

dans tous les genres pour seconder ou célébrer le monarque qui promettoit à son peuple la gloire et le bonheur ; la discorde avoit éteint son flambeau ; la religion affermissoit l'Etat après l'avoir long-temps déchiré ; les germes séditieux que la Fronde avoit jetés dans les esprits étoient étouffés par le respect et l'amour pour un prince fait, par la nature, pour commander aux autres hommes ; les Protestans, contenus par l'immense majorité de la nation, exerçoient paisiblement leur culte, et, divisés par la manière d'honorer l'Etre-Suprême, se réunissoient avec le reste des Français dans leur attachement et leur obéissance au Roi.

Les principes républicains, manifestés sous Louis XIII par les chefs de parti, n'avoient laissé aucune trace. On n'apercevoit point encore la moindre étincelle de ces torches fatales qui devoient, plus d'un siècle après, incendier la monarchie. L'harmonie la plus heureuse régnoit dans toutes les parties de l'Etat; et la France, d'un bout à l'autre, sous le rapport politique étoit un concert parfait. Tout Français, quel qu'il fût, ne connoissoit d'autre principe, d'autre système, d'autre philosophie, que celle d'aimer, de servir son prince et sa patrie. *Les idées hardies et profondes, les grands résultats, le progrès des lumières, le domaine de la pensée, la philosophie*, tout ce misérable jargon de charlatan, inventé pour couvrir, aux yeux des sots, des absurdités et des extravagances, étoit alors entièrement inconnu et inintelligible ; il y avoit dans la nation trop de bon sens et trop d'esprit, pour que ces chimères pussent obtenir quelque crédit.

A la cour, le dévouement le plus absolu, l'adoration la plus religieuse pour la personne du monarque, s'u-

nissoit à la grandeur d'âme, à la générosité, au courage. La haute noblesse se distinguoit par l'élévation des sentimens encore plus que par l'antiquité de ses titres. La ville et les provinces se faisoient un devoir et un point d'honneur de suivre l'impulsion donnée par la cour. La cour étoit un centre d'unité auquel tout venoit aboutir. Pour un Roi de France, savoir tenir sa cour étoit savoir régner; et, dans cet art, jamais prince ne fut plus savant que Louis XIV. Le luxe, encore renfermé dans les classes supérieures, avoit cet éclat et cette magnificence qui élève l'âme, plutôt que cette vaine profusion, ce raffinement et cette recherche qui l'amollit et l'énerve. Il y avoit des débauches et point de corruption; le vice, en se cachant, rendoit hommage à la vertu; toutes les bienséances sociales étoient strictement observées; la hiérarchie politique subsistoit dans toute sa vigueur. La décoration extérieure de chaque individu étoit réglée sur son rang, sur son état plus que sur sa fortune; les nobles et les grands dépensoient et brilloient; les petits et les roturiers amassoient dans l'obscurité; tout le moyen ordre étoit sain; l'économie, la simplicité, l'amour du travail étoient les vertus communes à toute la classe bourgeoise; les gens de lettres vivoient dans la retraite; ils étoient nourris et non pas engraissés; encouragés, mais non pas gâtés; enfin, il y avoit alors assez de vices pour faire fleurir le goût et les arts, pas assez pour dépraver les esprits et dégrader les âmes. L'histoire du monde n'offre qu'un bien petit nombre d'époques semblables : une telle disposition des choses, un pareil état de société est une chance presqu'unique; cette combinaison de nombres sort bien rarement de l'immense roue des siècles qui

tourne sans cesse; et lorsqu'elle arrive enfin, après une longue suite de révolutions, c'est, pour l'empire auquel elle échoit en partage, le triomphe des arts, du génie, des talens de toute espèce; c'est le comble de la prospérité et de la gloire. Voilà le moment favorable choisi par les destins pour amener Racine dans la carrière du théâtre. Un siècle plus tôt, cette fleur eût été étouffée et perdue dans le gouffre de la barbarie.

L'art dramatique n'a fait en France que des progrès bien lents; et nos essais n'annonçoient pas le degré de perfection auquel nous sommes parvenus. L'Italie, héritière de la Grèce, nous avoit devancés de bien loin. Les arts, bannis de Constantinople par les Turcs, s'étoient réfugiés dans cette heureuse contrée, alors la plus polie de l'Europe, et la plus avancée dans la civilisation, malgré les fureurs des discordes civiles. La langue étoit déjà fixée, l'Italie comptoit déjà de grands poètes, mais point d'auteurs dramatiques, lorsque des savans Grecs, échappés des ruines de leur patrie, apportèrent à Rome les trésors du théâtre d'Athènes. Les Italiens, saisis d'un noble enthousiasme pour cette langue mère de la littérature, conçurent bientôt le désir de ressusciter Sophocle et Euripide; mais, par une singulière fatalité, leurs efforts ne furent pas plus heureux que ne l'avoient été jadis ceux des Romains leurs ancêtres. Deux fois l'Italie a tenté de naturaliser chez elle les productions théâtrales de la Grèce, deux fois le sol s'est refusé à la nourriture et à l'accroissement de ces plantes étrangères. La foiblesse des anciens Latins ne put jamais atteindre à la hauteur divine des tragiques grecs; les Latins modernes ont également échoué dans

cette

cette entreprise : ils n'ont jamais été que traducteurs et copistes serviles des chefs-d'œuvre de la Grèce.

La Sophonisbe du Trissin est, dans ce genre, le premier ouvrage digne d'être connu : la pièce est foible de style, froide d'invention, mais sage, régulière et absolument calquée sur les tragédies grecques. Des savans, des gens de lettres se sont depuis exercés à traduire Sophocle et Euripide; aucun n'a réussi à les imiter. Le goût de la nation, qui s'est enfin tourné presqu'exclusivement vers la musique, s'est opposé à l'établissement de la tragédie nationale : et les poètes qui auroient pu être tragiques, n'ont été que des faiseurs d'opéras. Il faut en excepter Victor Alfiéri : son génie fier et hardi, fortifié par la connoissance de notre théâtre, a produit, dans ces derniers temps, des pièces d'un genre nouveau, où l'on distingue, parmi de grands défauts, des créations d'un ordre supérieur. Quelques auteurs français ont fait au comte Alfiéri le même honneur que Voltaire fit autrefois au marquis Maffei : ils n'ont pas dédaigné de l'imiter; ils ont cherché des modèles dans un pays à qui la France en avoit fourni. Il est vrai qu'il est plus aisé d'imiter Alfiéri que d'imiter Corneille et Racine.

Les tragédies italiennes, quoique sans action et sans intrigue, avoient cependant l'avantage d'être écrites en vers élégans, dans une langue riche et harmonieuse; elles étoient assujéties aux règles de l'art et du bons sens, et fort supérieures, à tous égards, aux tristes et honteuses productions du théâtre français.

Chez nos dévots aïeux le théâtre abhorré,
Fut long-temps dans la France un plaisir ignoré.
De pélerins, dit-on, une troupe grossière
En public à Paris y monta la première,

Et, sottement zélée en sa simplicité,
Joua les Saints, la Vierge et Dieu, par piété!

Il est étonnant que la religion en France ait mis obstacle aux progrès du théâtre, tandis que dans l'Italie cette même religion les a favorisés : nos bons Gaulois étoient donc plus dévots que les Italiens, et même que le pape Léon X, qui fit lui-même représenter magnifiquement à Rome la Sophonisbe du Trissin. Il n'en est pas moins vrai que l'esprit de la religion est en général contraire à l'esprit du théâtre; mais il faut considérer que ce n'est pas comme pape, comme chef de l'Eglise, mais comme souverain temporel, comme amateur des arts, que Léon X a donné des spectacles profanes dans la ville sainte. La conduite particulière de ce pontife n'est ni une règle, ni une loi : il a suivi en cela son goût et sa passion pour les lettres, plutôt que l'esprit de l'Eglise. Les papes étoient des hommes : toutes leurs actions n'ont pas été conformes au caractère sacré dont ils étoient revêtus. Le luxe de Léon X a sans doute contribué à augmenter la politesse, à exciter les talens; mais en même temps il a été le prétexte de la réforme de Luther, et la cause d'une des plus grandes plaies que l'esprit de trouble et d'innovation ait jamais faites à la religion et à l'humanité. Toutefois il est juste d'observer en faveur de Léon X, que les tragédies de ce temps-là n'étoient point infectées de passions amoureuses et de maximes galantes, et ne présentoient aucun danger pour les mœurs. D'ailleurs les femmes ne montoient point alors sur le théâtre, et les acteurs n'offroient point ce mélange des deux sexes, qu'une morale sévère peut condamner comme indécent et opposé aux principes du christianisme.

C'est moins en France la dévotion que l'ignorance et la barbarie, qui firent des premières pièces de théâtre des farces religieuses, bien plus nuisibles à la religion que les tragédies à la grecque que l'on composoit en Italie. Nos Confrères de la Passion n'étoient que des vagabonds, des gens sans aveu, des histrions et des bouffons méprisés des honnêtes gens. Les tragédies profanes qui succédèrent aux mystères, furent sans doute moins impertinentes, moins ignobles et moins ridicules; mais elles restèrent un siècle entier dans l'état le plus informe, parce que les mœurs étoient grossières et la langue barbare. Il n'y avoit alors en France ni goût, ni délicatesse, ni luxe : la naïveté, la franchise, la loyauté formoient le caractère national; le fanatisme religieux et l'enthousiasme militaire étoient les passions dominantes. Depuis Jodelle jusqu'à Corneille, la scène française ne présente que des lambeaux de déclamations écrites en style gothique, tantôt ampoulé, tantôt trivial : le dialogue n'a ni bienséance, ni justesse, ni précision; toutes les règles du théâtre et de la décence sont violées. Un mélange continuel de bouffonneries et de pathétique annonce l'enfance de l'art. On remarque cependant quelques idées fortes, le plus souvent exagérées, une certaine verve, une vigueur naturelle, une énergie sans frein. Quelques beautés simples et brutes sont noyées dans un déluge d'extravagances.

Les acteurs et les auteurs de ces parades étoient confondus dans le même mépris; et nos bons aïeux ne regardoient ce théâtre, aujourd'hui si honoré, que comme des treteaux de farceurs et de baladins, lorsqu'au milieu de ce chaos le grand Corneille parut.

Vingt ans avant la naissance de cet homme destiné à

purifier, à illustrer notre théâtre, un personnage, fait pour le protéger, lui avoit préparé les voies; et lorsque le génie de Corneille se tourna vers l'art dramatique, il trouva la scène française, toute licencieuse et barbare qu'elle étoit alors, honorée de la protection spéciale d'un cardinal qui gouvernoit la France avec l'autorité d'un roi; il se trouva le confrère, l'associé, le rival du plus grand ministre de l'Europe. Le talent de Corneille enfanta des chefs-d'œuvre; mais l'autorité de Richelieu ennoblit la scène où ils furent représentés; il tira le théâtre de l'avilissement où il étoit plongé, et en fit un amusement de la cour et de la bonne compagnie. Il fit rendre à Louis XIII une déclaration très-honorable pour les comédiens, laquelle, à la vérité, ne put les reconcilier avec l'Eglise, mais qui du moins les réhabilita aux yeux du monde. Jamais un roi triste et dévot n'eût montré des sentimens si favorables à la comédie, si Richelieu ne les lui eût inspirés et même commandés. Et c'est un cardinal de l'Eglise Romaine qui a rendu ce service à des hommes alors excommuniés par l'Eglise !

Richelieu est donc vraiment le patron des auteurs dramatiques, et il est douteux que Corneille, qui avoit l'âme élevée, se fût abaissé jusqu'à l'art dramatique, s'il l'eût trouvé dans la fange : il auroit sans doute regardé comme trop au-dessous de lui d'être le successeur de Hardi, le plus fameux tragique du temps, mais qui n'en étoit pas moins aux gages d'une troupe d'histrions ambulans, dont il avoit l'air d'être le valet plutôt que le poète. Lorsque Corneille entra dans la carrière, il est vrai qu'elle n'étoit encore ennoblie par aucun bon ouvrage, mais elle l'étoit par la décence des représentations, par la qualité des spec-

tateurs, par les pièces du premier ministre ou plutôt du roi de la France. « Pour juger, dit Fontenelle, de la » beauté d'un ouvrage, il suffit de le considérer en lui-» même; mais pour juger du mérite de l'auteur, il faut » le comparer à son siècle. Les premières pièces de » Corneille ne sont pas belles; mais tout autre qu'un gé-» nie extraordinaire ne les eût pas faites : Mélite est di-» vine, si vous la lisez après les pièces de Hardi. » Pour un philosophe, Fontenelle raisonne avec bien peu d'exactitude : il ne falloit pas un génie extraordinaire pour faire mieux que Hardi; et Mélite n'est pas divine parce qu'elle est meilleure que de très-mauvaises pièces.

Fontenelle, doublement partial en faveur de Corneille, et par amitié pour son oncle, et par haine contre Racine, essaie d'établir que Racine doit tout à Corneille, et que Corneille ne doit rien qu'à lui-même. Selon Fontenelle, si Racine eût précédé Corneille, jamais il n'auroit eu la force de lutter contre la barbarie du siècle; il fût resté enseveli dans la foule des auteurs ordinaires; un génie aussi vigoureux que celui de Corneille, pouvoit seul tirer la tragédie de l'état pitoyable où il l'a trouvée, pour la porter à ce degré de perfection et de splendeur où il l'a laissée ! Ces assertions ne sont que des conjectures très-hasardées. C'est une erreur de croire que Corneille ait maîtrisé son siècle : il l'a suivi; lui-même a été entraîné par le torrent auquel rien ne résiste; il s'est perfectionné par degrés, et toujours avec le siècle qui s'avançoit alors rapidement vers la politesse, et préparoit le règne de Louis XIV. Pendant les onze ans qui s'écoulèrent depuis Mélite jusqu'au Cid, Corneille s'éleva fort peu au-dessus de ses rivaux. Il y a même

quelques-unes de ses premières pièces, telles que Clitandre et l'Illusion Comique, qui sont inférieures à certaines pièces de Rotrou, composées à la même époque. Le siècle dominoit Corneille; il travailloit dans le goût du siècle, quoiqu'un peu mieux que les autres poètes. N'est-il pas même bien étrange que cet homme né pour porter si haut la tragédie, ne se soit occupé pendant dix ans que de comédies ? Et même après avoir fait briller quelques étincelles de son génie dans Médée, on le voit qui retombe dans l'Illusion Comique!

Lorsqu'il donna le Cid à l'âge de trente ans, il parut avoir fait de grands progrès ; mais le siècle en avoit fait aussi de très-considérables dans le même espace de temps; et les poètes contemporains de Corneille se ressentirent de cette influence de l'esprit public. Tristan, Rotrou, Scudéry, du Ryer, s'élevèrent au-dessus d'eux-mêmes dans quelques ouvrages, non pas tant excités par l'exemple de Corneille, que perfectionnés par l'amélioration du siècle. L'aurore des beaux jours de Louis laissoit déjà échapper quelques rayons. Les troubles de la Fronde électrisèrent les âmes. On vit briller sur la scène du monde des hommes et des femmes d'un grand caractère, et dont les passions avoient la noblesse tragique. Corneille n'a donc pas formé le goût du siècle : il s'y est conformé lui-même; il a pris l'idée de ses personnages dans la cour d'Anne d'Autriche. Les Condé, les Turenne, les la Rochefoucault, les Gondi, etc., les duchesses de Longueville, de Châtillon, de Montpensier, de Montausier, la marquise de Rambouillet, etc., sont les modèles qu'il a copiés. Les grands du royaume étoient alors imbus de cet esprit de faction, d'intrigue et

de conspiration, qui convient aux héros de théâtre. Les femmes peu sensibles, mais fières, ambitieuses, mêloient toujours la galanterie à la politique : l'amour dans leur cœur étoit subordonné à l'ambition. On accuse Corneille d'avoir rempli ses pièces de discussions politiques et de négociations amoureuses, il n'a fait que représenter sur la scène ce qui se passoit à la cour : de petits intérêts d'amour et de galanterie entroient dans tous les grands événemens. Le jargon fade et romanesque qu'on lui reproche, étoit précisément celui qu'employoient auprès des dames les plus grands seigneurs, et ils savoient allier ces fadeurs avec des sentimens héroïques et des actions éclatantes. Les femmes de Corneille si altières, si emportées, si impérieuses, et même si outrées dans leur héroïsme, ne sont que les dames de la Fronde. Corneille n'a fait qu'imiter dans ses bonnes tragédies, les mœurs, les sentimens, les idées à la mode parmi les personnes élevées en dignité. Il n'a point subjugué son siècle, il s'est contenté de le peindre.

Racine a fait la même chose. S'il fût né à la place de Corneille en 1606, s'il eût commencé à écrire sous le ministère du cardinal de Richelieu, il est plus que probable que cet homme qui avoit reçu de la nature une si grande aptitude à se perfectionner, cet homme, qui s'élevant toujours par degrés, a fini à cinquante ans par son chef-d'œuvre, lequel est en même temps celui du théâtre et de l'esprit humain, se seroit aussi élancé au-dessus de la sphère commune, et qu'il auroit peint, avec des traits hardis et vigoureux, l'enthousiasme chevaleresque, la fierté, la grandeur d'âme qui caractérisent cette époque. Il est même très-remarquable que le génie

de Corneille qui a paru tard, s'est éteint de bonne heure : il avoit trente ans quand il a donné le Cid, et il a fait Théodore à l'âge où Racine composa son œuvre sublime d'Athalie. Corneille, à mesure que le siècle se polissoit, devenoit plus rude et plus âpre : les deux Bérénices, faites en concurrence, sont pour le style à un siècle de distance l'une de l'autre. Il faut convenir que Racine, en entrant au théâtre, y a trouvé des chefs-d'œuvre qui lui ont prodigieusement aplani la route ; mais aussi la Thébaïde, sa première pièce, a-t-elle une supériorité infinie sur Mélite, le début de Corneille. Il n'a pu s'élever dans le sublime au-dessus de l'auteur d'Horace et de Cinna : il y a un terme marqué par la nature aux productions humaines. Seulement on peut dire que, dans quelques morceaux de Mithridate, et dans tout le rôle de Joad, Racine est au moins aussi grand que le grand Corneille ; mais il a été beaucoup plus loin que lui dans le genre pathétique, et Phèdre est un ouvrage dont on n'aperçoit pas la moindre trace dans le prédécesseur de Racine. Il a aussi des caractères, tels qu'Andromaque, Monime, Burrhus, Acomat, d'une grâce, d'une simplicité, et d'un naturel que Corneille ne connoissoit point. Racine, dans sa partie, n'est donc pas moins créateur, et peut-être lui étoit-il plus difficile, après le père de notre théâtre, de créer encore quelque chose. Il a su se faire un genre particulier, qui n'est pas si sublime, mais plus touchant; qu'on n'admire pas tant, mais qui plaît davantage; qui n'a pas autant de pompe, mais plus de vérité. Il ne faut ajouter aucune foi à ces parallèles de Corneille et de Racine, que la Bruyère, Longepierre et Fontenelle se sont amusés à tracer : ils sont tous faux en quelques

parties; le moins juste et le plus mauvais de tous est celui de Fontenelle; c'est celui des trois auteurs qui avoit le moins de goût et le moins de bonne foi.

Corneille avoit peint la cour d'Anne d'Autriche; Racine peignit celle de Louis XIV dans son premier éclat, et pour ainsi dire, dans la fleur de ses beaux jours. Pendant qu'il travailloit pour le théâtre, il étoit environné des prospérités de ce beau règne. Dans tout le cours de sa carrière tragique, depuis 1664 jusqu'en 1677, il ne vit autour du monarque qu'un enchaînement de fêtes, de plaisirs et de gloire. A cette cour si noble, si spirituelle, si galante et si décente tout à-la-fois, il falloit un poète qui eût autant de goût, de bienséance, de sensibilité et d'harmonie que Racine. C'est dans l'esprit qui régnoit alors auprès du trône, qu'il puisa cette dignité simple et naturelle, cette grandeur sans enflure, ce ton juste et vrai, cette grâce et cette élégance inexprimable qui fait le charme de ses écrits : tant les poètes et en général tous les écrivains dans les genres d'agrément et de goût, avec quelque génie qu'ils soient nés, sont dépendans des mœurs et de l'atmosphère d'esprit public qui les entoure! Il y a des températures d'éducation, de mœurs et d'idées qui semblent faites pour étouffer dans leur naissance les plus heureux talens.

Ce fut sans doute un grand avantage pour Racine de rencontrer les chefs-d'œuvre de Corneille en arrivant au théâtre, et de trouver la tragédie purgée des désordres, de la grossièreté et de la licence dont elle avoit été si long-tems infectée; mais la fade et froide galanterie, les pointes, les jeux de mots, la déclamation y dominoient encore, en dépit des satires de Boileau. Quinault, l'efféminé Quinault

avoit des succès : son ton doucereux étoit à la mode. Les intrigues compliquées, les imbroglios de Thomas Corneille plaisoient malgré la foiblesse de son style. Un goût faux et romanesque déshonoroit encore notre scène ; la pureté, l'élégance, la justesse étoient des qualités presqu'inconnues. Corneille, en exaltant les âmes, n'avoit pas redressé les esprits : les ouvrages qu'il donnoit encore dans sa vieillesse étoient pleins de défauts contre le goût et la langue. Le théâtre français attendoit donc un homme qui eût autant de sagesse et de jugement que de génie, un homme qui ramenât le public à la nature et à la vérité, qui fixât le goût et la langue. Corneille avoit épuisé le genre héroïque : il n'étoit pas possible de porter plus loin l'enthousiasme des grandes vertus, le sublime des grands sentimens, la terreur des grands crimes. Il restoit à Racine la douce pitié, les mouvemens tendres, les vertus simples et modestes, le délire des passions, le langage du cœur ; et comme la multitude est toujours plus touchée du merveilleux que du naturel et du vrai, il lui étoit bien difficile de réussir en faisant pour ainsi dire descendre la tragédie du ciel sur la terre. Ainsi, ces mêmes chefs-d'œuvre de Corneille, qui devoient être si utiles au développement du génie de Racine, devenoient, au contraire, nuisibles à sa réputation, et sembloient hérisser d'épines l'entrée de la carrière, par la prévention qu'ils avoient établie en faveur du grand et du sublime. Long-temps il eut à lutter contre l'ombre de son prédécesseur; et l'engouement pour Corneille fut peut-être, pour l'homme qui lui succédoit, une barrière plus pénible à franchir, que ne l'avoit été pour Corneille lui-même la barbarie qui l'avoit précédé.

Racine, encore presqu'enfant, ne chercha point, dans ses premiers essais, à se roidir contre ce torrent d'opinion; il s'y laissa plutôt entraîner; et voyant que le goût de Corneille prévaloit, il fit dans ce goût ses premiers ouvrages. La Thébaïde et Alexandre sont absolument dans la manière de Corneille, dont le jeune poète imite les défauts plutôt que les beautés. C'est ainsi que Corneille lui-même étoit entré d'abord dans la route ouverte par ses devanciers et ses contemporains : il avoit commencé à travailler dans le goût et dans la manière de Hardi, de Mairet, de Rotrou; et s'il les avoit surpassés en les imitant, c'est qu'il lui étoit bien plus facile de vaincre de pareils concurrens, qu'il ne l'étoit à Racine de vaincre dans son début ou même d'égaler Corneille. L'examen approfondi de la Thébaïde et d'Alexandre, que l'on trouvera à la suite de ces deux pièces, sera la preuve et la confirmation des idées et des principes que je viens d'exposer : j'aurai occcasion d'y développer encore quelques traits de mœurs, qui ne sont qu'indiqués dans ces réflexions préliminaires.

A MONSEIGNEUR

LE DUC

DE SAINT-AIGNAN, (1)

PAIR DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

Je vous présente un ouvrage qui n'a peut-être rien de considérable que l'honneur de vous avoir plu. Mais véritablement cet honneur est

(1) François de Beauvilliers, duc de Saint-Aignan, l'un des quarante de l'Académie française, et membre de celle des Ricovrati de Padoue, étoit un seigneur distingué par son esprit autant que par sa valeur. Il jouissoit d'une grande faveur auprès de Louis XIV, et c'est à lui que s'adressoit

quelque chose de si grand pour moi, que quand ma pièce ne m'auroit produit que cet avantage, je pourrois dire que son succès auroit passé mes

---

Bussy de Rabutin dans sa disgrâce, pour présenter au Roi ses placets. Le duc de Saint-Aignan avoit un goût particulier pour les lettres ; il protégeoit les poètes, il l'étoit un peu lui-même ; mais en faisant usage de sa fortune pour les récompenser comme grand seigneur, il n'abusoit point de son autorité pour les asservir, et pour exiger leur hommage en poète rival et jaloux. Il est très-remarquable que dans l'épître dédicatoire où il y a de si grosses louanges, il n'est nullement question du talent poétique du duc de Saint-Aignan ; et ce silence me paroît plus honorable pour ce seigneur, que tous les éloges pompeux qu'on lui débite. Dans ce temps où les grands seigneurs se faisoient un honneur d'encourager les gens de lettres, les gens de lettres ne regardoient pas comme une honte de recevoir l'argent des grands seigneurs. Les épîtres dédicatoires se payoient : voilà pourquoi elles sont presque toutes mauvaises. Il y avoit alors des auteurs qui ne faisoient des ouvrages que pour le profit des dédicaces. La plupart des épîtres dédicatoires de Corneille sont d'autant plus serviles, qu'il avoit naturellement le génie plus fier et plus élevé : il étoit plus maladroit qu'un autre en complimens. Racine lui-même, dont l'esprit étoit plus fin, plus délicat, plus flexible que celui de Corneille, n'a pas toujours été heureux dans ses dédicaces. Voltaire est le seul de nos poètes qui ait su flatter les grands avec goût. Ses tragédies sont fort inférieures à celles de Racine et de Corneille ; mais ses épîtres dédicatoires sont fort supérieures : la flatterie étoit son élément ; il a passé sa vie à recevoir et à rendre des flagorneries. Corneille et Racine, pleins de droiture et de bonne foi, estimoient ceux auxquels ils dédioient leurs ouvrages ; et voilà peut-être la raison pour laquelle ils ne savoient pas les louer avec autant

espérances. Et que pouvois-je espérer de plus glorieux que l'approbation d'une personne qui sait donner aux choses un juste prix, et qui est lui-même l'admiration de tout le monde? Aussi, MONSEIGNEUR, si la Thèbaïde a reçu quelques applaudissemens, c'est sans doute qu'on n'a pas osé démentir le jugement que vous avez donné en sa faveur; et il semble que vous lui ayiez communiqué ce don de plaire qui accompagne toutes vos actions. J'espère

---

de grâce que Voltaire, qui méprisoit ceux qu'il flattoit. L'usage des épîtres dédicatoires s'abolit quand on cessa de les payer. Les grands se débarassèrent d'un impôt qui devenoit onéreux, parce qu'un luxe d'un autre genre étoit à la mode. Au lieu de récompenser les gens de lettres, en les laissant à leur place, les gens de qualité ont attiré chez eux cette classe laborieuse; ils l'ont corrompue en l'associant à leurs plaisirs, à leurs mœurs. Les auteurs sont devenus grands seigneurs, les grands seigneurs sont devenus auteurs : ces deux états, si peu faits pour aller ensemble, se sont gâtés mutuellement.

Racine dans son épître au duc de Saint-Aignan, proteste que le plus grand succès de sa pièce est d'avoir plu au Duc; que le public n'a pas osé contredire un homme qui se connoît parfaitement *aux belles choses, et qui est lui-même l'admiration de tout le monde.*

Rien n'est beau que le vrai.

Il y avoit pour ces épîtres un protocole dont Racine ne s'est pas plus écarté que les autres; et ce n'est point par-là qu'il faut le juger.

qu'étant dépouillée des ornemens du théâtre, vous ne laisserez pas de la regarder encore favorablement. Si cela est, quelques ennemis qu'elle puisse avoir, je n'appréhende rien pour elle, puisqu'elle sera assurée d'un protecteur que le nombre des ennemis n'a pas accoutumé d'ébranler. On sait, MONSEIGNEUR, que si vous avez une parfaite connoissance des belles choses, vous n'entreprenez pas les grandes avec un courage moins élevé, et que vous avez réuni en vous ces deux excellentes qualités qui ont fait séparément tant de grands hommes. Mais je dois craindre que mes louanges ne vous soient aussi importunes, que les vôtres m'ont été avantageuses : aussi bien, je ne vous dirois que des choses qui sont connues de tout le monde, et que vous seul voulez ignorer. Il suffit que vous me permettiez de vous dire, avec un profond respect, que je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

RACINE.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

Le lecteur me permettra de lui demander un peu plus d'indulgence pour cette pièce, que pour les autres qui la suivent. J'étois fort jeune quand je la fis. Quelques vers que j'avois faits alors tombèrent par hasard entre les mains de quelques personnes d'esprit; elles m'excitèrent à faire une tragédie, et me proposèrent le sujet de la Thébaïde. Ce sujet avoit été autrefois traité par Rotrou, sous le nom d'Antigone; mais il faisoit mourir les deux frères dès le commencement de son troisième acte. Le reste étoit en quelque sorte le commencement d'une autre tragédie, où l'on entroit dans des intérêts tout nouveaux; et il avoit réuni en une seule pièce deux actions différentes, dont l'une sert de matière aux Phéniciennes d'Euripide, et l'autre à l'Antigone de Sophocle. Je compris que cette duplicité d'action avoit pu nuire à sa pièce, qui d'ailleurs étoit remplie de quantité de beaux endroits. Je dressai à-peu-près mon plan (1) sur les Phéniciennes d'Euripide; car

(1) Nous verrons bientôt que Racine se trompoit lui-même, et qu'il a suivi Rotrou beaucoup plus qu'Euripide.

pour la Thébaïde qui est dans Sénèque, je suis un peu dans l'opinion d'Heinsius : et je tiens, comme lui, que non-seulement ce n'est point une tragédie de Sénèque, mais que c'est plutôt l'ouvrage d'un déclamateur, qui ne savoit ce que c'étoit que tragédie.

La catastrophe de ma pièce est peut-être un peu trop sanglante. En effet, il n'y paroît presque pas un acteur qui ne meure à la fin. Mais aussi c'est la Thébaïde, c'est-à-dire, le sujet le plus tragique de l'antiquité.

L'amour, qui d'ordinaire a tant de part dans les tragédies, n'en a presque point ici; et je doute que je lui en donnasse davantage (1) si c'étoit à recommencer ; car il faudroit, ou que l'un des deux frères fût amoureux, ou tous les deux ensemble. Et quelle apparence de leur donner d'autres intérêts que ceux de cette fameuse haine qui les occupoit tout entiers? Ou bien il faut jeter l'amour sur un des seconds personnages, comme j'ai fait; et alors cette passion, qui devient comme étrangère au sujet, ne peut produire que de médiocres effets. En un mot, je suis persuadé que les tendresses ou les jalousies des amans ne sauroient trouver que fort peu de place parmi

(1) Racine ne lui en a que trop donné : c'est bien assez des amours d'Antigone, d'Hémon, de Créon ; c'est même beaucoup trop. Racine avoit dès-lors de bons principes qu'il n'observoit pas; ou plutôt il étoit subjugué par le préjugé de son temps, et par la manie des comédiens qui vouloient partout de l'amour.

les incestes, les parricides et toutes les autres horreurs qui composent l'histoire d'Œdipe et de sa malheureuse famille.

ACTEURS.

ÉTÉOCLE, roi de Thèbes.

POLYNICE, frère d'Étéocle.

JOCASTE (1), mère de ces deux princes et d'Antigone.

ANTIGONE, sœur d'Étéocle et de Polynice.

CRÉON, oncle des princes et de la princesse.

HÉMON, fils de Créon, amant d'Antigone.

OLYMPE, confidente de Jocaste.

ATTALE, confident de Créon.

UN SOLDAT de l'armée de Polynice.

UN PAGE. (2)

GARDES.

La scène est à Thèbes, dans une salle du palais.

---

(1) Dans les premières éditions on lit Ïocaste. Racine a depuis changé cette orthographe ; mais il l'a laissée subsister dans le seul vers de la pièce où Jocaste soit nommée ; c'est le dernier de la page 123. Voyez la note, à ce sujet, même page.

(2) C'est la seule fois que Racine, trop asservi au ton de la cour de France, a placé un page dans une tragédie ancienne. A la cour des princes grecs, il y avoit des officiers, des hérauts, des soldats; mais ils n'avoient pour les servir que des esclaves, et ne connoissoient point les pages. Rotrou et Corneille avoient donné cet exemple à Racine ; le premier dans son Antigone, le second dans son Œdipe, représenté, pour la première fois en 1659, cinq ans avant la Thébaïde.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

LA THÉBAÏDE.

Il ne reste absolument aucune trace de la tragédie de Théagène et Chariclée, qui fut, dit-on, le coup d'essai de Racine. Il alla le présenter à Molière, alors directeur du théâtre du Palais-Royal, et qui avoit la réputation de bien accueillir les jeunes auteurs. Molière entrevit sans doute dans cette production, toute foible qu'elle étoit, le germe d'un heureux talent; il encouragea le jeune homme, loua ses dispositions; on assure même qu'il le secourut de sa bourse, et lui prêta cent louis, l'excitant à traiter le sujet de la Thébaïde, comme plus théâtral: conduite qui fait beaucoup d'honneur au caractère de Molière. Sensible à ses manières généreuses, et docile à ses conseils, Racine lui témoigna sa reconnoissance en travaillant avec autant d'ardeur que de promptitude à l'ouvrage dont il lui avoit fourni l'idée.

Il faut se défier des traditions sur les hommes célèbres: ce ne sont ordinairement que les fausses conjectures de quelques oisifs qui s'établissent les nou-

vellistes du Parnasse. Je ne crois point, comme on le rapporte, que la Thébaïde ait été faite en six semaines. Racine ne s'est jamais piqué de cette vaine diligence, qui n'est qu'un prétexte pour excuser la médiocrité; il se souvenoit trop bien de la maxime si connue : on fait toujours assez tôt quand on fait bien :

Sat citò qui sat benè.

D'autres auteurs se sont fait depuis un point d'honneur d'expédier leurs tragédies; et leurs prôneurs ont cité comme une merveille cette célérité extraordinaire. Quand on lit attentivement ces ouvrages faits à la hâte, on s'aperçoit aisément que ces auteurs si expéditifs n'avoient pas assez de génie pour faire mieux en plus de temps.

La Thébaïde eut quinze représentations; et l'on voit que Racine, dans l'Epître dédicatoire, se félicite de ce que sa tragédie avoit eu le don de plaire. On étoit alors plus indulgent qu'aujourd'hui : et c'est surtout la perfection de Racine qui nous a rendus difficiles.

LA THÉBAÏDE,

OU

LES FRERES ENNEMIS,

TRAGÉDIE.

1664.

Steph. Bart. Garnier del. 1805. *A.L. Chossard sculp. 1806.*

Surpassez, s'il se peut, les crimes de vos peres ;
Montrez, en vous tuant, comme vous êtes frères.

Les Freres ennemis, Act IV. Sc. III.

LA THÉBAÏDE,

OU

LES FRERES ENNEMIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

JOCASTE, OLYMPE.

JOCASTE.

Ils sont sortis, Olympe? Ah, mortelles douleurs! (1)
Qu'un moment de repos me va coûter de pleurs!

(1) Ils sont sortis, Olympe?

On voit bien que la scène ne peut être que dans le palais de Jocaste : il eût été mieux de marquer plus précisément ce lieu ; c'est une des premières règles du théâtre. Racine s'y est conformé avec plus d'exactitude qu'aucun autre poète; il a même contribué à l'établir : avant lui on n'étoit pas scrupuleux sur l'observation des préceptes de l'art. Corneille lui-même s'étoit souvent affranchi de cette gêne dans ses meilleurs ouvrages ; il connoissoit parfaitement les règles, comme on le voit dans ses examens ; mais il ne croyoit pas

Mes yeux depuis six mois étoient ouverts aux larmes,
Et le sommeil les ferme en de telles alarmes! (1)
Puisse plutôt la mort les fermer pour jamais,
Et m'empêcher de voir le plus noir des forfaits! (2)
Mais en sont-ils aux mains?

---

toujours devoir s'y assujettir. Racine est le plus régulier des auteurs dramatiques : c'est lui qui le premier a soumis le théâtre aux lois d'une discipline sévère; c'est le poète de la raison. L'ordonnance et la constitution de ses pièces sont d'une sagesse admirable : on y trouve une poétique pratique, dont j'expliquerai les principes à mesure que l'occasion s'en présentera; et par ce moyen les gens du monde, et même les gens de lettres, trouveront réunis dans ce commentaire tout ce qui peut servir à l'intelligence des finesses de l'art et au mécanisme de la composition tragique. *Ils sont sortis?* On seroit tenté de croire que Jocaste parle de ses deux fils; qu'ils ont eu une entrevue pendant laquelle il lui est arrivé de s'endormir, et qu'ils sont sortis tous les deux pendant son sommeil : ce sens n'est nullement vraisemblable; il faut entendre par *ils sont sortis*, la sortie d'Etéocle et de son armée pour aller au-devant de Polynice.

(1) Mes yeux depuis six mois étoient ouverts aux larmes,
Et le sommeil les ferme en de telles alarmes!

Ce qui est encore plus vicieux que l'antithèse d'ouvrir et de fermer les yeux, c'est cette petite circonstance du sommeil de Jocaste dont Etéocle a profité pour sortir. Jocaste, ne le retrouvant plus, se reproche d'avoir dormi; on voit, dans le cours de la pièce, qu'Etéocle sait bien trouver le moyen de sortir, même quand sa mère est éveillée.

(2) Puisse plutôt la mort les fermer pour jamais,
Et m'empêcher de voir le plus noir des forfaits!

VARIANTE.

Il devoit bien plutôt les fermer pour jamais,
Que de favoriser le plus noir des forfaits.

OLYMPE.

Du haut de la muraille
Je les ai vus déjà tous rangés en bataille ;
J'ai vu déjà le fer briller de toutes parts ;
Et pour vous avertir j'ai quitté les remparts.
J'ai vu, le fer en main, Etéocle lui-même ;
Il marche des premiers ; et, d'une ardeur extrême,
Il montre aux plus hardis à braver le danger.

JOCASTE.

N'en doutons plus ; Olympe, ils se vont égorger.
Que l'on coure avertir et hâter la princesse ; (1)
Je l'attends. Juste ciel, soutenez ma foiblesse !
Il faut courir, Olympe, après ces inhumains ;
Il les faut séparer, ou mourir par leurs mains.
Nous voici donc, hélas, à ce jour détestable (2)
Dont la seule frayeur me rendoit misérable !
Ni prières ni pleurs ne m'ont de rien servi ;
Et le courroux du sort vouloit être assouvi.

---

(1) Que l'on coure avertir et hâter la princesse ;

On dit *se hâter ;* mais *hâter quelqu'un* n'est pas d'un usage élégant, quoique l'Académie l'autorise : *hâter* s'applique mieux aux choses. Je crois qu'il faudroit permettre aux poètes de l'appliquer aussi aux personnes. Dans les premières éditions on lisoit :

Que l'on aille au plus vîte avertir la princesse.

(2) Nous voici donc, hélas,

Racine avoit d'abord mis :

Nous voici donc, Olympe,

Olympe se trouvoit trois fois en six vers.

O toi, soleil, ô toi qui rends le jour au monde, (1)
Que ne l'as-tu laissé dans une nuit profonde?
A de si noirs forfaits prêtes-tu tes rayons? ·
Et peux-tu sans horreur voir ce que nous voyons?
Mais ces monstres, hélas, ne t'épouvantent guères!
La race de Laïus les a rendus vulgaires; (2)

---

(1) O toi, soleil, ô toi qui rends le jour au monde,

Ce vers a remplacé celui-ci qu'on lisoit dans la première édition :

Qui que tu sois, ô toi qui rends le jour au monde, etc.

Cette apostrophe au soleil est trop longue; elle est déplacée et sent la déclamation; c'est une mauvaise imitation du goût de Corneille. Racine, dans Iphigénie, met aussi dans la bouche de Clytemnestre une apostrophe au soleil :

Et toi, soleil, et toi qui dans cette contrée,
Reconnois l'héritier et le vrai fils d'Atrée;
Toi qui n'osas du père éclairer le festin,
Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin!
IPHIG., Act. V, Sc. 4.

Ici, l'apostrophe est courte, vive, bien adaptée au sujet : elle rappelle une tradition relative aux crimes d'Atrée; l'application qu'en fait Clytemnestre au crime d'Agamemnon, est un trait de fureur et d'indignation. Mais la famille d'Œdipe n'a rien de commun avec le soleil; et l'apostrophe de Jocaste est de l'emphase de rhéteur plutôt que l'expression de la douleur et du désespoir d'une mère. Les vers sont bien faits dans la manière de Corneille; mais on y remarque une vaine pompe, réprouvée par le goût dans un pareil moment.

(2) La race de Laïus les a rendus vulgaires;

Quelques éditions portent :

Le seul sang de Laïus les a rendus vulgaires;

La tirade déjà très-verbeuse languissoit bien davantage lorsqu'elle étoit terminée par les quatre vers suivans que Racine

Tu peux voir sans frayeur les crimes de mes fils,
Après ceux que le père et la mère ont commis.
Tu ne t'étonnes pas si mes fils sont perfides,
S'ils sont tous deux méchans, et s'ils sont parricides:
Tu sais qu'ils sont sortis d'un sang incestueux,
Et tu t'étonnerois s'ils étoient vertueux.

SCENE II.

JOCASTE, ANTIGONE, OLYMPE.

JOCASTE.

Ma fille, avez-vous su l'excès de nos misères?

ANTIGONE.

Oui, Madame : on m'a dit la fureur de mes frères.

JOCASTE.

Allons, chère Antigone, et courons de ce pas (1)
Arrêter, s'il se peut, leurs parricides bras.
Allons leur faire voir ce qu'ils ont de plus tendre ; (2)

---

retrancha, quoique les deux derniers parussent nécessaires pour établir le caractère des deux frères:

Ce sang, en leur donnant la lumière céleste,
Leur donna pour le crime une pente funeste ;
Et leurs cœurs infectés de ce fatal poison,
S'ouvrirent à la haine avant qu'à la raison.

(1) Et courons de ce pas, etc.

On lit dans la première édition:

Allons, tout de ce pas, etc.

La seconde manière est préférable.

(2) Ce qu'ils ont de plus tendre;

Tendre est ici impropre pour signifier *cher*.

Voyons si contre nous ils pourront se défendre,
Ou s'ils oseront bien, dans leur noire fureur,
Répandre notre sang pour attaquer le leur. (1)

ANTIGONE.

Madame, c'en est fait, voici le roi lui-même.

SCENE III.

JOCASTE, ETEOCLE, ANTIGONE, OLYMPE.

JOCASTE.

Olympe, soutiens-moi; ma douleur est extrême.

ÉTÉOCLE.

Madame, qu'avez-vous; et quel trouble...

JOCASTE.

Ah, mon fils,
Quelles traces de sang vois-je sur vos habits? (2)

---

(1) Répandre notre sang pour attaquer le leur.

Le leur termine sèchement un vers. Racine a cependant employé cette chute dans Iphigénie :

Les dieux sont de nos jours les maîtres souverains;
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . Courons où la valeur,
Nous promet un destin aussi grand que le leur.
IPHIG., Act. I, Sc. 2.

Répandre un sang pour attaquer un autre sang, est un tour bien plus repréhensible.

(2) Quelles traces de sang vois-je sur vos habits ?

Etéocle tout sanglant, qui arrive du combat, ranime beau-

Est-ce du sang d'un frère, ou n'est-ce point du vôtre ? (1)

ÉTÉOCLE.

Non, Madame, ce n'est ni de l'un ni de l'autre. (2)

---

coup la scène, quoiqu'il ne motive pas assez son arrivée. Louis Racine condamne le mot de *traces* comme impropre; le fils est trop sévère pour son père. Il y a des éditions où ce vers et le précédent sont ainsi arrangés :

ÉTÉOCLE.

Madame, qu'avez-vous ; et quel mal si caché...

JOCASTE.

Ah, mon fils, de quel sang êtes-vous là *taché ?*

Racine a beaucoup corrigé le style de ce premier de ses ouvrages, et il l'a encore laissé très-défectueux.

(1) Est-ce du sang d'un frère, ou n'est-ce point du vôtre ?
Racine avoit mis d'abord

Est-ce de votre frère, ou n'est-ce point du vôtre ?

(2) Non, Madame, ce n'est ni de l'un ni de l'autre.
Ni de l'un ni de l'autre, n'est ni élégant ni harmonieux. Les quatre vers qui suivent sont bien tournés ; ils sont fort différens de ceux qui se trouvoient dans les premières éditions :

Polynice à mes yeux ne s'est point présenté,
Et l'on s'est peu battu d'un et d'autre côté ;
Seulement quelques Grecs, *d'un insolent courage,*
M'ayant osé d'abord disputer le passage,
J'ai fait mordre la poudre etc.

Je recueille avec soin ces variantes de Racine : on y voit comment un auteur peut corriger ses fautes ; quelle est l'importance du style, et combien le poète le plus élégant, le plus harmonieux, le plus châtié étoit encore foible, négligé et même dur dans ses premiers essais. Ce qui étonne, c'est que dans un âge plus mûr il n'ait pas fait disparoître toutes les taches de sa Thébaïde : il a dédaigné, sans doute, de s'assujettir à ce travail ingrat, pour un ouvrage dont le fonds ne lui paroissoit pas en valoir la peine.

Dans son camp jusqu'ici Polynice arrêté,
Pour combattre, à mes yeux ne s'est point présenté.
D'Argiens seulement une troupe hardie
M'a voulu de nos murs disputer la sortie :
J'ai fait mordre la poudre à ces audacieux;
Et leur sang est celui qui paroît à vos yeux.

JOCASTE.

Mais que prétendiez-vous; et quelle ardeur soudaine
Vous a fait tout-à-coup descendre dans la plaine? (1)

ÉTÉOCLE.

Madame, il étoit temps que j'en usasse ainsi, (2)
Et je perdois ma gloire à demeurer ici. (3)
Le peuple, à qui la faim se faisoit déjà craindre,

---

(1) Mais que prétendiez-vous; et quelle ardeur soudaine
Vous a fait tout-à-coup descendre dans la plaine?

Ces deux vers ont remplacé ceux-ci qui n'étoient que de la prose rimée :

Mais pourquoi donc sortir avecque votre armée?
Quel est ce mouvement qui m'a tant alarmée?

Racine a réformé très-promptement l'ancien usage de faire *avecque* de trois syllabes; ce qui étoit à la fois dur et lâche dans la versification. Du temps de Corneille aucun poète ne s'en faisoit scrupule.

(2) Madame, il étoit temps que j'en usasse ainsi,

Ce vers désagréable, plutôt que défectueux, auroit eu besoin d'être corrigé.

(3) Et je perdois ma gloire à demeurer ici.

Ce vers, dans les premières éditions, étoit suivi de huit autres que Racine retrancha sagement, quoique leur plus grand défaut fût de n'être pas nécessaires :

Je n'ai que trop langui derrière une muraille;
Je brulois de me voir en un champ de bataille.

De mon peu de vigueur commençoit à se plaindre,
Me reprochant déjà qu'il m'avoit couronné,
Et que j'occupois mal le rang qu'il m'a donné.
Il le faut satisfaire; et, quoi qu'il en arrive,
Thèbes dès aujourd'hui ne sera plus captive:
Je veux, en n'y laissant aucun de mes soldats,
Qu'elle soit seulement juge de nos combats.
J'ai des forces assez pour tenir la campagne;
Et si quelque bonheur nos armes accompagne, (1)
L'insolent Polynice et ses fiers alliés
Laisseront Thèbes libre, ou mourront à mes pieds.(2)

JOCASTE.

Vous pourriez d'un tel sang, oh ciel, souiller vos armes! (3)
La couronne pour vous a-t-elle tant de charmes?

Lorsque l'on peut paroître au milieu des hasards,
Un grand cœur est honteux de garder les remparts.
J'étois las d'endurer que le fier Polynice
Me reprochât tout haut cet indigne *exercice*,
Et criât aux Thébains, *afin de les gagner*,
Que je laissois aux fers ceux qui me font régner.
Le peuple, etc.

(1) J'ai des forces assez pour tenir la campagne;
Et si quelque bonheur nos armes accompagne,

Ces deux vers auroient eu besoin d'être corrigés : le premier est foible et prosaïque ; le second présente une inversion peu naturelle.

(2) L'insolent Polynice et ses fiers alliés
Laisseront Thèbes libre, ou mourront à mes pieds.

Racine avoit d'abord fait ainsi ces vers :

L'insolent Polynice et ses Grecs orgueilleux
Laisseront Thèbes libre, ou mourront à mes yeux.

(3) Vous pourriez d'un tel sang, oh ciel, souiller vos armes!

Dans les premières éditions, cette réponse de Jocaste

Si par un parricide il la falloit gagner,
Ah, mon fils, à ce prix voudriez-vous régner?
Mais il ne tient qu'à vous, si l'honneur vous anime,
De nous donner la paix sans le secours d'un crime,
Et, de votre courroux triomphant aujourd'hui,
Contenter votre frère, et régner avec lui. (1)

ÉTÉOCLE.

Appelez-vous régner partager ma couronne,
Et céder lâchement ce que mon droit me donne? (2)

---

commençoit par ces vers retranchés depuis :

Vous préserve le ciel d'une telle victoire!
Thèbes ne veut point voir une action si noire.
Laissez-là son salut, et n'y songez jamais;
La guerre vaut bien mieux que cette affreuse paix.
Dure-t-elle à jamais cette cruelle guerre,
Dont le flambeau fatal désole cette terre!
Prolongez vos malheurs, *augmentez-les toujours*,
Plutôt qu'un si grand crime en arrête le cours.
Vous même d'un tel sang souilleriez-vous vos armes?
La couronne etc.

Ces vers sont lâches et pleins d'une vaine enflure.

(1) Contenter votre frère, et régner avec lui.

La construction est vicieuse, et la langue exige *de contenter*. Cette faute étoit bien facile à corriger de cette manière :

De contenter un frère en régnant avec lui.

Racine l'avoit évitée, ce me semble, moins heureusement dans les premières éditions, en écrivant :

Vous pouvez vous montrer généreux *tout-à-fait*,
Contenter votre frère, et régner *en effet*.

(2) Appelez-vous régner partager ma couronne,
Et céder lâchement ce que mon droit me donne?

Racine avoit mis d'abord :

Appelez-vous régner lui céder ma couronne,
Quand le sang et le peuple à la fois me la *donne*?

JOCASTE.

Vous le savez, mon fils : la justice et le sang (1)
Lui donnent, comme à vous, sa part à ce haut rang :
Œdipe, en achevant sa triste destinée,
Ordonna que chacun régneroit son année ;
Et, n'ayant qu'un état à mettre sous vos lois,
Voulut que tour à tour vous fussiez tous deux rois. (2)
A ces conditions vous daignâtes souscrire. (3)
Le sort vous appela le premier à l'empire ;
Vous montâtes au trône ; il n'en fut point jaloux :
Et vous ne voulez pas qu'il y monte après vous !

ÉTÉOCLE.

Non, Madame, à l'empire il ne doit plus prétendre : (4)

---

(1) Vous le savez, mon fils : la justice et le sang etc.

Jocaste disoit dans les premières éditions :

Vous savez bien, mon fils, que le choix et le sang etc.

(2) Et, n'ayant qu'un état à mettre sous vos lois,
Voulut que tour-à-tour vous fussiez tous deux rois.

Il y avoit d'abord :

Et, n'ayant qu'un état à mettre sous vos lois,
Il voulut que tous deux vous en fussiez les rois.

(3) A ces conditions vous daignâtes souscrire.

Il est contre la convenance qu'une mère dise à son fils qu'il a *daigné* souscrire aux ordres de son père. L'expression est impropre. Racine avoit mis d'abord *vous voulûtes :*

A ces conditions vous voulûtes souscrire.

Il préféra ensuite *vous daignâtes*, ayant plus d'égard à l'harmonie qu'à la bienséance.

(4) Non, Madame, à l'empire il ne doit plus prétendre :

Racine a fait ici des changemens et des retranchemens consi-

Thèbes à cet arrêt n'a point voulu se rendre;
Et, lorsque sur le trône il s'est voulu placer,
C'est elle, et non pas moi, qui l'en a su chasser. (1)
Thèbes doit-elle moins redouter sa puissance,
Après avoir six mois senti sa violence?
Voudroit-elle obéir à ce prince inhumain,
Qui vient d'armer contr'elle et le fer et la faim?
Prendroit-elle pour roi l'esclave de Mycène,
Qui pour tous les Thébains n'a plus que de la haine,

---

dérables. Dans les premières éditions, Etéocle répondoit ainsi :

Il est vrai, je promis ce que voulut mon père :
Pour un trône, est-il rien qu'on refuse de faire?
On promet tout, Madame, afin d'y parvenir;
Mais on ne songe après qu'à s'y bien maintenir.
J'étois alors sujet et dans l'obéissance,
Et je tiens aujourd'hui la suprême puissance.
Ce que je fis alors ne m'est plus une loi;
Le devoir d'un sujet n'est pas celui d'un roi :
D'abord que sur sa tête il reçoit la couronne,
Un roi *sort à l'instant de sa propre personne ;*
L'intérêt du public doit devenir le sien;
Il doit tout à l'état, et ne se doit plus rien.

JOCASTE.

Au moins doit-il, mon fils, quelque chose à sa gloire,
Dont le soin ne doit pas sortir de sa mémoire;
Et quand ce nouveau rang l'affranchiroit des lois,
Au moins doit-il tenir sa parole à des rois.

ÉTÉOCLE.

Polynice à ce titre auroit tort de prétendre :
Thèbes sous son pouvoir n'a point voulu se rendre;
Et lorsque, etc.

(1) C'est elle, et non pas moi, qui l'en a su chasser.

Cette supposition donne trop d'avantage à Etéocle; elle n'est point théâtrale; mais, dans le second acte, elle fournit à Polynice de belles tirades.

Qui s'est au roi d'Argos indignement soumis, (1)
Et que l'hymen attache à nos fiers ennemis ?
Lorsque le roi d'Argos l'a choisi pour son gendre,
Il espéroit par lui de voir Thèbes en cendre.
L'amour eut peu de part à cet hymen honteux ;
Et la seule fureur en alluma les feux.
Thèbes m'a couronné pour éviter ses chaînes ;
Elle s'attend par moi de voir finir ses peines :
Il la faut accuser si je manque de foi ;
Et je suis son captif, je ne suis pas son roi.

JOCASTE.

Dites, dites plutôt, cœur ingrat et farouche,
Qu'auprès du diadême il n'est rien qui vous touche.
Mais je me trompe encor : ce rang ne vous plaît pas,
Et le crime tout seul a pour vous des appas.
Hé bien, puisqu'à ce point vous en êtes avide,
Je vous offre à commettre un double parricide :
Versez le sang d'un frère ; et, si c'est peu du sien,
Je vous invite encore à répandre le mien.
Vous n'aurez plus alors d'ennemis à soumettre,
D'obstacle à surmonter, ni de crime à commettre ;
Et, n'ayant plus au trône un fâcheux concurrent,
De tous les criminels vous serez le plus grand. (2)

---

(1) Qui s'est au roi d'Argos indignement soumis,

Répétition de *l'esclave de Mycène,* d'autant plus vicieuse, que la même chose est répétée plus foiblement.

(2) De tous les criminels vous serez le plus grand.

Le plus grand signifie-t-il ici le plus coupable ou le plus illustre ? Ce qui est encore plus vicieux que cette ambiguité

ÉTÉOCLE.

Hé bien, Madame, hé bien, il faut vous satisfaire :
Il faut sortir du trône et couronner mon frère ; (1)
Il faut, pour seconder votre injuste projet,
De son roi que j'étois, devenir son sujet ;
Et, pour vous élever au comble de la joie,
Il faut à sa fureur que je me livre en proie ;
Il faut par mon trépas....

---

du style, c'est la vaine subtilité de Jocaste, et l'éloquence sophistique qui défigure surtout la fin de ce couplet. Racine semble avoir voulu dans plusieurs endroits du rôle de Jocaste imiter la Sabine de Corneille ; il n'en a souvent exprimé que les défauts. Par exemple, Jocaste invite sérieusement son fils à la tuer. Sabine de même, entre son mari et son frère, dit :

Qu'un de vous deux me tue, et que l'autre me venge.
HOR., Act. II, Sc. 6.

Ce n'est pas ainsi que parle la nature.

(1) Il faut sortir du trône.....

Corneille s'est servi de cette expression *sortir du trône;* et le correct Boileau, après lui, en a fait usage. Le premier a dit :

Trône, à t'abandonner je ne puis consentir ;
Par un coup de tonnerre, il vaut mieux en sortir.
RODOG., Act. V, Sc. 1.

Le second :

L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie ;
Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie ;
Il a peur que ce dieu.....
TRAIT. DU SUBL. DE LONGIN, Chap. VII.

Ces deux autorités n'ont pas empêché un commentateur de Racine de condamner cette expression et de la traiter de *mauvaise :* il est probable qu'il ne connoissoit ni le vers de Corneille, ni celui de Boileau.

JOCASTE.

Ah ciel, quelle rigueur!
Que vous pénétrez mal dans le fond de mon cœur!
Je ne demande pas que vous quittiez l'empire:
Régnez toujours, mon fils, c'est ce que je desire.
Mais si tant de malheurs vous touchent de pitié,
Si pour moi votre cœur garde quelque amitié,
Et si vous prenez soin de votre gloire même,
Associez un frère à cet honneur suprême:
Ce n'est qu'un vain éclat qu'il recevra de vous;
Votre règne en sera plus puissant et plus doux.
Les peuples, admirant cette vertu sublime,
Voudront toujours pour prince un roi si magnanime;
Et cet illustre effort, loin d'affoiblir vos droits,
Vous rendra le plus juste et le plus grand des rois;
Ou, s'il faut que mes vœux vous trouvent inflexible,
Si la paix à ce prix vous paroît impossible,
Et si le diadême a pour vous tant d'attraits,
Au moins consolez-moi de quelque heure de paix. (1)
Accordez cette grâce aux larmes d'une mère. (2)
Et cependant, mon fils, j'irai voir votre frère:

---

(1) Consolez-moi de quelque heure de paix.

C'est cette façon de parler qu'on peut appeler mauvaise. Il est triste qu'une si longue scène et de si grands discours aboutissent à demander *une heure de paix* et *la permission de sortir* pour aller voir Polynice.

(2) Accordez cette grâce aux larmes d'une mère.

Racine avoit écrit d'abord :

Accordez quelque trève à ma douleur amère.

La pitié dans son ame aura peut-être lieu;
Ou du moins pour jamais j'irai lui dire adieu.
Dès ce même moment permettez que je sorte :
J'irai jusqu'à sa tente, et j'irai sans escorte ;
Par mes justes soupirs j'espère l'émouvoir. (1)

ÉTÉOCLE.

Madame, sans sortir vous le pouvez revoir ; (2)
Et si cette entrevue a pour vous tant de charmes,
Il ne tiendra qu'à lui de suspendre nos armes.
Vous pouvez dès cette heure accomplir vos souhaits,
Et le faire venir jusque dans ce palais.
J'irai plus loin encore : et pour faire connoître (3)
Qu'il a tort en effet de me nommer un traître,
Et que je ne suis pas un tyran odieux,
Que l'on fasse parler et le peuple et les dieux.
Si le peuple y consent, je lui cède ma place ;
Mais qu'il se rende enfin, si le peuple le chasse. (4)

---

(1) Par mes justes soupirs j'espère l'émouvoir.

Il y avoit précédemment :

Dans cette occasion rien ne peut l'émouvoir.

(2) Madame, sans sortir, vous le pouvez revoir ;

On lisoit auparavant :

Madame, sans sortir, vous le pouvez bien voir.

(3) J'irai plus loin encore : et pour faire connoître, etc.

Racine mit ce vers à la place de celui-ci :

Je *ferai* plus encore : et pour *faire* connoître, etc.

(4) Si le peuple y consent, je lui cède ma place ;
Mais qu'il se rende enfin, si le peuple le chasse.

Ces deux vers étoient ainsi arrangés dans les premières éditions :

Je

Je ne force personne ; et j'engage ma foi (1)
De laisser aux Thébains à se choisir un roi. (2)

SCENE IV.

JOCASTE, ETEOCLE, ANTIGONE, CREON, OLYMPE.

CRÉON.

Seigneur, votre sortie a mis tout en alarmes : (3)
Thèbes, qui croit vous perdre, est déjà toute en larmes ;
L'épouvante et l'horreur règnent de toutes parts,
Et le peuple effrayé tremble sur ses remparts.

Si le peuple le veut, je lui cède ma place ;
Mais qu'il se rende *aussi si* le peuple le chasse.

Toutes ces petites corrections d'un grand homme sont précieuses et instructives ; on y remarque combien le soin et la lime sont nécessaires pour faire disparoître une foule de négligences qui peuvent gâter le meilleur style.

(1) Je ne force personne ;

Racine auroit bien dû corriger aussi *je ne force personne*, qui est du style de la comédie. Ce sens même n'est pas juste : car si Etéocle ne force pas les volontés du peuple, il force Polynice à se conformer à ces volontés.

(2) De laisser aux Thébains à se choisir un roi,

est un tour gêné et peu correct.

(3) Seigneur, votre sortie a mis tout en alarmes :

L'arrivée de Créon n'a pas un motif plus raisonnable que les alarmes de Thèbes : les Thébains qui avoient vu sortir Etéocle, l'avoient aussi vu rentrer, et par conséquent devoient être sans alarmes.

ÉTÉOCLE.

Cette vaine frayeur sera bientôt calmée.
Madame, je m'en vais retrouver mon armée;
Cependant vous pouvez accomplir vos souhaits,
Faire entrer Polynice, et lui parler de paix.
Créon, la reine ici commande en mon absence;
Disposez tout le monde à son obéissance;
Laissez, pour recevoir et pour donner ses lois,
Votre fils Ménécée, et j'en ai fait le choix.
Comme il a de l'honneur autant que de courage,
Ce choix aux ennemis ôtera tout ombrage,
Et sa vertu suffit pour les rendre assurés. (1)
(*A Créon.*)
Commandez-lui, Madame. Et vous, vous me suivrez.

CRÉON.

Quoi, Seigneur.....

ÉTÉOCLE.

Oui, Créon, la chose est résolue.

CRÉON.

Et vous quittez ainsi la puissance absolue?

ÉTÉOCLE.

Que je la quitte ou non, ne vous tourmentez pas; (2)

---

(1) Et sa vertu suffit pour les rendre assurés.

Rendre assurés est impropre : le verbe *rendre* ne se construit pas avec un participe, mais avec un adjectif.

(2) Que je la quitte ou non, ne vous tourmentez pas;

Ne vous tourmentez pas est familier : la nuance qui sépare le tragique du comique n'étoit pas encore marquée bien distinctement.

Faites ce que j'ordonne, et venez sur mes pas. (1)

SCENE V.

JOCASTE, ANTIGONE, CREON, OLYMPE.

CRÉON.

Qu'avez-vous fait, Madame, et par quelle conduite
Forcez-vous un vainqueur à prendre ainsi la fuite?
Ce conseil va tout perdre.

JOCASTE.

Il va tout conserver;
Et par ce seul conseil Thèbes se peut sauver.

CRÉON.

Et quoi, Madame, et quoi, dans l'état où nous sommes,
Lorsqu'avec un renfort de plus de six mille hommes,
La fortune promet toute chose aux Thébains, (2)
Le roi se laisse ôter la victoire des mains!

JOCASTE.

La victoire, Créon, n'est pas toujours si belle;

---

(1) Faites ce que j'ordonne, et venez sur mes pas.

D'après un ordre aussi formel, Créon devroit quitter la scène et suivre Etéocle. Il reste cependant; et ce n'est qu'après une longue conversation, qu'il se souvient que le roi lui a commandé de *venir sur ses pas*.

(2) La fortune promet toute chose aux Thébains,

Toute chose est bien foible.

La honte et les remords vont souvent après elle.
Quand deux frères armés vont s'égorger entr'eux,
Ne les pas séparer, c'est les perdre tous deux.
Peut-on faire au vainqueur une injure plus noire,
Que lui laisser gagner une telle victoire ?

CRÉON.

Leur courroux est trop grand..... (1)

JOCASTE.

Il peut être adouci.

CRÉON.

Tous deux veulent régner.

JOCASTE.

Ils régneront aussi.

CRÉON.

On ne partage point la grandeur souveraine,
Et ce n'est pas un bien qu'on quitte et qu'on reprenne.

JOCASTE.

L'intérêt de l'état leur servira de loi.

CRÉON.

L'intérêt de l'état est de n'avoir qu'un roi, (2)

---

(1) Leur courroux est trop grand.....

Ce dialogue serré est dans la manière de Corneille, que Racine s'efforçoit alors d'imiter.

(2) L'intérêt de l'état est de n'avoir qu'un roi,

Cette tirade, dans le goût de Corneille, est digne de Racine : elle est pleine de sens et de vigueur. La comparaison qui la termine, quoique très-belle, est ici un ornement ambitieux, peu convenable au style tragique.

Qui d'un ordre constant gouvernant ses provinces,
Accoutume à ses lois et le peuple et les princes.
Ce règne interrompu de deux rois différens,
En lui donnant deux rois, lui donne deux tyrans.
Par un ordre, souvent l'un à l'autre contraire, (1)
Un frère détruiroit ce qu'auroit fait un frère.
Vous les verriez toujours former quelque attentat,
Et changer tous les ans la face de l'état.
Ce terme limité que l'on veut leur prescrire,
Accroît leur violence en bornant leur empire.
Tous deux feront gémir les peuples tour-à-tour :
Pareils à ces torrens qui ne durent qu'un jour,
Plus leur cours est borné, plus ils font de ravage,
Et d'horribles dégâts signalent leur passage.

JOCASTE.

On les verroit plutôt, par de nobles projets,
Se disputer tous deux l'amour de leurs sujets.
Mais avouez, Créon, que toute votre peine
C'est de voir que la paix rend votre attente vaine; (2)

---

(1) Par un ordre, souvent l'un à l'autre contraire, etc.

Ce vers et les suivans avoient d'abord été faits d'une manière moins heureuse :

Vous les verriez toujours l'un à l'autre contraire,
Détruire aveuglément ce qu'auroit fait un frère ;
L'un sur l'autre toujours former quelqu'attentat,

L'un à l'autre et *l'un sur l'autre*, si près l'un de l'autre, ne faisoient pas un bon effet.

(2) Mais avouez, Créon, que toute votre peine
C'est de voir que la paix rend votre attente vaine.

C'est en effet toute la politique de Créon dans la pièce. Com-

Qu'elle assure à mes fils le trône où vous tendez,
Et va rompre le piége où vous les attendez. (1)
Comme, après leur trépas, le droit de la naissance (2)
Fait tomber en vos mains la suprême puissance,
Le sang qui vous unit aux deux princes mes fils,
Vous fait trouver en eux vos plus grands ennemis;
Et votre ambition, qui tend à leur fortune,
Vous donne pour tous deux une haine commune.
Vous inspirez au roi vos conseils dangereux,
Et vous en servez un pour les perdre tous deux.

CRÉON.

Je ne me repais point de pareilles chimères:
Mes respects pour le roi sont ardens et sincères;
Et mon ambition est de le maintenir
Au trône où vous croyez que je veux parvenir.
Le soin de sa grandeur est le seul qui m'anime;
Je hais ses ennemis, et c'est là tout mon crime:

---

ment Jocaste découvre-t-elle cette politique, tandis qu'Etéocle en est la dupe? Le P. Brumoi ne le conçoit pas; rien n'est cependant plus facile à expliquer: Etéocle est aveuglé par sa haine contre son frère; Jocaste est éclairée par son amour pour ses fils. Celui qui flatte notre passion peut nous tromper, mais nous devinons aisément celui qui la contrarie.

(1) Qu'elle assure à mes fils le trône où vous tendez,
Et va rompre le piége où vous les attendez.

VARIANTE.

Et qu'en vous éloignant du trône où vous tendez,
Elle *rend* pour jamais vos desseins *avortés*.

(2) Comme, après leur trépas, le droit de la naissance etc.

VARIANTE.

Comme, après mes enfans, le droit de la naissance etc.

Je ne m'en cache point. Mais, à ce que je voi,
Chacun n'est pas ici criminel comme moi. (1)

JOCASTE.

Je suis mère, Créon, et si j'aime son frère,
La personne du roi ne m'en est pas moins chère. (2)
De lâches courtisans peuvent bien le haïr;
Mais une mère enfin ne peut pas se trahir.

ANTIGONE.

Vos intérêts ici sont conformes aux nôtres,
Les ennemis du roi ne sont pas tous les vôtres;
Créon, vous êtes père, et, dans ces ennemis,
Peut-être songez-vous que vous avez un fils.
On sait de quelle ardeur Hémon sert Polynice.

CRÉON.

Oui, je le sais, Madame, et je lui fais justice;
Je le dois, en effet, distinguer du commun,
Mais c'est pour le haïr encor plus que pas un;

---

(1) Chacun n'est pas ici criminel comme moi.

Que veut dire Créon ? Le sens de ce vers énigmatique ne peut être entendu que par Antigone; elle seule encore peut savoir que Créon est le rival de son fils Hémon. Le spectateur ignore si Antigone est amoureuse d'Hémon, si Créon est amoureux d'Antigone; et la tragédie en vaudroit mieux si rien de tout cela n'étoit vrai.

(2) Je suis mère, Créon, et si j'aime son frère,
La personne du roi ne m'en est pas moins chère.

VARIANTE.

Tant que pour ennemis le roi n'aura qu'un frère,
Sa personne, Créon, me sera toujours chère.

Et je souhaiterois, dans ma juste colère,
Que chacun le haït comme le hait son père. (1)

ANTIGONE.

Après tout ce qu'a fait la valeur de son bras,
Tout le monde, en ce point, ne vous ressemble pas.

CRÉON.

Je le vois bien, Madame, et c'est ce qui m'afflige;
Mais je sais bien à quoi sa révolte m'oblige;
Et tous ces beaux exploits qui le font admirer,
C'est ce qui me le fait justement abhorrer.
La honte suit toujours le parti des rebelles:
Leurs grandes actions sont les plus criminelles;
Ils signalent leur crime en signalant leur bras,
Et la gloire n'est point où les rois ne sont pas. (2)

---

(1) Que chacun le haït comme le hait son père.

Cette haine d'un père contre son fils est odieuse, surtout quand elle n'a pour motif qu'une rivalité d'amour, toujours choquante, très-souvent ridicule entre un fils et un père. Tout ce dialogue est ennuyeux, et, qui pis est, obscur. Créon et Antigone s'attaquent, se piquent; leur contestation est froide et insipide; Jocaste met fin à cette petite dispute par des menaces qui sont encore plus indignes de la tragédie.

(2) Et la gloire n'est point où les rois ne sont pas.

Ce vers a dû être extrêmement applaudi: il fait allusion aux troubles de la Fronde, aux partis des royalistes et des mécontens; il est instructif et moral. Dans un état monarchique, tout parti opposé au Roi n'est qu'une faction, où l'on ne peut acquérir de véritable gloire. Le grand Condé lui-même n'a de gloire dans la postérité, que par les services qu'il a rendus au Roi et à la patrie.

ANTIGONE.

Écoutez un peu mieux la voix de la nature.

CRÉON.

Plus l'offenseur m'est cher, plus je ressens l'injure.

ANTIGONE.

Mais un père à ce point doit-il être emporté?
Vous avez trop de haine.

CRÉON.

Et vous trop de bonté.
C'est trop parler, Madame, en faveur d'un rebelle.

ANTIGONE.

L'innocence vaut bien que l'on parle pour elle.

CRÉON.

Je sais ce qui le rend innocent à vos yeux.

ANTIGONE.

Et je sais quel sujet vous le rend odieux.

CRÉON.

L'amour a d'autres yeux que le commun des hommes.(1)

---

(1) L'amour a d'autres yeux que le commun des hommes.

Dans les meilleures éditions de Racine, spécialement dans celle in-4°. publiée en 1760, et dans les éditions de Didot, on a personnifié l'*Amour*, et la première lettre du mot *Amour* est majuscule. D'autres éditeurs, entre lesquels se trouve Luneau de Boisgermain, ont imprimé le mot *amour* comme exprimant seulement une passion : quoique ce dernier ne soit pas ordinairement aussi exact que Didot, on a cru devoir le suivre dans cette circonstance, parce qu'il est d'ac-

JOCASTE.

Vous abusez, Créon, de l'état où nous sommes; (1)
Tout vous semble permis; mais craignez mon courroux:
Vos libertés enfin retomberoient sur vous.

ANTIGONE.

L'intérêt du public agit peu sur son ame;
Et l'amour du pays nous cache une autre flamme;
Je la sais; mais, Créon, j'en abhorre le cours, (2)

---

cord avec l'édition de 1676, publiée par Claude Barbin, d'après un privilége accordé à Racine lui-même pour la réimpression de la Thébaïde, d'Alexandre, d'Andromaque, des Plaideurs et de Britannicus : on peut donc raisonnablement penser que cette édition a été revue par l'auteur. Mais que dans ce vers l'amour soit un être réel ou simplement une passion, le vers n'en est pas meilleur : le poète a voulu dire que les amans voyoient autrement que les hommes indifférens, et il ne l'a pas dit avec précision et netteté. Le principal objet de cette remarque, est de prouver au public avec quel soin on a consulté et comparé les diverses éditions; et le fruit de ce travail doit être d'offrir aux lecteurs le texte de Racine le plus soigné, le plus correct et le plus pur qui existe dans quelque édition que ce soit.

(1) Vous abusez, Créon, de l'état où nous sommes;

. . . . . .

Vos libertés enfin retomberoient sur vous.

C'est dans de pareils endroits qu'il faut se souvenir de l'âge de Racine, du ton de son siècle, et de l'état d'imperfection où Corneille avoit laissé le goût et certaines parties de l'art. Créon joue là un mauvais rôle : Antigone accable de ses rigueurs un amant suranné, qui se venge par une ironie amère, mais triviale.

(2) Je la sais;

Luneau de Boisgermain a mis dans son édition *je le sais*,

Et vous ferez bien mieux de la cacher toujours.

CRÉON.

Je le ferai, Madame ; et je veux par avance
Vous épargner encor jusques à ma présence.
Aussi bien mes respects redoublent vos mépris ;
Et je vais faire place à ce bienheureux fils. (1)
Le roi m'appelle ailleurs, il faut que j'obéisse. (2)
Adieu. Faites venir Hémon et Polynice.

JOCASTE.

N'en doute pas, méchant, ils vont venir tous deux ;
Tous deux ils préviendront tes desseins malheureux.

---

quoique toutes les éditions portent *je la sais :* c'étoit de la part du commentateur ou défaut d'intelligence, ou vain desir de corriger Racine. *Je la sais* n'est pas élégant : on ne dit pas bien *savoir une flamme;* mais toute la suite ne laisse aucun lieu de douter que Racine n'ait écrit ainsi ; et c'est le devoir et le mérite d'un éditeur de conserver avec une fidélité scrupuleuse le texte de son auteur.

(1) Aussi bien mes respects redoublent vos mépris ;
Et je vais faire place à ce bienheureux fils.

Au lieu de *mes respects*, Racine avoit mis d'abord *mes devoirs.* L'auteur, dans Mithridate, a fait un meilleur usage du mot de *bienheureux ;* Xipharès s'écrie :

. . Quoi, je serois ce bienheureux coupable !
MITHR., Act. II, Sc. 6.

Xipharès n'est que galant ; mais Créon est comique.

(2) Le roi m'appelle ailleurs, il faut que j'obéisse.

VARIANTE.

Vous savez que le roi m'appelle à son service.

SCENE VI.

JOCASTE, ANTIGONE, OLYMPE.

ANTIGONE.

Le perfide, à quel point son insolence monte !

JOCASTE.

Ses superbes discours tourneront à sa honte.
Bientôt, si nos desirs sont exaucés des cieux,
La paix nous vengera de cet ambitieux.
Mais il faut se hâter, chaque heure nous est chère :
Appelons promptement Hémon et votre frère ; (1)
Je suis, pour ce dessein, prête à leur accorder
Toutes les sûretés qu'ils pourront demander.
Et toi, si mes malheurs ont lassé ta justice,
Ciel, dispose à la paix le cœur de Polynice,
Seconde mes soupirs, donne force à mes pleurs,
Et comme il faut enfin fais parler mes douleurs. (2)

---

(1) Appelons promptement Hémon et votre frère;

VARIANTE.

Appelons, au plus vîte, Hémon et votre frère;

(2) . . . . . Donne force à mes pleurs,
Et comme il faut enfin fais parler mes douleurs.

Louis Racine fait de vains efforts pour justifier ces deux façons de parler, *donner force à des pleurs, et faire parler comme il faut des douleurs.* On excuseroit peut-être ces négligences dans Corneille, dont la mâle hardiesse et la dignité austère semblent quelquefois s'élever au-dessus de l'usage ordinaire de la langue. Ce qui convient à l'un messied à

ANTIGONE *seule.* (1)

Et si tu prends pitié d'une flamme innocente,
O ciel, en ramenant Hémon à son amante,
Ramène-le fidèle; et permets, en ce jour,
Qu'en retrouvant l'amant je retrouve l'amour. (2)

---

l'autre : cela dépend du ton qu'on a pris, du caractère qu'on s'est établi; et ce qui n'est dans Corneille qu'une noble simplicité, seroit dans Racine foiblesse et négligence.

(1) ANTIGONE *seule.*

Dans les premières éditions, on lit :

ANTIGONE, *demeurant un peu après sa mère.*

(2) . . . . . Et permets, en ce jour,
Qu'en retrouvant l'amant, je retrouve l'amour.

Cette antithèse d'amour et d'amant est bien étrange dans la bouche d'une jeune princesse qui doit être accablée du sentiment de ses malheurs; ce n'est pas pour un amant qu'elle doit adresser au ciel des vœux, c'est pour sa mère, pour ses frères et pour sa patrie.

Ce premier acte laisse l'espoir d'une entrevue; et en cela il est conforme aux règles de l'art; mais d'ailleurs il est languissant, prolixe et généralement foible de style. Les amours et la politique de Créon ne sont point assez expliqués; et ce qu'on voit le plus clairement de ce personnage, c'est qu'il sera ridicule.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

ANTIGONE, HEMON.

HÉMON.

Quoi, vous me refusez votre aimable présence, (1)
Après un an entier de supplice et d'absence !
Ne m'avez-vous, Madame, appelé près de vous,
Que pour m'ôter sitôt un bien qui m'est si doux?

ANTIGONE.

Et voulez-vous sitôt que j'abandonne un frère?
Ne dois-je pas au temple accompagner ma mère?
Et dois-je préférer, au gré de vos souhaits,
Le soin de votre amour à celui de la paix?

HÉMON.

Madame, à mon bonheur c'est chercher trop d'obstacle
Ils iront bien, sans nous, consulter les oracles.

(1) Quoi, vous me refusez votre aimable présence,

VARIANTE.

Hé quoi, vous me plaignez votre aimable présence,

Il falloit supprimer tout-à-fait *l'aimable présence* qui est fade. Les amours d'Hémon et d'Antigone sont très-déplacés dans un pareil sujet ; il n'y a que les amours de Créon qui soient encore moins convenables, parce qu'ils joignent à la froideur, le comique d'un vieillard amoureux.

Permettez que mon cœur, en voyant vos beaux yeux,
De l'état de son sort interroge ses dieux. (1)

---

(1) Permettez que mon cœur en voyant vos beaux yeux,
De l'état de son sort interroge ses dieux.

De l'état de son sort est redondant et incorrect ; on dit interroger *sur* et non pas interroger *de; état* et *sort* signifient ici la même chose. Le plus grand défaut, c'est que les yeux d'Antigone soient les dieux qu'Hémon vient interroger sur son sort ; c'est que les malheurs de Thèbes, la haine des deux frères et les horreurs de la guerre inquiètent moins Hémon que les sentimens d'Antigone à son égard. Cette superstition galante, cette idolâtrie amoureuse, tout ce verbiage des romans et des poésies espagnoles si éloigné du langage du cœur et de la passion, avoient pour fondement les devoirs et les préjugés de l'ancienne chevalerie. Les chevaliers institués pour protéger la foiblesse, se trouvoient plus particulièrement attachés au service du sexe le plus foible et le plus aimable ; chacun avoit sa dame, et cette dame étoit une divinité : pour elle il bravoit tous les dangers ; la moindre de ses faveurs étoit d'un prix incomparable ; ses rigueurs les plus légères étoient le dernier des malheurs et un tourment pire que la mort. Ces mœurs ont existé sans doute dans un ordre de guerriers, qui couvroient par un courage extraordinaire et des vertus sublimes, ce qu'il y avoit d'extravagant et de bizarre dans leur enthousiasme galant. L'amour peut encore aujourd'hui s'allier sur la scène aux grandes qualités d'un prince ou d'un héros ; mais il faut que cet amour soit naturel et vrai, noble et généreux ; il faut qu'il emprunte le langage du cœur et non celui d'une imagination déréglée ; qu'il soit purgé de toutes ces expressions fades et langoureuses, de toutes ces hyperboles inventées par l'idolâtrie, de tous ces éloges exagérés, devenus ridicules même dans les romans. Les précieuses et les héroïnes de la cour d'Anne d'Autriche soutenoient de tout le pouvoir de leurs charmes cet empire qu'elles avoient coutume d'exercer sur les héros ; elles accré-

Puis-je leur demander, sans être téméraire,
S'ils ont toujours pour moi leur douceur ordinaire ?

---

ditoient la métaphysique galante, les sentimens quintessenciés, et tout le protocole de l'esclavage amoureux; leur tyrannie, fondée sur l'usage de la cour, s'honoroit du nom de politesse. Les femmes, dans les pièces de Corneille, sont altières et impérieuses comme elles l'étoient alors dans les premières classes de la société : les hommes leur prodiguent l'encens, les servent comme autant d'esclaves de leurs passions et de leurs caprices; ils adorent jusqu'à leur cruauté. Ce Corneille si fier, au lieu de donner l'impulsion à son siècle, a lui-même asservi son génie au ton qui dominoit de son temps; mais, comme les chevaliers, il a su mêler à cette insipide galanterie, qu'il a trouvée à la mode, des traits de vigueur et une élévation de sentimens qu'il n'a puisée que dans son âme. Le même esprit galant régnoit dans les premières années de Louis XIV, peut-être avec un peu plus de grâce et d'élégance, mais avec moins de dignité et de grandeur. Racine autorisé, et par l'exemple de Corneille, et par les mœurs du jour, pouvoit-il se dispenser, surtout dans ses essais dramatiques, de payer le tribut à cette galanterie banale, et d'adopter cet idiome doucereux et romanesque, alors en possession de plaire? Ce qui nous paroît fade aujourd'hui charmoit alors les femmes; et les femmes donnoient le ton au théâtre comme dans le monde. Les souverains enivrés de leur gloire, ne trouvent souvent rien d'insipide dans les expressions les plus outrées de la flatterie. Alexandre ne voyoit rien de bas ni de servile dans les adorations des Macédoniens prosternés à ses pieds. Les femmes du temps de Corneille, entêtées de leur souveraineté, persuadées de leur divinité prétendue, n'apercevoient point le ridicule des soupirs, des langueurs, des flammes, des tourmens et de tout ce jargon de Cythère, qu'on prend aujourd'hui pour du galimatias et des niaiseries, et qu'on souffre à peine à l'Opéra. Les femmes approuvoient beaucoup que leurs yeux fussent des astres, des soleils, des

Souffrent-ils

Souffrent-ils sans courroux mon ardente amitié?
Et du mal qu'ils ont fait ont-ils quelque pitié?

---

dieux; qu'un seul de leurs regards décidât du bonheur ou du malheur des plus grands hommes. Les femmes trouvoient fort bon que leur colère ou leur absence fût regardée comme le plus grand des fléaux; qu'on ne mît rien en comparaison avec le plaisir de les voir et de les aimer. Thésée ne leur paroissoit point impertinent quand il disoit:

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
L'absence aux vrais amans est encor plus funeste.
ŒDIPE, Act. I, Sc. 1.

César étoit à leurs yeux un homme fort raisonnable, quand il protestoit à Cléopâtre (V. la Mort de Pompée, act. IV, sc. 3.) que ce n'étoit que pour elle qu'il vouloit conquérir l'univers; et les plus grandes absurdités passoient pour des traits d'esprit, quand la galanterie leur servoit de véhicule. Il falloit bien que les poètes prissent le parti de rimer ces fadeurs s'ils vouloient réussir, puisqu'il n'y avoit pas moyen de réussir sans plaire aux femmes. Notre littérature a depuis long-temps secoué le joug de cette idolâtrie servile: les femmes influent moins sur la destinée des ouvrages et des auteurs; elles se sont elles-mêmes rapprochées de la nature; elles ont beaucoup rabattu de leurs prétentions. Je ne sais si elles sont devenues meilleures en devenant plus naturelles; mais le goût en est devenu plus sain. Par malheur, quand sur cet article important le siècle est revenu à des idées plus raisonnables, le génie et le talent ont disparu. Corneille et Racine, assujettis aux lois du code galant, ont fait des chefs-d'œuvre. Leurs successeurs plus libres ont pu se dispenser de mettre de la galanterie dans leurs pièces; mais ils se sont aussi dispensés d'y mettre cette foule de beautés qui, dans Corneille et dans Racine, demandent grâce pour quelques phrases romanesques. Racine a perfectionné son éloquence et son style; il a porté au plus haut degré la richesse et l'harmonie poétique; mais dans ses meilleures pièces profanes il est resté galant, parce qu'il vouloit plaire à une cour ga-

Durant le triste cours d'une absence cruelle,
Avez-vous souhaité que je fusse fidelle ?
Songiez-vous que la mort menaçoit, loin de vous,
Un amant qui ne doit mourir qu'à vos genoux ?
Ah, d'un si bel objet quand une ame est blessée,
Quand un cœur jusqu'à vous élève sa pensée,
Qu'il est doux d'adorer tant de divins appas!
Mais aussi que l'on souffre en ne les voyant pas!
Un moment, loin de vous, me duroit une année;
J'aurois fini cent fois ma triste destinée,
Si je n'eusse songé, jusques à mon retour,
Que mon éloignement vous prouvoit mon amour;
Et que le souvenir de mon obéissance
Pourroit en ma faveur parler en mon absence;
Et que pensant à moi vous penseriez aussi
Qu'il faut aimer beaucoup pour obéir ainsi.

ANTIGONE.

Oui, je l'avois bien cru qu'une ame si fidelle (1)
Trouveroit dans l'absence une peine cruelle;
Et, si mes sentimens se doivent découvrir,

---

lante. Et cependant cette galanterie, qui n'est plus à la mode, offre encore aujourd'hui quelque chose d'enchanteur, même aux plus grands ennemis du goût romanesque, parce qu'elle est souvent passionnée, toujours élégante, jamais doucereuse et niaise. Il faut en excepter la Thébaïde et Alexandre, où Racine n'est guères supérieur à Quinault que par la versification et quelques traits de force, qui décèlent le grand maître.

(1) Oui, je l'avois bien cru qu'une ame si fidelle etc.

VARIANTE.

Oui, je prévoyois bien qu'une ame si fidelle etc.

Je souhaitois, Hémon, qu'elle vous fît souffrir,
Et qu'étant loin de moi, quelque ombre d'amertume
Vous fît trouver les jours plus longs que de coutume.
Mais ne vous plaignez pas: mon cœur chargé d'ennui
Ne vous souhaitoit rien qu'il n'éprouvât en lui,
Surtout depuis le temps que dure cette guerre,
Et que de gens armés vous couvrez cette terre.
O Dieux, à quels tourmens mon cœur s'est vu soumis,
Voyant des deux côtés ses plus tendres amis! (1)
Mille objets de douleur déchiroient mes entrailles;
J'en voyois et dehors et dedans nos murailles; (2)

---

(1) Voyant des deux côtés ses plus tendres amis!

Ce vers étoit suivi de huit autres que Racine retrancha depuis comme inutiles, guindés et pleins d'une vaine subtilité; il affectoit alors les vices de Corneille, au lieu de suivre son propre génie :

Lorsqu'on se sent pressé d'une main inconnue,
On la craint sans réserve, on hait sans retenue.
Dans tous ses mouvemens, le cœur n'est pas contraint,
Et se sent soulagé de haïr ce qu'il craint;
Mais voyant attaquer mon pays et mon frère,
La main qui l'attaquoit ne m'étoit pas moins chère;
Mon cœur qui ne voyoit que mes frères et vous,
Ne haïssoit personne, et je vous craignois tous.
Mille objets etc.

(2) J'en voyois et dehors et dedans nos murailles;

Dedans et dehors sont des adverbes, et non pas des prépositions qui s'emploient avec un régime. On dit *hors des murailles, dans les murailles.* C'est ainsi que Corneille lui-même a dit :

Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire.
HOR., Act. V., Sc. 3.

Cependant cette faute est fréquente chez Corneille et tous les poètes de son temps; et le jeune Racine ne la regardoit

Chaque assaut à mon cœur livroit mille combats;
Et mille fois le jour je souffrois le trépas.

HÉMON.

Mais enfin qu'ai-je fait, en ce malheur extrême,
Que ne m'ait ordonné ma princesse elle-même?
J'ai suivi Polynice; et vous l'avez voulu:
Vous me l'avez prescrit par un ordre absolu.
Je lui vouai dès-lors une amitié sincère;
Je quittai mon pays, j'abandonnai mon père;
Sur moi, par ce départ, j'attirai son courroux;
Et, pour tout dire enfin, je m'éloignai de vous.

ANTIGONE.

Je m'en souviens, Hémon, et je vous fais justice:
C'est moi que vous serviez en servant Polynice;
Il m'étoit cher alors comme il l'est aujourd'hui,
Et je prenois pour moi ce qu'on faisoit pour lui. (1)
Nous nous aimions tous deux dès la plus tendre enfance
Et j'avois sur son cœur une entière puissance;
Je trouvois à lui plaire une extrême douceur,

---

pas alors comme une faute; il est étonnant que depuis il ne l'ait pas corrigée.

(1) Et je prenois pour moi ce qu'on faisoit pour lui.

Ce style est un peu prosaïque. Du reste il y a, dans tout ce couplet d'Antigone, une douceur, un naturel, une grace innocente, un certain charme où l'on reconnoît Racine; il n'y manque qu'un peu plus de couleur poétique. La prédilection d'Antigone pour Polynice seroit plus théâtrale si elle étoit motivée; mais Polynice n'est pas moins féroce que son frère: on ne voit pas pourquoi Antigone a plus d'inclination pour lui.

Et les chagrins du frère étoient ceux de la sœur. (1)
Ah, si j'avois encor sur lui le même empire,
Il aimeroit la paix, pour qui mon cœur soupire !
Notre commun malheur en seroit adouci :
Je le verrois, Hémon; vous me verriez aussi.

HÉMON.

De cette affreuse guerre il abhorre l'image.
Je l'ai vu soupirer de douleur et de rage,
Lorsque, pour remonter au trône paternel,
On le força de prendre un chemin si cruel.
Espérons que le ciel, touché de nos misères,
Achèvera bientôt de réunir les frères;
Puisse-t-il rétablir l'amitié dans leur cœur,
Et conserver l'amour dans celui de la sœur !

ANTIGONE.

Hélas, ne doutez point que ce dernier ouvrage

---

(1) Et les chagrins du frère étoient ceux de la sœur.

Racine a fait après ce vers une coupure considérable. Antigone disoit dans les premières éditions :

Je le chéris toujours encore qu'il m'oublie.

HÉMON.

Non, non, son amitié ne s'est point affoiblie :
Il vous chérit encore ; mais ses yeux ont appris
Que mon amour pour vous est bien d'un autre prix,
Quoique son amitié surpasse l'ordinaire,
Il voit combien l'amant l'emporte sur le frère,
Et qu'auprès de l'amour dont je ressens l'ardeur
La plus forte amitié n'est au plus que tiédeur.

ANTIGONE.

Mais enfin, si sur lui j'avois le moindre empire,
Il aimeroit la paix, etc.

Ne lui soit plus aisé que de calmer leur rage !
Je les connois tous deux, et je répondrois bien
Que leur cœur, cher Hémon, est plus dur que le mien.
Mais les dieux quelquefois font de plus grands miracles. (1)

SCENE II.

ANTIGONE, HEMON, OLYMPE.

ANTIGONE.

Hé bien, apprendrons-nous ce qu'ont dit les oracles?
Que faut-il faire?

OLYMPE.

Hélas!

ANTIGONE.

Quoi, qu'en a-t-on appris?
Est-ce la guerre, Olympe?

OLYMPE.

Ah, c'est encore pis! (2)

HÉMON.

Quel est donc ce grand mal que leur courroux annonce?

---

(1) Et je répondrois bien
Que leur cœur, cher Hémon, est plus dur que le mien.
Mais les dieux quelquefois font de plus grands miracles.

Ce sont là des naïvetés comiques. Le dernier vers prépare la réponse de l'oracle : cet oracle ne produit rien dans la pièce, que la mort très-inutile de Ménécée.

(2) Ah, c'est encore pis !

Style de soubrette, et non pas d'une confidente de tragédie.

OLYMPE.

Prince, pour en juger, écoutez leur réponse :

« Thébains, pour n'avoir plus de guerres,
» Il faut, par un ordre fatal,
» Que le dernier du sang royal
» Par son trépas ensanglante vos terres. »

ANTIGONE.

O Dieux, que vous a fait ce sang infortuné ?
Et pourquoi tout entier l'avez-vous condamné ?
N'êtes-vous pas contens de la mort de mon père?
Tout notre sang doit-il sentir votre colère ? (1)

HÉMON.

Madame, cet arrêt ne vous regarde pas :
Votre vertu vous met à couvert du trépas ;
Les dieux savent trop bien connoître l'innocence.

ANTIGONE.

Et ce n'est pas pour moi que je crains leur vengeance. (2)
Mon innocence, Hémon, seroit un foible appui :

---

(1) Tout notre sang doit-il sentir votre colère?

VARIANTE.

Tout notre sang doit-il subir votre colère ?

(2) Et ce n'est pas pour moi que je crains leur vengeance.

Quoique la conjonction *Et* commence cette réponse d'Antigone d'une manière bizarre, cependant, comme elle se trouve dans toutes les éditions jusqu'à celles de Didot exclusivement, on a mieux aimé conserver la pureté du texte de Racine, que d'adopter la correction de Didot qui substitue *Eh !* à *Et.*

Fille d'Œdipe, il faut que je meure pour lui. (1)
Je l'attends, cette mort, et je l'attends sans plainte ;
Et, s'il faut avouer le sujet de ma crainte,
C'est pour vous que je crains; oui, cher Hémon, pour vous.
De ce sang malheureux vous sortez comme nous;
Et je ne vois que trop que le courroux céleste
Vous rendra, comme à nous, cet honneur bien funeste,
Et fera regretter aux princes des Thébains
De n'être pas sortis du dernier des humains.

HÉMON.

Peut-on se repentir d'un si grand avantage?
Un si noble trépas flatte trop mon courage ;
Et du sang de ses rois il est beau d'être issu,
Dût-on rendre ce sang sitôt qu'on l'a reçu.

ANTIGONE.

Hé quoi, si parmi nous on a fait quelque offense,
Le ciel doit-il sur vous en prendre la vengeance?
Et n'est-ce pas assez du père et des enfans,
Sans qu'il aille plus loin chercher des innocens?
C'est à nous à payer pour les crimes des nôtres:
Punissez-nous, grands dieux ; mais épargnez les autres.
Mon père, cher Hémon, vous va perdre aujourd'hui;
Et je vous perds peut-être encore plus que lui.
Le ciel punit sur vous et sur votre famille,
Et les crimes du père et l'amour de la fille ;

(1) Fille d'Œdipe, il faut que je meure pour lui.

La remarque de Louis Racine est juste : *pour lui* est impropre. Antigone ne meurt point pour Œdipe, mais pour expier le crime d'Œdipe.

Et ce funeste amour vous nuit encore plus (1)
Que les crimes d'Œdipe et le sang de Laïus.

HÉMON.

Quoi, mon amour, Madame! Et qu'a-t-il de funeste?
Est-ce un crime d'aimer une beauté céleste?
Et puisque sans colère il est reçu de vous,
En quoi peut-il du ciel mériter le courroux?
Vous seule en mes soupirs êtes intéressée;
C'est à vous à juger s'ils vous ont offensée:
Tels que seront pour eux vos arrêts tout puissans, (2)
Ils seront criminels, ou seront innocens. (3)

---

(1) Et ce funeste amour vous nuit encore plus etc.

Pourquoi Antigone dit-elle à Hémon que les dieux le punissent d'être amoureux d'elle? C'est pour amener la réponse héroïque et galante d'Hémon, qui s'embarrasse peu de la colère des dieux, pourvu qu'Antigone soit favorable à son amour. Antigone paroît un peu trop résignée à la perte de son amant.

(2) Tels que seront pour eux vos arrêts tout puissans,

Indépendamment du faux et de la fadeur de la pensée, il y a ici embarras dans le style: *tels que seront pour eux*, est un tour pénible, obscur, incorrect: *des soupirs qui seront criminels ou innocens, tels que seront pour eux les arrêts tout puissans*, forment une phrase presque barbare.

(3) Ils seront criminels, ou seront innocens.

Racine après ce vers, en avoit placé huit autres, qu'il supprima depuis:

Aussi, quand jusqu'à vous j'osai porter ma flamme,
Vos yeux seuls imprimoient la terreur dans mon ame;
Et je craignois bien plus d'offenser vos appas,
Que le courroux des dieux que je n'offensois pas.

ANTIGONE.

Autant que votre amour votre erreur est extrême:

Que le ciel à son gré de ma perte dispose, (1)
J'en chérirai toujours et l'une et l'autre cause,
Glorieux de mourir pour le sang de mes rois,
Et plus heureux encor de mourir sous vos lois.
Aussi bien que ferois-je en ce commun naufrage?
Pourrois-je me résoudre à vivre davantage?
En vain les dieux voudroient différer mon trépas,
Mon désespoir feroit ce qu'ils ne feroient pas.
Mais peut-être, après tout, notre frayeur est vaine; (2)
Attendons..... Mais voici Polynice et la reine.

SCENE III.

JOCASTE, POLYNICE, ANTIGONE, HEMON.

POLYNICE.

MADAME, au nom des dieux, cessez de m'arrêter: (3)

Et vous les offensiez beaucoup plus que moi-même.
Quelque rigueur pour vous qui parût dans mes yeux,
Hélas, ils approuvoient ce qui fâchoit les dieux!
Que le ciel etc.

(1) Que le ciel a son gré de ma perte dispose,

On dit bien disposer du sort, de la vie, de la fortune, du temps de quelqu'un, mais non pas *disposer de sa perte.*

(2) Mais peut-être, après tout, notre frayeur est vaine;

VARIANTE.

Mais peut-être, en ce point, notre frayeur est vaine.

(3) Madame, au nom des dieux, cessez de m'arrêter:

Polynice entre sur la scène comme madame Pernelle dans le Tartufe, en disant qu'il veut s'en aller, en se plaignant de tout le monde. D'après ses discours, on juge qu'il vient d'être

Je vois bien que la paix ne peut s'exécuter.
J'espérois que du ciel la justice infinie
Voudroit se déclarer contre la tyrannie,
Et que, lassé de voir répandre tant de sang, (1)
Il rendroit à chacun son légitime rang;
Mais puisqu'ouvertement il tient pour l'injustice,
Et que des criminels il se rend le complice,
Dois-je encore espérer qu'un peuple révolté,
Quand le ciel est injuste, écoute l'équité?
Dois-je prendre pour juge une troupe insolente,
D'un fier usurpateur ministre violente, (2)
Qui sert mon ennemi par un lâche intérêt,
Et qu'il anime encor, tout éloigné qu'il est?

---

insulté par le peuple; et, dans sa colère, il lui échappe plusieurs maximes violentes et despotiques qui le rendent plus odieux encore que son frère. On sent ici que l'ouvrage est d'un jeune homme, qui n'a supposé Polynice haï des Thébains que pour avoir occasion de lui faire débiter de belles tirades, pleines d'orgueil et d'audace, dans le goût de Corneille. Racine n'a pas songé qu'une pareille supposition détruisoit tout intérêt. L'entrée de Polynice n'a rien de théâtral.

(1) Et que, lassé de voir répandre tant de sang,

En changeant un mot de place, Racine corrigea ce vers, qu'il avoit d'abord arrangé de cette manière :

Et que, lassé de voir tant répandre de sang,

C'est une minutie; mais rien n'est à dédaigner de ce qui concerne le style, et le style de Racine.

(2) D'un fier usurpateur ministre violente,

Ministre est du genre masculin: c'est un de ces adjectifs qui ont usurpé dans notre langue la force et les fonctions du substantif.

La raison n'agit point sur une populace.
De ce peuple déjà j'ai ressenti l'audace;
Et, loin de me reprendre après m'avoir chassé,
Il croit voir un tyran dans un prince offensé.
Comme sur lui l'honneur n'eut jamais de puissance,
Il croit que tout le monde aspire à la vengeance;
De ses inimitiés rien n'arrête le cours;
Quand il hait une fois, il veut haïr toujours.

JOCASTE.

Mais s'il est vrai, mon fils, que ce peuple vous craigne,
Et que tous les Thébains redoutent votre règne,
Pourquoi par tant de sang cherchez-vous à régner
Sur ce peuple endurci que rien ne peut gagner?

POLYNICE.

Est-ce au peuple, Madame, à se choisir un maître?
Sitôt qu'il hait un roi, doit-on cesser de l'être? (1)

---

(1) Sitôt qu'il hait un roi, doit-on cesser de l'être?

Ce vers est embarrassé et incorrect dans la construction *doit-on cesser* est dans un sens général, et signifie : tous les rois doivent-ils cesser de l'être? *Sitôt qu'il hait* est dans un sens particulier : ainsi Polynice semble demander si tous les rois doivent descendre du trône sitôt que le peuple en hait un : question absurde. Racine a voulu dire :

Un roi, dès qu'on le hait, doit-il cesser de l'être?

Ce n'est pas un vers que j'ose substituer à celui de Racine; c'est une manière dont je me sers pour exprimer sa pensée. Du reste, le couplet de Polynice est plein de vigueur et entièrement de l'école de Corneille. Racine pouvoit tout imiter heureusement avec la souplesse de son génie; mais la nature ne l'avoit pas fait pour prendre ce ton-là. Ajoutons que Po-

Sa haine ou son amour, sont-ce les premiers droits
Qui font monter au trône ou descendre les rois? (1)
Que le peuple à son gré nous craigne ou nous chérisse,
Le sang nous met au trône, et non pas son caprice;
Ce que le sang lui donne, il le doit accepter;
Et s'il n'aime son prince, il le doit respecter;

JOCASTE.

Vous serez un tyran haï de vos provinces.

POLYNICE.

Ce nom ne convient pas aux légitimes princes;
De ce titre odieux mes droits me sont garans: (2)
La haine des sujets ne fait pas les tyrans.
Appelez de ce nom Etéocle lui-même.

JOCASTE.

Il est aimé de tous. (3)

---

lynice n'a pas tort : une sédition ne dépouille pas un roi de ses droits ; et quand le souverain ne rempliroit pas tous ses devoirs, le peuple n'est pas pour cela dispensé des siens.

(1) Qui font monter au trône ou descendre les rois?

Ce vers a de la précision; mais c'est aux dépens de la langue. On dit bien *monter au trône;* mais on ne peut pas dire *descendre au trône;* il faut absolument *descendre du trône.*

(2) De ce titre odieux mes droits me sont garans :

Me sont garans, pour dire *me garantissent,* est un véritable barbarisme.

(3) Il est aimé de tous.

Racine ne fait presqu'ici que traduire en vers plus élégans

POLYNICE.

C'est un tyran qu'on aime,
Qui par cent lâchetés tâche à se maintenir
Au rang où par la force il a su parvenir;
Et son orgueil le rend, par un effet contraire,
Esclave de son peuple et tyran de son frère.
Pour commander tout seul il veut bien obéir,
Et se fait mépriser pour me faire haïr.
Ce n'est pas sans sujet qu'on me préfère un traître:
Le peuple aime un esclave, et craint d'avoir un maître.
Mais je croirois trahir la majesté des rois,
Si je faisois le peuple arbitre de mes droits.

JOCASTE.

Ainsi donc la discorde a pour vous tant de charmes!
Vous lassez-vous déjà d'avoir posé les armes?
Ne cesserons-nous point, après tant de malheurs,
Vous, de verser du sang; moi, de verser des pleurs?(1)
N'accorderez-vous rien aux larmes d'une mère?

---

la pensée de Rotrou, chez qui Jocaste dit:

Mais quoi, son règne plaît, le vôtre est redouté!

Polynice répond:

Il a gagné les cœurs, et *moi*, *moins* populaire,
Je tiens indifférent d'être craint ou de plaire.

Jocaste, dans cette scène, montre de la partialité pour Etéocle, et ne s'exprime pas toujours en véritable mère, surtout dans ce vers.

(1) Vous, de verser du sang; moi, de verser des pleurs?

On est surpris que Racine ait payé un tribut si fort au mauvais goût et à la mode. Ces antithèses de *sang* et de *pleurs* sont d'un rhéteur, d'un sophiste, et non pas d'une mère.

Ma fille, s'il se peut, retenez votre frère :
Le cruel pour vous seule avoit de l'amitié.

ANTIGONE.

Ah, si pour vous son ame est sourde à la pitié,
Que pourrois-je espérer d'une amitié passée,
Qu'un long éloignement n'a que trop effacée ?
A peine en sa mémoire ai-je encor quelque rang ;
Il n'aime, il ne se plaît qu'à répandre du sang.(1)
Ne cherchez plus en lui ce prince magnanime,
Ce prince qui montroit tant d'horreur pour le crime,
Dont l'ame généreuse avoit tant de douceur,
Qui respectoit sa mère et chérissoit sa sœur :
La nature pour lui n'est plus qu'une chimère ;
Il méconnoît sa sœur, il méprise sa mère ;
Et l'ingrat, en l'état où son orgueil l'a mis,
Nous croit des étrangers, ou bien des ennemis.

POLYNICE.

N'imputez point ce crime à mon ame affligée ;
Dites plutôt, ma sœur, que vous êtes changée ;
Dites que de mon rang l'injuste usurpateur
M'a su ravir encor l'amitié de ma sœur.
Je vous connois toujours, et suis toujours le même.

ANTIGONE.

Est-ce m'aimer, cruel, autant que je vous aime,
Que d'être inexorable à mes tristes soupirs,

(1) Il n'aime, il ne se plaît qu'à répandre du sang.

VARIANTE.

Et son cœur n'aime plus qu'à répandre du sang.

Et m'exposer encore à tant de déplaisirs ?

POLYNICE.

Mais vous-même, ma sœur, est-ce aimer votre frère
Que de lui faire ici cette injuste prière, (1)
Et me vouloir ravir le sceptre de la main ?
Dieux, qu'est-ce qu'Etéocle a de plus inhumain? (2)
C'est trop favoriser un tyran qui m'outrage.

ANTIGONE.

Non, non, vos intérêts me touchent davantage :
Ne croyez pas mes pleurs perfides à ce point; (3)
Avec vos ennemis ils ne conspirent point.
Cette paix que je veux me seroit un supplice,

---

(1) Que de lui faire ici cette injuste prière.

Luneau de Boisgermain, en substituant *enfin* à *ici*, a imprimé ce vers de cette manière :

Que de lui faire *enfin* cette injuste prière,

Didot, même dans son édition stéréotype, a fait un changement qui n'est pas plus heureux; il a mis *ainsi*. J'ai cru devoir suivre l'édition de 1676, qui, aux avantages déjà cités, joint encore le mérite de ne pas prêter à Racine des adverbes qui, dans cette phrase, ne forment aucun sens.

(2) Dieux, qu'est-ce qu'Etéocle a de plus inhumain?

Racine avoit mis d'abord *moins* au lieu de *plus*, et le vers se lisoit ainsi :

Dieux, qu'est-ce qu'Etéocle a de moins inhumain?

(3) Ne croyez pas mes pleurs perfides à ce point;

Un commentateur prétend que des pleurs ne peuvent être perfides. Non; mais celui ou celle qui les répand peut très-bien l'être; et il est oratoire et poétique d'appliquer aux pleurs le sentiment de la personne qui pleure. Quand on ne sait pas cela, comment ose-t-on commenter Racine ?

S'il

S'il en devoit coûter le sceptre à Polynice ;
Et l'unique faveur, mon frère, où je prétends,
C'est qu'il me soit permis de vous voir plus long-temps.
Seulement quelques jours souffrez que l'on vous voie ;
Et donnez-nous le temps de chercher quelque voie
Qui puisse vous remettre au rang de vos aïeux,
Sans que vous répandiez un sang si précieux.
Pouvez-vous refuser cette grâce légère
Aux larmes d'une sœur, aux soupirs d'une mère ?

JOCASTE.

Mais quelle crainte encor vous peut inquiéter ?
Pourquoi si promptement voulez-vous nous quitter ?
Quoi, ce jour tout entier n'est-il pas de la trêve ? (1)
Dès qu'elle a commencé, faut-il qu'elle s'achève ?
Vous voyez qu'Etéocle a mis les armes bas ;
Il veut que je vous voie, et vous ne voulez pas. (2)

ANTIGONE.

Oui, mon frère, il n'est pas comme vous inflexible :
Aux larmes de sa mère il a paru sensible ;
Nos pleurs ont désarmé sa colère aujourd'hui.

---

(1) Quoi, ce jour tout entier n'est-il pas de la trêve?

VARIANTE.

Ce jour-ci tout entier n'est-il pas de la trêve?

(2) Il veut que je vous voie, et vous ne voulez pas.

La langue exige absolument *et vous ne le voulez pas.* Louis Racine s'est montré bon fils et mauvais grammairien en soutenant le contraire ; mais cette faute corrigée, le vers seroit plus correct, et n'en seroit pas beaucoup meilleur.

Vous l'appelez cruel, vous l'êtes plus que lui. (1)

HÉMON.

Seigneur, rien ne vous presse; et vous pouvez sans peine
Laisser agir encor la princesse et la reine :
Accordez tout ce jour à leur pressant desir;
Voyons si leur dessein ne pourra réussir.
Ne donnez pas la joie au prince votre frère
De dire que, sans vous, la paix se pouvoit faire.
Vous aurez satisfait une mère, une sœur,
Et vous aurez sur-tout satisfait votre honneur.
Mais que veut ce soldat? Son ame est toute émue! (2)

---

(1) Vous l'appelez cruel, vous l'êtes plus que lui.

VARIANTE.

Vous l'appelez tyran, vous l'êtes plus que lui.

Tous ces reproches rendent Polynice désagréable aux spectateurs; l'art vouloit cependant qu'on tournât de son côté l'intérêt, puisqu'il est l'offensé. J'expliquerai cela davantage en parlant des Phéniciennes d'Euripide.

(2) Son ame est toute émue !

Dans toutes les éditions de Racine, *toute* est ainsi imprimé comme l'adjectif d'*ame*. Le seul Didot a corrigé le texte de Racine d'après la règle de l'Académie, en mettant *tout*, adverbe, qui signifie *absolument, entièrement*. Comme il nous paroît évident que Racine avoit écrit *toute*, et que notre objet est de donner le texte pur de Racine, et non pas de le réformer, nous avons eu plus d'égard aux bonnes éditions de ses tragédies qu'au Dictionnaire de l'Académie Française, qui n'avoit encore rien prononcé sur cette matière, dans ce temps-là. Cette remarque est également applicable au second vers de la quatrième scène du premier acte, et au quatrième vers de la page soixante.

SCENE IV.

JOCASTE, POLYNICE, ANTIGONE, HEMON, UN SOLDAT.

LE SOLDAT, *à Polynice.*

SEIGNEUR, on est aux mains, et la trève est rompue:
Créon et les Thébains, par l'ordre de leur roi, (1)
Attaquent votre armée, et violent leur foi.
Le brave Hippomédon s'efforce, en votre absence,
De soutenir leur choc de toute sa puissance.
Par son ordre, Seigneur, je vous viens avertir.

POLYNICE.

Ah, les traîtres! Allons, Hémon, il faut sortir.
(*A la reine.*)
Madame, vous voyez comme il tient sa parole;
Mais il veut le combat, il m'attaque, et j'y vole. (2)

JOCASTE.

Polynice! Mon fils..... Mais il ne m'entend plus:
Aussi bien que mes pleurs, mes cris sont superflus.

---

(1) Créon et les Thébains, par l'ordre de leur roi,

VARIANTE.

Et les Thébains, conduits par Créon et leur roi.

(2) Mais il veut le combat, il m'attaque, et j'y vole.

L'annonce de ce combat réchauffe la scène, et termine l'acte heureusement: c'est une règle générale du théâtre de donner toujours au spectateur, à la fin de chaque acte, quelque motif de crainte ou d'espérance pour l'acte suivant.

Chère Antigone, allez, courez à ce barbare.
Du moins allez prier Hémon qu'il les sépare.
La force m'abandonne, et je n'y puis courir; (1)
Tout ce que je puis faire, hélas, c'est de mourir!

---

(1) La force m'abandonne,

VARIANTE.

Le courage me manque.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCENE I.

JOCASTE, OLYMPE.

JOCASTE.

OLYMPE, va-t-en voir ce funeste spectacle;
Va voir si leur fureur n'a point trouvé d'obstacle,
Si rien n'a pu toucher l'un ou l'autre parti.
On dit qu'à ce dessein Ménécée est sorti.

OLYMPE.

Je ne sais quel dessein animoit son courage;
Une héroïque ardeur brilloit sur son visage;
Mais vous devez, Madame, espérer jusqu'au bout.

JOCASTE.

Va tout voir, chère Olympe, et me viens dire tout;
Eclaircis promptement ma triste inquiétude. (1)

OLYMPE.

Mais vous dois-je laisser en cette solitude?

(1) Eclaircis promptement ma triste inquiétude.

Eclaircir une inquiétude, est une métaphore peu juste qui n'a point été admise dans la langue, comme la plupart de celles que Racine a créées.

JOCASTE.

Va : je veux être seule en l'état où je suis ;
Si toutefois on peut l'être avec tant d'ennuis. (1)

SCENE II.

JOCASTE *seule.*

DURERONT-ILS toujours ces ennuis si funestes ?
N'épuiseront-ils point les vengeances célestes ?
Me feront-ils souffrir tant de cruels trépas, (2)
Sans jamais au tombeau précipiter mes pas ?
O ciel, que tes rigueurs seroient peu redoutables,
Si la foudre d'abord accabloit les coupables !

---

(1) Si toutefois on peut l'être avec tant d'ennuis.

VARIANTE.

Si pourtant on peut l'être avecque tant d'ennuis.

Les deux manières sont également défectueuses ; il semble même que la première étoit moins mauvaise ; elle n'avoit que le défaut de faire *avecque* de trois syllabes, ce que l'usage autorisoit encore à cette époque ; dans la seconde manière que Racine préféra, le vers manque de césure, ce qui est un vice plus considérable.

(2) Tant de cruels trépas,

Trépas n'est pas usité au pluriel ; mais peut-être n'y auroit-il pas d'inconvénient à lui laisser en poésie les deux nombres, pour la commodité de la versification. Cependant Racine, dans ses bonnes pièces, s'étant abstenu de cette licence, paroît l'avoir condamnée ; et le plus sûr est d'imiter son exemple. Il faut toujours prendre garde d'encourager la négligence du poète, sous prétexte d'enrichir la langue poétique.

Et que tes châtimens paroissent infinis,
Quand tu laisses la vie à ceux que tu punis!
Tu ne l'ignores pas : depuis le jour infame,
Où de mon propre fils je me trouvai la femme, (1)
Le moindre des tourmens que mon cœur a soufferts
Egale tous les maux que l'on souffre aux enfers.
Et toutefois, ô Dieux, un crime involontaire
Devoit-il attirer toute votre colère ?
Le connoissois-je, hélas, ce fils infortuné?
Vous-même dans mes bras vous l'avez amené. (2)
C'est vous dont la rigueur m'ouvrit ce précipice.

---

(1) Depuis le jour infame,
Où de mon propre fils je me trouvai la femme,

Ces vers ne riment pas bien à l'oreille ; le style en est désagréable. *Le jour* n'est jamais *infame ;* il peut être heureux ou malheureux. *Je me trouvai la femme,* est un tour foible pour une idée si affreuse, qu'il falloit toujours écarter. Le défaut de ce sujet, pour nous autres modernes, c'est de n'offrir que des objets qui choquent nos mœurs : de tous côtés l'inceste, une mère épouse de son fils, des fils qui sont les frères de leur père; en un mot, des aventures aussi dégoûtantes que terribles. Dans *Œdipe,* la pièce finit quand le crime est connu. *Les Frères ennemis,* au contraire, sont la suite de cette abomination : on n'y est occupé que de cette horrible famille. Il est presque impossible que de tels personnages nous intéressent.

(2) Le connoissois-je, hélas, ce fils infortuné?
Vous-même dans mes bras vous l'avez amené.

Racine avoit d'abord fait le dernier de ces deux vers moins heureusement, en le liant ainsi au premier :

Le connoissois-je, hélas, ce fils infortuné,
Lorsque *dedans* mes bras vous l'avez amené?

Voilà de ces grands dieux la suprême justice : (1)
Jusques au bord du crime ils conduisent nos pas ;
Ils nous le font commettre, et ne l'excusent pas ! (2)
Prennent-ils donc plaisir à faire des coupables,
Afin d'en faire après d'illustres misérables ?

---

(1) Voilà de ces grands dieux la suprême justice :

Voilà un exemple de ces pensées hardies dont Voltaire a fait l'ornement de ses pièces, et dont Racine depuis s'est abstenu comme d'un défaut. Le grand poète s'en est corrigé, parce qu'il aspiroit à la perfection ; l'homme d'esprit l'a recherché, parce qu'il ne vouloit que briller.

(2) Jusques au bord du crime ils conduisent nos pas ;
Ils nous le font commettre, et ne l'excusent pas !

Voltaire a dit avec plus de précision et de force :

Impitoyables dieux, mes crimes sont les vôtres,
Et vous m'en punissez !

ŒDIP., Act. V, Sc. 4.

Louis Racine me paroît s'être trompé, lorsqu'il a vanté ce monologue comme digne de l'auteur de Phèdre : ce n'est qu'une déclamation contre la fatalité, bien inférieure à celle qu'on trouve sur le même sujet dans la cinquième scène du troisième acte de l'Œdipe de Corneille. Les monologues étoient alors fort à la mode ; ils plaisoient beaucoup aux comédiens, qui étaloient dans ces morceaux brillans tout le charlatanisme de leur débit ampoulé et chantant. Le public se laissoit aisément séduire à cette vaine pompe. Racine l'accoutuma depuis à n'aimer dans le poète comme dans l'acteur, que ce qui est naturel et vrai. Au reste, la fatalité des anciens avoit quelque rapport avec la doctrine terrible et désolante de Port-Royal, dont Racine avoit été nourri. La prédestination est une sorte de fatalité ; et ce n'est que par des sophismes subtils qu'on peut concilier et la justice divine, et la liberté humaine, avec ce système.

Et ne peuvent-ils point, quand ils sont en courroux,
Chercher des criminels à qui le crime est doux?

SCENE III.

JOCASTE, ANTIGONE.

JOCASTE.

Hé bien, en est-ce fait? L'un ou l'autre perfide
Vient-il d'exécuter son noble parricide?
Parlez, parlez, ma fille.

ANTIGONE.

Ah, Madame, en effet
L'oracle est accompli, le ciel est satisfait.

JOCASTE.

Quoi, mes deux fils sont morts?

ANTIGONE.

Un autre sang, Madame,
Rend la paix à l'état, et le calme à votre âme;
Un sang digne des rois dont il est découlé,
Un héros pour l'état s'est lui-même immolé. (1)

---

(1) Un sang digne des rois dont il est découlé,
Un héros pour l'état s'est lui-même immolé.

VARIANTE.

Un sang digne des rois dont il est découlé,
Pour l'état et pour nous s'est lui-même immolé.

Découler se dit mieux au figuré qu'au propre. Ce qui est encore plus important à remarquer, c'est qu'on ne peut pas

Je courois pour fléchir Hémon et Polynice;
Ils étoient déjà loin, avant que je sortisse:
Ils ne m'entendoient plus; et mes cris douloureux
Vainement par leur nom les rappeloient tous deux.
Ils ont tous deux volé vers le champ de bataille;
Et moi, je suis montée au haut de la muraille,
D'où le peuple étonné regardoit, comme moi,
L'approche d'un combat qui le glaçoit d'effroi.
A cet instant fatal, le dernier de nos princes,
L'honneur de notre sang, l'espoir de nos provinces,
Ménécée, en un mot, digne frère d'Hémon,
Et trop indigne aussi d'être fils de Créon, (1)
De l'amour du pays montrant son âme atteinte,
Au milieu des deux camps s'est avancé sans crainte;
Et se faisant ouïr des Grecs et des Thébains:
« Arrêtez, a-t-il dit, arrêtez, inhumains! »

---

dire en français qu'*un sang s'immole*. Racine avoit voulu sauver l'impropriété de cette métaphore, en mettant au second vers *un héros :* à cet égard, la seconde manière est préférable, quoiqu'elle ne soit pas encore satisfaisante. On ne peut pas non plus approuver la répétition du mot *sang* qui se trouve placé deux vers plus haut.

(1) Et trop indigne aussi d'être fils de Créon,

C'est un latinisme dont Racine vouloit enrichir notre langue. *Indignus* en latin se prend très-souvent en bonne part:

Flebilis indignos elegeia solve capillos,

dit Ovide, dans son élégie sur la mort de Tibulle; mais en français, dans le style sérieux, *indigne* a presque toujours un mauvais sens. Peut-être faudroit-il laisser à nos poètes la liberté de l'employer, même en bonne part? L'usage que fait ici Racine de ce mot *indigne*, me paroît heureux.

Ces mots impérieux n'ont point trouvé d'obstacle : (1)
Les soldats, étonnés de ce nouveau spectacle,
De leur noire fureur ont suspendu le cours ;
Et ce prince aussitôt poursuivant son discours :
« Apprenez, a-t-il dit, l'arrêt des destinées,
» Par qui vous allez voir vos misères bornées.
» Je suis le dernier sang de vos rois descendu,
» Qui par l'ordre des dieux doit être répandu.
» Recevez donc ce sang que ma main va répandre ;
» Et recevez la paix, où vous n'osiez prétendre. »
Il se tait, et se frappe en achevant ces mots ; (2)
Et les Thébains, voyant expirer ce héros,
Comme si leur salut devenoit leur supplice,
Regardent en tremblant ce noble sacrifice.
J'ai vu le triste Hémon abandonner son rang
Pour venir embrasser ce frère tout en sang.
Créon, à son exemple, a jeté bas les armes,

---

(1) Ces mots impérieux n'ont point trouvé d'obstacle :

Des mots impérieux qui ne trouvent point d'obstacle ; cette hardiesse feroit un meilleur effet, si au lieu de *mots impérieux*, périphrase foible et peu élégante, il y avoit une expression plus énergique et plus précise.

(2) Il se tait, et se frappe en achevant ces mots ;

Ce récit n'est pas dépourvu de noblesse et de chaleur ; mais le sacrifice de Ménécée est de l'héroïsme en pure perte ; l'oracle et son accomplissement ne sont que du remplissage, et cette victime illustre demandée par les dieux, ne produit aucun effet. Racine a puisé cet épisode dans Euripide ; mais dans le poète grec, c'est le devin Tirésias qui demande le sang de Ménécée pour punir l'ambition de son père Créon.

Et vers ce fils mourant est venu tout en larmes;
Et l'un et l'autre camp les voyant retirés,
Ont quitté le combat, et se sont séparés.
Et moi, le cœur tremblant, et l'âme toute émue,
D'un si funeste objet j'ai détourné la vue,
De ce prince admirant l'héroïque fureur.

JOCASTE.

Comme vous je l'admire, et j'en frémis d'horreur.
Est-il possible, ô Dieux, qu'après ce grand miracle
Le repos des Thébains trouve encor quelqu'obstacle?
Cet illustre trépas ne peut-il vous calmer,
Puisque même mes fils s'en laissent désarmer?
La refuserez-vous cette noble victime?
Si la vertu vous touche autant que fait le crime,
Si vous donnez les prix comme vous punissez,
Quels crimes par ce sang ne seront effacés?

ANTIGONE.

Oui, oui, cette vertu sera récompensée;
Les dieux sont trop payés du sang de Ménécée;
Et le sang d'un héros, auprès des immortels,
Vaut seul plus que celui de mille criminels. (1)

---

(1) Vaut seul plus que celui de mille criminels.

Après ce vers, on en lisoit quatre autres que Racine supprima dans les éditions suivantes:

Ce sont eux dont la main suspend la barbarie
De deux camps animés d'une égale furie;
Et si de tant de sang ils n'étoient point lassés,
A leur bouillante rage ils les auroient laissés.

JOCASTE.

Connoissez mieux du ciel la vengeance fatale : (1)
Toujours à ma douleur il met quelqu'intervalle ;
Mais, hélas, quand sa main semble me secourir,
C'est alors qu'il s'apprête à me faire périr.
Il a mis, cette nuit, quelque fin à mes larmes,
Afin qu'à mon réveil je visse tout en armes.
S'il me flatte aussitôt de quelqu'espoir de paix,
Un oracle cruel me l'ôte pour jamais.
Il m'amène mon fils ; il veut que je le voie ;
Mais, hélas, combien cher me vend-il cette joie ! (2)
Ce fils est insensible et ne m'écoute pas ;
Et soudain il me l'ôte et l'engage aux combats.
Ainsi, toujours cruel, et toujours en colère,
Il feint de s'appaiser, et devient plus sévère ;
Il n'interrompt ses coups que pour les redoubler,
Et retire son bras pour me mieux accabler.

---

(1) Connoissez mieux du ciel la vengeance fatale :

Les détails de cette vengeance dans lesquels entre Jocaste sont trop subtils ; ses observations sont froides, et tout le couplet est à-peu-près inutile. Racine imite ici mal-à-propos la manière de Corneille qui fait raisonner ses personnages dans la passion.

(2) Mais, hélas, combien cher me vend-il cette joie !

VARIANTE.

Mais combien chèrement me vend-il cette joie !

La correction n'est pas heureuse : *combien cher* ne vaut pas beaucoup mieux que *combien chèrement ;* et l'adverbe *combien* ne fait pas meilleure figure avec *cher* qu'avec *chèrement.*

ANTIGONE.

Madame, espérons tout de ce dernier miracle.

JOCASTE.

La haine de mes fils est un trop grand obstacle. (1)
Polynice endurci n'écoute que ses droits;
Du peuple et de Créon l'autre écoute la voix,
Oui, du lâche Créon! Cette âme intéressée
Nous ravit tout le fruit du sang de Ménécée:
En vain pour nous sauver ce grand prince se perd,
Le père nous nuit plus que le fils ne nous sert.
De deux jeunes héros cet infidèle père.....

ANTIGONE.

Ah, le voici, Madame, avec le roi mon frère.

---

(1) La haine de mes fils est un trop grand obstacle.

On trouve, dans les éditions antérieures à celle de 1676, quatre vers qui suivent celui-ci, et que l'auteur retrancha depuis:

> En vain tous les mortels s'épuiseroient le flanc,
> Ils se veulent baigner dedans leur propre sang.
> Tous deux voulant régner, il faut que l'un périsse:
> L'un a pour lui le peuple, et l'autre la justice.

Observez aussi que ces rimes de *miracle* et *obstacle*, de *spectacle* et *obstacle*, répétées dans la même scène, font un mauvais effet. Il y a dans cette pièce beaucoup de répétitions, de négligences, de foiblesse, que je m'abstiens de relever par égard pour l'écrivain qui depuis porta si loin la perfection du style. C'est dans ses chefs-d'œuvre qu'il faut être sévère: il me suffit d'avoir averti que la Thébaïde étoit en général très-foiblement écrite.

SCENE IV.

JOCASTE, ETEOCLE, ANTIGONE, CREON.

JOCASTE.

Mon fils, c'est donc ainsi que l'on garde sa foi?

ÉTÉOCLE.

Madame, ce combat n'est point venu de moi,
Mais de quelques soldats, tant d'Argos que des nôtres,
Qui, s'étant querellés les uns avec les autres,
Ont insensiblement tout le corps ébranlé, (1)
Et fait un grand combat d'un simple démêlé.
La bataille sans doute alloit être cruelle,
Et son événement vuidoit notre querelle,
Quand du fils de Créon l'héroïque trépas
De tous les combattans a retenu le bras. (2)
Ce prince, le dernier de la race royale,
S'est appliqué des dieux la réponse fatale;

(1) Ont insensiblement tout le corps ébranlé,

Cette inversion dure est bannie des bons vers. Un des défauts de notre langue poétique est d'avoir peu d'inversions. Nos excellens poètes ont marché avec ces entraves; vouloir s'en affranchir, ce n'est pas enrichir la langue, c'est la défigurer; c'est une preuve de foiblesse et non pas de génie.

(2) De tous les combattans a retenu le bras.

VARIANTE.

Des Thébains et des Grecs a retenu le bras.

Et lui-même à la mort il s'est précipité,
De l'amour du pays noblement transporté.

JOCASTE.

Ah, si le seul amour qu'il eut pour sa patrie
Le rendit insensible aux douceurs de la vie,
Mon fils, ce même amour ne peut-il seulement
De votre ambition vaincre l'emportement?
Un exemple si beau vous invite à le suivre.
Il ne faudra cesser de régner ni de vivre :
Vous pouvez, en cédant un peu de votre rang,
Faire plus qu'il n'a fait en versant tout son sang.
Il ne faut que cesser de haïr votre frère;
Vous ferez beaucoup plus que sa mort n'a su faire.
O Dieux, aimer un frère, est-ce un plus grand effort
Que de haïr la vie et courir à la mort?
Et doit-il être enfin plus facile en un autre,
De répandre son sang, qu'en vous d'aimer le vôtre?

ÉTÉOCLE.

Son illustre vertu me charme comme vous;
Et d'un si beau trépas je suis même jaloux.
Et toutefois, Madame, il faut que je vous die
Qu'un trône est plus pénible à quitter que la vie:
La gloire bien souvent nous porte à la haïr;
Mais peu de souverains font gloire d'obéir.
Les dieux vouloient son sang; et ce prince, sans crime,
Ne pouvoit à l'état refuser sa victime;
Mais ce même pays, qui demandoit son sang,
Demande que je règne, et m'attache à mon rang.
Jusqu'à ce qu'il m'en ôte, il faut que j'y demeure.

Il

Il n'a qu'à prononcer, j'obéirai sur l'heure;
Et Thèbes me verra, pour appaiser son sort,
Et descendre du trône, et courir à la mort.

CRÉON.

Ah, Ménécée est mort, le ciel n'en veut point d'autre!
Laissez couler son sang, sans y mêler le vôtre; (1)
Et puisqu'il l'a versé pour nous donner la paix,
Accordez-la, Seigneur, à nos justes souhaits.

ÉTÉOCLE.

Hé quoi, même Créon pour la paix se déclare!

CRÉON.

Pour avoir trop aimé cette guerre barbare,
Vous voyez les malheurs où le ciel m'a plongé:
Mon fils est mort, Seigneur.

ÉTÉOCLE.

Il faut qu'il soit vengé.

CRÉON.

Sur qui me vengerois-je en ce malheur extrême?

ÉTÉOCLE.

Vos ennemis, Créon, sont ceux de Thèbes même;
Vengez-la, vengez-vous.

CRÉON.

Ah, dans ses ennemis

(1) Laissez couler son sang, sans y mêler le vôtre;

VARIANTE.

Faites servir son sang, sans y joindre le vôtre.

Je trouve votre frère, et je trouve mon fils! (1)
Dois-je verser mon sang, ou répandre le vôtre?
Et dois-je perdre un fils pour en venger un autre?
Seigneur, mon sang m'est cher, le vôtre m'est sacré;
Serai-je sacrilége, ou bien dénaturé?
Souillerai-je ma main d'un sang que je révère?
Serai-je parricide, afin d'être bon père?
Un si cruel secours ne me peut soulager;
Et ce seroit me perdre au lieu de me venger.
Tout le soulagement où ma douleur aspire,
C'est qu'au moins mes malheurs servent à votre empire.
Je me consolerai, si ce fils que je plains
Assure par sa mort le repos des Thébains.
Le ciel promet la paix au sang de Ménécée;
Achevez-la, Seigneur, mon fils l'a commencée;
Accordez-lui ce prix qu'il en a prétendu;
Et que son sang en vain ne soit pas répandu.

JOCASTE.

Non, puisqu'à nos malheurs vous devenez sensible,
Au sang de Ménécée il n'est rien d'impossible.
Que Thèbes se rassure après ce grand effort:
Puisqu'il change votre âme, il changera son sort.

---

(1) Je trouve votre frère, et je trouve mon fils!

Il manquoit à Créon, pour se rendre tout-à-fait odieux, d'être hypocrite en pure perte : on sait qu'il n'aime pas son fils Hémon qui est son rival, et qu'il déteste Polynice qui s'oppose à ses vues ambitieuses. Il y a une dissimulation, une profondeur de scélératesse qui est théâtrale; mais l'hypocrisie de Créon est ignoble et froide.

La paix dès ce moment n'est plus désespérée :
Puisque Créon la veut, je la tiens assurée.
Bientôt ces cœurs de fer se verront adoucis :
Le vainqueur de Créon peut bien vaincre mes fils. (1)
(*A Etéocle.*)
Qu'un si grand changement vous désarme et vous touche;
Quittez, mon fils, quittez cette haine farouche ;
Soulagez une mère, et consolez Créon ;
Rendez-moi Polynice, et lui rendez Hémon.

ÉTÉOCLE.

Mais enfin c'est vouloir que je m'impose un maître.
Vous ne l'ignorez pas, Polynice veut l'être ;
Il demande surtout le pouvoir souverain,
Et ne veut revenir que le sceptre à la main.

SCENE V.

JOCASTE, ETEOCLE, ANTIGONE, CREON, ATTALE.

ATTALE, *à Etéocle.*

POLYNICE, Seigneur, demande une entrevue.
C'est ce que d'un hérault nous apprend la venue.

---

(1) Le vainqueur de Créon peut bien vaincre mes fils.

Quel est ce *vainqueur de Créon?* Quand on peut faire une pareille question, le vers pèche contre la clarté. Ce *vainqueur de Créon,* c'est le sang de Ménécée qui a vaincu l'horreur de Créon pour la paix; et Jocaste suppose que ce sang peut produire le même effet dans le cœur des deux frères.

Il vous offre, Seigneur, ou de venir ici,
Ou d'attendre en son camp.

CRÉON.

Peut-être qu'adouci
Il songe à terminer une guerre si lente, (1)
Et son ambition n'est plus si violente.
Par ce dernier combat il apprend aujourd'hui
Que vous êtes au moins aussi puissant que lui.
Les Grecs même sont las de servir sa colère;
Et j'ai su, depuis peu, que le roi son beau-père,
Préférant à la guerre un solide repos,
Se réserve Mycène, et le fait roi d'Argos.
Tout courageux qu'il est, sans doute il ne souhaite
Que de faire en effet une honnête retraite. (2)

---

(1) Il vous offre, Seigneur, ou de venir ici,
Ou d'attendre en son camp.

CRÉON.

Peut-être qu'adouci
Il songe à terminer une guerre si lente,

VARIANTE.

On ne dit pas pourquoi; mais il s'engage aussi
De vous attendre au camp ou de venir ici.

CRÉON.

Sans doute qu'il est las d'une guerre si lente, etc.

(2) Que de faire en effet une honnête retraite.

Faire une honnête retraite est du style commun et familier de la comédie. Les héros tragiques doivent parler un langage plus relevé; mais il y a un autre écueil à éviter, c'est l'emphase, le galimatias, les hyperboles. Le simple et le naturel, même dans la tragédie, valent encore mieux que l'abus de la poésie et des figures : Racine, même dans ses bons ouvrages, s'est permis quelques vers au-dessous du style tragique; cependant, qui sut mieux que lui être poète ? Mais il ne vouloit l'être qu'à propos.

Puisqu'il s'offre à vous voir, croyez qu'il veut la paix.
Ce jour la doit conclure, ou la rompre à jamais.
Tâchez dans ce dessein de l'affermir vous-même;
Et lui promettez tout, hormis le diadême. (1)

ÉTÉOCLE.

Hormis le diadême il ne demande rien.

JOCASTE.

Mais voyez-le du moins.

CRÉON.

Oui, puisqu'il le veut bien:
Vous ferez plus tout seul que nous ne saurions faire;
Et le sang reprendra son empire ordinaire.

ÉTÉOCLE.

Allons donc le chercher. (2)

---

(1) Et lui promettez tout, hormis le diadême.

Ce vers fait assez connoître que Créon n'exhorte Etéocle à la paix que pour irriter dans son âme le desir de la guerre; mais en général toute la politique de Créon est un peu embrouillée dans la pièce, parce qu'elle est fausse et n'a point de plan. Créon ne peut raisonnablement se flatter que les deux frères se donnent mutuellement la mort; cependant il n'y a que ce hasard qui puisse le placer sur le trône. On s'étonne mal à propos que Jocaste et Antigone soient dupes de la dissimulation de ce fourbe; il faudroit s'étonner au contraire que deux princesses vertueuses fussent capables de pénétrer les replis d'un cœur si corrompu.

(2) Allons donc le chercher.

Etéocle soupçonne le dessein de Polynice : la haine est aussi clairvoyante que l'amour; et dans l'impatience d'en venir aux

JOCASTE.

Mon fils, au nom des dieux,
Attendez-le plutôt, voyez-le dans ces lieux.

ÉTÉOCLE.

Hé bien, Madame, hé bien, qu'il vienne, et qu'on lui donn
Toutes les sûretés qu'il faut pour sa personne!
Allons.

ANTIGONE.

Ah, si ce jour rend la paix aux Thébains,
Elle sera, Créon, l'ouvrage de vos mains.

SCENE VI.

CREON, ATTALE.

CRÉON.

L'INTÉRÊT des Thébains n'est pas ce qui vous touche,

---

mains avec son frère, il veut l'aller chercher. Luneau de Boisgermain, qui n'a pas pénétré l'esprit de cet hémistiche, est presque scandalisé qu'Étéocle propose d'aller chercher son frère; il trouve cette politesse trop forte! *Qu'il consente à le voir,* dit-il, *c'est déjà beaucoup; mais l'aller chercher, c'est beaucoup trop.* Cet homme n'étoit point fait pour commenter Racine. Au reste, ce message de Polynice vient fort à propos, car l'action languissoit. Il n'y a que les deux frères qui échauffent un peu la scène; les autres personnages sont froids; et Jocaste elle-même, quoique souvent éloquente et pathétique, n'agit que par des conseils, des exhortations, des prières, qui ne peuvent être que monotones.

Dédaigneuse princesse; et cette âme farouche,
Qui semble me flatter après tant de mépris,
Songe moins à la paix qu'au retour de mon fils.
Mais nous verrons bientôt si la fière Antigone
Aussi bien que mon cœur dédaignera le trône;
Nous verrons, quand les dieux m'auront fait votre roi,
Si ce fils bienheureux l'emportera sur moi.

ATTALE.

Et qui n'admireroit un changement si rare?
Créon même, Créon pour la paix se déclare! (1)

CRÉON.

Tu crois donc que la paix est l'objet de mes soins?

ATTALE.

Oui, je le crois, Seigneur, quand j'y pensois le moins;
Et voyant qu'en effet ce beau soin vous anime,
J'admire à tous momens cet effort magnanime
Qui vous fait mettre enfin cette haine au tombeau.
Ménécée, en mourant, n'a rien fait de plus beau.
Et qui peut immoler sa haine à sa patrie
Lui pourroit bien aussi sacrifier sa vie.

CRÉON.

Ah, sans doute, qui peut, d'un généreux effort,

(1) Et qui n'admireroit un changement si rare?
Créon même, Créon pour la paix se déclare!

VARIANTE.

Et qui n'admireroit un changement si rare,
De voir que ce grand cœur à la paix se déclare?

Aimer son ennemi, peut bien aimer la mort. (1)
Quoi, je négligerois le soin de ma vengeance,
Et de mon ennemi je prendrois la défense!
De la mort de mon fils, Polynice est l'auteur,
Et moi je deviendrois son lâche protecteur!
Quand je renoncerois à cette haine extrême,
Pourrois-je bien cesser d'aimer le diadême?
Non, non: tu me verras d'une constante ardeur,
Haïr mes ennemis, et chérir ma grandeur.
Le trône fit toujours mes ardeurs les plus chères: (2)
Je rougis d'obéir où régnèrent mes pères;
Je brûle de me voir au rang de mes aïeux, (3)
Et je l'envisageai dès que j'ouvris les yeux.
Surtout depuis deux ans, ce noble soin m'inspire;
Je ne fais point de pas qui ne tende à l'Empire:
Des princes mes neveux j'entretiens la fureur,
Et mon ambition autorise la leur.

---

(1) Ah, sans doute, qui peut, d'un généreux effort,
Aimer son ennemi, peut bien aimer la mort.

Dans quelques éditions, après ces deux vers on trouve ceux-ci :

Et j'abandonnerois avec bien moins de peine
Le soin de mon salut, que celui de ma haine.
J'assurerois ma gloire en courant au trépas;
Mais on la perd, Attale, en ne se vengeant pas.
Quoi, je négligerois etc.

(2) Le trône fit toujours mes ardeurs les plus chères :
Ardeurs est impropre, et *les plus chères* est insipide.

(3) Je brûle de me voir au rang de mes aïeux,

VARIANTE.

Tout mon sang me conduit au rang de mes aïeux.

D'Etéocle d'abord j'appuyai l'injustice ;
Je lui fis refuser le trône à Polynice. (1)
Tu sais que je pensois dès-lors à m'y placer ;
Et je l'y mis, Attale, afin de l'en chasser. (2)

ATTALE.

Mais, Seigneur, si la guerre eut pour vous tant de charmes,
D'où vient que de leurs mains vous arrachez les armes?
Et puisque leur discorde est l'objet de vos vœux,
Pourquoi, par vos conseils, vont-ils se voir tous deux ? (3)

CRÉON.

Plus qu'à mes ennemis la guerre m'est mortelle,
Et le courroux du ciel me la rend trop cruelle :
Il s'arme contre moi de mon propre dessein ;
Il se sert de mon bras pour me percer le sein.
La guerre s'allumoit, lorsque, pour mon supplice,
Hémon m'abandonna pour servir Polynice ;
Les deux frères par moi devinrent ennemis ;
Et je devins, Attale, ennemi de mon fils.
Enfin, ce même jour, je fais rompre la trève,

---

(1) Je lui fis refuser le trône à Polynice.

VARIANTE.

Je lui fis refuser l'empire à Polynice.

(2) Et je l'y mis, Attale, afin de l'en chasser.

VARIANTE.

Et je le mis au trône, afin de l'en chasser.

(3) Pourquoi, par vos conseils, vont-ils se voir tous deux ?

VARIANTE.

Pourquoi, par vos conseils, s'embrassent-ils tous deux

J'excite le soldat, tout le camp se soulève,
On se bat; et voilà qu'un fils désespéré
Meurt, et rompt un combat que j'ai tant préparé.
Mais il me reste un fils; et je sens que je l'aime
Tout rebelle qu'il est, et tout mon rival même.
Sans le perdre, je veux perdre mes ennemis.
Il m'en coûteroit trop s'il m'en coûtoit deux fils.
Des deux princes, d'ailleurs, la haine est trop puissante;
Ne crois pas qu'à la paix jamais elle consente.
Moi-même je saurai si bien l'envenimer,
Qu'ils périront tous deux plutôt que de s'aimer.
Les autres ennemis n'ont que de courtes haines;
Mais quand de la nature on a brisé les chaînes,
Cher Attale, il n'est rien qui puisse réunir
Ceux que des nœuds si forts n'ont pas su retenir.
L'on hait avec excès lorsque l'on hait un frère;
Mais leur éloignement ralentit leur colère:
Quelque haine qu'on ait contre un fier ennemi, (1)
Quand il est loin de nous, on la perd à demi.

---

(1) Quelque haine qu'on ait contre un fier ennemi, etc.

VARIANTE.

Quelque haine qu'on ait pour un fier ennemi, etc.

C'est la même pensée qu'on va bientôt voir exprimée avec plus d'énergie dans ce beau vers :

Qu'on hait un ennemi quand il est près de nous !

En employant d'avance, en retournant cette idée Racine paroît l'avoir affoiblie : il ne faut ni répéter, ni délayer un sentiment, si l'on veut qu'il produise de l'effet. Etéocle frappe moins quand il redit, quoiqu'avec plus de force, ce que Créon avoit dit avant lui.

Ne t'étonne donc plus si je veux qu'ils se voient :
Je veux qu'en se voyant leurs fureurs se déploient;
Que rappelant leur haine, au lieu de la chasser,
Ils s'étouffent, Attale, en voulant s'embrasser. (1)

ATTALE.

Vous n'avez plus, Seigneur, à craindre que vous-même :
On porte ses remords avec le diadême. (2)

CRÉON.

Quand on est sur le trône, on a bien d'autres soins;
Et les remords sont ceux qui nous pèsent le moins.
Du plaisir de régner une âme possédée,
De tout le temps passé détourne son idée;
Et de tout autre objet un esprit éloigné
Croit n'avoir point vécu tant qu'il n'a point régné.
Mais allons. Le remords n'est pas ce qui me touche, (3)

---

(1) Ils s'étouffent, Attale, en voulant s'embrasser.

C'est là le germe de ce vers excellent que Racine mit depuis dans la bouche de Néron.

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.
BRITANN., Act. IV, Sc. 3.

(2) On porte ses remords avec le diadème.

Mauvais *concetti* dans le goût du temps. Ces puérilités paroissoient alors ingénieuses; elles ne sont plus que ridicules. D'autres défauts encore plus choquans sont devenus à la mode. Racine ne sacrifia pas long-temps à ce mauvais goût. Il faut lui pardonner ces légères complaisances pour son siècle, puisque c'est lui qui l'a corrigé.

(3) . . . Le remords n'est pas ce qui me touche,

Créon, malgré son ambition et son amour, n'est qu'un

Et je n'ai plus un cœur que le crime effarouche :
Tous les premiers forfaits coûtent quelques efforts ;
Mais, Attale, on commet les seconds sans remords.

---

scélérat froid et dégoûtant, qui ne rachète point par la profondeur des vues et la hardiesse de l'entreprise, ce qu'il y a d'odieux dans son caractère. Tout cet acte est vuide d'action et plein de vains discours.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCENE I.

ETEOCLE, CREON.

ÉTÉOCLE.

Oui, Créon, c'est ici qu'il doit bientôt se rendre;
Et tous deux en ce lieu nous le pouvons attendre.
Nous verrons ce qu'il veut; mais je répondrois bien
Que par cette entrevue on n'avancera rien.
Je connois Polynice et son humeur altière; (1)
Je sais bien que sa haine est encor toute entière; (2)
Je ne crois pas qu'on puisse en arrêter le cours;
Et, pour moi, je sens bien que je le hais toujours.

CRÉON.

Mais s'il vous cède enfin la grandeur souveraine,
Vous devez, ce me semble, appaiser votre haine.

ÉTÉOCLE.

Je ne sais si mon cœur s'appaisera jamais:

(1) Je connois Polynice et son humeur altière;

VARIANTE.

Je sais que Polynice est d'une humeur altière.

(2) Je sais bien que sa haine est encor *toute* entière;

Voyez la deuxième note de la page 50.

Ce n'est pas son orgueil, c'est lui seul que je hais. (1)
Nous avons l'un et l'autre une haine obstinée ;
Elle n'est pas, Créon, l'ouvrage d'une année ;
Elle est née avec nous ; et sa noire fureur,
Aussitôt que la vie, entra dans notre cœur.
Nous étions ennemis dès la plus tendre enfance ;
Que dis-je ? Nous l'étions avant notre naissance.
Triste et fatal effet d'un sang incestueux : (2)
Pendant qu'un même sein nous renfermoit tous deux,
Dans les flancs de ma mère une guerre intestine
De nos divisions lui marqua l'origine !
Elles ont, tu le sais, paru dans le berceau,
Et nous suivront peut-être encor dans le tombeau. (3)
On diroit que le ciel, par un arrêt funeste,

---

(1) Ce n'est pas son orgueil, c'est lui seul que je hais.

On remarque dans cette scène un beau développement de la haine d'Etéocle, des traits de force qui décèlent un grand maître, un peintre des passions : le vrai génie lance quelques rayons à travers le chaos du plan et le galimatias dont le dialogue est souvent offusqué. C'est ce qui distingue la Thébaïde de Racine de quelques autres pièces sur le même sujet, mieux faites, il est vrai, mais où l'on n'aperçoit aucunes traces d'un talent supérieur.

(2) Triste et fatal effet d'un sang incestueux :

Ce vers et les trois suivans manquent dans les premières éditions.

(3) Elles ont, tu le sais, paru dès le berceau,
Et nous suivront peut-être encor dans le tombeau.

VARIANTE.

Nous le sommes au trône aussi bien qu'au berceau,
Et le serons peut-être encor dans le tombeau.

Voulut de nos parens punir ainsi l'inceste;
Et que dans notre sang il voulut mettre au jour
Tout ce qu'ont de plus noir et la haine et l'amour.
Et maintenant, Créon, que j'attends sa venue,
Ne crois pas que pour lui ma haine diminue. (1)
Plus il approche, et plus il me semble odieux;
Et sans doute il faudra qu'elle éclate à ses yeux.
J'aurois même regret qu'il me quittât l'empire : (2)
Il faut, il faut qu'il fuie, et non qu'il se retire.
Je ne veux point, Créon, le haïr à moitié;
Et je crains son courroux moins que son amitié.
Je veux, pour donner cours à mon ardente haine,
Que sa fureur au moins autorise la mienne;
Et puisqu'enfin mon cœur ne sauroit se trahir,

---

(1) Ne crois pas que pour lui ma haine diminue.
Plus il approche, et plus il me semble odieux;

VARIANTE.

Ne crois pas que pour lui ma haine diminue.
Plus il approche, et plus il allume ses feux.

Dans toute la tirade on remarque cette exubérance de la jeunesse, qui ne connoît encore ni le choix, ni l'économie. Quintilien aimoit à rencontrer ce défaut dans un élève: *volo se se efferat in adolescente fecunditas.* Etéocle dit trop parce qu'il veut tout dire : il dit ici foiblement ce qu'il dira mieux après. Quand il arrivera à ce vers *qu'on hait un ennemi,* etc., il ne fera que se répéter.

(2) J'aurois même regret qu'il me quittât l'empire :

Quittât, est incorrect; il étoit aisé de mettre à la place *cédât.* Cette faute n'empêche pas que la tirade ne soit pleine de verve et digne du meilleur temps de Racine.

Je veux qu'il me déteste, afin de le haïr.
Tu verras que sa rage est encore la même ;
Et que toujours son cœur aspire au diadême ;
Qu'il m'abhorre toujours, et veut toujours régner ;
Et qu'on peut bien le vaincre, et non pas le gagner.

CRÉON.

Domptez-le donc, Seigneur, s'il demeure inflexible.
Quelque fier qu'il puisse être, il n'est pas invincible ;
Et puisque la raison ne peut rien sur son cœur,
Eprouvez ce que peut un bras toujours vainqueur.
Oui, quoique dans la paix je trouvasse des charmes,
Je serai le premier à reprendre les armes ;
Et si je demandois qu'on en rompît le cours,
Je demande encor plus que vous régniez toujours.
Que la guerre s'enflamme et jamais ne finisse,
S'il faut, avec la paix, recevoir Polynice. (1)
Qu'on ne vous vienne plus vanter un bien si doux ;
La guerre et ses horreurs nous plaisent avec vous.
Tout le peuple thébain vous parle par ma bouche ;

(1) S'il faut, avec la paix, recevoir Polynice.

Après ce vers, Racine en a retranché plusieurs autres qu'il a jugés avec raison foibles et languissans. On lisoit dans les premières éditions :

La paix est trop cruelle *avecque* Polynice :
Sa présence aigriroit les *charmes les plus doux ;*
Et la guerre, Seigneur, nous plaît *avecque* vous.
La rage d'un tyran est une affreuse guerre :
Tout ce qui lui déplaît, il *le porte par terre.*
Du plus beau de leur sang il prive les états,
Et ses moindres rigueurs sont d'horribles combats.
Tout le peuple, etc.

Ne

Ne le soumettez pas à ce prince farouche;
Si la paix se peut faire, il la veut comme moi.
Surtout, si vous l'aimez, conservez-lui son roi.
Cependant écoutez le prince votre frère;
Et, s'il se peut, Seigneur, cachez votre colère;
Feignez ..... Mais quelqu'un vient.

SCENE II.

ETEOCLE, CREON, ATTALE.

ÉTÉOCLE.

Sont-ils bien près d'ici?
Vont-ils venir, Attale?

ATTALE.

Oui, Seigneur, les voici.
Ils ont trouvé d'abord la princesse et la reine,
Et bientôt ils seront dans la chambre prochaine. (1)

ÉTÉOCLE.

Qu'ils entrent. Cette approche excite mon courroux.

(1) Et bientôt ils seront dans la chambre prochaine.

Petit détail trop simple et trop naïf pour la tragédie. Racine, éminemment naturel, n'a pas toujours évité ce défaut, même dans ses chefs-d'œuvre : on y remarque quelques vers au-dessous de la majesté tragique; mais par quels prodiges d'élégance et de poésie ne rachète-t-il pas ces momens de foiblesse! N'oublions jamais que l'excès de simplicité vaut infiniment mieux que l'enflure, le galimatias et la pompe déplacée.

Qu'on hait un ennemi quand il est près de nous! (1)

CRÉON.

Ah, le voici! (*A part.*) Fortune, achève mon ouvrage,
Et livre-les tous deux aux transports de leur rage!

SCENE III.

JOCASTE, ETEOCLE, POLYNICE, ANTIGONE, CREON, HEMON.

JOCASTE. (2)

ME voici donc tantôt au comble de mes vœux, (3)
Puisque déjà le ciel vous rassemble tous deux.
Vous revoyez un frère, après deux ans d'absence,

---

(1) Qu'on hait un ennemi quand il est près de nous!
est un coup de pinceau admirable; mais pour un lecteur attentif, qui a déjà vu, dans les scènes précédentes, ce même trait commenté, paraphrasé, retourné de plusieurs manières par Créon et par Etéocle lui-même, il a bien perdu de sa force.

(2) JOCASTE.

Dans quelques éditions estimées, entr'autres dans l'édition in-4°, et dans celle de Luneau de Boisgermain, on lit :

JOCASTE, *à Etéocle.*

C'est une faute. Il est évident que les premiers vers de cette scène, jusqu'à celui-ci :

Approchez, Etéocle, etc.

s'adressent également aux deux frères.

(3) Me voici donc tantôt au comble de mes vœux,
Tantôt pour *bientôt* est une expression surannée et familière.

Dans ce même palais où vous prîtes naissance;(1)
Et moi, par un bonheur où je n'osois penser,
L'un et l'autre à la fois je vous puis embrasser.
Commencez donc, mes fils, cette union si chère;
Et que chacun de vous reconnoisse son frère.
Tous deux dans votre frère envisagez vos traits;
Mais, pour en mieux juger, voyez-les de plus près.
Surtout que le sang parle et fasse son office. (2)

---

(1) Dans ce même palais où vous prîtes naissance;

Il est mal-adroit à Jocaste de rappeler à ses fils leur naissance, si honteuse et si funeste pour la mère et pour les enfans. Du reste, cette scène est presque la seule où Jocaste soit bien en action et joue un rôle vraiment intéressant. Sa tendresse forme un beau contraste avec la haine des deux frères; et rien ne manqueroit à la beauté de cette situation, si le spectateur pouvoit espérer quelque succès des efforts de cette tendre mère. Mais on est sûr d'avance que tous ses discours sont en pure perte : dès-lors, plus d'intérêt; et d'ailleurs, comment s'intéresser à ces deux hommes également odieux et féroces? Cela n'empêche pas que les détails de la scène ne soient très-beaux, très-éloquens, et que Racine ne s'y montre supérieur à Euripide, à Sénèque, à Rotrou et à tous ceux qui l'ont traitée après lui : on s'en convaincra par les extraits des diverses tragédies composées sur ce sujet. Sans charger mes notes d'une foule de passages que Racine a imités, j'ai pensé qu'on aimeroit mieux les trouver réunis à la suite de sa pièce.

(2) Surtout que le sang parle et fasse son office.

Fasse son office, expression triviale et bourgeoise, qui déplaît davantage dans un si beau moment. C'est dans les situations touchantes et pathétiques, qu'on doit surtout s'attacher à maintenir le style au niveau du sujet, et s'interdire sévère-

Approchez, Étéocle; avancez, Polynice.
Hé quoi, loin d'approcher, vous reculez tous deux!
D'où vient ce sombre accueil et ces regards fâcheux? (1)
N'est-ce point que chacun, d'une âme irrésolue,
Pour saluer son frère attend qu'il le salue;
Et qu'affectant l'honneur de céder le dernier,
L'un ni l'autre ne veut s'embrasser le premier? (2)
Étrange ambition qui n'aspire qu'au crime,
Où le plus furieux passe pour magnanime!
Le vainqueur doit rougir en ce combat honteux;

---

ment tout ce qui est commun et familier. Racine, en quelques endroits de cette magnifique scène, se laisse aller à des négligences qui annoncent la précipitation du travail. La Thébaïde fut presqu'un impromptu : Racine la composa *stans pede in uno ;* l'auteur avoit, pour faire des vers, une malheureuse facilité dont Boileau le corrigea.

(1) D'où vient ce sombre accueil et ces regards fâcheux ?

Fâcheux n'est pas le mot propre. Le public n'étoit pas alors très-délicat sur le choix des expressions : le goût n'étoit pas encore entièrement formé. Boileau et Racine ont fait pour la langue poétique, ce que Pascal et Nicole ont fait pour la prose.

(2) Et qu'affectant l'honneur de céder le dernier,
L'un ni l'autre ne veut s'embrasser le premier ?

Ce tour est pénible et embarrassé : le second vers est même un galimatias ; *premier* et *dernier* forment une opposition puérile. Je répète même ici, que par égard pour Racine et pour les lecteurs, je n'ai pas relevé toutes les fautes de langage qui défigurent ce coup d'essai du plus pur et du plus correct de nos poètes. Cette série de critiques grammaticales seroit tout à-la-fois inutile et fastidieuse. Je serai plus sévère pour les ouvrages où les fautes sont plus rares.

Et les premiers vaincus sont les plus généreux.
Voyons donc qui des deux aura plus de courage,
Qui voudra le premier triompher de sa rage.
Quoi, vous n'en faites rien! C'est à vous d'avancer;
Et, venant de si loin, vous devez commencer: (1)
Commencez, Polynice, embrassez votre frère;
Et montrez....

ÉTÉOCLE.

Hé, Madame, à quoi bon ce mystère?
Tous ces embrassemens ne sont guère à propos:
Qu'il parle, qu'il s'explique, et nous laisse en repos.

POLYNICE.

Quoi, faut-il davantage expliquer mes pensées?
On les peut découvrir par les choses passées: (2)
La guerre, les combats, tant de sang répandu,
Tout cela dit assez que le trône m'est dû.

ÉTÉOCLE.

Et ces mêmes combats, et cette même guerre,
Ce sang qui tant de fois a fait rougir la terre,
Tout cela dit assez que le trône est à moi;
Et, tant que je respire, il ne peut être à toi.

---

(1) Et, venant de si loin, vous devez commencer :

Jocaste avoit de meilleures raisons à donner à Polynice, pour l'engager à *commencer;* d'ailleurs, ce prince ne vient pas *de si loin :* il vient de son camp, qui est aux portes de Thèbes, et antérieurement d'Argos et de Mycènes.

(2) On les peut découvrir par les choses passées :

Ce vers est foible et plat, et le paroît d'autant plus qu'on attendoit quelque chose de plus fort au commencement d'un pareil entretien.

POLYNICE.

Tu sais qu'injustement tu remplis cette place.

ÉTÉOCLE.

L'injustice me plaît pourvu que je t'en chasse. (1)

POLYNICE.

Si tu n'en veux sortir, tu pourras en tomber.

ÉTÉOCLE.

Si je tombe, avec moi tu pourras succomber. (2)

JOCASTE.

O Dieux, que je me vois cruellement déçue!
N'avois-je tant pressé cette fatale vue
Que pour les désunir encor plus que jamais?
Ah, mes fils, est-ce là comme on parle de paix?
Quittez, au nom des dieux, ces tragiques pensées;
Ne renouvelez point vos discordes passées:
Vous n'êtes pas ici dans un champ inhumain.
Est-ce moi qui vous mets les armes à la main?

---

(1) L'injustice me plaît pourvu que je t'en chasse.

Il y a plus de dureté et de grossiéreté que de force tragique dans cette contestation des deux frères; on y observe même une certaine subtilité froide, une affectation d'antithèses, et quelques jeux de mots indignes d'une telle situation.

(2) Si tu n'en veux sortir, tu pourras en tomber.

ÉTÉOCLE.

Si je tombe, avec moi tu pourras succomber.

Sortir, tomber, succomber: il y a dans tout cela une recherche très-contraire au langage de la passion; c'est le mauvais de Corneille.

Considérez ces lieux où vous prîtes naissance; (1)
Leur aspect sur vos cœurs n'a-t-il point de puissance?
C'est ici que tous deux vous reçûtes le jour;
Tout ne vous parle ici que de paix et d'amour:
Ces princes, votre sœur, tout condamne vos haines;
Enfin moi, qui pour vous pris toujours tant de peines, (2)
Qui, pour vous réunir, immolerois..... Hélas,
Ils détournent la tête, et ne m'écoutent pas!
Tous deux, pour s'attendrir, ils ont l'âme trop dure;
Ils ne connoissent plus la voix de la nature! (3)

---

(1) Considérez ces lieux où vous prîtes naissance;

J'ai déjà remarqué qu'il n'étoit ni délicat, ni prudent à Jocaste de rappeler à ses fils leur naissance; mais il faut en même temps rendre justice à la douceur, à l'harmonie, à la grace de ces vers dignes de l'auteur de Bérénice et d'Esther. Si toute la pièce étoit écrite ainsi, la Thébaïde, malgré les vices du plan et des caractères, seroit encore un ouvrage très-distingué.

(2) Enfin moi, qui pour vous pris toujours tant de peines,

Vers foible et prosaïque. Prendre de la peine pour quelqu'un, est une façon de parler trop vulgaire. Il ne faut pas, il est vrai, des mots et des vers pompeux dans la douleur; mais il y a un milieu entre le faste et la mesquinerie; et le devoir d'un poète tragique est d'être partout élégant et noble.

(3) Ils ne connoissent plus la voix de la nature!

Après ce vers, on lit dans les premières éditions les quatre suivans :

La fière ambition qui règne dans leur cœur,
N'écoute de conseils que ceux de la fureur;
Leur sang même infecté de sa funeste haleine,
On ne leur parle plus, ou leur parle de haine.
Et vous, etc.

(*A Polynice.*)

Et vous, que je croyois plus doux et plus soumis...:

POLYNICE.

Je ne veux rien de lui que ce qu'il m'a promis:
Il ne sauroit régner sans se rendre parjure.

JOCASTE.

Une extrême justice est souvent une injure.
Le trône vous est dû, je n'en saurois douter;
Mais vous le renversez en voulant y monter.
Ne vous lassez-vous point de cette affreuse guerre?
Voulez-vous sans pitié désoler cette terre,
Détruire cet empire afin de le gagner?
Est-ce donc sur des morts que vous voulez régner? (1)
Thèbes avec raison craint le règne d'un prince
Qui de fleuves de sang inonde sa province;
Voudroit-elle obéir à votre injuste loi?
Vous êtes son tyran avant qu'être son roi. (2)
Dieux, si devenant grand souvent on devient pire,
Si la vertu se perd quand on gagne l'empire,
Lorsque vous régnerez, que serez-vous, hélas,
Si vous êtes cruel quand vous ne régnez pas?

POLYNICE.

Ah, si je suis cruel, on me force de l'être,

---

(1) Est-ce donc sur des morts que vous voulez régner?

VARIANTE.

Est-ce dessus des morts que vous voulez régner?

(2) Vous êtes son tyran avant qu'être son roi.

La langue exige *avant que d'être*.

Et de mes actions je ne suis pas le maître.
J'ai honte des horreurs où je me vois contraint;
Et c'est injustement que le peuple me craint. (1)
Mais il faut en effet soulager ma patrie;
De ses gémissemens mon âme est attendrie.
Trop de sang innocent se verse tous les jours;
Il faut de ses malheurs que j'arrête le cours;
Et, sans faire gémir ni Thèbes ni la Grèce,
A l'auteur de mes maux il faut que je m'adresse:
Il suffit aujourd'hui de son sang ou du mien.

JOCASTE.

Du sang de votre frère?

POLYNICE.

Oui, Madame, du sien.
Il faut finir ainsi cette guerre inhumaine.
(*A Etéocle.*)
Oui, cruel, et c'est là le dessein qui m'amène.

---

(1) Ah, si je suis cruel, on me force de l'être,
Et de mes actions je ne suis pas le maître.
J'ai honte des horreurs où je me vois contraint;
Et c'est injustement que le peuple me craint.

VARIANTE.

Si je suis violent, c'est que j'y suis contraint;
Et c'est injustement que le peuple me craint.
Je ne me connois plus en ce malheur extrême;
En m'arrachant au trône, on m'arrache à moi-même;
Tant que j'en suis dehors, je ne suis plus à moi:
Pour être vertueux, il faut que je sois roi.

Racine retrancha depuis ces quatre derniers vers; cependant ils sont moins mauvais que beaucoup d'autres qu'il a laissés; et, peut-être, étoient-ils nécessaires à la liaison des idées.

Moi-même à ce combat j'ai voulu t'appeler;
A tout autre qu'à toi je craignois d'en parler;
Tout autre auroit voulu condamner ma pensée,
Et personne en ces lieux ne te l'eût annoncée.
Je te l'annonce donc. C'est à toi de prouver
Si ce que tu ravis tu le sais conserver.
Montre-toi digne enfin d'une si belle proie.

ÉTÉOCLE.

J'accepte ton dessein, et l'accepte avec joie; (1)
Créon sait là-dessus quel étoit mon desir:
J'eusse accepté le trône avec moins de plaisir.
Je te crois maintenant digne du diadême;
Je te le vais porter au bout de ce fer même.

JOCASTE.

Hâtez-vous donc, cruels, de me percer le sein; (2)
Et commencez par moi votre horrible dessein;

---

(1) J'accepte ton dessein, etc.

Dessein est impropre; Racine auroit pu facilement substituer un autre mot. Luneau de Boisgermain observe, comme une chose blâmable, que le *verbe* ACCEPTER *est répété trois fois en deux vers.* Je pense, au contraire que cette répétition est une beauté, et que ces deux vers précèdent dignement ce vers admirable :

Je te crois maintenant digne du diadême.

(2) Hâtez-vous donc, cruels, de me percer le sein ;

Toute cette tirade de Jocaste est un peu subtile : on y retrouve le ton et la manière de Sabine dans Horace de Corneille. Les deux frères ne devroient plus avoir la patience d'entendre ce long discours : leur rage devroit les entraîner sur le champ de bataille. La fin de cette belle scène se refroidit un peu.

Ne considérez point que je suis votre mère;
Considérez en moi celle de votre frère.
Si de votre ennemi vous recherchez le sang,
Recherchez-en la source en ce malheureux flanc.
Je suis de tous les deux la commune ennemie,
Puisque votre ennemi reçut de moi la vie;
Cet ennemi, sans moi, ne verroit pas le jour.
S'il meurt, ne faut-il pas que je meure à mon tour?
N'en doutez point, sa mort me doit être commune;
Il faut en donner deux, ou n'en donner pas une;
Et, sans être ni doux ni cruel à demi,
Il faut me perdre, ou bien sauver votre ennemi.
Si la vertu vous plaît, si l'honneur vous anime,
Barbares, rougissez de commettre un tel crime;
Ou si le crime enfin vous plaît tant à chacun,
Barbares, rougissez de n'en commettre qu'un.
Aussi bien, ce n'est point que l'amour vous retienne
Si vous sauvez ma vie en poursuivant la sienne : (1)
Vous vous garderiez bien, cruels, de m'épargner,
Si je vous empêchois un moment de régner.
Polynice, est-ce ainsi que l'on traite une mère?

POLYNICE.

J'épargne mon pays.

---

(1) Aussi bien, ce n'est point que l'amour vous retienne
Si vous sauvez ma vie en poursuivant la sienne :

VARIANTE.

Aussi bien, ce n'est point que l'amitié vous tienne
Si vous sauvez etc.

Le changement du premier vers ne rend pas la phrase plus élégante, ni même plus claire.

JOCASTE.

Et vous tuez un frère!

POLYNICE.

Je punis un méchant.

JOCASTE.

Et sa mort, aujourd'hui,
Vous rendra plus coupable et plus méchant que lui.

POLYNICE.

Faut-il que de ma main je couronne ce traître,
Et que de cour en cour j'aille chercher un maître;
Qu'errant et vagabond, je quitte mes états,
Pour observer des lois qu'il ne respecte pas?
De ses propres forfaits serai-je la victime?
Le diadême est-il le partage du crime?
Quel droit ou quel devoir n'a-t-il point violé?
Et cependant il règne, et je suis exilé!

JOCASTE.

Mais si le roi d'Argos vous cède une couronne....(1)

POLYNICE.

Dois-je chercher ailleurs ce que le sang me donne?

---

(1) Mais si le roi d'Argos vous cède une couronne....

Racine avoit d'abord mis ce vers dans la bouche d'Hémon, de même que ceux-ci :

Qu'on le tienne, mon fils, d'un beau-père ou d'un père,
La main de tous les deux vous sera toujours chère.

En substituant seulement *Seigneur* à la place de *mon fils*, Hémon disoit *Seigneur;* mais le poète sentit depuis que ces vers convenoient mieux à la mère d'Etéocle et de Polynice, qu'à un interlocuteur subalterne, tel qu'Hémon.

En m'alliant chez lui n'aurai-je rien porté ? (1)
Et tiendrai-je mon rang de sa seule bonté ?
D'un trône qui m'est dû faut-il que l'on me chasse,
Et d'un prince étranger que je brigue la place ?
Non, non : sans m'abaisser à lui faire la cour,
Je veux devoir le sceptre à qui je dois le jour.

JOCASTE.

Qu'on le tienne, mon fils, d'un beau-père ou d'un père,
La main de tous les deux vous sera toujours chère.

POLYNICE.

Non, non, la différence est trop grande pour moi :
L'un me feroit esclave, et l'autre me fait roi.
Quoi, ma grandeur seroit l'ouvrage d'une femme ! (2)
D'un éclat si honteux je rougirois dans l'âme :
Le trône, sans l'amour, me seroit donc fermé ?
Je ne régnerois pas, si l'on ne m'eût aimé ?
Je veux m'ouvrir le trône, ou jamais n'y paroître ; (3)

---

(1) En m'alliant chez lui n'aurai-je rien porté ?

Porté est tout à-la-fois impropre et ignoble, quoique le sentiment que Polynice exprime soit par lui-même délicat et fier.

(2) Quoi, ma grandeur seroit l'ouvrage d'une femme !

La question n'est pas galante, et dans le temps dut exciter des murmures, quoiqu'elle soit dans les mœurs des personnages.

(3) Je veux m'ouvrir le trône,

S'ouvrir le trône, pour s'ouvrir le chemin au trône, est une ellipse qui paroît d'abord un peu dure ; mais, en l'examinant de plus près, on la trouve énergique et poétique. Le véritable défaut de cette expression, dans ce vers, est de ne pas rendre clairement l'idée de Polynice.

Et quand j'y monterai, j'y veux monter en maître;
Que le peuple à moi seul soit forcé d'obéir,
Et qu'il me soit permis de m'en faire haïr. (1)
Enfin de ma grandeur je veux être l'arbitre,
N'être point roi, Madame, ou l'être à juste titre; (2)
Que le sang me couronne, ou, s'il ne suffit pas,
Je veux à son secours n'appeler que mon bras.

JOCASTE.

Faites plus, tenez tout de votre grand courage;
Que votre bras tout seul fasse votre partage,
Et dédaignant les pas des autres souverains,
Soyez, mon fils, soyez l'ouvrage de vos mains.
Par d'illustres exploits couronnez-vous vous-même;
Qu'un superbe laurier soit votre diadême.
Régnez et triomphez, et joignez à la fois
La gloire des héros à la pourpre des rois.
Quoi, votre ambition seroit-elle bornée
A régner, tour-à-tour, l'espace d'une année?
Cherchez, à ce grand cœur que rien ne peut dompter,

---

(1) Et qu'il me soit permis de m'en faire haïr.

L'expression est choquante et la pensée aussi. On est toujours étonné que Racine ait affecté de donner à Polynice un caractère particulier de férocité, et qu'il ait pris plaisir à présenter, comme le plus odieux des tyrans, précisément celui des deux frères qui devoit inspirer quelqu'intérêt.

(2) N'être point roi, Madame, ou l'être à juste titre;

Ce vers a remplacé celui-ci:

Etre roi, cher Hémon, et l'être à juste titre;

On a déjà vu que dans les premières éditions, Polynice adressoit cette réponse à Hémon.

Quelque trône où vous seul ayiez droit de monter.
Mille sceptres nouveaux s'offrent à votre épée,
Sans que d'un sang si cher nous la voyions trempée.
Vos triomphes pour moi n'auront rien que de doux,
Et votre frère même ira vaincre avec vous.

POLYNICE.

Vous voulez que mon cœur, flatté de ces chimères,
Laisse un usurpateur au trône de mes pères?

JOCASTE.

Si vous lui souhaitez en effet tant de mal,
Élevez-le vous-même à ce trône fatal.
Ce trône fut toujours un dangereux abîme;
La foudre l'environne aussi bien que le crime.
Votre père et les rois qui vous ont devancés,
Sitôt qu'ils y montoient, s'en sont vus renversés.

POLYNICE.

Quand je devrois au ciel rencontrer le tonnerre,
J'y monterois plutôt que de ramper à terre. (1)
Mon cœur, jaloux du sort de ces grands malheureux, (2)

---

(1) Quand je devrois au ciel rencontrer le tonnerre,
J'y monterois plutôt que de ramper à terre.

Quinault a dit depuis :

Il est beau qu'un mortel jusques au ciel s'élève ;
Il est beau même d'en tomber.

PHAËT., Acte IV, Sc. 2.

Ce mouvement appartient à Euripide.

(2) Mon cœur, jaloux du sort de ces grands malheureux,

Grands malheureux. Cette façon de parler ne se prend jamais qu'en mauvaise part : elle exprime le plus grand mé-

Veut s'élever, Madame, et tomber avec eux.

ÉTÉOCLE.

Je saurai t'épargner une chute si vaine.

POLYNICE.

Ah, ta chute, crois-moi, précédera la mienne !

JOCASTE.

Mon fils, son règne plaît.

POLYNICE.

Mais il m'est odieux.

JOCASTE.

Il a pour lui le peuple.

POLYNICE.

Et j'ai pour moi les dieux.

ÉTÉOCLE.

Les dieux de ce haut rang te vouloient interdire, (1)

---

pris. Valère, dans le Joueur de Regnard, parlant d'un marquis qui lui paroît le plus lâche et le plus ridicule de tous les hommes, dit à son valet Hector :

Voilà donc ce marquis, cet homme dangereux?

HECTOR.

Oui, Monsieur, le voilà.

VALÈRE.

C'est un grand malheureux.

LE JOUEUR, Act. III, Sc. 13.

(1) Les dieux de ce haut rang te vouloient interdire,

C'est une faute grave contre la langue. On dit interdire quelque chose à quelqu'un, et non pas interdire quelqu'un de quelque chose.

Puisqu'ils

Puisqu'ils m'ont élevé le premier à l'empire :
Ils ne savoient que trop, lorsqu'ils firent ce choix,
Qu'on veut régner toujours quand on règne une fois.
Jamais dessus le trône on ne vit plus d'un maître ;
Il n'en peut tenir deux, quelque grand qu'il puisse être :
L'un des deux, tôt ou tard, se verroit renversé ;
Et d'un autre soi-même on y seroit pressé. (1)
Jugez donc, par l'horreur que ce méchant me donne,
Si je puis avec lui partager la couronne.

POLYNICE.

Et moi je ne veux plus, tant tu m'es odieux,
Partager avec toi la lumière des cieux !

JOCASTE.

Allez donc, j'y consens, allez perdre la vie ;
A ce cruel combat tous deux je vous convie.
Puisque tous mes efforts ne sauroient vous changer,
Que tardez-vous? Allez vous perdre et me venger.
Surpassez, s'il se peut, les crimes de vos pères.
Montrez, en vous tuant, comme vous êtes frères : (2)

---

(1) Il n'en peut tenir deux, quelque grand qu'il puisse être :
L'un des deux, tôt ou tard, se verroit renversé ;
Et d'un autre soi-même on y seroit pressé.

Le premier de ces vers offre l'exemple d'une belle pensée avilie par une expression ignoble et triviale ; le second n'est qu'une plate redondance ; le dernier est obscur, alambiqué, ridicule ; et par conséquent il a tous les défauts les plus opposés au caractère du style de Racine.

(2) Montrez, en vous tuant, comme vous êtes frères :
En vous tuant est bien dur, et *comme vous êtes frères* est

Le plus grand des forfaits vous a donné le jour;
Il faut qu'un crime égal vous l'arrache à son tour.
Je ne condamne plus la fureur qui vous presse;
Je n'ai plus pour mon sang ni pitié ni tendresse;
Votre exemple m'apprend à ne le plus chérir;
Et moi je vais, cruels, vous apprendre à mourir. (1)

SCENE IV. (2)

ETEOCLE, POLYNICE, ANTIGONE, CREON, HEMON.

ANTIGONE.

MADAME...O ciel, que vois-je! Hélas, rien ne les touche!

HÉMON.

Rien ne peut ébranler leur constance farouche.

ANTIGONE.

Princes.....

---

bien plat, mais encore trop clair, quoi qu'en dise Luneau de Boisgermain. Le vers précédent suffisoit:

Surpassez, s'il se peut, les crimes de vos pères.

(1) Et moi je vais, cruels, vous apprendre à mourir.

Ce vers semble une foible copie de celui de Sabine, qui est admirable:

Tigres, allez combattre; et nous, allons mourir.
HOR., Act. II, Sc. 7.

Jocaste se retire trop tôt, et ne devroit pas mourir avant de savoir l'issue du combat.

(2) SCENE IV.

Dans la première édition, même dans celles de 1676 et de 1687, cette scène fait partie de la précédente.

ÉTÉOCLE.

Pour ce combat, choisissons quelque lieu.

POLYNICE.

Courons. Adieu, ma sœur. (1)

ÉTÉOCLE.

Adieu, princesse, adieu.

ANTIGONE.

Mes frères, arrêtez. Gardes, qu'on les retienne;
Joignez, unissez tous vos douleurs à la mienne. (2)
C'est leur être cruels que de les respecter.

HÉMON.

Madame, il n'est plus rien qui les puisse arrêter.

ANTIGONE.

Ah, généreux Hémon, c'est vous seul que j'implore!
Si la vertu vous plaît, si vous m'aimez encore,
Et qu'on puisse arrêter leurs parricides mains,
Hélas, pour me sauver, sauvez ces inhumains!

---

(1) Adieu, ma sœur.

Cet adieu a quelque chose d'énergique, de touchant : la scène est simple, courte et vive; elle finit bien l'acte. Quoique la conduite de la pièce soit très-défectueuse, et qu'il y ait de grands vuides dans l'action, les actes cependant sont bien coupés et se terminent d'une manière heureuse, qui laisse une grande attente de ce qui doit arriver dans l'acte suivant.

(2) Joignez, unissez tous vos douleurs à la mienne.

VARIANTE.

Et n'obéissez pas à leur rage inhumaine.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

ANTIGONE *seule.*

A QUOI te résous-tu, princesse infortunée? (1)
Ta mère vient de mourir dans tes bras;
Ne saurois-tu suivre ses pas,
Et finir, en mourant, ta triste destinée?

(1) A quoi te résous-tu, etc.

Voici des stances, et des stances fort longues: c'étoit alors la mode. Les poètes dans de pareils morceaux étaloient tout leur esprit; ils accumuloient les pointes, les jeux de mots, les *concetti*, toutes les antithèses les plus propres à flatter le mauvais goût. C'est pour de pareils morceaux que les acteurs réservoient leurs plus savantes grimaces, leurs tons les plus enflés et les moins naturels. Racine n'avoit alors que trop de penchant à se livrer à ces débauches de l'imagination; et dans les stances d'Antigone, il s'étoit tellement abandonné à sa verve, qu'il fut obligé d'en sacrifier plusieurs: sacrifice qui fut pour lui très-douloureux. On n'a pu recouvrer qu'une de ces stances, laquelle méritoit bien assurément d'être retranchée; mais le nom de son auteur donne du prix et de l'intérêt, même aux plus médiocres bagatelles sorties de sa plume, et les lecteurs nous sauront gré de leur remettre sous les yeux ce morceau dont les fautes ont été expiées par tant de chefs-d'œuvre:

Cruelle ambition, dont la noire malice
Conduit tout le monde au trépas,
Et qui feignant d'ouvrir le trône sous nos pas,
Ne nous ouvre qu'un précipice,

A de nouveaux malheurs te veux-tu réserver?
Tes frères sont aux mains, rien ne les peut sauver
De leurs cruelles armes.
Leur exemple t'anime à te percer le flanc;
Et toi seule verses des larmes,
Tous les autres versent du sang. (1)

Que tu caches d'égaremens !
Qu'en d'étranges malheurs tu plonges tes amans !
Que leurs chutes sont déplorables !
Mais que tu fais périr d'innocens avec eux;
Et que tu fais de misérables,
En faisant un ambitieux !

(1) Et toi seule verses des larmes,
Tous les autres versent du sang.

Dans la foule des antithèses dont ces stances sont hérissées, celle-ci est la moins excusable; mais il est curieux d'observer que dans ce mauvais genre Corneille a produit des stances capables d'embellir une ode, tandis que les meilleures de Racine n'offrent que des pointes dignes tout au plus d'un vaudeville. Ce qui est peut-être plus étonnant encore, c'est que l'écrivain qui a fixé le goût et la langue poétique, se complaisoit dans ces misérables jeux de mots; c'est qu'il les regardoit comme très-dignes de son talent. Tout en déplorant la nécessité de retrancher quelques-unes de ces stances, il avoit dessein de les mettre en réserve comme des morceaux précieux pour une autre occasion. « J'ai tantôt achevé ce que » vous savez, dit-il à M. Levasseur, et j'espère que j'aurai » fait dimanche ou lundi. J'y ai mis des stances qui me satis- » font assez : en voici la première; je n'ai point de meilleure » chose à vous écrire. »

Cruelle ambition, etc. (Voy. la note précédente.)

Après avoir rapporté la strophe entière, Racine ajoute : « C'est un lieu commun qui vient bien à mon sujet; ne le » montrez pas. Adieu, je souhaite que ma stance vous tienne

Quelle est de mes malheurs l'extrémité mortelle!
Où ma douleur doit-elle recourir?
Dois-je vivre? Dois-je mourir?
Un amant me retient, une mère m'appelle,
Dans la nuit du tombeau je la vois qui m'attend;
Ce que veut la raison, l'amour me le défend
Et m'en ôte l'envie.
Que je vois de sujets d'abandonner le jour!
Mais, hélas, qu'on tient à la vie,
Quand on tient si fort à l'amour!

Oui, tu retiens, amour, mon âme fugitive;
Je reconnois la voix de mon vainqueur.
L'espérance est morte en mon cœur.
Et cependant tu vis, et tu veux que je vive.
Tu dis que mon amant me suivroit au tombeau,
Que je dois de mes jours conserver le flambeau
Pour sauver ce que j'aime.
Hémon, vois le pouvoir que l'amour a sur moi:
Je ne vivrois pas pour moi-même,

» lieu d'une bonne lettre. . . . . .
. . . . . »

« Je n'ai pas grandes nouvelles à vous mander : je n'ai fait » que retoucher continuellement au cinquième acte. Il est » achevé. J'en ai changé toutes les stances avec quelque regret. » On m'a dit que ma princesse n'étoit pas en situation de » s'étendre sur des lieux communs; j'ai donc tout réduit à » trois stances, et j'ai ôté celle de l'ambition, qui me servira » peut-être ailleurs. »

Lettres XXVIII et XXIX adressées à M. Levasseur.

(Voy. dans le dernier volume de cette édition, le recueil des lettres de Racine à ses amis.)

Et je veux bien vivre pour toi.

Si jamais tu doutas de ma flamme fidelle.....
Mais voici du combat la funeste nouvelle.

SCENE II.

ANTIGONE, OLYMPE.

ANTIGONE.

Hé bien, ma chère Olympe, as-tu vu ce forfait?

OLYMPE.

J'y suis courue en vain, c'en étoit déjà fait. (1)
Du haut de nos remparts j'ai vu descendre en larmes
Le peuple qui couroit et qui crioit aux armes;
Et pour vous dire enfin d'où venoit sa terreur,
Le roi n'est plus, Madame, et son frère est vainqueur. (2)
On parle aussi d'Hémon: l'on dit que son courage
S'est efforcé long-temps de suspendre leur rage,
Mais que tous ses efforts ont été superflus.
C'est ce que j'ai compris de mille bruits confus. (3)

(1) J'y suis courue en vain, c'en étoit déjà fait.

C'est une façon de parler très-vicieuse. On dit *j'ai couru*, et non pas *j'y suis couru*.

(2) Le roi n'est plus, Madame, et son frère est vainqueur.

Olympe n'a pas attendu la fin du combat. Cet artifice produit un heureux effet dans l'Horace de Corneille, parce qu'on s'intéresse beaucoup au sort de ce combat; il ne fait ici qu'une sensation médiocre, parce que Polynice n'inspire pas plus d'intérêt qu'Etéocle.

(3) C'est ce que j'ai compris de mille bruits confus.

De est impropre; il étoit aisé de mettre *par*: l'auteur auroit fait évanouir la faute, sans cependant avoir fait un bon vers.

ANTIGONE.

Ah, je n'en doute pas, Hémon est magnanime!
Son grand cœur eut toujours trop d'horreur pour le crime.
Je l'avois conjuré d'empêcher ce forfait;
Et s'il l'avoit pu faire, Olympe, il l'auroit fait.
Mais, hélas, leur fureur ne pouvoit se contraindre,
Dans des ruisseaux de sang elle vouloit s'éteindre!
Princes dénaturés, vous voilà satisfaits:
La mort seule entre vous pouvoit mettre la paix.
Le trône pour vous deux avoit trop peu de place;
Il falloit entre vous mettre un plus grand espace,
Et que le ciel vous mît, pour finir vos discords,
L'un parmi les vivans, l'autre parmi les morts.
Infortunés tous deux, dignes qu'on vous déplore;
Moins malheureux pourtant que je ne suis encore,
Puisque de tous les maux qui sont tombés sur vous,
Vous n'en sentez aucun, et que je les sens tous!

OLYMPE.

Mais pour vous ce malheur est un moindre supplice,
Que si la mort vous eût enlevé Polynice.
Ce prince étoit l'objet qui faisoit tous vos soins:
Les intérêts du roi vous touchoient beaucoup moins.

ANTIGONE.

Il est vrai, je l'aimois d'une amitié sincère; (1)

(1) .... Je l'aimois d'une amitié sincère;

Antigone l'a déjà dit; mais elle le répète ici dans une situation qui donne un nouveau prix à ce sentiment de bienveillance particulière pour Polynice. Il y a beaucoup de

Je l'aimois beaucoup plus que je n'aimois son frère :
Et ce qui lui donnoit tant de part dans mes vœux, (1)
Il étoit vertueux, Olympe, et malheureux. (2)
Mais, hélas, ce n'est plus ce cœur si magnanime,
Et c'est un criminel qu'a couronné son crime !
Son frère plus que lui commence à me toucher ;
Devenant malheureux, il m'est devenu cher.

OLYMPE.

Créon vient.

ANTIGONE.

Il est triste ; et j'en connois la cause.
Au courroux du vainqueur la mort du roi l'expose.
C'est de tous nos malheurs l'auteur pernicieux.

---

répétitions moins excusables dans la pièce : on y reconnoît la précipitation d'un jeune homme qui abuse de sa facilité et compose à la hâte.

(1) Et ce qui lui donnoit tant de part dans mes vœux,

VARIANTE.

Et ce qui le rendoit agréable à mes yeux.

(2) Il étoit vertueux, Olympe, et malheureux.

Il peut être permis à une sœur de se faire illusion sur le caractère de son frère. Polynice ne paroît pas vertueux dans la pièce, puisqu'il hait son frère ; mais il est l'offensé, il réclame la justice, il demande l'exécution d'un traité. Si Racine ne pouvoit pas en faire un prince vertueux, il pouvoit adoucir son caractère et porter quelqu'intérêt sur sa personne.

SCENE III.

ANTIGONE, CREON, OLYMPE, ATTALE, GARDES.

OLYMPE.

MADAME, qu'ai-je appris en entrant dans ces lieux?
Est-il vrai que la reine....

ANTIGONE.

Oui, Créon, elle est morte.

CRÉON.

O Dieux, puis-je savoir de quelle étrange sorte
Ses jours infortunés ont éteint leur flambeau? (1)

OLYMPE.

Elle-même, Seigneur, s'est ouvert le tombeau;
Et s'étant d'un poignard en un moment saisie,
Elle en a terminé ses malheurs et sa vie. (2)

---

(1) O Dieux, puis-je savoir de quelle étrange sorte
Ses jours infortunés ont éteint leur flambeau?

Des jours qui éteignent leur flambeau d'une étrange sorte forment, il faut en convenir, une étrange sorte de style.

(2) Et s'étant d'un poignard en un moment saisie,
Elle en a terminé ses malheurs et sa vie.

Olympe n'est guère plus éloquente dans le récit de la mort de Jocaste que dans celui de la mort d'Antigone : la versification est plate et lourde, la phrase embarrassée et sans aucune élégance.

ANTIGONE.

Elle a su prévenir la perte de son fils.

CRÉON.

Ah, Madame, il est vrai que les Dieux ennemis....

ANTIGONE.

N'imputez qu'à vous seul la mort du roi mon frère,
Et n'en accusez point la céleste colère.
A ce combat fatal vous seul l'avez conduit:
Il a cru vos conseils, sa mort en est le fruit.
Ainsi de leurs flatteurs les rois sont les victimes:
Vous avancez leur perte, en approuvant leurs crimes;
De la chute des rois vous êtes les auteurs;
Mais les rois, en tombant, entraînent leurs flatteurs.(1)

---

(1) Ainsi de leurs flatteurs les rois sont les victimes:
Vous avancez leur perte, etc.

Racine a depuis employé la même pensée d'une manière plus forte et plus brillante :

Et puisse ton supplice à jamais effrayer
Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adresses,
Des princes malheureux nourrissent les foiblesses,
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du crime aplanir le chemin :
Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste!

PHED. Act. IV, Sc. 3.

Mais je ne sais s'il n'est pas ici plus profond, et s'il n'a pas relevé son invective contre les flatteurs, par cette idée nouvelle, que les flatteurs sont eux-mêmes enveloppés dans la ruine des rois qu'ils ont perdus. On peut s'étonner que le jeune auteur qui, dans le récit du combat et dans plusieurs autres morceaux, se montre éloquent, énergique et théâtral, ait pu descendre ensuite si bas, et faire dire à Créon, dans le

Vous le voyez, Créon : sa disgrâce mortelle
Vous est funeste autant qu'elle nous est cruelle ;
Le ciel, en le perdant, s'en est vengé sur vous ;
Et vous avez peut-être à pleurer comme nous.

CRÉON.

Madame, je l'avoue ; et les destins contraires
Me font pleurer deux fils, si vous pleurez deux frères.

ANTIGONE.

Mes frères et vos fils! Dieux, que veut ce discours?
Quelqu'autre qu'Étéocle a-t-il fini ses jours?

CRÉON.

Mais ne savez-vous pas cette sanglante histoire?

ANTIGONE.

J'ai su que Polynice a gagné la victoire,
Et qu'Hémon a voulu les séparer en vain.

CRÉON.

Madame, ce combat est bien plus inhumain.
Vous ignorez encor mes pertes et les vôtres ;
Mais, hélas, apprenez les unes et les autres!

ANTIGONE.

Rigoureuse fortune, achève ton courroux! (1)

---

même acte, des sottises presqu'inouies ; mais il ne faut jamais oublier que dans les romans et les pièces de théâtre, il n'y avoit point alors d'extravagance et d'absurdité dont l'amour ne fût l'excuse et le passeport.

(1) Rigoureuse fortune, achève ton couroux!

Achever son courroux ne se dit point en français.

Ah, sans doute, voici le dernier de tes coups!

CRÉON.

Vous avez vu, Madame, avec quelle furie
Les deux princes sortoient pour s'arracher la vie;
Que d'une ardeur égale ils fuyoient de ces lieux, (1)
Et que jamais leurs cœurs ne s'accordèrent mieux.
La soif de se baigner dans le sang de leur frère
Faisoit ce que jamais le sang n'avoit su faire :
Par l'excès de leur haine ils sembloient réunis;
Et, prêts à s'égorger, ils paroissoient amis. (2)
Ils ont choisi d'abord, pour leur champ de bataille,
Un lieu près des deux camps, au pied de la muraille.
C'est là que reprenant leur première fureur,
Ils commencent enfin ce combat plein d'horreur. (3)

---

(1) Que d'une ardeur égale ils fuyoient de ces lieux,

VARIANTE.

Que d'une égale ardeur ils y couroient tous deux.

(2) Par l'excès de leur haine ils sembloient réunis ;
Et, prêts à s'égorger, ils paroissoient amis.

On peut remarquer cette mauvaise rime de *réunis* avec *amis*, dans un poète qui a toujours si bien rimé. Racine ne pensoit pas comme quelques beaux-esprits du siècle suivant, qui se sont donné à cet égard de grandes libertés, et qui regardoient comme un mérite de manœuvre cette exactitude de la rime. Boileau et Racine qui travailloient beaucoup leurs vers, attachoient de l'importance à la rime. Leurs successeurs qui vouloient faire des vers sans peine, ont prétendu, pour excuser leur négligence, qu'il valoit mieux avoir égard à la raison qu'à la rime. Il en est souvent résulté que dans leurs vers il n'y a pas plus de rime que de raison.

(3) Ils commencent enfin ce combat plein d'horreur.

On aperçoit dans ce récit quelques traits de jeune homme,

D'un geste menaçant, d'un œil brûlant de rage,
Dans le sein l'un de l'autre ils cherchent un passage;
Et, la seule fureur précipitant leurs bras,
Tous deux semblent courir au devant du trépas.
Mon fils, qui de douleur en soupiroit dans l'âme,
Et qui se souvenoit de vos ordres, Madame,
Se jette au milieu d'eux, et méprise pour vous
Leurs ordres absolus qui nous arrêtoient tous:
Il leur retient le bras, les repousse, les prie,
Et, pour les séparer, s'expose à leur furie.
Mais il s'efforce en vain d'en arrêter le cours;
Et ces deux furieux se rapprochent toujours.
Il tient ferme pourtant, et ne perd point courage;
De mille coups mortels il détourne l'orage,
Jusqu'à ce que du roi le fer trop rigoureux,
Soit qu'il cherchât son frère, ou ce fils malheureux,
Le renverse à ses pieds prêt à rendre la vie.

ANTIGONE.

Et la douleur encor ne me l'a pas ravie!

CRÉON.

J'y cours, je le relève, et le prends dans mes bras;
Et me reconnoissant : « Je meurs, dit-il tout bas,
» Trop heureux d'expirer pour ma belle princesse.
» En vain à mon secours votre amitié s'empresse;
» C'est à ces furieux que vous devez courir:

---

quelques ornemens de mauvais goût; mais la foule des beautés efface ces taches légères : on y reconnoît en plusieurs endroits le poète qui, douze ans après, devoit tracer le tableau de la mort d'Hippolyte.

» Séparez-les, mon père, et me laissez mourir. »
Il expire à ces mots. Ce barbare spectacle
A leur noire fureur n'apporte point d'obstacle;
Seulement Polynice en paroît affligé :
« Attends, Hémon, dit-il, tu vas être vengé. »
En effet, sa douleur renouvelle sa rage,
Et bientôt le combat tourne à son avantage.
Le roi, frappé d'un coup qui lui perce le flanc,
Lui cède la victoire, et tombe dans son sang.
Les deux camps aussitôt s'abandonnent en proie,
Le nôtre à la douleur, et les Grecs à la joie;
Et le peuple, alarmé du trépas de son roi,
Sur le haut de ses tours témoigne son effroi.
Polynice, tout fier du succès de son crime, (1)

---

(1) Polynice, tout fier du succès de son crime,
Regarde avec plaisir, etc.

Racine, dans les plus beaux endroits de ses chefs-d'œuvre, n'a rien qui surpasse cette superbe tirade terminée par ce vers :

« Traître, songe en mourant, que tu meurs mon sujet. »

A quelle énorme distance de lui le poète laisse ici tous ceux qui se sont exercés sur ce récit! Stace qui, dans la Thébaïde, a fait une description excessivement longue du combat des deux frères, n'est auprès de Racine qu'un misérable déclamateur. Ce n'est pas l'esprit et les idées qui manquent à l'auteur de la Thébaïde, c'est le goût : le poète français n'a guère de pensée brillante dont le germe au moins ne se trouve dans le poète latin; mais Racine les embellit par l'expression et le tour, tandis que Stace les gâte. Pour ne rien laisser à desirer de ce qui peut contribuer à faire connoître le plus grand de nos poètes, je donnerai, à la suite des auteurs anciens que Racine a imités, une traduction française de cette narration de Stace, précédée du texte latin.

Regarde avec plaisir expirer sa victime;
Dans le sang de son frère il semble se baigner:
« Et tu meurs, lui dit-il, et moi je vais régner.
» Regarde dans mes mains l'empire et la victoire;
» Va rougir aux enfers de l'excès de ma gloire;
» Et pour mourir encore avec plus de regret,
» Traître, songe en mourant, que tu meurs mon sujet.
En achevant ces mots, d'une démarche fière,
Il s'approche du roi couché sur la poussière,
Et pour le désarmer il avance le bras.
Le roi, qui semble mort, observe tous ses pas;
Il le voit, il l'attend, et son âme irritée,
Pour quelque grand dessein semble s'être arrêtée.
L'ardeur de se venger flatte encor ses desirs,
Et retarde le cours de ses derniers soupirs.
Prêt à rendre la vie, il en cache le reste,
Et sa mort au vainqueur est un piége funeste:
Et dans l'instant fatal que ce frère inhumain
Lui veut ôter le fer qu'il tenoit à la main,
Il lui perce le cœur; et son âme ravie,
En achevant ce coup, abandonne la vie.
Polynice frappé pousse un cri dans les airs,
Et son âme en courroux s'enfuit dans les enfers. (1)
Tout mort qu'il est, Madame, il garde sa colère;

(1) Et son âme en courroux s'enfuit dans les enfers.

Traduction aussi heureuse que littérale de ce vers par lequel Virgile achève le tableau de la mort de Turnus, et termine l'Enéide:

Vitaque cum gemitu fugit indignata sub umbras.

ÆNEID. Lib. XII.

Et

Et l'on diroit qu'encore il menace son frère :
Son visage, où la mort a répandu ses traits,
Demeure plus terrible et plus fier que jamais. (1)

ANTIGONE.

Fatale ambition, aveuglement funeste,
D'un oracle cruel suite trop manifeste!
De tout le sang royal il ne reste que nous;
Et plût aux dieux, Créon, qu'il ne restât que vous;
Et que mon désespoir, prévenant leur colère,
Eût suivi de plus près le trépas de ma mère!

CRÉON.

Il est vrai que des dieux le courroux embrasé
Pour nous faire périr semble s'être épuisé;

(1) Tout mort qu'il est, Madame, il garde sa colère;
Et l'on diroit qu'encore il menace son frère :
Son visage, où la mort a répandu ses traits,
Demeure plus terrible et plus fier que jamais.

Cette idée est imitée de plusieurs poètes, et surtout du Tasse, qui donne au fier Argant après sa mort, la même expression et le même caractère d'audace.

Moriva Argante, e tal moria qual visse :
Minacciava morendo, e non languia.
Superbi, formidabili, e feroci
Gli ultimi moti fur, l'ultime voci.

GERUS. LIB., Cant. XIX, Stanz. 26.

Mais si Racine a imité cet endroit de *la Jérusalem délivrée*, on peut dire qu'il a traduit ces vers de *la Jérusalem conquise*, ouvrage des dernières années du Tasse, et beaucoup moins connu, en France, que le premier :

Moriva Argante, e tal moria qual visse :
L'alma fuggia di Pluto al nero speco;
Ma nella morta, e spaventosa faccia
Più terribil la morte ancor minaccia.

GERUS. CONQ., Cant. XXIII, Stanz. 105.

Car enfin sa rigueur, vous le voyez, Madame,
Ne m'accable pas moins qu'elle afflige votre âme.
En m'arrachant mon fils....

ANTIGONE.

Ah, vous régnez, Créon;
Et le trône aisément vous console d'Hémon.
Mais laissez-moi, de grâce, un peu de solitude,
Et ne contraignez point ma triste inquiétude:
Aussi bien mes chagrins passeroient jusqu'à vous.
Vous trouverez ailleurs des entretiens plus doux.
Le trône vous attend, le peuple vous appelle:
Goûtez tout le plaisir d'une grandeur nouvelle.
Adieu. Nous ne faisons tous deux que nous gêner.
Je veux pleurer, Créon; et vous voulez régner. (1)

CRÉON, *arrêtant Antigone.*

Ah, Madame, régnez, et montez sur le trône: (2)
Ce haut rang n'appartient qu'à l'illustre Antigone.

ANTIGONE.

Il me tarde déjà que vous ne l'occupiez. (3)

---

(1) Je veux pleurer, Créon; et vous voulez régner.

L'opposition entre *pleurer* et *régner*, ainsi que le tour de ce vers, le rendent indigne de la tragédie. Antigone a recours à une plate et froide ironie qui dégénère en naïveté comique.

(2) Ah, Madame, régnez, et montez sur le trône:

Créon joue ici un rôle bien bas et bien misérable. Dans ce moment affreux, son amour est dégoûtant, insipide; et les galanteries qu'il débite presque sur les cadavres de sa sœur et de ses neveux, sont encore plus odieuses qu'insipides.

(3) Il me tarde déjà que vous ne l'occupiez.

La négation est de trop; et cette faute est la moindre de

La couronne est à vous.

CRÉON.

Je la mets à vos pieds.

ANTIGONE.

Je la refuserois de la main des dieux même;
Et vous osez, Créon, m'offrir le diadême!

CRÉON.

Je sais que ce haut rang n'a rien de glorieux
Qui ne cède à l'honneur de l'offrir à vos yeux.
D'un si noble destin je me connois indigne.
Mais si l'on peut prétendre à cette gloire insigne,
Si par d'illustres faits on la peut mériter,
Que faut-il faire enfin, Madame?

ANTIGONE.

M'imiter. (1)

CRÉON.

Que ne ferois-je point pour une telle grâce!

---

celles qu'offre ce dialogue : la langue seule y est blessée ; les autres fautes, contraires au bon sens, aux bienséances, à l'art du théâtre, sont bien plus graves et plus essentielles.

(1) M'imiter.

Ce mot sublime peut à peine couvrir le ridicule de cet autre mot :

Attendez.

qui termine la scène. Créon peut-il se flatter qu'Antigone qui vient de lui témoigner tant d'horreur et de mépris, ne tardera pas à reparoître pour accepter ses dons?

Ordonnez seulement ce qu'il faut que je fasse :
Je suis prêt.....

ANTIGONE, *en s'en allant.*

Nous verrons.

CRÉON, *la suivant.*

J'attends vos lois ici.

ANTIGONE, *en s'en allant.*

Attendez.

SCENE IV.

CREON, ATTALE, GARDES.

ATTALE.

Son courroux seroit-il adouci?
Croyez-vous la fléchir?

CRÉON.

Oui, oui, mon cher Attale:
Il n'est point de fortune à mon bonheur égale;
Et tu vas voir en moi, dans ce jour fortuné,
L'ambitieux au trône, et l'amant couronné. (1)

---

(1) Et tu vas voir en moi, dans ce jour fortuné,
L'ambitieux au trône, et l'amant couronné.

Pour mettre le comble à l'insipidité de ce dénouement, Créon joint à l'âme la plus noire l'esprit le plus niais : c'est tout à-la-fois un sot et un barbare; et le confident n'est pas plus fin que le maître. Ce scélérat devient risible lorsqu'il attend de pied ferme Antigone, et se flatte qu'elle va revenir pour *couronner sa flamme.*

Je demandois au ciel la princesse et le trône;
Il me donne le sceptre et m'accorde Antigone.
Pour couronner ma tête et ma flamme en ce jour, (1)
Il arme en ma faveur et la haine et l'amour :
Il allume pour moi deux passions contraires;
Il attendrit la sœur, il endurcit les frères;
Il aigrit leur courroux, il fléchit sa rigueur,
Et m'ouvre en même temps et leur trône et son cœur. (2)

ATTALE.

Il est vrai, vous avez toute chose prospère,
Et vous seriez heureux si vous n'étiez point père.
L'ambition, l'amour n'ont rien à désirer;
Mais, Seigneur, la nature a beaucoup à pleurer :
En perdant vos deux fils.....

CRÉON.

Oui, leur perte m'afflige :
Je sais ce que de moi le rang de père exige;
Je l'étois; mais surtout j'étois né pour régner;

---

(1) Pour couronner ma tête et ma flamme en ce jour,

Couronner ma tête feroit beaucoup rire aujourd'hui. L'application du mot *couronner* à la tête et à la flamme, est tout à-la-fois contraire à la grammaire et au bon goût.

(2) Et m'ouvre en même temps et leur trône et son cœur.

Ce vers est la fin d'une tirade entièrement composée d'antithèses puériles, et il la termine dignement. Ces subtilités de rhéteur étoient encore à la mode lorsqu'on donna la Thébaïde; Corneille avoit quelquefois daigné les parer de tout l'éclat de son génie. On ne peut trop répéter que c'est Racine qui a réformé ce mauvais goût, auquel il paya un tribut si fort dans son premier ouvrage.

Et je perds beaucoup moins que je ne crois gagner.
Le nom de père, Attale, est un titre vulgaire: (1)
C'est un don que le ciel ne nous refuse guère.
Un bonheur si commun n'a pour moi rien de doux;
Ce n'est pas un bonheur, s'il ne fait des jaloux.
Mais le trône est un bien dont le ciel est avare;
Du reste des mortels ce haut rang nous sépare;
Bien peu sont honorés d'un don si précieux:
La terre a moins de rois que le ciel n'a de dieux.
D'ailleurs tu sais qu'Hémon adoroit la princesse,
Et qu'elle eut pour ce prince une extrême tendresse:
S'il vivoit, son amour au mien seroit fatal.
En me privant d'un fils, le ciel m'ôte un rival. (2)
Ne me parle donc plus que de sujets de joie,
Souffre qu'à mes transports je m'abandonne en proie;
Et, sans me rappeler des ombres des enfers,
Dis-moi ce que je gagne, et non ce que je perds:
Parle-moi de régner; parle-moi d'Antigone;
J'aurai bientôt son cœur, et j'ai déjà le trône. (3)

(1) Le nom de père, Attale, est un titre vulgaire:

Créon met le comble à sa froide scélératesse par des sentimens aussi atroces.

(2) En me privant d'un fils le ciel m'ôte un rival.

Je ne connois rien de si horrible et de si froid tout ensemble, qu'un homme qui calcule, qui suppute exactement et longuement ce qu'il a gagné ou perdu à la mort de ses enfans et au malheur public. Un ambitieux qui rabaisse par des raisonnemens subtils le titre de père pour exalter celui de roi, est le dernier degré du mauvais goût et de l'oubli des convenances.

(3) Et, sans me rappeler des ombres des enfers,
Dis-moi ce que je gagne, et non ce que je perds:

Tout ce qui s'est passé n'est qu'un songe pour moi :
J'étois père et sujet, je suis amant et roi.
La princesse et le trône ont pour moi tant de charmes,
Que..... Mais Olympe vient.

ATTALE.

Dieux, elle est toute en larmes! (1)

SCENE V.

CREON, OLYMPE, ATTALE, GARDES.

OLYMPE.

QU'ATTENDEZ-VOUS, Seigneur? La princesse n'est plus.

Parle-moi de régner, parle-moi d'Antigone;
J'aurai bientôt son cœur, et j'ai déjà le trône.

Le premier vers est obscur et outrage la langue : *sans me rappeler des ombres des enfers,* pour dire *sans me faire souvenir des morts*, est une façon de parler très-étrange. Cependant quelque révoltant que soit tout ce morceau par les sentimens et les idées, comme il n'y a souvent en littérature qu'une nuance qui sépare le bon du mauvais, on trouve dans ce discours le germe de ce beau mouvement :

Mais qu'Oreste, à son gré, m'impute ses douleurs;
N'avons-nous d'entretien que celui de ses pleurs?
Pyrrhus revient à nous. Eh bien, chère Cléone,
Conçois-tu les transports de l'heureuse Hermione?

ANDROM., Act. III, Sc. 3.

De même Créon ne veut point qu'on lui parle de la mort de ses fils, du désastre de sa famille; cela pourroit l'attrister : il ne veut entendre parler que du trône et de sa maîtresse :

Parle-moi de régner, parle-moi d'Antigone :

Mais ce mouvement qui est vif et passionné dans la scène d'Hermione, est féroce et dégoûtant dans celle de Créon.

(1) Toute en larmes !

Voyez la note deuxième de la page 50.

CRÉON.

Elle n'est plus, Olympe?

OLYMPE.

Ah, regrets superflus!
Elle n'a fait qu'entrer dans la chambre prochaine;
Et du même poignard dont est morte la reine,
Sans que je pusse voir son funeste dessein,
Cette fière princesse a percé son beau sein:
Elle s'en est, Seigneur, mortellement frappée;
Et dans son sang, hélas, elle est soudain tombée! (1)
Jugez à cet objet ce que j'ai dû sentir.
Mais sa belle âme enfin, toute prête à sortir:
« Cher Hémon, c'est à toi que je me sacrifie »,
Dit-elle; et ce moment a terminé sa vie.
J'ai senti son beau corps tout froid entre mes bras; (2)
Et j'ai cru que mon âme alloit suivre ses pas. (3)

---

(1) Elle s'en est, Seigneur, mortellement frappée;
Et dans son sang, hélas, elle est soudain tombée!

Racine, dans de pareils vers, est au niveau des poètes de son temps: ce style qui nous semble, avec raison, si indigne d'un auteur dont nous connoissons les chefs-d'œuvre, ne choquoit alors presque personne. Quinault, Thomas Corneille, et, trop souvent, le grand Corneille lui-même n'écrivoient pas mieux.

(2) J'ai sentison beau corps etc.

Son *beau sein*, sa *belle âme*, son *beau corps!* La galanterie et le goût romanesque faisoient alors supporter ces fadeurs aujourd'hui si ridicules.

(3) Et j'ai cru que mon âme alloit suivre ses pas.

L'âme d'Olympe qui va suivre les pas d'Antigone!

Heureuse mille fois, si ma douleur mortelle
Dans la nuit du tombeau m'eût plongée avec elle!

SCENE VI ET DERNIERE.

CREON, ATTALE, GARDES.

CRÉON.

AINSI donc vous fuyez un amant odieux, (1)
Et vous-même, cruelle, éteignez vos beaux yeux! (2)

---

(1) Ainsi donc vous fuyez un amant odieux,

Racine a substitué ce vers à celui-ci, qui ne seroit pas déplacé dans la parodie la plus burlesque :

Et vous mourez ainsi, beau sujet de mes feux.

Cette foule de variantes, que nous avons citées avec une scrupuleuse exactitude, prouvent à quel point Racine a corrigé cette pièce depuis les représentations ; et un passage d'une de ses lettres nous apprend que même avant de donner cette tragédie au public, il avoit fait, dans les quatre premiers actes, des changemens considérables : « Pour ce qui regarde » les *Frères*, dit-il à M. Levasseur, ils sont avancés. Le » quatrième acte étoit fait; mais je ne goûtois point toutes » ces épées tirées : ainsi il a fallu les faire rengainer, et » pour cela ôter plus de deux cents vers; ce qui n'est pas » aisé. » (*Lettres de Racine à ses amis*, tome dernier de cette édition.)

(3) Et vous même, cruelle, éteignez vos beaux yeux!

Ces regrets et ce style de Créon paroîtroient maintenant fort comiques. Les fureurs et le délire de ce pitoyable amant formeroient un dénouement fort gai. On envisageoit alors plus sérieusement ces folies amoureuses, et l'on trouvoit peut-

Vous fermez pour jamais ces beaux yeux que j'adore;
Et, pour ne me point voir, vous les fermez encore!
Quoiqu'Hémon vous fût cher, vous courez au trépas
Bien plus pour m'éviter que pour suivre ses pas!
Mais, dussiez-vous encore m'être aussi rigoureuse,
Ma présence aux enfers vous fût-elle odieuse,
Dût après le trépas vivre votre courroux,
Inhumaine, je vais y descendre après vous.
Vous y verrez toujours l'objet de votre haine,
Et toujours mes soupirs vous rediront ma peine,
Ou pour vous adoucir, ou pour vous tourmenter;
Et vous ne pourrez plus mourir pour m'éviter.
Mourons donc.....

ATTALE, *lui arrachant son épée.*

Ah, Seigneur, quelle cruelle envie!

CRÉON.

Ah, c'est m'assassiner que me sauver la vie!
Amour, rage, transports, venez à mon secours,
Venez, et terminez mes détestables jours!

être une grande délicatesse dans ce vers d'une subtilité raffinée :

Et vous ne pourrez plus mourir pour m'éviter.

Les femmes se félicitaient en secret de leur pouvoir, en voyant que l'ambitieux Créon avoit encore plus d'amour que d'ambition, et qu'après tant de crimes commis pour le trône, il préféroit au trône la mort, parce qu'il ne pouvoit pas régner avec sa maîtresse. Aujourd'hui, cette conduite paroîtroit insensée dans un tel personnage, comme elle l'est en effet. L'âge et le siècle de Racine, c'est ce qu'il faut toujours avoir présent à l'esprit en lisant la Thébaïde et même Alexandre.

De ces cruels amis trompez tous les obstacles!
Toi, justifie, ô ciel, la foi de tes oracles!
Je suis le dernier sang du malheureux Laïus;
Perdez-moi, dieux cruels, ou vous serez déçus! (1)
Reprenez, reprenez cet empire funeste;
Vous m'ôtez Antigone, ôtez-moi tout le reste.
Le trône et vos présens excitent mon courroux;
Un coup de foudre est tout ce que je veux de vous. (2)
Ne le refusez pas à mes vœux, à mes crimes;
Ajoutez mon supplice à tant d'autres victimes.
Mais en vain je vous presse, et mes propres forfaits
Me font déjà sentir tous les maux que j'ai faits.
Polynice, Étéocle, Ïocaste, Antigone, (3)

---

(1) Perdez-moi, dieux cruels, ou vous serez déçus!

Vous serez déçus signifie vous serez trompés; le sens exigeoit: *vous aurez été déçus*, c'est-à-dire, vous vous serez trompés.

(2) Un coup de foudre est tout ce que je veux de vous.

Ce vers sans césure pèche contre une des principales règles de la versification, dont Boileau a donné tout à la fois le précepte et l'exemple dans ces vers heureux:

> Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots
> Suspende l'hémistiche, en marque le repos.
>
> ART. POÉT. Ch. I.

(3) Polynice, Etéocle, Ïocaste, Antigone,

Note de l'édition in-4°. de 1760: « Ce nom (Ïocaste) ne se trouve que dans ce seul vers de la tragédie, et il faut nécessairement écrire et prononcer dans ce vers Ïocaste; et c'est ainsi qu'il se trouve imprimé depuis le commencement jusqu'à la fin dans la première édition de cette pièce. L'auteur fit changer cette orthographe dans les éditions suivantes; mais

Mes fils que j'ai perdus, pour m'élever au trône,
Tant d'autres malheureux dont j'ai causé les maux,
Font déjà dans mon cœur l'office des bourreaux.
Arrêtez..... Mon trépas va venger votre perte; (1)
La foudre va tomber, la terre est entr'ouverte;
Je ressens à la fois mille tourmens divers,
Et je m'en vais chercher du repos aux enfers.

(*Il tombe entre les mains des gardes.*)

---

il conserva toujours Iocaste dans ce vers, quoiqu'il pût cependant changer ainsi l'ordre des noms:

Jocaste, Polynice, Etéocle, Antigone. »

Didot a adopté cette correction; et, par les raisons que j'en ai déjà données, je pense qu'il a eu tort.

(1) Arrêtez..... Mon trépas va venger votre perte;

Votre perte, au lieu de *votre mort*, est incorrect et foible. Au reste, toute cette déclamation est d'un style peu soigné. *Tant d'autres victimes, mes autres forfaits, tant d'autres malheureux*, et autres négligences rendent cette tirade aussi traînante qu'elle est boursouflée.

FIN.

JUGEMENT

SUR

LA THÉBAÏDE.

JUGEMENT

SUR LA THÈBAÏDE,

ET SUR

LES AUTEURS QUI ONT TRAITÉ LE MÊME SUJET.

La conduite de cette pièce annonce un jeune homme dont la tête n'est pas encore assez forte pour combiner un plan, créer des situations et maîtriser son sujet : partout l'auteur imite Euripide, Sénèque et Rotrou, et le dernier beaucoup plus que les autres. Ces imitations ne sont point assez fondues ; il n'y a presque ajouté de son propre fonds aucune invention qui puisse lui faire honneur. Quant au style, on y reconnoît les défauts de Corneille, le goût de ce grand poète pour la déclamation et les raisonnemens subtils ; mais on remarque aussi des tirades vigoureuses que Corneille auroit pu avouer, des traits mâles et fiers, quelques coups de pinceau d'un grand effet, et surtout une extrême facilité, un heureux talent pour la versification, et le germe de cette éloquence naturelle qui fait le charme des écrits de Racine. Malgré les incorrections, les négligences et les fautes de toute espèce échappées à l'inexpérience, à la précipitation, cette pièce, comparée à celles qui paroissoient dans ce temps-là, pouvoit passer pour bien écrite : on y voit que le poète tend au naturel, à l'élégance, à la politesse ; qu'il commence à perfectionner la langue poétique. Si l'on veut

surtout rapprocher du style de la Thébaïde, celui des ouvrages que le grand Corneille produisoit à la même époque (1), on sera étonné de l'extrême supériorité de Racine. C'est donc relativement à ses chefs-d'œuvre, que son coup d'essai paroît si médiocre ; mais à côté des productions de Quinault et des deux Corneille qui occupoient alors la scène avec succès, ce coup d'essai est l'ouvrage d'un grand poète.

Le défaut essentiel de la Thébaïde, c'est le défaut d'intérêt : les deux frères ont la même couleur, et sont également odieux; Jocaste est monotone; les scènes ne sont qu'un tissu de longues conversations. Il faut en excepter quelques endroits où les interlocuteurs s'interrogent et se répondent vers par vers, quelquefois par des hémistiches : sorte de dialogue serré et brillant, très-familier à Sénèque, à Corneille, et dont les poètes grecs ont même fait beaucoup d'usage. Le rôle de Créon est froid et dégoûtant; ses amours sont insupportables, et ses folies à la fin de la pièce auroient suffi pour la faire tomber, si elles n'avoient été sous la sauve-garde particulière de la galanterie et du mauvais goût qui dominoient alors. Quelques tirades d'Etéocle et de Polynice, certains morceaux de Jocaste, et surtout la scène de l'entrevue des deux frères au quatrième acte, scène qu'on peut regarder comme la seule qui soit vraiment dramatique; enfin le récit du combat des deux frères, voilà ce qui est digne de la jeunesse de Racine, ce qui n'eût pas déshonoré son âge mûr, et ce que n'ont pu égaler ceux même qui, depuis Racine, ont fait sur le même sujet une tragédie meilleure que la sienne.

(1) Œdipe, Pertharite, Sophonisbe, etc.

Ce

Ce sujet est fort ingrat pour nous, et n'inspire pas assez de terreur pour suppléer à l'intérêt. Cette affreuse famille étoit tragique pour les Grecs, elle n'est qu'odieuse pour des Français; et c'est avec raison que Boileau, en parlant des qualités que doit avoir le héros d'un poëme épique, recommande qu'il ne soit pas *tel que Polynice et son perfide frère.*

Ces deux fils d'Œdipe et de Jocaste ne sont vraiment que deux misérables objets du courroux céleste, lesquels n'ont par eux-mêmes aucune qualité qui puisse engager le spectateur à plaindre leur sort; ils ne montrent qu'une aveugle férocité, que le barbare instinct d'une haine atroce dont la nature est révoltée. Les deux frères sont deux bêtes farouches toujours prêtes à se dévorer: il n'y a point là de quoi faire une tragédie dans notre goût et dans nos mœurs; il nous faut des sentimens et des passions plus nobles, de plus belles combinaisons de crime. Les Grecs aimoient à voir sur la scène les désastres de leurs anciennes familles royales; leurs yeux se repaissoient avidement du spectacle de ces grandes infortunes, où sembloit triompher la rigueur inexorable du Destin. Ces étranges catastrophes inspiroient à la fois la pitié pour d'illustres malheureux, et la crainte des dieux auteurs de ces calamités.

Euripide a traité le sujet de la Thébaïde sous le titre des *Phéniciennes,* et on ne peut lui comparer aucun de ceux qui sont venus après lui: il est même bien supérieur à Eschyle, le plus ancien des tragiques qui nous restent. Eschyle a considéré sa matière en guerrier plus qu'en poète: il n'a vu dans l'inimitié des deux frères que le siége de Thèbes; il n'a peint que des opérations mili-

taires. Sa tragédie intitulée *les Sept Chefs devant Thèbes*, est presque tout en récits, en descriptions, en détails de la tactique des siéges; elle offre quelques grandes pensées, quelques traits admirables de l'enthousiasme militaire. Tout le monde connoît ce morceau terrible cité par Longin et traduit par Boileau :

> Sous un bouclier noir sept chefs impitoyables
> Epouvantent les dieux de sermens effroyables;
> Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
> Tous, la main dans le sang, jurent de se venger :
> Ils en jurent la Peur, le dieu Mars et Bellone.

Le portrait de ces sept chefs, leur armure, leurs emblêmes, leurs devises rappellent souvent l'idée de nos anciens chevaliers. Enfin, cette pièce composée dans l'enfance de l'art, où la rudesse et la barbarie se joignoient encore au sublime, est un ouvrage à part, qui n'a rien de commun avec les autres tragédies sur le même sujet; et Racine n'en a rien emprunté. Il est inutile de s'arrêter davantage à cette ébauche. Ce qui mérite d'être considéré, c'est l'excellente tragédie d'Euripide, qui fut couronnée avec justice sur le théâtre d'Athènes. Ce poète, le plus tragique de tous, au jugement d'Aristote, a trouvé le secret d'émouvoir puissamment la pitié pour des objets qui sembloient ne devoir inspirer que l'horreur : il a offert un tableau vraiment pathétique de tous les malheurs de cette déplorable famille, rassemblés sous un seul point de vue. Il y a dans la pièce beaucoup de spectacle, une grande variété. L'exposition est très-vicieuse, puisqu'elle ne présente qu'une histoire d'Œdipe racontée par Jocaste, qui décline le nom de tous les personnages; mais

ce défaut est bientôt réparé par une scène admirable, imitée d'Homère. On voit Antigone sur un balcon du palais d'où l'on découvre le champ de bataille ; un vieux esclave qui l'accompagne lui nomme tous les chefs de l'armée ennemie ; il lui montre Polynice ; et cette tendre sœur, à l'aspect d'un frère chéri, fait éclater les sentimens les plus touchans. Le Tasse a aussi imité cette scène dans la Jérusalem délivrée ; et c'est un des beaux morceaux du poëme.

Le coup de maître d'Euripide, c'est d'avoir rendu Polynice intéressant : le sentiment de son malheur, sa noble fierté, la justice de sa cause contrastent merveilleusement avec la férocité, la perfidie et la rage ambitieuse d'Etéocle. C'est un prince infortuné, chassé du trône par un frère, banni de sa patrie et de sa famille ; il vient réclamer ses droits et son patrimoine ; Etéocle n'est qu'un usurpateur et un tyran. Rotrou, et Racine à son exemple, ont fait tout le contraire d'Euripide : ils ont donné à Polynice un caractère encore plus dur, plus féroce et plus inexorable que celui d'Etéocle ; et par-là ils ont étouffé tout le germe de l'intérêt. L'entrevue d'Etéocle et de Polynice est au second acte, parce qu'Euripide a des matériaux suffisans pour remplir le reste de sa pièce. Racine a fait paroître souvent les deux frères, ce qui l'a engagé dans des répétitions fastidieuses. La scène unique d'Euripide en est par là même beaucoup plus précise ; elle a aussi plus d'action, plus de mouvement théâtral.

L'entrée de Polynice est frappante : il paroît l'épée à la main ; la trêve ne peut le rassurer contre la perfidie de son frère ; l'amour de la patrie et le desir de voir sa famille l'ont emporté sur ses justes craintes ; la vue de

Jocaste dissipe ses alarmes; l'accueil que lui fait sa mère est très-pathétique. Je ne sais pourquoi Euripide l'a faite si vieille. Peut-être a-t-il cru la rendre encore plus touchante: ce seroit le contraire dans nos mœurs. A l'aspect de Polynice (Acte 2, Scène II), elle s'élance vers lui en criant:

« C'est donc toi, mon fils! Je te revois après un siècle » de souffrances! Viens, mon enfant, que je te serre contre » mon cœur! Presse de ton visage chéri mes joues sil- » lonnées par les larmes! Laisse flotter ta chevelure sur » mon sein! Polynice, est-ce toi que j'embrasse! Faveur » inattendue! Jour que je n'osois espérer! Que dire, que » faire pour exprimer ma joie! Je n'ai point de paroles, » point de caresses assez vives! Je m'agite, je me con- » sume, et mon âme ne suffit pas au sentiment du bon- » heur que j'ai retrouvé. (1) O mon fils, on t'a forcé de » m'abandonner; l'injustice d'un frère t'a banni de tes » foyers! Que de regrets pour tes amis! Quel deuil pour » la patrie! Depuis ton exil j'ai coupé mes cheveux; ces » voiles lugubres, ces tristes vêtemens de la douleur sont » ma parure; je vis dans les ténèbres et dans les larmes.

(1) Le texte dit même que Jocaste *saute de joie autour de son fils*. La poésie grecque, dans de tels morceaux, est si audacieuse et si lyrique, ses expressions et ses tours ont quelque chose de si étrange, qu'on a bien de la peine à les faire passer dans une langue aussi timide, aussi sage que la nôtre. D'ailleurs, ces figures hardies paroissent en français dénuées du rhythme, de l'harmonie et de tous les charmes de la mélopée antique. Je demande grâce pour ces essais: avant de me condamner, qu'on les compare avec ce qu'ont déjà fait les autres traducteurs.

» J'entends au fond de ce palais les cris du malheureux » vieillard privé de la lumière, privé de ses enfans ! (1) » Dans son désespoir, tantôt il saisit un glaive pour se » percer le sein, tantôt il prépare un nœud fatal pour » étouffer un souffle de vie qui lui reste encore. Ses gé- » missemens sont mêlés d'imprécations contre ses fils; et, » comme s'il manquoit quelque chose à nos maux, j'ap- » prends que mon cher Polynice a goûté avec une femme » étrangère les premières douceurs de l'hymen : il s'est » choisi loin de nous d'autres parens, une autre famille, » une autre patrie ! O douleur insupportable pour une » mère ! Ma main n'a point allumé le flambeau nuptial ! » Le fleuve Ismène n'a point reçu dans ses ondes ta nou- » velle épouse ! Thèbes n'a point retenti des chants d'hy- » menée ! Périssent les lances argiennes ! Périsse votre fu- » neste discorde ! Périsse la maison d'Œdipe, objet du » céleste courroux, et dont tous les fléaux ont retombé » sur moi !

POLYNICE.

» Ma mère, j'ai peut-être été imprudent quand je suis » venu au milieu de mes ennemis (2) ; mais j'ai cédé » au desir de revoir la patrie, desir si naturel à tous les » hommes. Que la patrie est chère aux malheureux ban- » nis ! Ils l'accusent en vain, leur cœur se tourne vers » elle. J'avoue qu'en entrant dans ces murs j'ai redouté la

(1) J'ai été obligé de retrancher ici quelques idées accessoires qui refroidissent la scène.

(2) Le texte offre ici un sens équivoque : on ne sait si Polynice veut parler de sa retraite à Argos, ou de son entrée dans la ville où commande Etéocle.

» perfidie de mon frère; j'ai tiré mon épée, et je marchois » avec défiance, tournant de tous côtés des regards in- » quiets; mais la trève et ma confiance en vous ont dis- » sipé mes alarmes. Me voilà donc revenu au séjour de » mes pères! Mes yeux se remplissent de larmes à l'as- » pect de ce palais, que je revois après une si longue » absence! Je reconnois ces autels de nos dieux domesti- » ques, ces gymnases où je fus élevé, les bords chéris de » la fontaine de Dircé. Hélas, injustement chassé de ma » terre natale, j'habite une ville étrangère; et, pour com- » ble de douleur, je vois ma mère plongée dans l'afflic- » tion et dans le deuil! O mère infortunée, qu'il est cruel » de ne trouver que de la haine dans le cœur de ses amis » naturels! Qu'il est difficile de réunir des parens deve- » nus ennemis! Que fait mon malheureux père habitant » des ténèbres? Que font mes sœurs infortunées? Sans » doute elles pleurent mon exil.

JOCASTE.

» Un dieu cruel, mon fils, a perdu notre famille : les » plus saints devoirs, les plus augustes fonctions de la na- » ture sont devenus pour nous des crimes. Mais écartons » des souvenirs affreux, soumettons-nous à la volonté su- » prême des dieux. Mon fils, je brûle de vous interroger, » mais je crains de vous affliger. Permettez-vous à une » mère d'épancher son cœur dans votre sein?

POLYNICE.

» Parlez; vos desirs sont les miens : découvrez-moi » vos sentimens.

JOCASTE.

» Eh bien, mon fils, je commence par ce qui m'inté-

» resse le plus. Vous avez bien souffert dans votre exil?

POLYNICE.

» J'ai souffert des maux que l'on sent mieux qu'on ne » peut l'exprimer.

JOCASTE.

» Dans votre situation, qu'avez-vous trouvé de plus » douloureux?

POLYNICE.

» De n'être pas libre.

JOCASTE.

» Quoi, mon fils, pour être exilé est-ce qu'on devient » esclave ?

POLYNICE.

» On devient le flatteur du prince qui vous donne un » asile.

JOCASTE.

» Qu'il est dur de supporter et de partager des folies » qui nous déplaisent !

POLYNICE.

» On est asservi à l'intérêt, à la nécessité.

JOCASTE.

» Les exilés, dit-on, se repaissent de belles espérances.

POLYNICE.

» Oui, elles sont belles, mais qu'elles sont lentes à s'ac- » complir !

JOCASTE.

» Et le temps n'a-t-il pas fait reconnoître combien » elles sont trompeuses ?

POLYNICE.

» Le malheureux y trouve toujours un charme secret,

JOCASTE.

» Mais avant que l'hymen vous offrît une ressource, » comment avez-vous pourvu aux premiers besoins de » la vie?

POLYNICE.

» Souvent je me suis vu réduit aux dernières extré- » mités de la misère. (1)

JOCASTE.

» Quoi, vos amis, vos hôtes.....

POLYNICE.

» Ah, dans l'infortune il n'y a point d'hôtes, point » d'amis; il n'y en a que pour les heureux! »

De là, Polynice s'engage dans le récit de ses aventures à la cour d'Argos: récit très-intéressant pour une mère, et qui seroit insupportable sur un théâtre français. Les Grecs, amis de la nature et de la vérité, croyoient qu'ils devoient entendre avec plaisir ce qui intéresse Jocaste, puisque c'est pour Jocaste et non pas pour les spectateurs que Polynice est censé parler. Les Grecs avoient peu d'idée de ce que nous appelons noblesse et dignité théâtrale; ils ne la fai-

(1) Ces détails paroissent indignes d'un prince, et d'un prince tragique. Les princes de ce temps-là étoient bien près de l'humanité; et les princes tragiques paroissoient plus touchans quand ils se rapprochoient de la nature. Dans nos romans français, comme dans nos tragédies, le malheur de n'avoir pas de quoi vivre n'est jamais compté pour quelque chose; dans le monde, c'est le plus grand de tous.

soient pas consister dans les mêmes choses que nous ; extrêmement sévères sur ce qui concerne la pudeur des femmes et les bienséances du sexe, ils ne regardoient jamais comme ignoble dans les sentimens ce qui est simple, naturel et vrai ; ils pensoient qu'un héros peut avouer sans s'avilir qu'il a éprouvé la misère. Polynice ne rougit pas de convenir que les richesses sont plus nécessaires à l'homme que la gloire ; que la noblesse sans argent n'est rien, et que s'il revient avec une armée, c'est pour recouvrer son patrimoine autant que son trône. Ce n'est pas le beau idéal : un chevalier français qui parleroit ainsi seroit sifflé. Jamais personne ne s'est avisé de songer si Tancrède proscrit, rentrant dans Syracuse, a de quoi payer son dîner : il y pense encore moins lui-même. Jamais tous ces grands guerriers n'ont besoin d'argent ; et ils sont toujours assez riches quand leurs maîtresses sont fidelles. C'est ici qu'il faut de la philosophie. Les Grecs ne pensoient pas comme nous. De quel côté est le tort? Des deux côtés : ils étoient trop naturels ; nous ne le sommes pas assez. Il s'agiroit de savoir quel est le moindre tort, d'être trop près de la nature, ou d'en être trop loin.

Le Polynice grec du moins est intéressant ; et notre Polynice français, le Polynice de Racine, qui parle toujours comme un héros de Corneille, n'intéresse point du tout avec son grand ton et son air de conquérant. Le Polynice grec est honnête : il ne demande que ce qui lui appartient ; c'est avec douleur qu'il se voit forcé d'assiéger sa patrie, pour contraindre Etéocle à lui céder la place au trône de ses pères ; il n'étale aucune de ces maximes cruelles et tyranniques du Polynice français ; et si l'on a quelque chose à lui reprocher, c'est peut-être d'être plus ver-

tueux et plus aimable qu'il n'appartient à un fils d'Œdipe. Etéocle, au contraire, est dur et féroce: il ne se donne pas même la peine de colorer son injustice; il ne déguise point son ambition; le trône a pour lui trop d'appas pour qu'il consente à l'abandonner à son frère. « Je le » garde pour moi, dit-il, (Acte 2, Scène III), et je serois » un lâche de me dépouiller moi-même du bien que » je possède. Et d'ailleurs, quel opprobre pour moi de » me laisser ainsi arracher mon sceptre par la force des » armes ! Quelle honte pour Thèbes de paroître trembler devant les lances de Mycène! Ce n'étoit pas à main » armée qu'il devoit venir traiter de la paix: pour terminer un différend, la parole n'est pas moins puissante » que le fer. Qu'il établisse, j'y consens, son séjour à » Thèbes, mais qu'il ne se flatte pas de me voir jamais » son esclave, dans les mêmes lieux où je puis être son » maître. Ainsi, que les feux s'allument, que le glaive » brille; attelez vos coursiers, hérissez la plaine de chars: » je n'abandonne point mon trône. *Si jamais on peut violer la justice, c'est pour régner qu'il est beau d'être injuste; dans tout le reste il faut être vertueux.* » (Maxime fameuse que Jules-César avoit toujours à la bouche et qu'il a si bien pratiquée.)

Jocaste prêche son fils sans pouvoir le convertir. Cette respectable mère enseigne une excellente morale sur l'égalité, sur la justice, sur la médiocrité; mais ce genre de philosophie est déplacé dans un pareil moment: Etéocle n'est pas capable de l'entendre. Cette partie du discours de Jocaste est peu théâtrale. Les Grecs aimoient les raisonnemens, les discussions subtiles; en cela ils avoient un mauvais goût. Les froides réflexions de Jo-

caste sur les avantages de l'égalité doivent déplaire dans tous les siècles et dans tous les pays; et pour avoir plu à Athènes, elles n'en sont pas meilleures, parce qu'elles ne sont point naturelles, et que la nature est la première de toutes les règles : c'est le fondement de tout; c'est toujours à elle qu'il faut revenir; et il n'y a point de mœurs, de circonstance ni de mode qui puissent justifier ce que la nature condamne. Jocaste est ridicule, quand elle dit que c'est l'égalité qui a établi les nombres, les poids et mesures; mais elle est éloquente quand elle dit à Polynice : « Si tu te rends maître de Thèbes, où dresseras-tu » tes trophées? A quels dieux offriras-tu des sacrifices » après avoir emporté d'assaut ta patrie? On lira donc » sur les dépouilles ennemies entassées le long des rives » de l'Inachus : VAINQUEUR DE THÈBES, POLYNICE » APRÈS AVOIR RÉDUIT THÈBES EN CENDRES, A CONSA- » CRÉ AUX DIEUX CES BOUCLIERS. Ah, mon fils, loin de » toi cette gloire honteuse! Loin de toi ce triomphe rem- » porté sur les Grecs! Mais si tu es forcé de lever le siége, » comment rentreras-tu dans Argos? Après avoir jonché » nos campagnes des cadavres de ses habitans, que ré- » pondras-tu aux veuves qui te demanderont leurs époux, » aux mères qui t'accuseront du meurtre de leurs fils? » On s'écriera dans la ville : O funeste alliance! Adraste » nous a tous perdus par l'hymen de sa fille. »

Enfin Etéocle, conformément à son caractère brusque et violent, s'ennuie de ces disputes, et termine la conférence. « Je perds le temps ici, dit-il à sa mère : tous » ces discours sont superflus; je garde le trône; sans » cette condition, point de paix, point de trêve. Cessez » donc de me fatiguer de vaines remontrances. Et toi

» (se tournant vers Polynice), sors de nos murs à l'ins-
» tant, ou tu es mort.

POLYNICE.

» Et quel est le guerrier assez invulnérable, qui osera
» me porter un coup mortel sans le recevoir lui-même ?

ÉTÉOCLE.

» Ce guerrier est près de toi ; tu es devant lui : regarde
» ce bras.

POLYNICE.

» Je vois un homme riche et heureux : ce ne peut
» être qu'un lâche qui craint la mort.

ÉTÉOCLE.

» Et c'est contre ce lâche que tu as rassemblé une si
» nombreuse armée ?

POLYNICE.

» C'est par prudence, et non par nécessité.

ÉTÉOCLE.

» Insolent, rends grâce à la trève qui te sauve la vie !

POLYNICE.

» Une seconde fois je demande le sceptre qui m'ap-
» partient.

ÉTÉOCLE.

» Le sceptre est à moi ; je resterai dans mon palais.

POLYNICE.

» Autels de la maison paternelle. . . . .

ÉTÉOCLE.

» Que tu es venu renverser.

POLYNICE.

» Ecoutes-moi.

ÉTÉOCLE.

» Ecouter un brigand armé contre son pays !

POLYNICE.

» Dieux tutélaires de Thèbes. . . . .

ÉTÉOCLE.

» Qui te détestent.

POLYNICE.

» Je vous prends à témoin qu'on me chasse de ma » terre natale. . . . .

ÉTÉOCLE.

» Que tu veux ravager.

POLYNICE.

» Grands dieux, n'est-ce pas son injustice qui m'a ré- » duit à cette extrémité?

ÉTÉOCLE.

» C'est à Mycène, et non pas ici que tu dois invoquer » les dieux.

POLYNICE.

» Impie!

ÉTÉOCLE.

» Mais non pas ennemi de la patrie.

POLYNICE.

» Tu me ravis ma patrie.

ÉTÉOCLE.

» Et vais bientôt te ravir le jour.

POLYNICE.

» O mon père, tu entends ces outrages !

ÉTÉOCLE.

» Il entend aussi le bruit de tes armes.

POLYNICE.

» Et vous, ô ma mère. . . .

ÉTÉOCLE.

» Ne profane plus ce nom.

POLYNICE.

» O Thèbes. . . . .

ÉTÉOCLE.

» Traître, c'est Argos que tu dois invoquer !

POLYNICE.

» J'y vais, n'en doute pas. Adieu, ma mère.

ÉTÉOCLE.

» Sors de ces lieux.

POLYNICE.

» Je pars; mais laisse-moi voir un instant mon père.

ÉTÉOCLE.

» Non.

POLYNICE.

» Que j'embrasse mes sœurs.

ÉTÉOCLE.

» Tu ne les verras plus.

POLYNICE.

» O mes sœurs !

ÉTÉOCLE.

» Tu es leur plus grand ennemi.

POLYNICE.

» O ma mère, soyez heureuse!

JOCASTE.

» Puis-je l'être sans vous, ô mon fils?

POLYNICE.

» Je ne suis plus votre fils.....

JOCASTE.

» Je suis donc née pour tous les malheurs?

POLYNICE.

» Je suis outragé par un frère.

ÉTÉOCLE.

» C'est moi qu'on outrage.

POLYNICE.

» Quel sera ton poste dans le combat?

ÉTÉOCLE.

» Que t'importe?

POLYNICE.

» Tu m'y verras.

ÉTÉOCLE.

» C'est ce que je désire.

JOCASTE.

» O mes fils, qu'allez-vous faire?

ÉTÉOCLE.

» L'événement vous l'apprendra.

JOCASTE.

» Vous allez accomplir les imprécations de votre père.

POLYNICE.

» Eh bien, périsse toute notre maison!

ÉTÉOCLE.

» Ce glaive va bientôt se baigner dans le sang.

POLYNICE.

» J'en atteste la terre qui m'a nourri; j'en atteste les » dieux : on m'insulte, on m'outrage, on me chasse » comme un esclave! O Thèbes, si tu péris, ne m'accuse » point! Etéocle seul est l'auteur de tes maux! C'est mal- » gré moi que j'ai pris les armes; c'est malgré moi que » je quitte ma patrie. O Apollon, ô toi dont les images » embellissoient ces portiques, palais de Thèbes, statues » des dieux, et vous, jeunes amis, compagnons de mon » enfance, recevez mes derniers adieux : peut-être ne » vous reverrai-je plus! Mais, que dis-je? L'espérance vit » au fond de mon cœur : j'ose encore me flatter d'immoler » l'usurpateur de mon trône et de régner dans ces lieux.

ÉTÉOCLE.

» Sors donc, traître, sors donc. »

Voilà comment les Grecs savent faire des scènes! Quel mouvement, quelle chaleur, quel intérêt ils savent répandre sur des sujets qui semblent ne rien présenter que d'horrible! Le reste de la pièce est une suite de catastrophes sanglantes. Le sacrifice de Ménécée est beaucoup mieux motivé, mieux placé que dans la pièce de Racine : il y produit plus d'effet. Jocaste apprenant que ses fils sont aux mains, vole sur le champ de bataille; et les trouvant tous deux sans vie, se perce sur leurs corps; ce qui vaut beaucoup mieux que la manière précipitée dont Racine fait périr Jocaste sans qu'elle se donne le temps d'apprendre des nouvelles du combat. Rien ne prouve mieux le goût d'Euripide pour les passions douces et touchantes, que l'espèce de sentimens qu'il prête aux deux frères mourans. Etéocle, malgré sa férocité, tend la

la main à sa mère, à sa sœur; il leur dit adieu; Polynice fait plus, il s'attendrit sur son frère. Le poète s'est imaginé qu'après avoir satisfait au destin, les deux frères à leur dernier soupir pouvoient, sans démentir leur caractère, entendre la voix de la nature. Le récit du combat est moins brillant que chez Racine, mais plus naturel, plus varié, plus pathétique. Œdipe paroît à la fin de la pièce : il embrasse les cadavres de ses fils; il déplore leur cruelle destinée, et part pour son exil, conduit par Antigone. Ces dernières scènes sont extrêmement tragiques. La pièce tout entière est remarquable par cette naïveté, cette simplicité de la manière grecque. Quelques détails nous paroîtroient au-dessous de la majesté du cothurne. Le théâtre grec et le nôtre ont des beautés et des défauts qui tiennent au caractère et aux mœurs nationales. On ne voit du moins chez Euripide ni une Antigone amoureuse, ni un Hémon galant, ni un vieux scélérat tel que Créon, possédé d'une passion ridicule : tout est intéressant, théâtral et pathétique. Il est étonnant que Racine ayant sous les yeux un si beau modèle, ait préféré Rotrou à Euripide.

Sénèque, qu'on appelle le tragique, pour le distinguer de Sénèque le philosophe, quoique certains savans prétendent que c'est le même; Sénèque a composé une Thébaïde dont on n'a conservé que des fragmens. Ce qui nous reste, peut nous consoler de la perte de ce qui nous manque : les scènes ne sont qu'un tissu de déclamations ingénieuses et brillantes, parmi lesquelles on distingue quelques belles et grandes pensées; on y trouve un immense discours de Jocaste à Polynice pour l'exhorter à la paix. Racine en a pris plusieurs traits; mais autant qu'il

est inférieur à Euripide, autant il est supérieur à Sénèque. C'est cependant ce rhéteur latin qui paroît avoir formé le goût de Corneille. Le père de notre théâtre a fait beaucoup d'honneur à ce déclamateur, en prenant sa manière, en empruntant de lui cette pompe du dialogue, ces contestations, ces sentences, ces raisonnemens qui ont tant d'éclat au théâtre, quand ils sont animés par le puissant génie de l'auteur de Cinna. C'est Sénèque qui le premier a imaginé de rendre Jocaste furieuse, de lui faire demander la mort à ses fils; mais il a imité d'Euripide les plaintes que cette mère adresse à Polynice sur son mariage avec une étrangère. Du reste, il a fait de Jocaste un rhéteur, une espèce de sophiste :

« O mon fils, dit-elle, Act. IV, Sc. I, je t'en supplie » par ce sein qui t'a porté pendant dix mois, par les vives » douleurs que m'a fait éprouver ta naissance, par la tendresse de tes sœurs, par le supplice volontaire dont un » père innocent s'est puni lui-même, par ce visage auguste » cruellement défiguré par le désespoir! Je t'en conjure, » détourne de ta patrie ces torches coupables; éloigne tes » étendards parricides : ta retraite sera toujours tardive. Tu » as déjà consommé la moitié du crime : Thèbes a déjà vu » des troupeaux ennemis couvrir ses plaines; elle a vu la » cavalerie d'Argos fouler les prairies de Cadmus; elle a vu » ces fiers capitaines d'Adraste faire voler leurs chars sur » l'arène sanglante, agiter dans leurs mains les flambeaux » destinés à la réduire en cendres; enfin elle a vu un forfait » nouveau, même pour elle, des frères s'élancer l'un sur » l'autre pour s'égorger! Toute l'armée, tout le peuple, et » tes deux sœurs et ta mère ont souillé leurs regards de » cet affreux spectacle; et ton père a pu se féliciter de

» s'être mis hors d'état de le voir. Songe à Œdipe, et » vois quelle peine est réservée même aux erreurs involontaires ! Ne ravage pas le pays où tu veux régner; ne » détruis pas ton propre palais. Quel est donc ton dessein? » Tu redemandes ta patrie, et tu as juré sa perte! Ta fureur rend tes droits douteux : tu dévastes les campagnes, tu brûles les moissons; elles ne sont donc pas » à toi. Porte-t-on le fer et le feu dans ses possessions? » Tandis que le royaume subsiste, décidez d'abord lequel » de vous deux est le roi; l'autre saura du moins ce qu'il » doit attaquer. Pourras-tu donc ébranler ces murs que » la main des hommes n'a point élevés, ces tours formées » par les pierres qui sont venues se placer d'elles-mêmes » aux sons de la lyre d'Amphion? Oseras-tu piller la ville » de Cadmus, traîner à ton char les guerriers compagnons » de ton père? Tes soldats effrénés arracheront donc les » Thébaines des bras de leurs époux; et la jeune postérité de Cadmus, réduite en esclavage, ira supporter » l'orgueil et les mépris des femmes d'Argos! Moi-» même, les mains liées derrière le dos, j'ornerai ton » triomphe; ta mère grossira la foule des captives!. . . » . . . . . Tu es déjà féroce et barbare, et tu ne » règnes pas : que feras – tu donc quand tu seras roi? »

Per decem mensium graves
Uteri labores, perque pietate inclitas
Precor sorores, et per irati sibi
Genas parentis, scelere quas nullo nocens,
Erroris a se dira supplicia exigens,
Hausit, nefandas mœnibus patriis faces
Averte : signa bellici retro agminis
Flecte. Ut recedas, magna pars sceleris tamen

Vestri peracta est: vidit hostili grege
Campos repleri patria, fulgentes procul
Armis catervas; vidit equitatu levi
Cadmea frangi prata, et excelsos rotis
Volitare proceres; igne flagrantes trabes
Fumare, cineri quæ petunt nostras domos;
Fratresque (facinus quod novum et Thebis fuit)
In se ruentes. Totus hoc exercitus
Et populus omnis, et utraque hoc vidit soror,
Genitrixque vidit; nam pater debet sibi,
Quod ista non spectavit. Occurrat tibi
Nunc Œdipus: quo judice, erroris quoque
Pœnæ petuntur. Ne, precor, ferro erue
Patriam ac penates; neve, quas regere expetis,
Everte Thebas. Quis tenet mentem furor?
Petendo patriam perdis. Ut fiat tua,
Vis esse nullam? Quin tuæ causæ nocet
Ipsum hoc, quod armis vertis infestis solum,
Segetesque adustas sternis, et totos fugam
Edis per agros. Nemo sic vastat sua.
Quæ corripi igne, quæ meti gladio jubes,
Aliena credis. Rex sit e vobis uter,
Manente regno, quærite. Hæc telis petes,
Flammisque tecta? Poteris has Amphionis
Quassare moles, nulla quas struxit manus,
Stridente tardum machina ducens onus;
Sed convocatus vocis et citharæ sono
Per se ipse turres venit in summas lapis.
Hæc saxa franges victor? Hinc spolia auferes,
Victosque duces patris æquales tui?
Matres ab ipso conjugum raptas sinu

Sævus catena miles imposita trahet,
Ut adulta virgo mixta captivo gregi
Thebana nuribus munus Argolicis eat?
An et ipsa palmas vincta post tergum datas
Mater triumphi præda fraterni vehar?
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . Tam ferum et durum geris
Sævumque in iras pectus, et nondum imperas?
Quid sceptra facient?

Polynice, justement offensé de ces reproches vagues, s'emporte contre une mère qui fait des phrases au lieu de donner des raisons.

« Quoi donc, faut-il toujours errer d'exil en exil, » toujours fuir sa patrie et mendier des secours étran- » gers? Que souffrirois-je de plus, si j'avois violé ma foi, » si j'étois parjure? Dois-je porter la peine du crime d'au- » trui, tandis que le coupable en recueille le fruit? Vous » m'ordonnez de partir: j'obéis aux ordres d'une mère; » mais assignez-moi donc une retraite. Tandis que mon » frère étale son orgueil dans le palais qui m'appartient, » je veux bien me cacher au fond d'une chaumière, mais » du moins donnez-la moi : cet humble réduit me tien- » dra lieu d'un trône. Me verrai-je à charge à mon illus- » tre épouse, et plutôt son esclave que son mari, objet » des mépris d'un beau-père couronné? Qu'il est cruel » de tomber du trône dans la servitude! »

POLYNICES.

Ut profugus errem semper, ut patria arcear,

Opemque gentis hospes externæ sequar ?
Quid paterer aliud, si fefellissem fidem,
Si pejerassem ? Fraudis alienæ dabo
Pœnas; at ille præmium scelerum feret ?
Jubes abire : matris imperio obsequor.
Da, quo revertar. Regia frater mea
Habitet superbus; parva me abscondat casa !
Hanc da repulso. Liceat exiguo lare
Pensare regnum. Conjugi donum datus
Arbitria thalami dura felicis feram,
Humilisque socerum lixa dominantem sequar ?
In servitutem cadere de regno, grave est.

Jocaste n'est point embarrassée de ces objections; elle a réponse à tout : elle prétend qu'il y a beaucoup de royaumes vacans dans le monde, et envoie Polynice, comme un chevalier errant, à la conquête de ces immenses pays qui n'attendent qu'un maître. Son frère même, dit-elle, l'accompagnera dans cette expédition, toute la Grèce suivra ses drapeaux et formera une espèce de croisade; c'est une déraison complète. Le mauvais goût se borne rarement aux vaines recherches du style : il produit aussi les pensées extravagantes. Le même travers d'esprit est la cause que les idées ne sont pas plus saines que la manière de les exprimer. Polynice en revient toujours à ses droits :

« Le scélérat qui m'a dépouillé restera donc impuni ?

JOCASTE.

» Ne craignez rien : il sera puni, et même bien cruellement ! Il régnera.

POLYNICE.

» Régner est donc une peine ?

JOCASTE.

» En doutez-vous? Croyez-en votre père, croyez-en » Cadmus et toute sa race : le sceptre de Thèbes a coûté » cher à ceux qui l'ont porté, et cependant aucun d'eux » ne l'avoit acheté par un parjure. Vous pouvez dès-à- » présent compter votre frère parmi les victimes de la » royauté.

POLYNICE.

» Eh bien, je veux périr aussi; mais je veux périr roi.

JOCASTE.

» Règnes donc, mais en banni, et non pas en roi ! » Règnes, mais en horreur à ton peuple!

POLYNICE.

» Et qu'importe ? Qui craint d'être haï ne desire pas » de régner. L'Etre-Suprême a placé la haine auprès du » trône; il est d'un roi et d'un grand roi de dompter ces » haines populaires. Un roi chéri voit son pouvoir borné » par l'amour de ses sujets; mais il peut tout se permettre » contre des mécontens et des rebelles. . . . . » . . . . . » . . . . . » Patrie, femme, enfans, je sacrifierois tout au trône; » et quelque cher que coûte l'empire, il n'est jamais » trop acheté. »

POLYNICES.

Sceleris et fraudis suæ
Pœnas nefandas frater ut nullas ferat?

JOCASTA.

Ne metue : pœnas, et quidem solvet graves !
Regnabit.

POLYNICES.

Hæcne est pœna?

JOCASTA.

Si dubitas, avo
Patrique crede. Cadmus hoc dicet tibi,
Cadmique proles. Sceptra Thebarum fuit
Impune nulli gerere ; nec quisquam, fide
Rupta, tenebat illa. Jam numeres, licet,
Fratrem inter istos.

POLYNICES.

Numero : et est tanti mihi
Cum regibus jacere.

JOCASTA.

Te turbæ exsulum
Adscribo. Regna, dummodo invisus tuis.

POLYNICES.

Regnare non vult, esse qui invisus timet.
Simul ista mundi conditor posuit Deus
Odium atque regnum. Regis, et magni, reor
Odia ista premere. Multa dominantem vetat
Amor suorum ; plus in iratos licet.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . Pro regno velim
Patriam, penates, conjugem flammis dare.

Imperia, pretio quolibet, constant bene.

C'est par ces sentimens monstrueux que se termine la dernière scène qui nous reste de cette tragédie bizarre. On voit que Racine a prêté à son Polynice quelques-unes de ces idées.

Stace a composé un long poëme épique sur ce même sujet, qui n'avoit fourni à Euripide et à Sénèque qu'une tragédie. Sa Thébaïde est aujourd'hui peu lue ; mais quoique Boileau ait jeté de la défaveur sur ses héros, ce n'est cependant pas un ouvrage à dédaigner du côté de l'invention et des pensées. Le style même a souvent une énergie extraordinaire, quoiqu'il soit communément infecté de déclamations et de mauvais goût. Rotrou, et long-temps avant lui Garnier, tous deux auteurs d'une tragédie d'Antigone, n'ont fait en plusieurs endroits que traduire Stace en vers durs et barbares. Racine a fait aussi quelques larcins à ce poète, dans le récit du combat des deux frères ; mais il s'est approprié les traits qu'il imitoit, en les embellissant. On ne sera pas fâché de trouver ici la narration de Stace : c'est un morceau brillant et curieux, très-propre à faire connoître le goût de la poésie latine sous l'empire de Domitien.

Le poète épique ne raconte pas comme le poète dramatique : il doit animer ses récits par des fictions. Stace, qui, dans le reste de la Thébaïde, s'est contenté du ministère d'une seule Furie, a besoin d'en employer deux pour ce combat terrible. Ce n'est pas trop en vérité d'une Furie pour chaque frère : Tisiphone se charge d'Etéocle, et Mégère gouverne Polynice. Je prends le récit au moment où Etéocle sort de la ville pour aller à la rencontre de son frère :

Jamque decus galeæ, jam spicula sæva ligabat
Ductor, et ad lituos hilarem, trepidumque tubarum
Prospiciebat equum, subito cum apparuit ingens
Mater, et ipse metu famulumque expalluit omnis
Cœtus, et oblatam retro dedit armiger hastam.

Quis furor? Unde iterum regni integrata resurgit
Eumenis? Ipsi etiam post omnia, cominus ipsi
Stabitis? Usque adeo geminas duxisse cohortes,
Et facinus mandasse parum est? Quo deinde redibit
Victor? In hos ne sinus? O diri conjugis olim
Felices tenebræ! Datis improba lumina pœnas.
Hæc spectanda dies? Quo, sæve, minantia flectis
Ora? Quid alternos vultus, pallorque ruborque
Mutat, et obnixi frangunt mala murmura dentes?
Me miseram, vinces! Prius hæc tamen arma necesse est
Experiare domi. Stabo ipsa in limine portæ
Auspicium infelix, scelerumque immanis imago.
Hæc tibi canities, hæc sunt calcanda, nefande,
Ubera; perque uterum sonipes hic matris agendus.
Parce: quid oppositam capulo, parmaque repellis?
Non ego te contra Stygiis feralia sanxi
Vota deis, cæco nec Erinnyas ore rogavi.
Exaudi miseram: genitrix te, sæve, precatur,

« Déjà le casque brille sur la tête d'Etéocle ; déjà il saisit ses javelots et s'élance (1) vers son coursier joyeux d'entendre les clairons, et palpitant d'ardeur au son de la trompette, lorsque tout-à-coup apparoît à ses yeux sa vénérable mère. A cet aspect, le roi de Thèbes et tous les guerriers qui l'environnent pâlissent de frayeur; son écuyer retire la lance qu'il alloit lui présenter. (2)

« Quelle fureur, s'écrie Jocaste ! L'Euménide de cet » empire se relève donc avec une rage nouvelle, et il » nous restoit après tant de désastres le combat des deux » frères ! Ce n'étoit pas assez pour eux d'avoir guidé les » bataillons ennemis et commandé le crime ! Où reviendra » donc le vainqueur ? Sera-ce dans mon sein ? Heureuses » les ténèbres de mon funeste époux ! Malheureuse de » voir encore la lumière, puisqu'il me faut voir ce jour ! » Barbare, pourquoi détournes-tu tes regards menaçans ? » Ton front pâlit et rougit tour-à-tour ? J'entends le bruit » sinistre de tes dents qui se choquent ? Infortunée que » je suis, tu vaincras; mais il faut d'abord éprouver sur » moi tes armes : sur le seuil de la porte tu me verras » debout comme un présage horrible, comme une affreuse » image de tes crimes. Il te faudra renverser ta mère, fou-

---

(1) Le texte porte littéralement *déjà le général* (c'est-à-dire Etéocle) *attachoit son casque brillant et ses cruels javelots, et tournoit ses regards vers son cheval,* etc.

(2) M. l'abbé Cormiliole, traducteur de Stace, a fait ici un singulier contre-sens et une transposition bien hardie ; il a fait changer de place à ce vers :

. . . *Et oblatam retro dedit armiger hastam.*

et il le traduit ainsi : *Et son écuyer placé derrière lui, lui passoit sa lance dans la main.*

Non pater. Adde moram sceleri, et metire quod audes.
Sed pulsat muros germanus, et impia contra
Bella ciet. Non mater enim, non obstat eunti
Ulla soror. Te cuncta rogant, hîc plangimus omnes.
Ast ibi vix unus pugnas dissuadet Adrastus,
Aut fortasse jubet. Tu limina avita deosque
Linquis, et à nostris in fratrem amplexibus exis?

At parte ex alia tacitos obstante tumultu
Antigone furata gradus (nec casta retardat
Virginitas) volat Ogygii fastigia muri
Exsuperare furens. Senior comes hæret eunti
Actor, et hic summas non duraturus ad arces.
Utque procul visis paulum dubitavit in armis,
Agnovitque (nefas?) jaculis, et voce superba
Tecta incessentem, magno prius omnia planctu
Implet, et è muris ceu descensura profatur:

Comprime tela manu, paulumque hanc aspice turrim
Frater, et horrentes refer in mea lumina cristas.
Agnocisne hostes? Sic annua pacta fidemque
Poscimus? Hi questus, hæc est bona causa modesti
Exulis? Argolicos per te, germane, penates

» ler ses cheveux blancs et le sein qui t'a nourri, écraser » ses flancs sous les pieds de ton cheval. Arrête : pourquoi » repousser mes embrassemens avec ton bouclier et la » garde de ton épée ? Je n'ai point invoqué contre toi les » divinités du Styx ; ma vengeance ne t'a point dévoué aux » Furies. Ecoute une femme au désespoir. Ce n'est point » ton père qui t'en conjure ; barbare, c'est ta mère. Mets » un frein à tes coupables transports, mesure ton forfait. » Mais, dis-tu, ton frère ébranle ces murailles, il te pro- » voque à un combat impie. Hélas, il n'a point de mère, » il n'a point de sœur pour appaiser sa colère ! Ici toute » ta famille te supplie, ici nous pleurons toutes à tes » pieds. Polynice est livré à des étrangers. A peine le » seul Adraste s'oppose-t-il à leur fureur ; que dis-je, il » l'enflamme peut-être. Mais toi, c'est le palais de ton » père, ce sont tes dieux domestiques que tu abandonnes ; » c'est de nos bras que tu t'arraches pour aller percer le » cœur d'un frère. »

» D'un autre côté Antigone se glisse à travers la foule ; la pudeur de son sexe ne peut arrêter ses pas ; l'ardeur qui l'anime lui fait franchir toute la hauteur des murs. Le vieux Actor l'accompagne ; mais l'âge ne permettra pas à ce foible guide de parvenir avec elle jusqu'au sommet des tours. Antigone aperçoit de loin les armes de son frère ; elle hésite un moment. Bientôt elle le reconnoît à ses coups, à ses menaces orgueilleuses. Tout retentit alors des plaintes de cette tendre sœur, et prête à se précipiter du haut des murs, elle s'écrie :

« Ah, retiens tes javelots, regarde cette tour, tourne » vers moi l'aigrette sanglante de ton casque ! Sont-ce » des ennemis que tu vois ? Est-ce ainsi que tu viens

(Nam Tyriis jam nullus honos,) per si quid in illa
Dulce domo, summitte animos. En utraque gentis
Turba rogant, ambæque acies. Rogat illa suorum
Antigone devota malis, suspectaque regi,
Et tantum tua, dure, soror. Saltem ora, trucesque
Solve genas. Liceat vultus fortasse supremum
Noscere dilectos, et, ad hæc lamenta, videre,
Anne fleas. Illum gemitu jam supplice mater
Frangit, et exsertum dimittere dicitur ensem.
Tu mihi fortis adhuc, mihi, quæ tua nocte dieque
Exsilia, erroresque fleo? Jam jamque tumentem
Placavi tibi, sæve, patrem. Quid crimine solvis
Germanum? Nempe ille fidem et stata fœdera rupit,
Ille nocens, sævusque suis; tamen ecce vocatus
Non venit. His paulum furor elanguescere dictis
Cœperat, obstreperet quanquam, atque obstaret Erinnys
Jam summissa manus, lente jam flectit habenas,
Jam tacet; erumpunt gemitus, lacrymasque fatetur
Cassis; hebent iræ, pariterque et abire nocentem
Et venisse pudet; subito cum matre repulsa
Eumenis ejecit fractis Etheoclea portis
Clamantem: Venio, solumque quod ante vocasti
Invideo. Ne incesse moras, gravis arma tenebat
Mater. Io patria, ô regum incertissima tellus,
Nunc certe victoris eris. Nec mitior ille,
Tandem, inquit, scis, sæve, fidem, et descendis in equum

» réclamer la foi des traités? Est-ce ainsi que tu invoques » la justice? Sont-ce là les plaintes d'un exilé vertueux? » Fait-on valoir ainsi des droits légitimes? O mon frère, par » les dieux tutélaires d'Argos, car tu n'as plus d'égard pour » ceux de Thèbes, par les doux nœuds de ton nouvel » hymenée, calme ton courroux : les deux familles, les » deux armées t'en conjurent avec moi. Ecoute cette mal- » heureuse Antigone, victime dévouée aux fureurs de » ses proches, cette Antigone suspecte au roi ton rival, » et qui n'a plus, cruel, d'autre frère que toi. Ecarte du » moins cet airain farouche qui me cache tes traits; laisse- » moi voir pour la dernière fois peut-être, ce visage » chéri; que je puisse juger si ma douleur arrache à tes » yeux quelque larme. Jocaste a déjà su toucher l'impi- » toyable Etéocle: la douleur d'une mère a fait tomber » le glaive de ses mains sanguinaires; et toi, tu restes » invincible! Antigone ne peut triompher de ton courage » inhumain, Antigone qui pleure jour et nuit ton exil et » tes malheurs, Antigone qui vient de fléchir en ta faveur » un père inexorable! Pourquoi justifier ton frère? C'est » un parjure, sans doute, c'est un tyran; mais enfin, défié » par toi, il n'a point encore paru sur l'arène. »

» Polynice commençoit à s'appaiser malgré les efforts de la Furie. Déjà sa main laisse échapper les rênes; les soupirs s'ouvrent un passage; son casque trahit ses pleurs; sa colère émoussée fait place à la honte d'être venu et de s'en retourner coupable, lorsque tout-à-coup Tisiphone repousse Jocaste, brise les portes et jette Etéocle hors des murs. Il s'écrie:

« Me voilà, et mon seul regret est d'avoir été prévenu. » Ne me reproche point ce retard (ma mère s'attachoit

O mihi nunc primum longo post tempore frater,
Congredere : hæ leges, hæc fœdera sola supersunt.
Sic hostile tuens fratrem ; namque uritur alto
Corde, quod innumeri comites, quod regia cassis,
Instratusque ostro sonipes, quod fulva metallo
Parma micet, quanquam haud armis inhonorus et ipse,
Nec palla vulgare nitens : opus ipsa novarat
Mœoniis Argia modis, et pollice docto
Stamina purpureæ sociaverat aurea telæ.

Jamque in pulvereum furiis hortantibus æquor
Prosiliunt, sua quemque comes stimulatque, regitque.
Frena tenent ipsæ, phalerasque, et lucida comunt
Arma manu, mixtisque jubas serpentibus augent.
Stat consanguineum campo scelus : unius ingens
Bellum uteri, coëuntque pares sub casside vultus.
Signa tacent, siluere tubæ ; stupefactaque Martis
Cornua. Ter nigris avidus regnator ab oris
Intonuit, terque ima soli concussit, et ipsi
Armorum fugere dei : nusquam inclita virtus,
Restinxit Bellona faces, longeque paventes
Mars rapuit currus, et Gorgone cruda virago
Abstitit, inque vicem Stygiæ rubuere sorores.

» à mes armes), ô patrie, ô terre trop incertaine sur le » choix de tes rois, la victoire du moins va t'en donner un.»

« Ah, traître, répond Polynice, tu sais donc enfin » garder ta foi ; tu reconnois le droit des armes ! Après » une si longue absence, tu m'accordes donc enfin une en- » trevue! Le fer, voilà nos lois, voilà nos traités. »

» En parlant ainsi, Polynice lance sur son frère des regards féroces : il contemple avec dépit la cour nombreuse qui environne le monarque thébain, l'éclat de son casque, la pourpre qui couvre son coursier, l'or qui brille sur son manteau ; et ce luxe royal blesse son cœur jaloux, quoique lui-même n'ait point à rougir de son armure et de ses vêtemens. Argie, sa jeune épouse, en avoit formé le tissu ; et sa main savante avoit allié l'or à la pourpre, avec tout l'art de la Méonie.

» Cependant poussés par les Furies, les deux frères s'élancent au milieu d'un nuage de poussière. Chacun a son Euménide, qui le presse et l'aiguillonne. Les Sœurs infernales tiennent elles-mêmes les rênes, polissent les armes, ajustent les harnois, et mêlent leurs serpens aux crins des coursiers. On voit avec horreur sur le champ de bataille, ce couple fratricide, ces deux ennemis sortis du même flanc, et dont le casque couvre la ressemblance. Les instrumens de Mars sont muets, les clairons belliqueux ne donnent point le signal ordinaire, les trompettes se taisent. Le Souverain du noir rivage tonne du sein des enfers : trois fois la terre est ébranlée, et les dieux même des combats ont pris la fuite. Bellone éteint ses flambeaux ; Mars détourne loin de cette arène impie ses chevaux épouvantés ; Pallas jette son égide ; les filles du Styx rougissent. Un peuple désolé borde les remparts ; les larmes coulent ;

Prominet excelsis vulgus miserabile tectis ;
Cuncta madent lacrymis, et ab omni plangitur arce.
Hinc questi vixisse senes, hinc pectore nudo
Stant matres, parvosque vetant attendere natos.
Ipse quoque Ogygios monstra ad gentilia manes
Tartareus rector porta jubet ire reclusa.
Montibus insidunt patriis, tristique corona
Infecere diem, et vinci sua crimina gaudent.
Illos ut stimulis ire in discrimen apertis
Audiit, et sceleri nullum jam obstare pudorem,
Advolat, et medias immittit Adrastus habenas.
Ipse quidem regnis multum, et venerabilis ævo,
Sed quid apud tales, quis nec sua pignora curæ?
Alternos tamen ille rogat : Spectabimus ergo
Inachide, Tyriique nefas? Ubi jura, deique?
Bella ubi? Ne perstate animis. Te deprecor hostis,
(Quanquam, hæc ira sinat, nec tu mihi sanguine longe)
Te gener, et jubeo. Sceptri si tanta cupido est,
Exuo regales habitus : I Lernan, et Argos
Solus habe. Non verba magis suadentia frangunt
Accensos, sumptisque semel conatibus obstant,
Quam Scytha curvatis erectus fluctibus unquam
Pontus, Cyaneos vetuit concurrere montes.
Ut periisse preces, geminosque ad prælia fusos
Pulvere cornipedes, explorarique furentum
In digitis amenta videt, fugit, omnia linquens

les gémissemens éclatent de tous côtés. Ici les vieillards se plaignent d'avoir trop vécu; là, les mères frappent leur sein découvert, et défendent à leurs petits enfans de tourner les yeux vers la plaine. Le tyran du Tartare fait ouvrir les portes, et envoie les manes des Thébains scélérats, contempler les forfaits monstrueux de leurs concitoyens. Ces Ombres funestes se postent sur les montagnes voisines; leur troupe empestée souille le jour, et montre quelque joie de voir ses crimes surpassés.

» Adraste apprend que les deux frères aveuglés par la haine, s'avancent sans pudeur l'un contre l'autre. Aussitôt il vole au milieu d'eux; sa dignité, son âge le rendent vénérable; mais que peuvent respecter ceux qui ne respectent pas leur propre sang?

« Enfans d'Inachus, s'écrie le vieillard, et vous, race » de Cadmus, serons-nous spectateurs tranquilles de cet » effroyable attentat. Il n'y a donc plus ni lois, ni dieux, » ni droit de la guerre? Arrêtez, barbares! Je t'en con- » jure, Etéocle, toi mon ennemi; mais qui, malgré ta » rage, n'est pas un étranger pour moi; et toi, Polynice, » mon gendre, je t'ordonne de mettre bas les armes. Si » la fureur de régner te possède, hé bien, j'abdique en » ta faveur le sceptre: va régner seul dans Lerne et dans » Argos! »

» Mais ses ordres, ses prières n'ont pas plus de pouvoir pour séparer ces tigres, que les flots de la mer de Scythie n'en ont pour séparer les roches Cyanées. (1)

(1) Ecueils, à l'entrée de la Mer-Noire, appelés aussi *Symplégades*, parce qu'ils sont si voisins l'un de l'autre qu'ils semblent s'entrechoquer.

Castra, viros, generum, Thebas; ac fata monentem
Conversumque jugo propellit Ariona. Qualis
Demissus curru læve post præmia sortis
Umbrarum custos, mundique novissimus hæres
Palluit, amisso veniens in Tartara cœlo.

Nam tamen indulsit pugnæ, cunctataque primo
Substitit in scelere, et paulum fortuna morata est.
Bis cassæ periere viæ; bis cominus actos
Avertit bonus error equos, puræque nefandi
Sanguinis, obliquis ceciderunt ictibus hastæ.
Tendunt frena manu, et sævis calcaribus urgent
Immeritos. Movet et geminas miserabile divûm
Prodigium turmas, alternaque murmura volvunt
Mussantes, iterare aciem, procurrere sæpe
Impetus, et totum miseris opponere bellum.

Jamdudum terris, cœtuque offensa deorum,
Aversa cœli Pietas in parte sedebat,
Non habitu quo nota prius, non ore sereno,
Sed vittis exuta comam, fraternaque bella,
Ceu soror infelix pugnantum, aut anxia mater,
Deflebat; sævumque Jovem Parcasque nocentes
Vociferans, seseque polis et luce relicta
Descensuram Erebo, et Stygios jam malle Penates.
Quid me, ait, ut sævis animantum, ac sæpe deorum
Obstaturam animis, princeps natura, creabas?
Nil jam ego per populos, nusquam reverentia nostri.

Les frères poussent leurs chevaux à travers des flots de poussière; ils essaient déjà leurs dards. Adraste désespéré s'éloigne de Thèbes, abandonnant son camp, ses guerriers, son gendre; il se laisse emporter à l'ardeur d'Arion, coursier fidèle et prophétique, qui déjà se détourne vers la route d'Argos. Ainsi pâlit, en baissant la tête, le gardien des Ombres, l'héritier de la dernière portion de l'univers, lorsqu'après un partage inégal et funeste, il fut contraint de quitter le ciel pour descendre aux enfers.

» Cependant la fortune elle-même ne se hâte point de favoriser le crime : elle hésite, elle s'arrête, et semble refuser de nommer un vainqueur. Deux fois les combattans s'élancent l'un contre l'autre, deux fois leurs chevaux s'égarent; une erreur favorable trahit leur fureur : les javelines, mal dirigées, tombent à terre, pures du sang fraternel. Ces ennemis dénaturés serrent en vain les rênes; en vain ils pressent de l'aiguillon leurs coursiers innocens. Les deux armées elles-mêmes s'indignent d'un combat si atroce; elles accusent les dieux; elles sont prêtes à se mêler encore pour se mettre entre les deux frères.

» Depuis long-temps la Piété bannie de la société des hommes, et mécontente même des dieux, s'étoit reléguée dans un endroit écarté de l'Olympe, dépouillée de ses anciens ornemens, et défigurée par la douleur; des bandelettes n'arrêtent plus sa chevelure flottante; elle déplore cet horrible combat. A la voir, on la prendroit pour la sœur ou pour la mère des combattans. Elle reproche à Jupiter sa cruauté, aux Parques leur inflexible rigueur; elle menace de quitter bientôt le ciel et la lu-

O furor, ô homines, diræque Prometheos artes!
Quam bene post Pyrrham tellus pontusque vacabant?
En mortale genus! Dixit, speculataque tempus,
Auxilium tentemus, ait, licet irrita coner.
Desiluitque polo : niveus sub nubibus altis
Quanquam mœsta, deæ sequitur vestigia limes.
Vix steterat campo, subita mansuescere pace
Agmina, sentirique nefas. Tunc ora madescunt
Pectoraque, et tacitus subrepsit fratribus horror.
Arma etiam simulata gerens, cultusque viriles
Nunc his, nunc illis : Agite, ite, obsistite, clamat,
Quis nati fratresque domi, quis pignora tanta ?

His quoque (nonne palam est ultro miserescere divos?)
Tela cadunt, cunctantur equi ; Fors ipsa repugnat.
Nonnihil impulerat dubios, ni torva notasset
Tisiphone fraudes, cœlestique ocyor igne
Afforet increpitans. Quid belli obverteris ausis,
Numen iners, pacique datum? Cede, improba: noster
Hic campus, nosterque dies. Nunc sera nocentes
Defendis Thebas. Ubi tunc cùm bella cieret
Bacchus, et armatas furiarent orgia matres?
Aut ubi segnis eras, dum Martius impia serpens
Stagna bibit, dum Cadmus arat, dum victa cadit Sphinx
Dum rogat Œdipoden genitor, dum lampade nostra

mière, pour descendre dans la nuit de l'Erèbe et chercher un asile sur les bords du Styx. « O principe de l'univers, » s'écrie-t-elle, Nature, c'est donc en vain que tu m'as » créée pour adoucir la férocité des hommes, et souvent » même des dieux! Les peuples me dédaignent, partout » on me repousse. O fureur, ô crimes du genre humain, » ô coupable industrie de Prométhée! Pourquoi faut-il que » Pyrrha ait repeuplé la terre? Plus heureux le monde s'il » fût resté un désert! Voyez à quels excès se portent les » mortels! Essayons cependant de secourir ces insensés; » tentons quelques efforts, hélas, bien inutiles! »

» Elle dit, et saisissant l'instant favorable, elle s'élance hors de l'Olympe. Quoiqu'un sombre nuage de tristesse enveloppe la déesse, elle trace sur son passage un sillon lumineux. A peine a-t-elle touché la terre qu'une paix soudaine s'insinue dans les rangs; la colère s'appaise, on commence à frémir de ce combat impie. Bientôt les larmes coulent; les cœurs s'attendrissent; les frères eux-mêmes sont saisis d'une secrète horreur. Bientôt la déesse, déguisant son sexe et ses traits célestes sous l'habit et l'armure d'un guerrier, crie de tous côtés aux soldats des deux armées : « Allez, courez, vous qui avez des fils et des » frères; au nom de ces gages si chers, ne souffrez pas qu'on » outrage la nature! »

A sa voix les armes leur tombent des mains, les chevaux s'arrêtent, le Destin lui-même balance. Ah, sans doute, les dieux ont pitié de tant de maux! Et déjà la Piété triomphoit des cœurs les plus rebelles, si l'affreuse Tisiphone n'eût reconnu le danger. Elle vole, plus rapide que la foudre, et adresse à son ennemie ces reproches injurieux : « Que » viens-tu faire parmi les armes et les combats, lâche Divi-

In thalamos Jocasta venit? Sic urget, et ultro
Vitantem aspectus, etiam, pudibundaque longe
Ora reducentem, premit adstridentibus hydris,
Intentatque faces. Dejectam in lumina pallam
Diva trahit, magnoque fugit questura Tonanti.
Tunc vero accensæ stimulis majoribus iræ:
Arma placent, versæque volunt spectare cohortes;
Instaurant crudele nefas. Rex impius aptat
Tela, et funestæ casum prior occupat hastæ.
Illa viam medium clypei conata per orbem
Non perfert ictus atque alto vincitur auro.
Tunc exul subit, et clare funesta precatur:
Dii quos effosso non irritus ore rogavit
Œdipodes, firmate nefas, non improba posco
Vota; piabo manus, et eodem pectora ferro
Rescindam, dum me moriens hic sceptra tenentem
Linquat, et hunc secum portet minor umbra dolorem.
Hasta subit velox equitis femur inter equique
Ilia, letum utrique volens; sed plaga sedentis
Laxato vitata genu. Tamen irrita voti
Cuspis, in obliquis invenit vulnera costis.
It præceps sonipes strictæ contemptor habenæ,
Arvaque sanguineo scribit rutilantia gyro.
Exultat, fratris credens hunc esse cruorem.
Credit et ipse metu. Totis jamque exul habenis
Indulget, cæcusque avidos illidit in ægrum

» nité, née pour croupir dans le repos? Abandonne la place, » vierge foible et tremblante: le champ de bataille m'appar- » tient, ce jour est à moi. Il est trop tard pour secourir la » coupable Thèbes. Où étois-tu quand Bacchus donnoit le » signal du carnage, quand les orgies souffloient la fureur » dans le cœur des mères dénaturées? Indolente déesse, où » étois-tu lorsque le dragon de Mars s'enivroit de sang, » lorsque Cadmus semoit des guerriers (1), lorsque le » Sphinx vaincu se précipitoit du haut de son rocher, » quand Laïus demandoit la vie à son fils, quand Jocaste » entroit dans le lit incestueux, à la lueur de nos torches? »

» Ainsi Tisiphone la presse, et pendant que la Piété confuse retire son visage couvert de rougeur, la Furie lui darde ses serpens et lui porte aux yeux son flambeau. La vierge timide, la tête enveloppée dans son manteau, fuit et va porter ses plaintes au maître du tonnerre. Alors la rage renaît plus terrible dans tous les cœurs; on est altéré de sang; le spectacle de ce combat impie n'offre plus que des charmes. La haine infernale se ranime dans les deux frères. Le roi saisissant sa javeline, se hâte de porter le premier coup. Le trait s'enfonce au milieu du bouclier; mais il est arrêté par la profondeur de l'or qui le couvre. L'exilé lance à son tour son dard, en adressant au ciel cette funeste prière: « Dieux, qu'Œdipe sanglant n'invoqua » pas en vain, assurez le succès de mon crime: mes vœux » ne sont pas injustes! Je laverai dans mon propre sang » mes mains souillées du sang d'un frère; du même fer

(1) Stace fait ici une énumération rapide des malheurs et des crimes dont Thèbes avoit été le théâtre; mais il affecte une précision un peu dure qu'il a fallu adoucir dans la traduction, par égard pour la foiblesse de notre langue.

Cornipedem cursus. Miscentur frena manusque,
Telaque, et ad terram turbatis gressibus ambo
Præcipitant: ut nocte rates, quas nubilus Auster
Implicuit, frangunt tonsas, mutantque rudentes,
Luctatæque diu tenebris, hyemique, sibique,
Sicut erant, imo pariter sedere profundo.
Hæc pugnæ facies. Coëunt sine more, sine arte;
Tantum animis, iraque, atque ignescentia cernunt
Per galeas odia, et vultus rimantur acerbo
Lumine. Nil adeo mediæ telluris, et enses
Impliciti, nexæque manus, alternaque sævi
Murmura, ceu lituos rapiunt, aut signa tubarum.
Fulmineos veluti præceps cum cominus egit
Ira sues, strictisque erexit pectora setis,
Igne tremunt oculi, lunataque dentibus uncis
Ora sonant; spectat pugnas de rupe propinqua
Venator pallens, canibusque silentia suadet.
Sic avidi incurrunt: nec dum letalia miscent
Vulnera, sed cœptus sanguis, facinusque peractum
Nec jam opus est furiis; tantum mirantur, et adstant
Laudantes, hominumque dolent plus posse furores.
Fratris uterque furens cupit affectatque cruorem,
Et nescit manare suum. Tandem irruit exul,
Hortatusque manum, cui fortior ira, nefasque
Justius, alte ensem germani in corpore pressit,
Qua male jam plumis imus tegit inguina thorax.

» je me percerai le cœur, content si mon frère meurt » mon sujet, et si son ombre humiliée emporte ce regret » aux enfers! » (1) Le javelot rapide glisse entre les flancs du cheval et la cuisse du cavalier, avide de la mort de tous les deux. Le cavalier évite le coup en écartant le genou; mais le fer dont les vœux sont trompés, se console en blessant le cheval. L'animal furieux n'écoute plus le frein, décrit en traits de sang sa course sur l'arène. Polynice triomphe et croit voir le sang de son frère; Etéocle effrayé le croit lui-même. L'exilé fond à toute bride sur le cheval blessé : les rênes, les mains, les javelots se mêlent; tous deux, dans le trouble qui les aveugle, se précipitent à terre. Ainsi dans une nuit profonde, quand l'impétueux Auster pousse deux vaisseaux l'un contre l'autre, les rames se brisent, les cordages se confondent, et après avoir long-temps lutté contre les ténèbres, contre la tempête et contre eux-mêmes, les navires brisés s'enfoncent également dans le gouffre des mers. C'est l'image du combat. Ils se pressent sans règle et sans art; la colère et la fureur gouvernent tous leurs mouvemens; leur haine s'enflamme et brille à travers le casque, et leur regard farouche cherche à découvrir le visage ennemi sous l'armure qui le couvre. Aucun espace ne les sépare : leurs épées et leurs mains sont entrelacées, et le murmure sourd du dépit et de la rage est la seule trompette qui les anime. Tels on voit deux sangliers écumans fondre l'un sur l'autre avec l'impétuosité de la foudre : leurs longues

(1) Voilà bien le germe de ces beaux vers de Racine :

Et pour mourir encore avec plus de regret,
Traître, songe en mourant, que tu meurs mon sujet.

Ille dolens nondum, sed ferri frigore primo
Territus, in clypeum turbatos colligit artus;
Mox intellecto magis ac magis æger anhelat
Vulnere, nec parcit cedenti, atque increpat hostis:
Quo retrahis, germane, gradus? O languida somno,
Et regnis effœta quies, longaque sub umbra
Imperia! Exilio rebusque exercita egenis
Membra vides. Disce arma pati, nec fidere lætis!
Sic pugnant miseri. Restabat lassa nefando
Vita duci, summusque cruor, poterantque parumper
Stare gradus; sed sponte ruit, fraudemque supremam
In media jam morte parat. Clamore Cithæron
Erigitur; fraterque ratus vicisse, levavit
Ad cœlum palmas. Bene habet. Non irrita vovi:
Cerno graves oculos, atque ora natantia leto.
Huc aliquis propere sceptrum atque insigne comarum
Dum videt. Hæc dicens gressus admovit, et arma
Ceu templis decus et patriæ laturus ovanti,
Arma etiam spoliare cupit. Nondum ille peractis
Manibus, ultrices animam servabat in iras.
Utque superstantem, pronumque in pectore sensit,
Erigit occulte ferrum, vitæque labantis
Relliquias tenues odio supplevit, et ensem
Jam lætus fratris non frater corde reliquit.

Ille autem: Vivisne, et adhuc manet ira superstes,

soies se dressent sur leur poitrine, leurs yeux étincelans dardent des éclairs, leurs défenses recourbées se choquent et se heurtent avec fracas ; du sommet d'une montagne voisine le chasseur pâlit en regardant ce choc effroyable, et commande à ses chiens le silence. Tel est l'acharnement des deux frères. Ils ne se portent point encore le coup mortel; mais le sang coule, le crime est consommé : ils n'ont plus besoin des Furies. Avides d'un spectacle si doux, les filles de la Nuit contemplent avec admiration cet excès de rage ; elles applaudissent aux combattans, et s'affligent de se voir surpassées par la fureur des hommes. Chacun brûle de se baigner dans le sang de son frère, oubliant que c'est le sien. Enfin l'exilé, dont la colère est plus vive et l'attentat plus juste, s'élance en exhortant son bras, et plonge son glaive dans le corps de son rival. Etéocle ne sent point la douleur; mais saisi du froid de l'acier, il replie sous son bouclier ses membres tremblans. Bientôt la plaie se déclare, il chancelle, il respire à peine. Polynice le voyant reculer, insulte à sa foiblesse. « Où fuis-tu, roi de Thèbes ? Le trône a donc énervé » ton courage ! A l'ombre de ta cour tu t'es endormi dans » le repos! Regarde ces membres endurcis par l'exil et par » la misère ! Apprends à supporter la fatigue des armes. » Défie-toi de la prospérité. Vois comme les malheu- » reux combattent ! » Le guerrier blessé conserve un souffle de vie; un reste de sang l'anime encore ; il pourroit se soutenir quelques instans; mais il tombe à dessein, et médite au sein de la mort sa dernière perfidie. Le Cythéron pousse un long mugissement : Polynice se croit vainqueur, il lève les mains aux ciel. « Grâces aux » dieux, s'écrie-t-il, mes vœux sont comblés: je vois ses

Perfide, nec sedes unquam meriture quietas?
I mecum ad Manes : illic quoque pacta reposcam,
Si modo Agenorei stat Gnossia judicis urna,
Qua reges punire datur. Nec plura locutus,
Concidit, et totis fratrem gravis obruit armis.

Ite, truces animæ, funestaque Tartara leto
Polluite, et cunctas Erebi consumite pœnas.
Vosque malis hominum, Stygiæ, jam parcite, divæ,
Omnibus in terris scelus hoc, omnique sub ævo
Viderit una dies, monstrumque infame futuris
Excidat, et soli memorent hæc prælia reges.

Publii Papinii Statii *Thebaidos*
Lib. XI. V. 324. — 579.

» yeux appesantis et nageant dans les ombres du trépas ; » avant qu'ils se ferment, qu'on se hâte de m'apporter le » sceptre et le diadème ! » Il dit, et se jetant sur son frère, il s'apprête à le dépouiller de ses armes, comme s'il vouloit porter en triomphe un pareil trophée, et le consacrer dans les temples de sa patrie. Mais Etéocle respiroit encore, et son âme sembloit s'être arrêtée pour assouvir sa vengeance (1). Lorsqu'il sent Polynice étendu sur lui, et penché sur sa poitrine, le mourant lève secrètement le fer ; sa haine qui vit tout entière, supplée aux forces qui lui manquent ; et joyeux dans cet affreux moment, le frère laisse son épée dans le cœur d'un frère abhorré.

» Quoi, traître, tu respires, s'écrie Polynice blessé ! Ou » plutôt ta perfidie et ta rage te survivent ; la scélératesse » t'accompagne jusque dans le séjour du repos ! Viens avec » moi aux Enfers : là je réclamerai encore la foi des trai- » tés, si le roi de Crète tient dans ces lieux l'urne fatale » qui punit même les rois. »

» En disant ces mots, il tombe, et du poids de ses armes écrase son frère expirant. Allez, âmes féroces, allez souiller le Tartare de votre présence ; allez épuiser tous les tourmens de l'Erèbe ; et vous, déesses du Styx, épargnez désormais les malheureux humains. Que dans tout l'univers et dans tous les siècles un seul jour ait vu cet horrible fratricide ; que nos descendans en perdent la mémoire, et que les rois seuls se souviennent de ce combat monstrueux ! »

---

(1) Et son âme irritée,
Pour quelque grand dessein semble s'être arrêtée.

Dans ce récit d'une immense étendue, mais curieux par ses défauts mêmes, on reconnoît un poète entraîné par une imagination effrénée, un poète plein de chaleur et de verve, mais dépourvu de mesure et de goût, tout à-la-fois prolixe et précis, épuisant les idées et resserrant les mots avec une affectation de briéveté froide et sèche, toujours outré et gigantesque, se répétant sans cesse, et produisant peu d'effet, parce qu'il veut en produire trop.

Passons aux modernes, qui ont traité le sujet de la Thébaïde avant et après Racine. Sans remonter jusqu'à Garnier qui écrivoit au sein de la barbarie, je commence par Rotrou. Ce poète, le meilleur de tous ceux qui ont précédé Corneille, fut d'abord son maître, et finit par devenir son disciple. Ce ne fut qu'après avoir été électrisé par le Cid, qu'il donna Venceslas qui est son chef-d'œuvre. Lorsqu'il lui est arrivé d'imiter les anciens, il n'est qu'un traducteur servile : son Iphigénie n'est qu'une copie presque littérale de celle d'Euripide. Dans son Antigone, il a mêlé ensemble Euripide et Sophocle ; les trois premiers actes sont une imitation des Phéniciennes d'Euripide, et encore plus de la Thébaïde de Sénèque ; les derniers ne sont presque qu'une traduction de l'Antigone de Sophocle. Avec tant de matière, il a dû presser beaucoup les incidens. Le seul avantage de cette précipitation, est que chaque acteur qui arrive fait une partie de l'exposition, laquelle se trouve par-là en action autant qu'en récit. C'est Rotrou qui a fourni à Racine le caractère de Créon, les amours d'Hémon et d'Antigone, la férocité de Polynice, la supposition que Polynice est haï des Thébains, les stances d'Antigone,

tigone, et presque tout ce qu'il y a de vicieux dans sa Thébaïde. L'un et l'autre ont beaucoup emprunté de Sénèque dans la grande scène de Jocaste avec ses enfans. Rotrou en a pris, entr'autres choses, l'idée des vers suivans :

Car quelle est cette guerre et quels sont ses objets?
Vos parens, vos amis, vos pays, vos sujets,
C'est ce qu'on peut nommer votre parti contraire :
De ce funeste hymen nous sommes le douaire.

C'est dans la même source qu'il a puisé les maximes tyranniques de Polynice : lorsque Jocaste lui dit (Act. II, Sc. 3) :

Mais quoi son règne plaît; le vôtre est redouté,

il répond fièrement :

Il a gagné les cœurs, et moi, moins populaire,
Je tiens indifférent d'être craint ou de plaire :
Qui règne aimé des siens en est moins absolu.

Enfin, la proposition que fait Jocaste à Polynice de chercher d'autres conquêtes que celle de Thèbes, est encore du tragique latin.

Rotrou a mis aussi à contribution Stacè, dont le goût et le style ont beaucoup d'affinité avec celui de Sénèque. C'est dans l'auteur du poëme de la Thébaïde que le vieux poète français a puisé ces sentimens d'Antigone, lorsqu'elle aperçoit Polynice du haut des murs de Thèbes:

Polynice, avancez, portez ici la vue,
Souffrez qu'après un an votre sœur vous salue.
Malheureuse ! Eh, pourquoi ne le puis-je autrement?
Quel destin entre nous met cet éloignement?
Après un si long temps la sœur revoit son frère,
Et ne lui peut donner le salut ordinaire !
Un seul embrassement ne nous est pas permis !
Nous parlons séparés comme deux ennemis !

Hé, mon frère, à quoi bon cet appareil de guerre,
A quoi ces pavillons sur votre propre terre?
Contre quel ennemi vous êtes-vous armé?
Ne trembleriez-vous pas si je l'avois nommé?
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Polynice témoigne à sa sœur la plus vive amitié, mais cependant persiste dans sa haine contre Etéocle, et dans le dessein de conquérir le trône par la force des armes. Antigone reprend :

Voilà donc cette sœur qui vous étoit si chère,
Econduite aujourd'hui d'une seule prière!
Hé quoi, cette amitié qui naquit avec nous,
De qui, non sans raison, Etéocle est jaloux,
Et par qui je vois bien que je lui suis suspecte,
Ne pouvant l'honorer comme je vous respecte;
Cette tendre amitié reçoit donc un refus,
Elle a perdu son droit, et ne vous touche plus!
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Encore à la nature Etéocle défère :
Il se laisse gagner aux plaintes d'une mère;
Il n'a pas dépouillé tous sentimens humains;
Et le fer est tout prêt à tomber de ses mains.
Et vous plus inhumain et plus inaccessible,
Conservez contre moi le titre d'invincible;
Moi, dont le nom tout seul vous dût avoir touché;
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Moi, malheureuse enfin qui vous prie à genoux,
Moins pour l'amour de moi, que pour l'amour de vous!

Ces vers ont du naturel, de la douceur, contre l'ordinaire de Rotrou qui est dur et ampoulé.

Je n'ai rien à dire de Ludovico Dolce, poète italien, qui, sous le titre de Jocaste, a publié une traduction pure et simple des Phéniciennes d'Euripide; mais Vittorio Alfiéri, restaurateur ou plutôt créateur de la tragédie dans la patrie de l'Opéra, réclame une mention particulière. Né avec un génie mâle et fier, Alfiéri conçut le projet d'affranchir la scène tragique du joug de la musique, et en même temps son caractère inquiet, altier, son esprit républicain qui le portoit aux innovations, lui suggéra quelque réforme à faire dans un art que Corneille et Racine avoient porté au plus haut degré de perfection peut-être auquel les hommes puissent atteindre. Comme tous les révolutionnaires, il ne vit que l'abus, il ne s'occupa que du soin de détruire, sans considérer qu'il guérissoit un mal par un autre plus grand. Dans sa mauvaise humeur contre les confidens et les confidentes, il commença par les supprimer; et quand il fallut mettre quelque chose à la place, il ne trouva que des monologues. Ainsi à des confidens froids, il substitua des déclamations encore plus froides et bien moins naturelles : car les princes ont toujours des favoris qui les gouvernent, et rarement ils ont le ridicule de parler seuls. Du reste, Alfiéri a donné à sa langue un caractère de vigueur qui sembloit lui être étranger; il l'a vengée du reproche d'être molle et lâche. Imitateur du Dante, il affecte la précision, l'énergie; son dialogue est serré et nerveux; il a de grandes et fortes idées, des tirades pleines de chaleur et de verve; et, ce qui marque surtout le talent, il a presque toujours créé des situations, inventé de nouveaux motifs dans les sujets anciens qu'il a traités : il a refait à sa manière la plupart des tragédies grecques, et dans toutes on reconnoît des

beautés qui n'appartiennent qu'à lui. Nos auteurs, qui n'ont pas une tête pensante et dont l'imagination est stérile, ont trouvé dans Alfiéri un homme très-commode qui les dispensoit du travail de l'invention. Sans Alfiéri, M. Chénier n'eût point fait Timoléon ; M. le Mercier, Agamemnon ; M. Legouvé, Etéocle.

Sur les Phéniciennes d'Euripide et la Thébaïde de Sénèque, le tragique italien a bâti son Polynice, qui n'est pas le meilleur de ses ouvrages, mais où l'on trouve toujours sa touche originale. Il a senti, comme Euripide, qu'il falloit faire porter l'intérêt sur Polynice, puisque c'est lui qui est l'offensé ; il n'a pas su peindre avec d'aussi grands traits que Racine la haine des deux frères. Sa Jocaste est trop violente, et surtout elle est injuste ; elle a un entêtement et une partialité aveugle en faveur d'Etéocle. Dans la grande scène de l'entrevue, l'auteur a étalé ses opinions démocratiques et sa haine contre les rois ; mais il a pris, et dans Euripide, et dans Sénèque, le fonds des idées. Jocaste veut prouver à Polynice que c'est un malheur d'être roi, surtout à Thèbes.

Sublime fin d' ogni tuo voto è dunque
Di Thebe il trono ? Oh, non sai tu che in Thebe
Sommo infortunio è il trono? Il pensier volgi
Agli avi tuoi : qual ebbe in Thebe scettro,
E non delitti? Illustre certo è il seggio
Dove Edippo sedea! Temi tu forse
Non sappia il mundo ch' ebbe figli Edippo.
Virtude hai tu? Lascia a spergiuri il trono.
Vuol tu vendetta del fratel, ch'ei venga
In odio a Thebe, a Grecia, al mondo, ai numi,
Lascia ch'ei regni. Anch' io sul soglio nata,
Miseri giorni infra sue pompe vane,
Giorni di pianto, ogni più oscuro stato
Invidiando, io trassi. Oh fero trono,

Ch'altro sei tu che un' ingiustizia antica,
Ognor sofferta, e più abborrita ognora!
Mai non t'avess'io avuto, onor funesto,
Ch'io non sarei madre or d'Edippo, e moglie;
Ch'io non sarei di voi, perfidi, madre.

POLINICE, Atto II, Sc. 4.

« Le trône de Thèbes! Voilà donc le sublime objet de » tes vœux. Ah, ne sais-tu pas que dans Thèbes le trône » est le plus grand des malheurs! Regarde tes aïeux : est-il » un roi de Thèbes dont le sceptre n'ait pas été souillé par » le crime? Et certes, le trône où s'asseyoit Œdipe est un » trône illustre! Crains-tu donc que l'univers ne sache pas » qu'Œdipe eut des fils? Aimes-tu la vertu? Laisse la cou- » ronne aux parjures. Es-tu avide de vengeance, veux-tu » voir ton frère en horreur à Thèbes, à la Grèce, à la » terre, au ciel? Laisse-le régner. Et moi aussi, je suis » née sur le trône : esclave d'une vaine pompe, j'ai traîné » des jours malheureux, des jours de deuil, enviant le » sort du dernier de mes sujets. Trône cruel : non, tu n'es » rien qu'une antique injustice, toujours soufferte et tou- » jours plus abhorrée! Ah, plût au ciel que je n'eusse » jamais connu tes funestes honneurs : je n'aurais pas été » la mère et la femme d'Œdipe! Perfides, vous ne seriez » pas mes fils! »

Jocaste raisonne en philosophe, en rhéteur : c'est une déclamation de tribune plutôt qu'une tirade tragique. Alfiéri n'a fait, au reste, que commenter ces vers de la Thébaïde de Senèque, dont j'ai déjà donné la traduction :

Joc. Ne metue : pœnas et quidem solvet graves!
Regnabit. Pol. Hæcne est pœna? Joc. Si dubitas, avo
Patrique crede. Cadmus hoc dicet tibi,
Cadmique proles : sceptra Thebarum fuit
Impunè nulli gerere.

La Jocaste d'Euripide est beaucoup moins philosophe sur l'article de la royauté : elle n'insiste que sur les soucis et les dangers qui environnent le trône.

Voici un autre larcin fait à Sénèque, mais par un voleur qui a tué son homme. De tels larcins ne sont pas des crimes en littérature ; ce sont même des vertus. Jocaste s'écrie dans Sénèque (Act. IV.) :

In me arma et ignes vertite. . . . . .
. . . . . Civis atque hostis simul
Hunc petite ventrem, qui dedit fratres viro.
Mea membra passim spargite ac divellite:
Ego utrumque peperi !

« Tournez contre moi le fer et le feu. . . . . Citoyens, » ennemis, frappez tous ce sein qui a donné des frères » à mon époux ; déchirez ce corps, dispersez ces mem- » bres coupables : j'ai enfanté Etéocle et Polynice ! »

C'est une pure déclamation. Alfiéri plus raisonnable, suppose que Jocaste parle à ses fils et non pas aux deux armées :

. . . . . Quel ferro
Volgete in me, son vostro sangue anch'io.
Emuli al male oprar, d'Edippo figli
Nati al delitto, ed al delitto spinti
Dalle Furie implacabili, qui, qui
Torcete i brandi : eccolo il ventre infame
Stanza d'infame nascimento. Ucciso
Non il fratel ; da voi la matre uccisa,
Ben altro e il fallo, e ben di voi più degno !
Atto II, Sc. 3.

« Tournez contre moi ce fer : je suis aussi votre sang. » Rivaux d'impiété, fils d'Œdipe, nés pour le crime, et » dans le crime entraînés par les implacables Furies, c'est » ici, oui, c'est ici qu'il faut plonger votre glaive : le » voilà ce flanc infâme, siége d'une infâme naissance. » Ce n'est pas un frère qu'il vous faut égorger, c'est une

» mère : c'est bien un autre forfait, et bien plus digne de » vous ! »

Voyons maintenant ce qui appartient au comte Alfiéri. Son Créon est un scélérat décidé et profond, et non pas un ambitieux à projets vagues et chimériques ; il conseille à Etéocle de profiter de la trêve pour se débarrasser de son frère; il révèle à Polynice la trahison d'Etéocle; il trompe les deux frères pour les perdre tous les deux. Son Etéocle n'est pas seulement un homme féroce, c'est un hypocrite, un tartufe armé de la plus horrible dissimulation. Au moment où il semble se réconcilier avec Polynice, il veut l'empoisonner : il lui présente le sacré symbole de l'amitié, et cette coupe renferme la mort. Polynice, averti par Créon, refuse la coupe; il déclare qu'elle est empoisonnée, et invite Etéocle à boire le premier. Jocaste veut y boire pour terminer ses peines; Polynice s'y oppose. Alors Etéocle, qui voit son artifice découvert, reprend toute sa fureur ; il arrache la coupe des mains de Polynice, la renverse sur la terre, et jure à son frère une haine éternelle. On sent que le tragique italien a voulu imiter la situation terrible du cinquième acte de Rodogune; mais il se l'est rendue propre par des traits particuliers : la scène est extrêmement théâtrale; c'est la seule où brille tout entier le génie d'Alfiéri. Il a voulu arranger aussi à sa manière le dénouement d'Euripide et de Racine; et conservant jusqu'à la fin à Etéocle le caractère de perfidie et de dissimulation qu'il lui a donné, il suppose que Polynice a porté d'abord à son frère un coup mortel dans le combat ; il fait ensuite paroître sur le théâtre Etéocle mourant, qui affecte les sentimens les plus généreux : il veut, avant

d'expirer, demander pardon à son frère et se procurer la douceur de l'embrasser. Polynice s'avance pour recevoir cet embrassement; mais le farouche Etéocle ramassant ce qui lui reste de force, enfonce son épée dans le sein de son frère, au moment où il s'approche de lui. Jocaste désespérée, se livre à des fureurs semblables à celles d'Oreste, et meurt dans les convulsions et le délire. Alfiéri a donné ainsi l'exemple à nos poètes, de présenter sur la scène des héroïnes frénétiques. Ce dénouement, fruit d'une imagination forte, est d'un tragique outré; et il y a beaucoup plus de mérite dans le beau récit de Racine, que dans ce coup de théâtre qui souille les regards du peuple par le spectacle d'un frère égorgé par son frère.

M. Legouvé venant après tous les autres, a mis à contribution tous ses prédécesseurs. Il s'est débarrassé de Créon, dont il a cru ne pouvoir faire qu'un mauvais personnage; il a introduit Œdipe maudissant ses fils, avant leur combat. Cette scène est la plus théâtrale de sa pièce; c'est dans la Thébaïde de Sénèque, et bien plus encore dans l'Œdipe à Colonne de Sophocle, qu'il en a puisé l'idée. Son dénouement appartient à Alfiéri; et cet emprunt étoit assez considérable pour que M. Legouvé, par reconnoissance, nommât dans sa Préface l'auteur auquel il avoit tant d'obligation. Comme Alfiéri, il n'a mis en récit que la moitié du combat; l'autre moitié est en action. Il n'a pas embelli son original. Alfiéri, inventeur de ce coup de théâtre, est aussi celui qui l'a exposé sur la scène avec plus d'art. On reproche avec raison à ce dénouement une atrocité froide, qui n'inspire que l'horreur. Un frère qui tue son frère par un sentiment de

haine et de vengeance, n'est pas moins horrible qu'une mère qui égorge ses enfans dans un transport jaloux :

> Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose :
> Les yeux en le voyant saisiroient mieux la chose;
> Mais il est des objets que l'art judicieux
> Doit offrir à l'oreille, et reculer des yeux.

M. Legouvé eût beaucoup mieux fait de préférer l'autorité d'Euripide et de Racine à celle du poète italien. Nos modernes ne pouvant égaler l'éloquence des maîtres de notre scène, ont cherché à les surpasser par l'atrocité du spectacle et l'horreur des catastrophes : ils ont dénaturé la tragédie française et le caractère national. Du reste, l'Etéocle de M. Legouvé est sage, mais froid. Le poète, à l'exemple d'Euripide et d'Alfiéri, a beaucoup adouci les traits de Polynice, pour le faire contraster avec son frère; mais le style est foible et dur. On n'y trouve aucun morceau qui puisse soutenir la comparaison avec les belles tirades de la Thébaïde de Racine.

Ainsi, en exceptant Euripide, qu'un auteur si jeune ne pouvoit encore égaler, Racine est celui qui a fait sur ce sujet, essentiellement mauvais pour nous, la tragédie la moins mauvaise. Malgré quelques grands traits d'imagination semés dans son Polynice, Alfiéri, lui-même, est resté inférieur au poète français, plus régulier, plus sage, plus naturel et même plus éloquent.

ALEXANDRE
LE GRAND,
TRAGÉDIE.

1665.

PRÉFACE

DU COMMENTATEUR.

CORNEILLE avoit déjà mis Jules César sur la scène; Racine essaya d'y mettre Alexandre. Corneille avoit présenté César amoureux de Cléopâtre; Racine offrit Alexandre amoureux de Cléofile. Corneille avoit peint la générosité de César envers un ennemi mort; Racine peignit la générosité d'Alexandre envers un ennemi vaincu et mourant. En traitant ce sujet, il s'efforça de prendre le ton et la manière de Corneille; il l'imita dans sa galanterie et dans son sublime : voilà pourquoi je me défie de l'anecdote ancienne, copiée à l'envi par tous les compilateurs sur un prétendu jugement de Corneille à l'occasion de l'Alexandre de Racine. On raconte que Racine ayant composé sa tragédie, s'empressa d'aller consulter Corneille sur cet ouvrage. Corneille, après en avoir entendu la lecture, dit au jeune poète qu'il paroissoit avoir beaucoup de talent pour les vers; mais qu'il n'en avoit point pour le théâtre, et qu'il ne lui conseilloit pas

de s'y adonner. On sait, il est vrai, que Corneille n'avoit pas autant de goût que de génie, et que cet admirable écrivain étoit un juge peu éclairé. Cependant il faudroit lui supposer beaucoup moins de lumières qu'il n'en avoit en effet, pour lui attribuer une opinion aussi fausse. Plus Racine s'étoit étudié à saisir dans sa pièce l'esprit et le style de Corneille, et moins Corneille devoit méconnoître dans cette production le germe d'un excellent poète dramatique. La seule chose qui pourroit rendre croyable l'anecdote, est incroyable de la part d'un homme tel que Corneille. A qui pourroit-on persuader que ce grand homme cherchoit, par ce conseil perfide, à écarter de la scène un rival qui commençoit à lui paroître trop redoutable?

Racine n'avoit que vingt-six ans lorsqu'il fit représenter son Alexandre, le 15 décembre 1665, sur le théâtre de Molière. Les acteurs, assez médiocres dans le tragique, ne firent pas beaucoup valoir l'ouvrage qui n'eut qu'un foible succès. Racine mécontent, retira sa pièce pour la donner au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, dont les comédiens avoient plus de réputation dans la tragédie. Il est peu vraisemblable qu'elle ait été jouée le même jour par les deux troupes. Les auteurs du Théâtre Français qui rapportent un fait si étrange, l'appuient sur l'autorité d'un certain Robinet qui faisoit alors, en vers burlesques, une gazette historique du théâtre;

mais ce misérable gazetier n'est rien moins qu'un oracle infaillible.

Racine ne se contenta pas de retirer sa pièce ; il attira aussi à l'hôtel de Bourgogne une des meilleures actrices de la troupe de Molière, mademoiselle Duparc, qui depuis joua d'original le rôle d'Andromaque. Le ravissement de cette Hélène alluma une espèce de guerre entre Molière et Racine. Ces deux grands hommes cessèrent de s'aimer, sans jamais cesser de s'estimer. Racine n'en fut pas moins disposé à reconnoître le mérite de Molière ; il fut un des plus ardens à défendre ses chefs-d'œuvre contre l'ignorance et le mauvais goût. Le lendemain de la première représentation du Misantrope, qui fut très-malheureuse, dit Racine le fils dans ses Mémoires, un homme qui crut faire plaisir à mon père, courut lui annoncer cette nouvelle en lui disant : « La pièce est tombée; rien n'est si froid, » vous pouvez m'en croire, j'y étois. » « Vous y » étiez, reprit mon père, et je n'y étois pas; ce- » pendant je n'en croirai rien, parce qu'il est im- » possible que Molière ait fait une mauvaise pièce. » Retournez-y, et examinez-la mieux. »

Molière ne se montra pas moins équitable et moins généreux à l'égard des Plaideurs ; il assista à la seconde représentation qui fut aussi mal accueillie du public que la première ; mais loin de profiter d'une si belle occasion d'accabler son en-

nemi, Molière dit tout haut, en sortant : « Que » cette comédie étoit excellente, et que ceux qui » s'en moquoient méritoient qu'on se moquât d'eux.» Ainsi, dans les auteurs de ce temps-là, la justice et la probité l'emportoient sur tous les ressentimens personnels ! Cette espèce d'auteurs est devenue fort rare.

AU ROI.

SIRE,

Voici une seconde entreprise qui n'est pas moins hardie que la première. Je ne me contente pas d'avoir mis à la tête de mon ouvrage le nom d'Alexandre, j'y ajoute encore celui de VOTRE MAJESTÉ ; c'est-à-dire que j'assemble tout ce que le siècle présent et les siècles passés nous peuvent fournir de plus grand. Mais, SIRE, j'espère que VOTRE MAJESTÉ ne condamnera pas cette seconde hardiesse, comme Elle n'a pas désapprouvé la première. Quelques efforts que l'on eût faits pour lui défigurer mon héros, il n'a pas plutôt paru devant Elle, qu'Elle

l'a reconnu pour Alexandre. Et à qui s'en rapportera-t-on, qu'à un Roi dont la gloire est répandue aussi loin que celle de ce conquérant, (1) et devant qui l'on peut dire que *tous les peuples du monde se taisent*, comme l'Ecriture l'a dit d'Alexandre? Je sais bien que ce silence est un silence d'étonnement et d'admiration; que, jusques ici, la force de vos armes ne leur a pas tant imposé que celle de vos vertus. Mais, SIRE, votre réputation n'en est pas moins éclatante, pour n'être point établie sur les embrasemens et sur les ruines; et déjà VOTRE MAJESTÉ est arrivée au comble de la gloire par un chemin plus nouveau et plus difficile que celui par où Alexandre y est monté. Il n'est pas extraordinaire de voir un jeune homme gagner des batailles, de le voir mettre le feu par toute la terre. Il n'est pas impossible que la jeunesse et la fortune l'emportent victorieux jusqu'au fond des Indes. (2)

(1) Le genre de flatterie qui règne dans cette épître, est excusé par l'enthousiasme qu'inspiroit à la nation française un jeune roi qui faisoit briller à ses yeux les qualités des héros. Ce qui achève de justifier les hyperboles de Racine, c'est que le siècle de Louis XIV est aussi admiré dans la postérité que le siècle d'Alexandre.

(2) Tour neuf et hardi pour la prose : cette épître est écrite avec beaucoup d'esprit et d'élégance.

L'histoire est pleine de jeunes conquérans; et l'on sait avec quelle ardeur VOTRE MAJESTÉ Elle-même a cherché les occasions de se signaler dans un âge où Alexandre ne faisoit encore que pleurer sur les victoires de son père. Mais Elle me permettra de lui dire que devant (1) Elle, on n'a point vu de Roi qui, à l'âge d'Alexandre, ait fait paroître la conduite d'Auguste; qui, sans s'éloigner presque du centre de son royaume, ait répandu sa lumière jusqu'au bout du monde, et qui ait commencé sa carrière par où les plus grands princes ont tâché d'achever la leur. On a disputé chez les anciens si la fortune n'avoit point eu plus de part que la vertu dans les conquêtes d'Alexandre. Mais quelle part la fortune peut-elle prétendre aux actions d'un Roi qui ne doit qu'à ses seuls conseils l'état florissant de son royaume, et qui n'a besoin que de lui-même pour se rendre redoutable à toute l'Europe? Mais, SIRE, je ne songe pas qu'en voulant louer VOTRE MAJESTÉ, je m'engage dans une carrière trop vaste et trop difficile; il faut auparavant m'essayer encore sur quelques autres héros de l'antiquité; et je

(1) *Devant* pour *avant* n'est plus en usage.

prévois qu'à mesure que je prendrai de nouvelles forces, VOTRE MAJESTÉ se couvrira Elle-même d'une gloire toute nouvelle; que nous la reverrons peut-être, à la tête d'une armée, achever la comparaison qu'on peut faire d'Elle et d'Alexandre, et ajouter le titre de conquérant à celui du plus sage roi de la terre. Ce sera alors que vos sujets devront consacrer toutes leurs veilles au récit de tant de grandes actions, et ne pas souffrir que VOTRE MAJESTÉ ait lieu de se plaindre, comme Alexandre, qu'Elle n'a eu personne de son temps qui pût laisser à la postérité la mémoire de ses vertus. Je n'espère pas être assez heureux pour me distinguer par le mérite de mes ouvrages; mais je sais bien que je me signalerai au moins par le zèle et la profonde vénération avec laquelle je suis,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant,
et très-fidèle serviteur et sujet,
RACINE.

PREMIÈRE PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

Je ne rapporterai point ici ce que l'histoire dit de Porus, il faudroit copier tout le huitième livre de Quinte-Curce; et je m'engagerai moins encore à faire une exacte apologie de tous les endroits qu'on a voulu combattre dans ma pièce. Je n'ai pas prétendu donner au public un ouvrage parfait : je me fais trop justice pour avoir osé me flatter de cette espérance. Avec quelque succès qu'on ait représenté mon Alexandre, et quoique les premières personnes de la terre et les Alexandre de notre siècle se soient hautement déclarés pour lui, je ne me laisse point éblouir par ces illustres approbations. Je veux croire qu'ils ont voulu encourager un jeune homme, et m'exciter à faire encore mieux dans la suite; mais j'avoue que, quelque défiance que j'eusse de moi-même, je n'ai pu m'empêcher de concevoir quelqu'opinion de ma tragédie, quand j'ai vu la peine que se sont donnée certaines gens pour la décrier. On ne fait point tant de brigues contre un ouvrage qu'on n'estime pas; on se contente de ne plus le voir quand on l'a vu une fois, et on le laisse tomber de lui-même, sans daigner seulement contribuer à sa chute. Cependant j'ai eu le plaisir de voir plus de six fois de suite à ma pièce le

visage de ces censeurs; ils n'ont pas craint de s'exposer si souvent à entendre une chose qui leur déplaisoit; ils ont prodigué libéralement leur temps et leurs peines pour la venir critiquer, sans compter les chagrins que leur ont peut-être coûté les applaudissemens que leur présence n'a pas empêché le public de me donner.

Je ne représente point à ces critiques le goût de l'antiquité : je vois bien qu'ils le connoissent médiocrement. Mais de quoi se plaignent-ils, si toutes mes scènes sont bien remplies, si elles sont bien liées nécessairement les unes aux autres, si tous mes acteurs ne viennent point sur le théâtre que l'on ne sache la raison qui les y fait venir; et si, avec peu d'incidens et peu de matière, j'ai été assez heureux pour faire une pièce qui les a peut-être attachés malgré eux, depuis le commencement jusqu'à la fin? Mais ce qui me console, c'est de voir mes censeurs s'accorder si mal ensemble : (1) les uns disent que

(1) Racine composa cette préface dans le premier mouvement du dépit d'un jeune homme piqué de l'acharnement et de l'animosité de ses ennemis. Tous les partisans de Corneille commençoient alors à se liguer contre ce jeune prétendant au trône dramatique : la jalousie de tous les auteurs étoit éveillée par les succès d'un nouveau rival qui s'annonçoit avec tant d'éclat. Racine, dans cette préface de la première édition, montra beaucoup d'aigreur et d'amertume; il ne consulta que son amour-propre offensé, et se moqua de ses critiques, au lieu de leur répondre. La réflexion lui fit supprimer, dans les éditions suivantes, cette boutade un peu trop vive.

Taxile n'est point assez honnête homme; les autres, qu'il ne mérite point sa perte : les uns soutiennent qu'Alexandre n'est point assez amoureux ; (1) les autres, qu'il ne vient sur le théâtre que pour parler d'amour. Ainsi je n'ai pas besoin que mes amis se mettent en peine de me justifier, je n'ai qu'à renvoyer mes ennemis à mes ennemis ; je me repose sur eux de la défense d'une pièce qu'ils attaquent, en si mauvaise intelligence, et avec des sentimens si opposés.

---

(1) On a de la peine à croire qu'il se soit trouvé du temps de Racine des censeurs assez dépourvus de jugement et de goût, pour se plaindre qu'Alexandre n'est pas assez amoureux; car il est bien difficile de l'être davantage.

SECONDE PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

Il n'y a guère de tragédie où l'histoire soit plus fidèlement suivie que dans celle-ci. Le sujet en est tiré de plusieurs auteurs : mais surtout du huitième livre de Quinte-Curce. C'est là qu'on peut voir tout ce qu'Alexandre fit lorsqu'il entra dans les Indes, les ambassades qu'il envoya aux rois de ce pays-là, les différentes réceptions qu'ils firent à ses envoyés, l'alliance que Taxile fit avec lui, la fierté avec laquelle Porus refusa les conditions qu'on lui présentoit, l'inimitié qui étoit entre Porus et Taxile, et enfin la victoire qu'Alexandre remporta sur Porus, la réponse généreuse que ce brave Indien fit au vainqueur qui lui demandoit comment il vouloit qu'on le traitât, et la générosité avec laquelle Alexandre lui rendit tous ses états, et en ajouta beaucoup d'autres.

Cette action d'Alexandre a passé pour une des plus belles que ce prince ait faite en sa vie, et le danger que Porus lui fit courir dans la bataille lui parut le plus grand où il se fût jamais trouvé. Il le confessa lui-même, en disant qu'il avoit trouvé enfin un péril digne de son courage. Et ce fut en cette même occasion qu'il s'écria : « O Athéniens, combien de » travaux j'endure pour me faire louer de vous ! »

J'ai tâché de représenter en Porus un ennemi digne d'Alexandre, et je puis dire que son caractère a plu extrêmement sur notre théâtre, jusque-là que des personnes m'ont reproché que je faisois ce prince plus grand qu'Alexandre. Mais ces personnes ne considèrent pas que dans la bataille et dans la victoire (1) Alexandre est en effet plus grand que Porus; qu'il n'y a pas un vers dans la tragédie qui ne soit à la louange d'Alexandre; que les invectives même de Porus et d'Axiane sont autant d'éloges de la valeur

(1) Racine s'est fait illusion à lui-même sur cette objection : il croit y répondre et n'y répond point. Porus, quoique vaincu, est en effet plus grand qu'Alexandre dans la pièce, parce que ses discours, ses sentimens, ses actions le font paroître plus grand; et, au théâtre, on ne juge que sur l'apparence. On ne voit réellement dans Alexandre qu'un fade soupirant; on dit de lui de grandes choses, mais il n'en dit que de petites; le spectateur n'est témoin ni du combat, ni de la victoire; mais il entend sans cesse des fadeurs et des madrigaux, et ne comprend guère comment on gagne des batailles en faisant l'amour. Porus est amoureux aussi, et quelquefois même galant; mais il y a de la noblesse et de la fierté jusque dans sa galanterie. Il défend sa patrie et sa liberté contre le conquérant de l'Asie; trahi par ses alliés, il succombe dans cette glorieuse entreprise, et sa défaite même l'élève au-dessus du vainqueur, qu'on regarde toujours comme l'oppresseur du courage et de la vertu. Il est vrai qu'Alexandre se relève à la dernière scène, et déploie une grandeur d'âme vraiment héroïque; mais Porus s'est fait admirer dans tout le cours de la pièce; et c'est attendre trop tard pour faire admirer Alexandre, que de ne le montrer admirable qu'au dénouement. Je développerai cette idée dans le jugement sur la pièce, en examinant la critique de Saint-Evremont.

de ce conquérant. Porus a peut-être quelque chose qui intéresse davantage, parce qu'il est dans le malheur; car, comme dit Sénèque : « Nous sommes de » telle nature, qu'il n'y a rien au monde qui se » fasse tant admirer qu'un homme qui sait être mal- » heureux avec courage. » *Ita affecti sumus, ut nihil æquè magnam apud nos admirationem occupet, quàm homo fortiter miser.* (1)

Les amours d'Alexandre et de Cléofile ne sont pas de mon invention : Justin en parle, aussi bien que Quinte-Curce. Ces deux historiens rapportent qu'une reine dans les Indes, nommée Cléofile, se rendit à ce prince avec la ville où il la tenoit assiégée, et qu'il la rétablit dans son royaume, en considération de sa beauté. Elle en eut un fils, et elle l'appela Alexandre. Voici les paroles de Justin : *Regna Cleophidis reginæ petit, quæ, quum se dedisset ei, concubitu redemptum regnum ab Alexandro recepit, illecebris consecuta quod virtute non potuerat; filiumque, ab eo genitum, Alexandrum nominavit, qui posteà regno Indorum potitus est.* (2)

---

(1) *Senecæ Consolatio ad Helviam, cap. XIII.*

(2) *Justini, lib. XII, cap.* 7. Ce passage de Justin est altéré dans toutes les éditions de Racine, qui ont précédé celle-ci.

ACTEURS.

ALEXANDRE.

PORUS, } rois dans les Indes.
TAXILE, }

AXIANE, reine d'une autre partie des Indes.

CLÉOFILE, sœur de Taxile.

ÉPHESTION.

Suite d'Alexandre.

La scène est sur le bord de l'Hydaspe, dans le camp de Taxile.

Steph. Bart. Garnier del 1805. *Lve. Cheffard sc 1806.*

Comment prétendez-vous que je vous traite?

PORUS

En Roi.

Alexandre le Grand, Act. V Sc. III.

ALEXANDRE

LE GRAND,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

TAXILE, CLEOFILE.

CLÉOFILE.

Quoi, vous allez combattre un roi dont la puissance
Semble forcer le ciel à prendre sa défense,
Sous qui toute l'Asie a vu tomber ses rois,
Et qui tient la fortune attachée à ses lois !
Mon frère, ouvrez les yeux pour connoître Alexandre :
Voyez de toute part les trônes mis en cendre,
Les peuples asservis, et les rois enchaînés ;
Et prévenez les maux qui les ont entraînés. (1)

(1) Qui les ont entraînés.

Cet hémistiche est foible et vague ; mais tout ce qui précède est ferme et dans le goût de Corneille. On remarque déjà que l'intérêt ne peut tomber sur Alexandre, présenté comme le fléau de l'Asie, comme un tyran qui *met les trônes en cendres, asservit les peuples, enchaîne les rois.* Il

TAXILE.

Voulez-vous que, frappé d'une crainte si basse,
Je présente la tête au joug qui nous menace,
Et que j'entende dire aux peuples Indiens,
Que j'ai forgé moi-même et leurs fers et les miens?
Quitterai-je Porus? Trahirai-je ces princes
Que rassemble le soin d'affranchir nos provinces;
Et qui, sans balancer sur un si noble choix,
Sauront également vivre ou mourir en rois?
En voyez-vous un seul, qui, sans rien entreprendre,
Se laisse terrasser au seul nom d'Alexandre,
Et, le croyant déjà maître de l'univers,
Aille, esclave empressé, lui demander des fers? (1)

---

est bien évident que celui qui osera braver ce foudre de guerre, et défendre son pays d'une injuste oppression, aura pour lui la faveur publique : ce vice est inhérent au sujet. Jules-César au contraire, dans la tragédie de Corneille, est présenté comme le vengeur de Pompée, comme le dieu qui punit la trahison et la cruauté. Si Pompée vivoit, et que César vînt le poursuivre jusque dans Alexandrie, tout l'intérêt seroit pour Pompée, et César ne seroit qu'un heureux brigand : c'est ce que n'a observé aucun commentateur de Racine.

(1) Aille, esclave empressé, lui demander des fers?

VARIANTE.

Aille, jusqu'en son camp, lui demander des fers?.

Cette variante offre l'exemple d'une correction très-heureuse : *aille, esclave empressé*, est un tour très-élégant, et de cette espèce d'élégance qui caractérise l'école de Racine et de Boileau.

Loin de s'épouvanter à l'aspect de sa gloire,
Ils l'attaqueront même au sein de la victoire;
Et vous voulez, ma sœur, que Taxile aujourd'hui,
Tout prêt à le combattre, implore son appui!

CLÉOFILE.

Aussi n'est-ce qu'à vous que ce prince s'adresse;
Pour votre amitié seule Alexandre s'empresse. (1)

---

(1) Pour votre amitié seule Alexandre s'empresse.

S'empresse pour votre seule amitié, ce n'est qu'une ellipse qu'il faut peut-être permettre à la poésie : on dit *s'empresser pour obtenir l'amitié de quelqu'un*; pourquoi le poète ne pourroit-il pas dire *s'empresser pour l'amitié de quelqu'un*? C'est par de telles licences que Corneille, Racine et Boileau ont étendu l'idiome de notre poésie, lui ont donné une couleur qui le distingue de la prose encore plus que la rime; mais notre prose a depuis beaucoup empiété sur le domaine de la poésie, tandis que notre poésie est restée dans ses limites. Depuis Corneille, Racine et Boileau, nos prosateurs ont affecté le style poétique et nos poètes ont rimé de la prose. Quelques-uns cependant, par une témérité très-malheureuse, se sont élancés au-delà même des hardiesses que le génie avoit inspirées aux premiers maîtres de l'art; et dans les derniers temps la nouvelle école réunissant la platitude à l'enflure, la foiblesse au galimatias, a tenté de mettre à la mode un jargon barbare hérissé des figures les plus outrées et les plus extravagantes. Il n'appartient qu'au vrai génie de créer des beautés nouvelles, et de reculer les bornes du territoire poétique : la médiocrité présomptueuse altère et défigure ce qu'elle croit embellir, et regarde comme neuf ce qui n'est que bizarre et gothique. Le vrai génie est si rare, qu'il est toujours utile de s'opposer aux innovations. Ce qu'il y a de plus sûr pour nos poètes, c'est de se renfermer dans le cercle tracé par Racine et

Quand la foudre s'allume et s'apprête à partir,
Il s'efforce en secret de vous en garantir.

TAXILE.

Pourquoi suis-je le seul que son courroux ménage?
De tous ceux que l'Hydaspe oppose à son courage,
Ai-je mérité seul son indigne pitié?
Ne peut-il à Porus offrir son amitié?
Ah, sans doute, il lui croit l'âme trop généreuse
Pour écouter jamais une offre si honteuse!
Il cherche une vertu qui lui résiste moins;
Et peut-être il me croit plus digne de ses soins.

CLÉOFILE.

Dites, sans l'accuser de chercher un esclave,
Que de ses ennemis il vous croit le plus brave,
Et qu'en vous arrachant les armes de la main,
Il se promet du reste un triomphe certain.
Son choix à votre nom n'imprime point de taches;
Son amitié n'est point le partage des lâches; (1)
Quoiqu'il brûle de voir tout l'univers soumis,
On ne voit point d'esclave au rang de ses amis.

Boileau. Ces deux législateurs ont irrévocablement fixé notre langue poétique : de plus grandes licences ne serviroient qu'à augmenter la négligence des poètes sans aucun profit, et même avec une perte réelle pour la poésie.

(1) Son choix à votre nom n'imprime point de taches;
Son amitié n'est point le partage des lâches;

Taches et *lâches* riment à l'œil, mais non pas à l'oreille : l'*a* est bref dans *taches*, et long dans *lâches* ; c'est une faute essentielle contre la prosodie et la versification.

Ah

Ah, si son amitié peut souiller votre gloire,
Que ne m'épargniez-vous une tache si noire! (1)
Vous connoissez les soins qu'il me rend tous les jours;
Il ne tenoit qu'à vous d'en arrêter le cours.
Vous me voyez ici maîtresse de son âme;
Cent messages secrets m'assurent de sa flamme;
Pour venir jusqu'à moi, ses soupirs embrasés
Se font jour au travers de deux camps opposés. (2)

---

(1) Que ne m'épargniez-vous une tache si noire!

Epargniez est fort dur : Racine eut bientôt appris de son ami Boileau qu'*il est un heureux choix de mots harmonieux*.

(2) Pour venir jusqu'à moi, ses soupirs embrâsés
Se font jour au travers de deux camps opposés.

Il importe d'observer que Cléofile parle ici comme la Cléopâtre de Corneille, qui dit de César :

. . . . . Chaque jour ses courriers
M'apportent en tribut ses vœux et ses lauriers.
Partout, en Italie, aux Gaules, en Espagne,
La fortune le suit, et l'amour l'accompagne;
Son bras ne compte point de peuples ni de lieux
Dont il ne rende hommage au pouvoir de mes yeux;
Et de la même main dont il quitte l'épée,
Fumante encor du sang des amis de Pompée,
Il trace des soupirs, et d'un style plaintif,
Dans son champ de victoire, il se dit mon captif.

LA MORT DE POMPÉE, Act. II, Sc. 1.

Ce style romanesque plaisoit donc alors, puisque Racine l'imita; il embellit sa pièce des défauts qui gâtent à nos yeux les chefs-d'œuvre de Corneille. Racine qu'on regarde comme le plus galant de nos deux tragiques, est précisément celui qui a purgé notre théâtre de cette galanterie, et lui a substitué le langage du sentiment. C'est cette réforme-là même qui fait tant d'honneur à Racine, que les partisans de Corneille

Au lieu de le haïr, au lieu de m'y contraindre ;
De mon trop de rigueur je vous ai vu vous plaindre :
Vous m'avez engagé à souffrir son amour,
Et peut-être, mon frère, à l'aimer à mon tour.

---

lui ont reprochée : ils ont accusé ce poète d'amollir et de dégrader le théâtre, en faisant dégénérer en tendresse et en passion du cœur cette galanterie noble qui n'étoit que l'hommage de l'esprit, l'expression du profond respect et du dévouement absolu des hommes à l'égard des femmes, et non pas l'expression de leurs désirs et de leurs espérances. Il y a donc une mode, un esprit public, un état de mœurs dans chaque siècle et à chaque époque d'un siècle. L'homme du plus grand génie est entraîné malgré lui par le torrent : on ne peut pas même le lui reprocher. Corneille n'a pu s'empêcher de faire parler les héros sur la scène comme ils parloient à la cour, à la ville et dans les sociétés ; et si Racine a substitué la tendresse à la galanterie, et la passion aux madrigaux, c'est qu'en effet, vers le milieu du siècle de Louis XIV, la galanterie s'humanisa beaucoup ; c'est que les femmes s'ennuyèrent d'être des divinités orgueilleuses et impassibles, et finirent par préférer à des madrigaux qu'elles ne comprenoient pas, le langage d'une passion qu'elles sentoient elles-mêmes. Après ce vers :

Se font jour au travers de deux camps opposés,

on en lisoit dans les premières éditions quatre autres que Racine a supprimés :

Mes yeux de leur conquête ont-ils fait un mystère ?
Vîtes-vous ses soupirs d'un regard de colère ?
Et lorsque devant vous ils se sont présentés,
Jamais comme ennemis les avez-vous traités ?
Au lieu etc.

Ici Racine sembloit enchérir encore sur son modèle, et surpasser Corneille lui-même en galimatias galant.

TAXILE.

Vous pouvez, sans rougir du pouvoir de vos charmes,(1)
Forcer ce grand guerrier à vous rendre les armes;
Et, sans que votre cœur doive s'en alarmer,
Le vainqueur de l'Euphrate a pu vous désarmer.
Mais l'état aujourd'hui suivra ma destinée;
Je tiens avec mon sort sa fortune enchaînée;
Et, quoique vos conseils tâchent de me fléchir,
Je dois demeurer libre afin de l'affranchir.
Je sais l'inquiétude où ce dessein vous livre;
Mais comme vous, ma sœur, j'ai mon amour à suivre.
Les beaux yeux d'Axiane, ennemis de la paix,
Contre votre Alexandre arment tous leurs attraits;
Reine de tous les cœurs, elle met tout en armes
Pour cette liberté que détruisent ses charmes;
Elle rougit des fers qu'on apporte en ces lieux,
Et n'y sauroit souffrir de tyrans que ses yeux.

---

(1) Vous pouvez, sans rougir du pouvoir de vos charmes,

Ce frère qui donne à sa sœur la permission d'aimer Alexandre, qui trouve qu'elle peut sans honte se laisser désarmer par le vainqueur de l'Euphrate, est un personnage petit et froid; il devient même ridicule quand il dit:

> Mais comme vous, ma sœur, j'ai mon amour à suivre.
> Les beaux yeux d'Axiane, ennemis de la paix,
> Contre votre Alexandre arment tous leurs attraits;
> Reine de tous les cœurs, elle met tout en armes,
> Pour cette liberté que détruisent ses charmes.

Taxile joue ici sur le mot de *liberté:* il confond l'esclavage amoureux avec la servitude politique, et le despotisme de la beauté avec celui de la puissance militaire.

Il faut servir, ma sœur, son illustre colère ;
Il faut aller.....

CLÉOFILE.

Hé bien, perdez-vous pour lui plaire ;
De ces tyrans si chers suivez l'arrêt fatal, (1)
Servez-les, ou plutôt servez votre rival.
De vos propres lauriers souffrez qu'on le couronne ;
Combattez pour Porus, Axiane l'ordonne ;
Et par de beaux exploits, appuyant sa rigueur,
Assurez à Porus l'empire de son cœur. (2)

TAXILE.

Ah, ma sœur, croyez-vous que Porus.....

CLÉOFILE.

Mais vous-même,
Doutez-vous, en effet, qu'Axiane ne l'aime?

---

(1) De ces tyrans si chers suivez l'arrêt fatal,

Que de métaphores outrées et ridicules sur les beaux yeux d'Axiane! Ce sont *des ennemis de la paix ;* ce sont *des tyrans qui n'en peuvent souffrir d'autres ; des tyrans chers qui rendent des arrêts.* Trissotin ne s'exprimoit pas autrement ; mais Trissotin suivoit son goût ; et Racine obéissoit à la tyrannie de la mode en attendant qu'il pût la détruire.

(2) Assurez à Porus l'empire de son cœur.

Une règle générale de notre grammaire, et celle qui contribue le plus à la clarté de la langue française, c'est le rapport du pronom possessif au nom substantif qui précède immédiatement, à moins, dit l'abbé d'Olivet, qu'il ne se glisse un pur adjectif entre deux. Dans ce vers, *son cœur*, suivant la grammaire, doit se rapporter à Porus, et suivant le sens il se rapporte à Axiane. Cette règle est d'une pratique très-difficile ; et nous verrons que Racine lui-même, le plus exact de nos poètes, ne s'y est pas toujours soumis.

Quoi, ne voyez-vous pas avec quelle chaleur
L'ingrate, à vos yeux même, étale sa valeur?
Quelque brave qu'on soit, si nous la voulons croire,
Ce n'est qu'autour de lui que vole la victoire;
Vous formeriez sans lui d'inutiles desseins;
La liberté de l'Inde est toute entre ses mains.
Sans lui déjà nos murs seroient réduits en cendre; (1)
Lui seul peut arrêter les progrès d'Alexandre. (2)
Elle se fait un dieu de ce prince charmant;
Et vous doutez encor qu'elle en fasse un amant! (3)

TAXILE.

Je tâchois d'en douter, cruelle Cléofile.
Hélas, dans son erreur affermissez Taxile!

---

(1) Sans lui déjà nos murs seroient réduits en cendre ;

Nos murs est pris ici pour *nos villes,* et non pas pour les murs dans l'enceinte desquels habite Cléofile; ce qui fait sentir davantage la faute que Racine a commise en ne désignant point le camp de Taxile pour le lieu de la scène.

(2) Lui seul peut arrêter les progrès d'Alexandre.

VARIANTE.

D'un seul de ses regards il peut vaincre Alexandre.

Il semble que l'hyperbole de ce dernier vers convenoit mieux à l'ironie employée par Cléofile. Racine a cependant jugé à propos de l'adoucir.

(3) Elle se fait un dieu de ce prince charmant;
Et vous doutez encor qu'elle en fasse un amant!

Charmant, expression fade et romanesque, surtout lorsqu'elle s'applique à un guerrier tel que Porus. L'antithèse de dieu et d'amant est un jeu de mots peu digne de la tragédie.

Pourquoi lui peignez-vous cet objet odieux?
Aidez-le bien plutôt à démentir ses yeux : (1)
Dites-lui qu'Axiane est une beauté fière,
Telle à tous les mortels qu'elle est à votre frère;
Flattez de quelque espoir.....

CLÉOFILE.

Espérez, j'y consens;
Mais n'espérez plus rien de vos soins impuissans.
Pourquoi dans les combats chercher une conquête
Qu'à vous livrer lui-même Alexandre s'apprête?
Ce n'est pas contre lui qu'il la faut disputer:
Porus est l'ennemi qui prétend vous l'ôter.
Pour ne vanter que lui, l'injuste renommée
Semble oublier les noms du reste de l'armée.
Quoi qu'on fasse, lui seul en ravit tout l'éclat;
Et comme ses sujets il vous mène au combat.
Ah, si ce nom vous plaît, si vous cherchez à l'être,
Les Grecs et les Persans vous enseignent un maître! (2)

---

(1) Aidez-le bien plutôt à démentir ses yeux.

VARIANTE.

Si vous l'aimez, aidez-le à démentir ses yeux.

(2) Les Grecs et les Persans vous enseignent un maître !

On a prétendu que le nom de Perses convenoit aux habitans de l'ancienne Perse, et celui de Persans aux habitans de la Perse moderne. L'exemple de Racine, dans le temps où son style avoit atteint le dernier degré de perfection, prouve que cette distinction est illusoire, du moins en poésie :

Et le *Persan* superbe est aux pieds d'une juive !

. . . . . .

Vous trouverez cent rois compagnons de vos fers;
Porus y viendra même avec tout l'univers. (1)
Mais Alexandre enfin ne vous tend point de chaînes. (2)
Il laisse à votre front ces marques souveraines
Qu'un orgueilleux rival ose ici dédaigner.
Porus vous fait servir, il vous fera régner.
Au lieu que de Porus vous êtes la victime,
Vous serez..... Mais voici ce rival magnanime.

TAXILE.

Ah, ma sœur, je me trouble, et mon cœur alarmé,
En voyant mon rival, me dit qu'il est aimé!

. . . . . .

Mais à tous les *Persans* je cache leurs familles.

ESTHER, Act. I, Sc. 1.

Voltaire donne aussi le nom de Persans aux anciens Perses:

Peut-être avec raison César peut entreprendre
D'attaquer un pays qu'a soumis Alexandre;
Peut-être les Gaulois, Pompée et les Romains
Valent bien les *Persans* subjugués par ses mains.

LA MORT DE CÉSAR, Act. I, Sc. 1.

(1) Porus y viendra même avec tout l'univers.

Où viendra Porus? Dans les fers d'Alexandre. Cette façon de parler n'est ni claire ni élégante.

(2) Mais Alexandre enfin ne vous tend point de chaînes.

Tendre des chaînes pour *offrir des chaînes*, est une expression malheureuse. Cependant cette première scène est très-adroite. C'est dommage que le lieu de la scène, qui est le camp de Taxile, n'y soit pas nommé. C'est la dernière fois que Racine tombera dans cette faute. La jalousie de Taxile, excitée avec beaucoup d'art par sa sœur, excuse la conduite de ce roi indien, qui pourroit paroître lâche et honteuse si elle n'avoit pas pour motif une aussi violente passion.

CLÉOFILE.

Le temps vous presse. Adieu. C'est à vous de vous rendre
L'esclave de Porus, ou l'ami d'Alexandre.

SCENE II.

PORUS, TAXILE.

PORUS.

SEIGNEUR, ou je me trompe, ou nos fiers ennemis
Feront moins de progrès qu'ils ne s'étoient promis.
Nos chefs et nos soldats, brûlans d'impatience,
Font lire sur leur front une mâle assurance;
Ils s'animent l'un l'autre, et nos moindres guerriers
Se promettent déjà des moissons de lauriers.
J'ai vu de rang en rang cette ardeur répandue,
Par des cris généreux éclater à ma vue: (1)

(1) J'ai vu de rang en rang cette ardeur répandue,
Par des cris généreux éclater à ma vue.

Une ardeur qui éclate à la vue par des cris ne présente pas d'abord une métaphore bien juste. Il faut cependant hésiter à la condamner, quand on voit que Racine, déjà dans toute sa force et dans une de ses pièces les mieux écrites, a cependant employé la même façon de parler :

Approchez, mes enfans. Enfin l'heure est venue
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue.
MITHRIDATE, Act. III, Sc. 1.

Un secret n'éclate pas plus à la vue que des cris. Cependant, comme on dit fort bien *découvrir, dévoiler* à quelqu'un ses sentimens, ses idées, ses projets, quoique rien de tout cela ne puisse être vu, il faut être circonspect à reprendre une expression consacrée par l'autorité de Racine. La seule chose qui soit condamnable dans ces deux vers, c'est *j'ai vu éclater à ma vue.*

Ils se plaignent qu'au lieu d'éprouver leur grand cœur,
L'oisiveté d'un camp consume leur vigueur.
Laisserons-nous languir tant d'illustres courages?
Notre ennemi, Seigneur, cherche ses avantages;
Il se sent foible encore; et, pour nous retenir,
Ephestion demande à nous entretenir;
Et par de vains discours.....

TAXILE.

Seigneur, il faut l'entendre;
Nous ignorons encor ce que veut Alexandre:
Peut-être est-ce la paix qu'il nous veut présenter.

PORUS.

La paix! Ah, de sa main pourriez-vous l'accepter!
Hé quoi, nous l'aurons vu par tant d'horribles guerres,
Troubler le calme heureux dont jouissoient nos terres,
Et, le fer à la main entrer dans nos états,
Pour attaquer des rois qui ne l'offensoient pas;
Nous l'aurons vu piller des provinces entières,
Du sang de nos sujets faire enfler nos rivières;
Et quand le ciel s'apprête à nous l'abandonner,
J'attendrai qu'un tyran daigne nous pardonner.

TAXILE.

Ne dites point, Seigneur, que le ciel l'abandonne:
D'un soin toujours égal sa faveur l'environne.
Un roi qui fait trembler tant d'états sous ses lois,
N'est pas un ennemi que mépriseut les rois.

PORUS.

Loin de le mépriser, j'admire son courage;

Je rends à sa valeur un légitime hommage ;
Mais je veux, à mon tour, mériter les tributs
Que je me sens forcé de rendre à ses vertus.
Oui, je consens qu'au ciel on élève Alexandre ; (1)
Mais si je puis, Seigneur, je l'en ferai descendre,
Et j'irai l'attaquer jusque sur les autels
Que lui dresse, en tremblant, le reste des mortels.
C'est ainsi qu'Alexandre estima tous ces princes (2)
Dont sa valeur pourtant a conquis les provinces :
Si son cœur dans l'Asie eût montré quelque effroi,
Darius en mourant l'auroit-il vu son roi ?

TAXILE.

Seigneur, si Darius avoit su se connoître,
Il régneroit encore où règne un autre maître.
Cependant cet orgueil, qui causa son trépas,
Avoit un fondement que vos mépris n'ont pas :
La valeur d'Alexandre à peine étoit connue ;

---

(1) Oui, je consens qu'au ciel on élève Alexandre.

Porus, dès cette seconde scène, est sublime : c'est un beau caractère ; il montre que Racine eût pu cueillir des lauriers dans la carrière de Corneille, s'il n'eût mieux aimé s'ouvrir lui-même une route. Les vers répondent aux sentimens ; le style est noble et fier, sans incorrection, sans obscurité et sans enflure. La tirade que je viens d'indiquer est regardée par M. de La Harpe comme une belle tirade de jeune homme ; il lui préfère d'autres vers qu'il cite et dont je parlerai.

(1) C'est ainsi qu'Alexandre estima tous ces princes,

On remarque encore ici le même défaut de netteté : ce vers ne se lie pas bien avec les précédens.

Ce foudre étoit encore enfermé dans la nue ; (1)
Dans un calme profond Darius endormi,
Ignoroit jusqu'au nom d'un si foible ennemi.
Il le connut bientôt, et son âme étonnée,
De tout ce grand pouvoir se vit abandonnée :
Il se vit terrassé d'un bras victorieux ;
Et la foudre en tombant lui fit ouvrir les yeux.

PORUS.

Mais encore, à quel prix croyez-vous qu'Alexandre
Mette l'indigne paix dont il veut vous surprendre?
Demandez-le, Seigneur, à cent peuples divers,
Que cette paix trompeuse a jetés dans les fers.
Non, ne nous flattons point : sa douceur nous outrage;
Toujours son amitié traîne un long esclavage.

---

(2) Ce foudre étoit encore enfermé dans la nue.

Métaphore très-brillante, dont il ne faudroit pas examiner scrupuleusement la justesse. Tout ce morceau de Taxile, très-bien écrit, présente des idées fausses. Darius n'étoit point *endormi dans un calme profond;* il n'ignoroit pas *jusqu'au nom d'Alexandre,* puisqu'il avoit envoyé contre lui des armées ; puisque lui-même en personne avoit livré au roi de Macédoine les batailles d'Issus et d'Arbelles. Le foudre n'étoit point enfermé dans la nue, et chaque victoire d'Alexandre pouvoit être regardée comme un coup de tonnerre qui tomboit sur Darius. Taxile se trompe, ou il veut tromper. Luneau de Boisgermain est dans l'erreur, lorsqu'il assure que le mot *foudre* étoit autrefois masculin et féminin indistinctement; mais qu'aujourd'hui ce mot est toujours masculin lorsqu'il est au figuré, et féminin lorsqu'il est au propre. Il n'y a point de règle générale applicable à ce mot : l'usage seul détermine les cas où il est masculin, et ceux où il est féminin. (Voy. le Dict. de l'Académie.)

En vain on prétendroit n'obéir qu'à demi:
Si l'on n'est son esclave, on est son ennemi.

TAXILE.

Seigneur, sans se montrer lâche ni téméraire,
Par quelque vain hommage on peut le satisfaire.
Flattons par des respects ce prince ambitieux
Que son bouillant orgueil appelle en d'autres lieux.
C'est un torrent qui passe, et dont la violence (1)
Sur tout ce qui l'arrête exerce sa puissance;
Qui, grossi du débris de cent peuples divers,
Veut du bruit de son cours remplir tout l'univers.
Que sert de l'irriter par un orgueil sauvage? (2)
D'un favorable accueil honorons son passage;
Et, lui cédant des droits que nous reprendrons bien,
Rendons-lui des devoirs qui ne nous coûtent rien.

PORUS.

Qui ne nous coûtent rien, Seigneur! L'osez-vous croire?
Compterai-je pour rien la perte de ma gloire?

---

(1) C'est un torrent qui passe, etc.

Racine a déjà employé dans la Thébaïde, Acte I, Sc. 5, cette brillante figure empruntée du cours impétueux d'un torrent; mais, dans la Thébaïde, c'est une comparaison directe qui appartient à la poésie épique, et par conséquent un défaut; ici ce n'est qu'une métaphore, qui relève et embellit le style tragique.

(2) Que sert de l'irriter par un orgueil sauvage?

VARIANTE.

N'attirons point sur nous les effets de sa rage.

Votre empire et le mien seroient trop achetés
S'ils coûtoient à Porus les moindres lâchetés. (1)
Mais croyez-vous qu'un prince enflé de tant d'audace,
De son passage ici ne laissât point de trace?
Combien de rois, brisés à ce funeste écueil,
Ne règnent plus qu'autant qu'il plaît à son orgueil!
Nos couronnes d'abord devenant ses conquêtes,
Tant que nous régnerions, flotteroient sur nos têtes;
Et nos sceptres en proie à ses moindres dédains, (2)
Dès qu'il auroit parlé, tomberoient de nos mains.
Ne dites point qu'il court de province en province:
Jamais de ses liens il ne dégage un prince;
Et pour mieux asservir les peuples sous ses lois,
Souvent dans la poussière il leur cherche des rois. (3)
Mais ces indignes soins touchent peu mon courage;
Votre seul intérêt m'inspire ce langage.

---

(1) Votre empire et le mien seroient trop achetés,
S'ils coûtoient à Porus les moindres lâchetés.

On retrouve la même pensée, le même tour, et presque les mêmes expressions dans ces vers :

Ce reste malheureux seroit trop acheté,
S'il faut le conserver par une lâcheté.

BAJAZET, Act. II, Sc. 3.

(2) Et nos sceptres en proie à ses moindres dédains,

Quoique ce vers soit harmonieux et noble, l'idée est mal exprimée : *un sceptre en proie aux dédains* n'est pas une façon de parler heureuse.

(3) Souvent dans la poussière il leur cherche des rois.

Vers digne du meilleur temps de Racine, aussi énergique par l'idée que par l'expression.

Porus n'a point de part dans tout cet entretien ;
Et quand la gloire parle il n'écoute plus rien.

TAXILE.

J'écoute, comme vous, ce que l'honneur m'inspire,
Seigneur ; mais il m'engage à sauver mon empire.

PORUS.

Si vous voulez sauver l'un ou l'autre aujourd'hui,
Prévenons Alexandre, et marchons contre lui.

TAXILE.

L'audace et le mépris sont d'infidèles guides.

PORUS.

La honte suit de près les courages timides.

TAXILE.

Le peuple aime les rois qui savent l'épargner.

PORUS.

Il estime encor plus ceux qui savent régner.

TAXILE.

Ces conseils ne plairont qu'à des âmes hautaines.

PORUS.

Ils plairont à des rois, et peut-être à des reines.

TAXILE.

La reine, à vous ouïr, n'a des yeux que pour vous.

PORUS.

Un esclave est pour elle un objet de courroux. (1)

---

(1) Un esclave est pour elle un objet de courroux.

A la suite de ce vers, on lisoit ceux-ci dans les pre-

TAXILE.

Mais croyez-vous, Seigneur, que l'amour vous ordonne
D'exposer avec vous son peuple et sa personne? (1)
Non, non, sans vous flatter, avouez qu'en ce jour
Vous suivez votre haine, et non pas votre amour.

PORUS.

Hé bien, je l'avoûrai que ma juste colère (2)
Aime la guerre autant que la paix vous est chère;

---

mières éditions :

TAXILE.

Votre fierté, Seigneur, s'accorde avec la sienne.

PORUS.

J'aime la gloire; et c'est tout ce qu'aime la reine.

TAXILE.

Son cœur vous est acquis.

PORUS.

J'empêcherai du moins
Qu'aucun maître étranger ne l'enlève à mes soins.

TAXILE.

Mais croyez-vous, etc.

Ces vers refroidissoient le dialogue.

(1) Mais croyez-vous, Seigneur, que l'amour vous ordonne
D'exposer avec vous son peuple et sa personne?

Il semble que ce soit le peuple et la personne de l'amour. Voyez la note 2 de la page 212.

(2) Hé bien, je l'avoûrai, que ma juste colère

Le *que* est superflu : c'est une incorrection qu'il eût été facile d'éviter. Tout le reste de la tirade de Porus est de la plus grande beauté. Corneille n'eût pas désavoué ces vers; et Racine, même après ses chefs-d'œuvre, pouvoit encore s'en faire honneur.

J'avoûrai que, brûlant d'une noble chaleur,
Je vais contre Alexandre éprouver ma valeur.
Du bruit de ses exploits mon âme importunée (1)
Attend depuis long-temps cette heureuse journée.
Avant qu'il me cherchât, un orgueil inquiet (2)
M'avoit déjà rendu son ennemi secret.
Dans le noble transport de cette jalousie,
Je le trouvois trop lent à traverser l'Asie.
Je l'attirois ici par des vœux si puissans,
Que je portois envie au bonheur des Persans;
Et maintenant encor, s'il trompoit mon courage,
Pour sortir de ces lieux s'il cherchoit un passage,
Vous me verriez moi-même, armé pour l'arrêter,
Lui refuser la paix qu'il nous veut présenter.

TAXILE.

Oui, sans doute, une ardeur si haute et si constante

---

(1) Du bruit de ses exploits mon âme importunée,

Madame de Sévigné a parodié ce vers dans une lettre où elle parle de Bajazet :

Du bruit de Bajazet mon âme importunée.

LETTRE 167.

Cette parodie prouve que les vers de Racine se retenoient, et laissoient dans les esprits cultivés de longs souvenirs, puisque madame de Sévigné, très-injuste envers Racine, emploie cependant un de ses vers, dans une occasion où assurément elle ne se propose point de faire honneur au poète.

(2) Avant qu'il me cherchât, un orgueil inquiet etc.

VARIANTE.

La jalouse fierté que son nom m'inspiroit etc.

Vous

Vous promet dans l'histoire une place éclatante;
Et, sous ce grand dessein dussiez-vous succomber,
Au moins c'est avec bruit qu'on vous verra tomber.
La reine vient. Adieu. Vantez-lui votre zèle;
Découvrez cet orgueil qui vous rend digne d'elle.
Pour moi, je troublerois un si noble entretien;
Et vos cœurs rougiroient des foiblesses du mien.(1)

SCENE III.

PORUS, AXIANE.

AXIANE.

Quoi, Taxile me fuit! Quelle cause inconnue... (2)

PORUS.

Il fait bien de cacher sa honte à votre vue;
Et, puisqu'il n'ose plus s'exposer aux hasards,

---

(1) Et vos cœurs rougiroient des foiblesses du mien.

Rougir, appliqué au cœur, est une métaphore peu convenable. Ce qu'il y a de pis, c'est que Taxile est bien avili dans cette scène : il rougit véritablement à la vue d'Axiane, et n'ose soutenir ses regards, puisqu'il se retire brusquement et laisse sa maîtresse avec son rival.

(2) Quoi, Taxile me fuit! Quelle cause inconnue.....

VARIANTE.

Quoi, Taxile me fuit! Quelle cause imprévue etc.

De quel front pourroit-il soutenir vos regards?
Mais laissons-le, Madame; et, puisqu'il veut se rendre,
Qu'il aille avec sa sœur adorer Alexandre. (1)
Retirons-nous d'un camp, où, l'encens à la main,
Le fidèle Taxile attend son souverain.

AXIANE.

Mais, Seigneur, que dit-il?

PORUS.

Il en fait trop paroître: (2)
Cet esclave déjà m'ose vanter son maître;
Il veut que je le serve.....

AXIANE.

Ah, sans vous emporter,
Souffrez que mes efforts tâchent de l'arrêter!
Ses soupirs, malgré moi, m'assurent qu'il m'adore.

---

(1) Mais laissons-le, Madame; et, puisqu'il veut se rendre,
Qu'il aille avec sa sœur adorer Alexandre.

VARIANTE.

Mais quittons-le, Madame; et, puisqu'il veut se rendre,
Laissons-le avec sa sœur adorer Alexandre.

(2) AXIANE.

Mais, Seigneur, que dit-il?

PORUS.

Il en fait trop paroître:

De quoi Taxile fait-il trop paroître? Ce tour est équivoque et vicieux.

Quoiqu'il en soit, souffrez que je lui parle encore;
Et ne le forçons point, par ce cruel mépris,
D'achever un dessein qu'il peut n'avoir pas pris. (1)

PORUS.

Hé quoi, vous en doutez; et votre âme s'assure
Sur la foi d'un amant infidèle et parjure,
Qui veut à son tyran vous livrer aujourd'hui,
Et croit, en vous donnant, vous obtenir de lui!
Hé bien, aidez-le donc à vous trahir vous-même! (2)

---

(1) D'achever un dessein qu'il peut n'avoir pas pris.

Qu'il peut n'avoir pas pris est un hémistiche dur et sec. L'abbé d'Olivet ne veut pas qu'on dise *achever* un dessein; *exécuter* est, selon lui, le mot propre. Oui, en prose; mais, en vers, *achever* est une bonne expression; et Racine lui-même l'a prouvé mieux que son fils et Desfontaines, par l'usage qu'il en a fait dans le temps où son style s'étoit perfectionné. Il a dit dans Andromaque :

Le dessein en est pris, je le veux achever.

Act. III, Sc. 1.

et dans Mithridate :

Et pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.

Act. III, Sc. 1.

(2) Hé bien, aidez-le donc à vous trahir vous-même!

VARIANTE.

Hé bien, Madame, aidez-le à vous trahir vous-même!

Porus est un vrai chevalier français, lorsqu'il dit en par-

Il vous peut arracher à mon amour extrême;
Mais il ne peut m'ôter, par ses efforts jaloux,
La gloire de combattre et de mourir pour vous.

AXIANE.

Et vous croyez qu'après une telle insolence,
Mon amitié, Seigneur, seroit sa récompense!
Vous croyez que mon cœur s'engageant sous sa loi,
Je souscrirois au don qu'on lui feroit de moi!
Pouvez-vous sans rougir m'accuser d'un tel crime?
Ai-je fait pour ce prince éclater tant d'estime?
Entre Taxile et vous s'il falloit prononcer,
Seigneur, le croyez-vous qu'on me vît balancer?
Sais-je pas que Taxile est une âme incertaine,

---

lant de Taxile :

> Mais il ne peut m'ôter, par ses efforts jaloux,
> La gloire de combattre et de mourir pour vous.

C'est pour sa patrie, pour la liberté de l'Inde qu'il est beau de combattre et de mourir, et non pas pour une femme. Mais un chevalier trouvoit qu'il étoit commun et bourgeois de n'avoir d'autre objet dans ses prouesses que son devoir et l'intérêt public : il mettoit toute sa gloire à servir sa dame. Il est probable que les rois indiens du temps de Porus ne connoissoient pas cet enthousiasme galant; mais Porus devoit l'avoir sur le Théâtre Français pour plaire aux spectateurs. Puisque César, dans la Mort de Pompée, déclare n'avoir vaincu que pour Cléopâtre, il étoit permis à Racine de faire de Porus ce que Corneille avoit fait de César. Racine avoit même plus de droit d'altérer le caractère de Porus, bien moins connu que celui de César. C'est moins une faute qu'une nécessité dans un auteur de se conformer à l'esprit et aux mœurs de son siècle.

Que l'amour le retient quand la crainte l'entraîne ?
Sais-je pas que, sans moi, sa timide valeur (1)
Succomberoit bientôt aux ruses de sa sœur ?
Vous savez qu'Alexandre en fit sa prisonnière,
Et qu'enfin cette sœur retourna vers son frère ;
Mais je connus bientôt qu'elle avoit entrepris
De l'arrêter au piége où son cœur étoit pris.

PORUS.

Et vous pouvez encor demeurer auprès d'elle !
Que n'abandonnez-vous cette sœur criminelle ?
Pourquoi, par tant de soins, voulez-vous épargner
Un prince.....

AXIANE.

C'est pour vous que je le veux gagner.
Vous verrai-je, accablé du soin de nos provinces,
Attaquer seul un roi vainqueur de tant de princes ?
Je vous veux dans Taxile offrir un défenseur (2)
Qui combatte Alexandre en dépit de sa sœur.

---

(1) Sais-je pas que Taxile. . . . . .
. . . . . .
Sais-je pas que, sans moi, etc.

La répétition de ce tour *sais-je pas que*, est froide et peu élégante : l'exactitude grammaticale demanderoit *ne sais-je pas* ; mais la poésie n'est point esclave de la grammaire ; elle peut enfreindre ses usages, sans cependant avoir le droit de violer la langue ; la poésie doit être libre, mais non pas barbare.

(2) Je vous veux dans Taxile offrir un défenseur

VARIANTE.

Mon cœur, dans un rival, vous cherche un défenseur.

Que n'avez-vous pour moi cette ardeur empressée!
Mais d'un soin si commun votre âme est peu blessée :
Pourvu que ce grand cœur périsse noblement,
Ce qui suivra sa mort le touche foiblement. (1)
Vous me voulez livrer, sans secours, sans asile,
Au courroux d'Alexandre, à l'amour de Taxile
Qui, me traitant bientôt en superbe vainqueur,
Pour prix de votre mort demandera mon cœur.
Hé bien, Seigneur, allez, contentez votre envie;
Combattez; oubliez le soin de votre vie;
Oubliez que le ciel, favorable à vos vœux,
Vous préparoit peut-être un sort assez heureux.
Peut-être qu'à son tour Axiane charmée
Alloit... Mais non, Seigneur, courez vers votre armée;
Un si long entretien vous seroit ennuyeux;
Et c'est vous retenir trop long-temps en ces lieux.

PORUS.

Ah, Madame, arrêtez, et connoissez ma flamme! (2)

---

(1) Pourvu que ce grand cœur périsse noblement,
Ce qui suivra sa mort le touche foiblement.

On a blâmé cette hardiesse : *un cœur qui périt, la mort d'un cœur* ont paru des figures outrées à des littérateurs timides. Ce n'est qu'un trope usité en poésie : un *grand cœur* est pris pour un guerrier qui a un grand cœur; c'est la partie pour le tout.

(2) Ah, Madame, arrêtez, et connoissez ma flamme !

La flamme de Porus affoiblit l'intérêt qu'inspire son courage et sa grandeur d'âme : *flamme*, pour désigner l'amour, est une expression galante que les poètes tragiques doivent laisser aux romans, aux madrigaux et à l'Opéra.

Ordonnez de mes jours, disposez de mon âme:
La gloire y peut beaucoup, je ne m'en cache pas; (1)
Mais que n'y peuvent point tant de divins appas!
Je ne vous dirai point que pour vaincre Alexandre
Vos soldats et les miens alloient tout entreprendre;
Que c'étoit pour Porus un bonheur sans égal
De triompher tout seul aux yeux de son rival :
Je ne vous dis plus rien. Parlez en souveraine:
Mon cœur met à vos pieds et sa gloire et sa haine.

AXIANE.

Ne craignez rien : ce cœur qui veut bien m'obéir
N'est pas entre des mains qui le puissent trahir.
Non, je ne prétends pas, jalouse de sa gloire,
Arrêter un héros qui court à la victoire.
Contre un fier ennemi précipitez vos pas ;
Mais de nos alliés ne vous séparez pas ;
Ménagez-les, Seigneur, et, d'une âme tranquille,
Laissez agir mes soins sur l'esprit de Taxile;
Montrez en sa faveur des sentimens plus doux ;
Je le vais engager à combattre pour vous.

PORUS.

Hé bien, Madame, allez, j'y consens avec joie :
Voyons Ephestion, puisqu'il faut qu'on le voie.

---

(1) La gloire y peut beaucoup.....
Mais que n'y peuvent point.....

La gloire y peut beaucoup, mais que n'y peuvent point! *Y*, c'est-à-dire, dans mon âme. L'emploi de ce pronom *y*, n'est là ni clair ni élégant.

Mais, sans perdre l'espoir de le suivre de près,
J'attends Ephestion, et le combat après. (1)

---

(1) Mais, sans perdre l'espoir de le suivre de près,
J'attends Ephestion, et le combat après.

Ces deux vers n'ont ni l'aisance, ni la netteté ordinaire au style de Racine. Porus veut dire qu'il ne consent que par bienséance à écouter les raisonnemens d'Ephestion, et qu'une bataille est le seul traité qui convienne à son courage; mais ce sentiment n'est pas heureusement exprimé. Le premier vers est pour la rime. Si Porus attend le combat après l'entrevue, il est évident qu'il ne peut perdre l'espoir de suivre de près Ephestion: il y a donc tout à-la-fois embarras et redondance.

Cet acte est bien fait, le sujet est parfaitement annoncé; il n'y a que le lieu de la scène qui ne soit pas marqué avec assez de précision; tous les caractères sont connus; la trahison de Taxile et le danger de Porus nouent l'intrigue: il y a déjà un germe d'intérêt.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND. (1)

SCENE I.

CLÉOFILE, EPHESTION.

ÉPHESTION.

Oui, tandis que vos rois délibèrent ensemble,
Et que tout se prépare au conseil qui s'assemble,
Madame, permettez que je vous parle aussi
Des secrètes raisons qui m'amènent ici.
Fidèle confident du beau feu de mon maître,
Souffrez que je l'explique aux yeux qui l'ont fait naître; (2)

(1) Le second acte s'ouvre par une scène de la plus insipide galanterie et dont le motif est froid et vil : c'est un message d'amour. Ephestion y joue un rôle peu digne de l'ami d'Alexandre.

(2) Fidèle confident du beau feu de mon maître,
Souffrez que je l'explique aux yeux qui l'ont fait naître ;

Antoine, à qui Corneille a donné le même emploi dans la Mort de Pompée, n'exerce pas du moins ces nobles fonctions sur la scène : il en rend seulement compte à César; cependant Antoine est plus avili, parce que c'est un Romain et un homme bien plus important dans l'histoire qu'Ephestion. Mais Cléofile, que personne ne connoît, est fort au-dessous de Cléopâtre : cette princesse indienne n'a point de caractère ; ce n'est qu'une coquette subalterne, indigne de la tragédie. Alexandre est méconnoissable : c'est le plus fade galant; et plus il est grand dans l'histoire, plus il est petit dans la pièce.

Et que pour ce héros j'ose vous demander
Le repos qu'à vos rois il veut bien accorder? (1)
Après tant de soupirs, que faut-il qu'il espère?
Attendez-vous encore après l'aveu d'un frère? (2)
Voulez-vous que son cœur, incertain et confus,
Ne se donne jamais sans craindre vos refus?
Faut-il mettre à vos pieds le reste de la terre?
Faut-il donner la paix, faut-il faire la guerre? (3)
Prononcez. Alexandre est tout prêt d'y courir, (4)
Ou pour vous mériter, ou pour vous conquérir.

CLÉOFILE.

Puis-je croire qu'un prince au comble de la gloire
De mes foibles attraits garde encor la mémoire?
Que, traînant après lui la victoire et l'effroi,
Il se puisse abaisser à soupirer pour moi?

---

(1) Et que pour ce héros j'ose vous demander
Le repos qu'à vos rois il veut bien accorder.

Jeu de mots plus digne des romans de ce temps-là que d'une tragédie.

(2) Attendez-vous encore après l'aveu d'un frère?

Attendre après quelque chose, est d'un style trop commun.

(3) . . . Faut-il faire la guerre?

Cet hémistiche est foible : c'est là son moindre défaut. Le sens est bien plus vicieux : un héros tragique qui ne veut donner la paix, ou faire la guerre que pour les beaux yeux d'une femme, est prodigieusement avili.

(4) Prononcez. Alexandre est tout prêt d'y courir,

Courir à quoi? A *donner la paix* ou à *faire la guerre*. Ici la correction manque autant que l'élégance.

Des captifs comme lui brisent bientôt leur chaîne :
A de plus hauts desseins la gloire les entraîne ;
Et l'amour dans leurs cœurs, interrompu, troublé,
Sous le faix des lauriers est bientôt accablé.
Tandis que ce héros me tint sa prisonnière,
J'ai pu toucher son cœur d'une atteinte légère ;
Mais je pense, Seigneur, qu'en rompant mes liens
Alexandre à son tour brisa bientôt les siens.

ÉPHESTION.

Ah, si vous l'aviez vu, brûlant d'impatience,
Compter les tristes jours d'une si longue absence,
Vous sauriez que l'amour précipitant ses pas,
Il ne cherchoit que vous en courant aux combats.
C'est pour vous qu'on l'a vu, vainqueur de tant de princes,
D'un cours impétueux traverser vos provinces, (1)
Et briser en passant, sous l'effort de ses coups,
Tout ce qui l'empêchoit de s'approcher de vous.
On voit en même champ vos drapeaux et les nôtres ;
De ses retranchemens il découvre les vôtres ;
Mais, après tant d'exploits, ce timide vainqueur
Craint qu'il ne soit encor bien loin de votre cœur.
Que lui sert de courir de contrée en contrée,
S'il faut que de ce cœur vous lui fermiez l'entrée ;

(1) . . . vainqueur de tant de princes,
. . . traverser vos provinces,

Province est la seule rime noble à *prince* : voilà pourquoi Racine est quelquefois obligé de placer mal-à-propos ce mot de province ; mais ce défaut est bien plus fréquent, et choque davantage dans Corneille.

Si, pour ne point répondre à de sincères vœux,
Vous cherchez chaque jour à douter de ses feux ;
Si votre esprit, armé de mille défiances.....

CLÉOFILE.

Hélas, de tels soupçons sont de foibles défenses;
Et nos cœurs, se formant mille soins superflus,
Doutent toujours du bien qu'ils souhaitent le plus!
Oui, puisque ce héros veut que j'ouvre mon âme,
J'écoute avec plaisir le récit de sa flamme.
Je craignois que le temps n'en eût borné le cours;
Je souhaite qu'il m'aime, et qu'il m'aime toujours.
Je dis plus : quand son bras força notre frontière,
Et dans les murs d'Omphis m'arrêta prisonnière, (1)
Mon cœur, qui le voyoit maître de l'univers,
Se consoloit déjà de languir dans ses fers;
Et, loin de murmurer contre un destin si rude,
Il s'en fit, je l'avoue, une douce habitude;
Et de sa liberté perdant le souvenir,
Même en la demandant, craignoit de l'obtenir :
Jugez si son retour me doit combler de joie.
Mais tout couvert de sang veut-il que je le voie?
Est-ce comme ennemi qu'il se vient présenter?
Et ne me cherche-t-il que pour me tourmenter?

---

(1) Et dans les murs d'Omphis etc.

Omphis ou Mophis étoit le nom propre de Taxile, et non pas celui d'une ville. Le nom de Taxile étoit le nom ordinaire des rois de cette partie de l'Inde.

ÉPHESTION.

Non, Madame : vaincu du pouvoir de vos charmes, (1)
Il suspend aujourd'hui la terreur de ses armes ;
Il présente la paix à des rois aveuglés,
Et retire la main qui les eût accablés.
Il craint que la victoire, à ses vœux trop facile,
Ne conduise ses coups dans le sein de Taxile.
Son courage, sensible à vos justes douleurs,
Ne veut point de lauriers arrosés de vos pleurs.
Favorisez les soins où son amour l'engage ;
Exemptez sa valeur d'un si triste avantage ;
Et disposez des rois qu'épargne son courroux
A recevoir un bien qu'ils ne doivent qu'à vous.

---

(1) . . . . Vaincu du pouvoir de vos charmes,

Malherbe a dit :

Je suis vaincu du temps, . . .
Liv. III. Ode a Louis XIII, 1627.

et la beauté de l'image a consacré l'expression, qui, en prose, seroit une faute contre la langue. Mais Alexandre *vaincu du pouvoir des charmes* de Cléofile, ne présente qu'une idée petite et commune, et qui par conséquent n'excuse point la licence. Toutefois il est bon d'observer que ces tours différens de la prose forment ce qu'on appelle la langue poétique. Corneille et Racine sont pleins de ces heureuses libertés, qui n'appartiennent qu'au poète, et donnent de l'éclat aux vers. On remarque une hardiesse d'un autre genre, et beaucoup plus forte dans ces vers que dit Cléofile :

Je tremble pour mon frère, et crains que son trépas
D'un ennemi si cher n'ensanglante le bras.

Un trépas qui ensanglante le bras ne pourroit trouver place dans la prose.

CLÉOFILE.

N'en doutez point, Seigneur : mon âme inquiétée, (1)
D'une crainte si juste est sans cesse agitée ;
Je tremble pour mon frère, et crains que son trépas
D'un ennemi si cher n'ensanglante le bras.
Mais en vain je m'oppose à l'ardeur qui l'enflamme,
Axiane et Porus tyrannisent son âme ;
Les charmes d'une reine et l'exemple d'un roi,
Dès que je veux parler, s'élèvent contre moi.
Que n'ai-je point à craindre en ce désordre extrême !
Je crains pour lui, je crains pour Alexandre même.
Je sais qu'en l'attaquant cent rois se sont perdus ;
Je sais tous ses exploits ; mais je connois Porus.
Nos peuples qu'on a vus, triomphans à sa suite,
Repousser les efforts du Persan et du Scythe,
Et tout fiers des lauriers dont il les a chargés,
Vaincront à son exemple, ou périront vengés ;
Et je crains.....

ÉPHESTION.

Ah, quittez une crainte si vaine ;
Laissez courir Porus où son malheur l'entraîne ;
Que l'Inde en sa faveur arme tous ses états,

---

(1) N'en doutez point, Seigneur : mon âme inquiétée,

L'abbé d'Olivet a blâmé cette expression d'*inquiétée*, au lieu d'*inquiète*. Racine s'en est encore servi dans Andromaque :

La Grèce en ma faveur est trop inquiétée.
Acte I. Sc. 2.

Il est vrai qu'*inquiété* signifie *tracassé*, *tourmenté*, *poursuivi* par quelqu'un, ou par quelqu'objet extérieur ; *inquiet* signifie qu'on s'inquiète soi-même ; mais l'observation est minutieuse : il ne faut pas gêner à ce point les poètes.

Et que le seul Taxile en détourne ses pas ! (1)
Mais les voici.

CLÉOFILE.

Seigneur, achevez votre ouvrage ;
Par vos sages conseils dissipez cet orage ;
Ou, s'il faut qu'il éclate, au moins souvenez-vous
De le faire tomber sur d'autres que sur nous.

SCENE II.

PORUS, TAXILE, EPHESTION.

ÉPHESTION.

Avant que le combat qui menace vos têtes (2)
Mette tous vos états au rang de nos conquêtes,
Alexandre veut bien différer ses exploits,
Et vous offrir la paix pour la dernière fois.
Vos peuples, prévenus de l'espoir qui vous flatte,
Prétendoient arrêter le vainqueur de l'Euphrate ;
Mais l'Hydaspe, malgré tant d'escadrons épars,
Voit enfin sur ses bords flotter nos étendards :
Vous les verriez plantés jusque sur vos tranchées,

(1) Et que le seul Taxile en détourne ses pas !

Voici encore une équivoque. A quoi se rapporte *en* ? De quoi Taxile doit-il *détourner ses pas?* Suivant la construction, c'est *de l'Inde et de tous ses états ;* d'après le sens, c'est de la route où Porus est entraîné par son malheur.

(2) Avant que le combat qui menace vos têtes etc.

Éphestion se relève dans cette scène, l'une des plus belles non-seulement de la pièce, mais du théâtre, pour les idées et pour le style : il y parle en digne ambassadeur d'Alexandre.

Et de sang et de morts vos campagnes jonchées, (1)
Si ce héros, couvert de tant d'autres lauriers,
N'eût lui-même arrêté l'ardeur de nos guerriers.
Il ne vient point ici, souillé du sang des princes,
D'un triomphe barbare effrayer vos provinces,
Et cherchant à briller d'une triste splendeur,
Sur le tombeau des rois élever sa grandeur.
Mais vous-mêmes, trompés d'un vain espoir de gloire,
N'allez point dans ses bras irriter la victoire; (2)
Et lorsque son courroux demeure suspendu,
Princes, contentez-vous de l'avoir attendu.
Ne différez point tant à lui rendre l'hommage
Que vos cœurs, malgré vous, rendent à son courage;
Et recevant l'appui que vous offre son bras,
D'un si grand défenseur honorez vos états.
Voilà ce qu'un grand roi veut bien vous faire entendre,
Prêt à quitter le fer, et prêt à le reprendre.

---

(1) Et de sang et de morts vos campagnes jonchées,

Des campagnes ne peuvent pas être jonchées de sang, comme l'observe d'Olivet; mais elles peuvent être jonchées de morts. Ce terme, qui est convenable, couvre l'impropriété de l'autre : lorsqu'Achille dit :

> Si de sang et de morts le ciel est affamé,
> IPHIG., Acte V, Sc. 2.

personne ne s'avise de remarquer qu'on ne peut pas être *affamé* de sang.

(2) N'allez point dans ses bras irriter la victoire ;

Ce vers est digne des chefs-d'œuvre de Racine : *irriter la victoire* est une figure aussi juste qu'elle est neuve et hardie.

Vous

Vous savez son dessein : choisissez aujourd'hui,
Si vous voulez tout perdre ou tout tenir de lui.

TAXILE.

Seigneur, ne croyez point qu'une fierté barbare (1)
Nous fasse méconnoître une vertu si rare ;
Et que dans leur orgueil nos peuples affermis
Prétendent, malgré vous, être vos ennemis. (2)
Nous rendons ce qu'on doit aux illustres exemples :
Vous adorez des dieux qui nous doivent leurs temples;
Des héros qui chez vous passoient pour des mortels,
En venant parmi nous ont trouvé des autels. (3)
Mais en vain l'on prétend, chez des peuples si braves,
Au lieu d'adorateurs se faire des esclaves : (4)

---

(1) Seigneur, ne croyez point qu'une fierté barbare

VARIANTE.

Seigneur, ne croyez point qu'une haine barbare.

(2) Prétendent, malgré vous, être vos ennemis.

VARIANTE.

Veuillent, malgré vous-même, être vos ennemis.

(3) En venant parmi nous ont trouvé des autels.

C'est une ingénieuse allusion aux voyages fabuleux de Bacchus dans les Indes.

(4) Au lieu d'adorateurs se faire des esclaves :

Ici Racine paroît avoir eu en vue ce passage du discours des Scythes à Alexandre : *Quibus bellum non intuleris, bonis amicis poteris uti ; nam et firmissima est inter pares amicitia ; et videntur pares qui non fecerunt inter se periculum virium. Quos viceris, amicos tibi esse cave credas : inter dominum et servum nulla amicitia est.*

« Tu n'auras pour amis que ceux à qui tu n'auras point

Croyez-moi, quelque éclat qui les puisse toucher, (1)
Ils refusent l'encens qu'on leur veut arracher.
Assez d'autres états, devenus vos conquêtes,
De leurs rois, sous le joug, ont vu ployer les têtes.
Après tous ces états qu'Alexandre a soumis, (2)
N'est-il pas temps, Seigneur, qu'il cherche des amis?
Tout ce peuple captif, qui tremble au nom d'un maître,
Soutient mal un pouvoir qui ne fait que de naître.
Ils ont, pour s'affranchir, les yeux toujours ouverts; (3)
Votre empire n'est plein que d'ennemis couverts;
Ils pleurent en secret leurs rois sans diadêmes;
Vos fers trop étendus se relâchent d'eux-mêmes;

» fait la guerre; car il n'y a d'amitié solide qu'entre les égaux; » et ceux-là paroissent égaux, qui n'ont point mesuré leurs » forces. Garde-toi de regarder comme des amis ceux que tu » auras vaincus : entre le maître et l'esclave, il ne peut exister » d'amitié. »

Q. Curt. L. VII, Cap. 23.

(1) Croyez-moi, quelque éclat qui les puisse toucher,

Quelque éclat qui : cette cacophonie est fort éloignée de la douceur et de l'harmonie ordinaire aux vers de Racine. *Toucher* ne paroît pas être le mot propre quand il s'agit d'*éclat*.

(2) Assez d'autres états, devenus vos conquêtes,
De leurs rois, sous le joug, ont vu ployer les têtes.
Après tous ces états qu'Alexandre a soumis,

VARIANTE.

Assez d'autres états, devenus vos conquêtes,
Sous le joug d'Alexandre ont vu ployer leurs têtes.
Après tant de sujets à ses armes soumis, etc.

(3) Ils ont, pour s'affranchir, les yeux toujours ouverts.

VARIANTE.

Pour secouer le joug, ils ont les yeux ouverts.

Et déjà dans leur cœur les Scythes mutinés
Vont sortir de la chaîne où vous nous destinez.
Essayez, en prenant notre amitié pour gage,
Ce que peut une foi qu'aucun serment n'engage ; (1)
Laissez un peuple, au moins, qui puisse quelquefois
Applaudir sans contrainte au bruit de vos exploits.
Je reçois à ce prix l'amitié d'Alexandre ;
Et je l'attends déjà comme un roi doit attendre
Un héros dont la gloire accompagne les pas,
Qui peut tout sur mon cœur, et rien sur mes états.(2)

---

(1) Essayez, en prenant notre amitié pour gage,
Ce que peut une foi qu'aucun serment n'engage ;

Racine, grand imitateur des anciens, a fait beaucoup d'usage de la harangue des Scythes à Alexandre, qui se trouve dans Quinte-Curce. Il en a semé quelques idées dans le discours de Taxile, et un plus grand nombre encore dans celui de Porus. (Voyez la note 4 de la page 241, et la note 2 de la page 246.)

(2) Ce discours de Taxile est plus noble qu'on n'avoit lieu de l'attendre après son dernier entretien avec Porus. *Leurs rois sans diadèmes* est une expression heureuse. Le caractère vague et indécis de ce Taxile refroidit toute la pièce. Il est étonnant que Racine n'ait pas pris dans Plutarque, plutôt que dans nos mauvais romans, les traits dont il s'est servi pour peindre ce roi indien. Taxile auroit pu former un beau contraste avec Porus. Moins ardent, moins fougueux, Taxile auroit pu se distinguer par une sagesse et une prudence consommée qui s'allie très-bien avec le courage. Cela eût mieux valu que d'en faire un lâche, un vil esclave d'amour, un rival de Porus, toujours humilié, et ne contrastant avec lui que par une bassesse pitoyable.

« La portion de l'Inde soumise à Taxile, dit Plutarque, égaloit presque l'Egypte en étendue, et ne le cédoit en fer-

PORUS.

Je croyois, quand l'Hydaspe, assemblant ses provinces,
Au secours de ses bords fit voler tous ses princes,

---

tilité à aucune contrée de l'univers. Ce prince avoit la réputation d'être un sage. Quand il parut devant Alexandre, il lui dit après l'avoir salué : « Qu'est-il besoin de guerre et de » combats entre nous, ô Alexandre, si tu n'es pas venu nous » enlever l'eau et les alimens nécessaires à la vie, les seuls » objets pour lesquels un homme sensé soit forcé de com- » battre? Pour les autres possessions, pour les richesses, si » j'en ai plus que toi, me voilà prêt à t'en faire part; si tu » en as plus que moi, je ne rougirai point d'en recevoir de » toi et de t'être redevable. » Charmé de la franchise de ce roi barbare, Alexandre lui répondit, en lui tendant la main : « Crois-tu donc, Taxile, que notre entrevue puisse se passer » sans combat? Tes raisons et tes marques d'amitié n'ont » rien gagné sur mon esprit : je veux absolument te com- » battre, je veux te vaincre en bienfaits. Alexandre ne souf- » frira jamais qu'on l'emporte sur lui en générosité. » Il reçut donc de grands présens de Taxile, lui en fit de plus grands encore, et finit par lui porter une santé de mille talens : libéralité qui chagrina beaucoup les amis d'Alexandre, et ne contribua pas peu à lui gagner les cœurs des Barbares. »

PLUT. Vie d'ALEX.

Mille talens peuvent être évalués à trois millions. Alexandre répandoit l'or dans ce même pays qui depuis en a tant répandu dans le reste du monde. On doit reconnoître dans la réponse d'Alexandre à Taxile le germe de ces vers :

Chrétien, je suis content de ton noble courage;
Mais ton orgueil ici se seroit-il flatté
D'effacer Orosmane en générosité?

ZAÏRE, Act. I, Sc. 4.

Plutarque, sous une apparence de naïveté et de simplicité, est plein de grandes idées, d'expressions fortes, et de traits d'une

Qu'il n'avoit avec moi, dans des desseins si grands,
Engagé que des rois ennemis des tyrans ;
Mais puisqu'un roi, flattant la main qui nous menace, (1)
Parmi ses alliés brigue une indigne place, (2)
C'est à moi de répondre aux vœux de mon pays,
Et de parler pour ceux que Taxile a trahis. (3)
Que vient chercher ici le roi qui vous envoie ?
Quel est ce grand secours que son bras nous octroie ? (4)

---

imagination poétique : c'est le caractère particulier de cet écrivain. Amyot est resté son meilleur traducteur, parce qu'il a conservé la physionomie de l'original.

(1) Mais puisqu'un roi, flattant la main qui nous menace, etc.

Taxile a cependant parlé noblement, mais d'un ton trop modéré pour l'humeur altière de Porus. Un roi sage et prudent n'est qu'un lâche et un traître pour un guerrier aussi fier, aussi audacieux que Porus, dont toute la politique est dans son épée.

(2) Parmi ses alliés brigue une indigne place,

A quoi se rapporte *ses* ? A *la main qui nous menace*. Les alliés *de la main* : cela paroît étrange ; mais la main signifie ici le conquérant dont la main nous menace : c'est la partie pour le tout.

(3) C'est à moi de répondre aux vœux de mon pays,
Et de parler pour ceux que Taxile a trahis.

VARIANTE.

Je soutiendrai ma gloire, et répondant en roi,
Je vais parler ici pour la reine et pour moi.

(4) Quel est ce grand secours que son bras nous octroie?

Octroyer pour *accorder* est du style de lettres-patentes plutôt que du style poétique ; mais par la manière dont il est placé, non-seulement il ne choque point, mais il a la grâce d'un terme nouveau acquis à la langue poétique.

De quel front ose-t-il prendre sous son appui
Des peuples qui n'ont point d'autre ennemi que lui?
Avant que sa fureur ravageât tout le monde,
L'Inde se reposoit dans une paix profonde;
Et si quelques voisins en troubloient les douceurs,
Il portoit dans son sein d'assez bons défenseurs.
Pourquoi nous attaquer? Par quelle barbarie
A-t-on de votre maître excité la furie?
Vit-on jamais chez lui nos peuples en courroux (1)
Désoler un pays inconnu parmi nous?
Faut-il que tant d'états, de déserts, de rivières,
Soient entre nous et lui d'impuissantes barrières?
Et ne sauroit-on vivre au bout de l'univers (2)
Sans connoître son nom et le poids de ses fers?
Quelle étrange valeur, qui, ne cherchant qu'à nuire,

---

(1) Vit-on jamais chez lui nos peuples en courroux

Cette idée d'Homère est rendue avec plus de force et d'éloquence dans l'Iphigénie en Aulide, lorsqu'Achille dit à Agamemnon :

Jamais vaisseaux, partis des rives du Scamandre, etc.
IPHIG., Act. IV, Sc. 6.

(2) Et ne sauroit-on vivre au bout de l'univers

C'est ainsi que les Scythes disent à Alexandre: *Quid nobis tecum est? Numquam terram tuam attigimus. Quis sis, undè venias, licetne ignorare in vastis sylvis degentibus? Nec servire ulli possumus, nec imperare desideramus.*

« Qu'avons-nous à démêler avec toi? Avons-nous jamais mis » le pied sur tes terres? Dans les vastes forêts que nous habi- » tons, ne nous est-il pas permis d'ignorer qui tu es et d'où » tu viens? Nous ne pouvons obéir, et nous ne voulons com- » mander à personne. »

Q. CUR. L. VII, C. 23.

Embrase tout sitôt qu'elle commence à luire ;
Qui n'a que son orgueil pour règle et pour raison ;
Qui veut que l'univers ne soit qu'une prison,
Et que, maître absolu de tous tant que nous sommes,
Ses esclaves en nombre égalent tous les hommes !
Plus d'état, plus de rois : ses sacriléges mains
Dessous un même joug rangent tous les humains. (1)
Dans son avide orgueil je sais qu'il nous dévore.
De tant de souverains, nous seuls régnons encore.
Mais, que dis-je, nous seuls ? Il ne reste que moi
Où l'on découvre encor les vestiges d'un roi.
Mais c'est pour mon courage une illustre matière :
Je vois d'un œil content trembler la terre entière,
Afin que par moi seul les mortels secourus,
S'ils sont libres, le soient de la main de Porus ;
Et qu'on dise partout, dans une paix profonde :
« Alexandre vainqueur eût dompté tout le monde ;

(1) Dessous un même joug rangent tous les humains.

J'ai déjà observé cette faute grammaticale, dans laquelle l'exemple et l'habitude ont entraîné Racine avant qu'il eût entièrement formé son style. Au reste, la tirade de Porus est magnifique : ce vers

Dans son avide orgueil je sais qu'il nous dévore.

est un des plus brillans et des plus hardis que Racine ait jamais composés.

Il ne reste que moi
Où l'on découvre encor les vestiges d'un roi.

Corneille n'a pas de trait plus sublime ; et toute cette tragédie n'est qu'une lutte continuelle du talent de Racine contre le génie de Corneille.

» Mais un roi l'attendoit au bout de l'univers,
» Par qui le monde entier a vu briser ses fers. »

ÉPHESTION.

Votre projet du moins nous marque un grand courage;
Mais, Seigneur, c'est bien tard s'opposer à l'orage :
Si le monde penchant n'a plus que cet appui,
Je le plains, et vous plains vous-même autant que lui.
Je ne vous retiens point ; marchez contre mon maître :
Je voudrois seulement qu'on vous l'eût fait connoître ;
Et que la Renommée eût voulu, par pitié,
De ses exploits au moins vous conter la moitié ;
Vous verriez.....

PORUS.

Que verrois-je, et que pourrois-je apprendre
Qui m'abaisse si fort au-dessous d'Alexandre ?
Seroit-ce sans effort les Persans subjugués,
Et vos bras tant de fois de meurtre fatigués ?
Quelle gloire, en effet, d'accabler la foiblesse
D'un roi déjà vaincu par sa propre mollesse ;
D'un peuple sans vigueur et presque inanimé,
Qui gémissoit sous l'or dont il étoit armé,
Et qui, tombant en foule, au lieu de se défendre,
N'opposoit que des morts au grand cœur d'Alexandre ?(1)

---

(1) N'opposoit que des morts au grand cœur d'Alexandre ?

Tout ce morceau est de la plus grande vigueur, plein de cette verve et de cette audace que Corneille n'avoit plus, et que ses amis prétendoient qu'il avoit seul. Il y avoit là de quoi terrasser tous les poètes qui se croyoient alors rivaux de Racine, de quoi consoler la France de la vieillesse de

Les autres, éblouis de ses moindres exploits, (1)
Sont venus à genoux lui demander des lois;
Et leur crainte écoutant je ne sais quels oracles,
Ils n'ont pas cru qu'un dieu pût trouver des obstacles.
Mais nous, qui d'un autre œil jugeons des conquérans,
Nous savons que les dieux ne sont pas des tyrans;
Et de quelque façon qu'un esclave le nomme,
Le fils de Jupiter passe ici pour un homme.
Nous n'allons point de fleurs parfumer son chemin;
Il nous trouve partout les armes à la main;
Il voit à chaque pas arrêter ses conquêtes;
Un seul rocher ici lui coûte plus de têtes, (2)
Plus de soins, plus d'assauts, et presque plus de temps,
Que n'en coûte à son bras l'empire des Persans.
Ennemis du repos qui perdit ces infâmes,
L'or qui naît sous nos pas ne corrompt point nos âmes.
La gloire est le seul bien qui nous puisse tenter;
Et le seul que mon cœur cherche à lui disputer:
C'est elle.....

Corneille. Racine, dans ses premiers essais, se montroit déjà digne de Corneille, et n'étoit pas encore digne de lui-même : il a rencontré le sublime avant le pathétique, parce que le sublime n'étoit pas son véritable genre. On commence toujours par imiter, et l'on finit par être original quand on est fait pour l'être.

(1) Les autres, éblouis de ses moindres exploits,

VARIANTE.

Tout le reste, ébloui de ses moindres exploits, etc.

(2) Un seul rocher etc.

Allusion au siège et à la prise du rocher d'Aorne.

Voy. Q. Cur. liv. VIII, ch. 36, 37 et 38.

ÉPHESTION, *en se levant.*

Et c'est aussi ce que cherche Alexandre.
A de moindres objets son cœur ne peut descendre.
C'est ce qui, l'arrachant du sein de ses états, (1)
Au trône de Cyrus lui fit porter ses pas,
Et, du plus ferme empire ébranlant les colonnes,
Attaquer, conquérir, et donner les couronnes.
Et puisque votre orgueil ose lui disputer
La gloire du pardon qu'il vous fait présenter,
Vos yeux, dès aujourd'hui témoins de sa victoire,
Verront de quelle ardeur il combat pour la gloire:
Bientôt le fer en main vous le verrez marcher.

PORUS.

Allez donc: je l'attends, ou je le vais chercher.

---

(1) C'est ce qui, l'arrachant du sein de ses états,
Au trône de Cyrus lui fit porter ses pas,
Et, du plus ferme empire ébranlant les colonnes,
Attaquer, conquérir, et donner les couronnes.

Ces quatre vers forment une belle phrase, mais qui n'a pas toute l'exactitude grammaticale. L'abbé d'Olivet a observé que les deux participes *arrachant* et *ébranlant* ne se rapportent pas au même substantif; mais les vers s'enchaînent si bien, leur marche est si rapide, qu'il n'y a qu'un grammairien qui puisse apercevoir la faute. Le dernier de ces quatre vers,

Attaquer, conquérir, et donner les couronnes.

se lisoit ainsi dans les premières éditions:

Attaquer, conquérir, et rendre les couronnes.

SCENE III.

PORUS, TAXILE.

TAXILE.

Quoi, vous voulez au gré de votre impatience.....

PORUS.

Non, je ne prétends point troubler votre alliance:
Ephestion, aigri seulement contre moi,
De vos soumissions rendra compte à son roi.
Les troupes d'Axiane, à me suivre engagées,
Attendent le combat sous mes drapeaux rangées;
De son trône et du mien je soutiendrai l'éclat;
Et vous serez, Seigneur, le juge du combat;
A moins que votre cœur, animé d'un beau zèle,
De vos nouveaux amis n'embrasse la querelle.

SCENE IV.

AXIANE, PORUS, TAXILE.

AXIANE, *à Taxile.*

Ah, que dit-on de vous, Seigneur! Nos ennemis
Se vantent que Taxile est à moitié soumis;
Qu'il ne marchera point contre un roi qu'il respecte. (1)

---

(1) Ah, que dit-on de vous, Seigneur! Nos ennemis
Se vantent que Taxile est à moitié soumis;
Qu'il ne marchera point contre un roi qu'il respecte.

VARIANTE.

Ah, que dit-on de vous, Seigneur! Nos ennemis
Vous comptent hautement au rang de leurs amis;
Ils se vantent déjà qu'un roi qui les respecte....

TAXILE.

La foi d'un ennemi doit être un peu suspecte, (1)
Madame; avec le temps ils me connoîtront mieux.

AXIANE.

Démentez donc, Seigneur, ce bruit injurieux;
De ceux qui l'ont semé confondez l'insolence;
Allez, comme Porus, les forcer au silence,
Et leur faire sentir, par un juste courroux,
Qu'ils n'ont point d'ennemi plus funeste que vous.

TAXILE.

Madame, je m'en vais disposer mon armée.
Ecoutez moins ce bruit qui vous tient alarmée:
Porus fait son devoir, et je ferai le mien.

SCENE V.

AXIANE, PORUS.

AXIANE.

Cette sombre froideur ne m'en dit pourtant rien,
Lâche; et ce n'est point là, pour me le faire croire,
La démarche d'un roi qui court à la victoire.
Il n'en faut plus douter, et nous sommes trahis:
Il immole à sa sœur sa gloire et son pays;

---

(1) La foi d'un ennemi doit être un peu suspecte,

La foi n'est pas un terme assez propre et assez juste pour dire le discours ou l'accusation d'un ennemi.

Et sa haine, Seigneur, qui cherche à vous abattre,
Attend pour éclater que vous alliez combattre.

PORUS.

Madame, en le perdant je perds un foible appui;
Je le connoissois trop pour m'assurer sur lui. (1)
Mes yeux sans se troubler ont vu son inconstance.
Je craignois beaucoup plus sa molle résistance.
Un traître, en nous quittant pour complaire à sa sœur,
Nous affoiblit bien moins qu'un lâche défenseur.

AXIANE.

Et cependant, Seigneur, qu'allez-vous entreprendre?
Vous marchez sans compter les forces d'Alexandre;
Et, courant presque seul au devant de leurs coups,
Contre tant d'ennemis vous n'opposez que vous.

PORUS.

Hé quoi, voudriez-vous qu'à l'exemple d'un traître
Ma frayeur conspirât à vous donner un maître;
Que Porus, dans un camp se laissant arrêter,
Refusât le combat qu'il vient de présenter?
Non, non, je n'en crois rien. Je connois mieux, Madame,
Le beau feu que la gloire allume dans votre âme:

---

(1) Madame, en le perdant, je perds un foible appui;
Je le connoissois trop pour m'assurer sur lui.

VARIANTE.

AXIANE.

O Dieux!

PORUS.

Son changement me dérobe un appui
Que je connoissois trop pour m'assurer sur lui.
Mes yeux, etc.

C'est vous, je m'en souviens, dont les puissans appas
Excitoient tous nos rois, les traînoient aux combats ;
Et de qui la fierté, refusant de se rendre,
Ne vouloit pour amant qu'un vainqueur d'Alexandre.
Il faut vaincre, et j'y cours, bien moins pour éviter
Le titre de captif, que pour le mériter. (1)
Oui, Madame, je vais, dans l'ardeur qui m'entraîne,
Victorieux ou mort mériter votre chaîne ;
Et puisque mes soupirs s'expliquoient vainement
A ce cœur que la gloire occupe seulement,
Je m'en vais, par l'éclat qu'une victoire donne,
Attacher de si près la gloire à ma personne,
Que je pourrai peut-être amener votre cœur,
De l'amour de la gloire à l'amour du vainqueur.

AXIANE.

Hé bien, Seigneur, allez. Taxile aura peut-être
Des sujets dans son camp plus braves que leur maître ;
Je vais les exciter par un dernier effort.
Après, dans votre camp j'attendrai votre sort. (2)

---

(1) Bien moins pour éviter
Le titre de captif, que pour le mériter.

Concetti indigne de Racine, et qui devient plus vicieux encore par la répétition du mot *mériter* dans les vers suivans :

Victorieux ou mort mériter votre chaîne ;

Enfin la pensée puérile qui termine cette tirade, est absolument déplacée dans la bouche de Porus :

Que je pourrai peut-être amener votre cœur,
De l'amour de la gloire à l'amour du vainqueur.

(2) Après, dans votre camp j'attendrai votre sort.

Après pour *ensuite* est d'un style trop négligé.

Ne vous informez point de l'état de mon âme :
Triomphez et vivez.

PORUS.

Qu'attendez-vous, Madame?
Pourquoi dès ce moment, ne puis-je pas savoir
Si mes tristes soupirs ont pu vous émouvoir?
Voulez-vous, car le sort, adorable Axiane,
A ne vous plus revoir peut-être me condamne;
Voulez-vous qu'en mourant un prince infortuné
Ignore à quelle gloire il étoit destiné? (1)
Parlez.

AXIANE.

Que vous dirai-je?

PORUS.

Ah, divine princesse,

---

(1) Voulez-vous qu'en mourant un prince infortuné
Ignore à quelle gloire il étoit destiné?

VARIANTE.

Voulez-vous qu'en mourant, ce cœur infortuné, etc.

Porus est plus occupé de son amour que de son combat : dans ce temps-là un héros ne pouvoit décemment courir à la mort sans savoir le succès de sa déclaration. Etre aimé étoit pour lui la plus glorieuse victoire! Cela nous paroît aujourd'hui ridicule : tant mieux pour la littérature; mais c'est peut-être tant pis pour les mœurs. Nous ne sommes plus galans; je ne vois pas que la littérature en vaille mieux, très-certainement les mœurs en valent moins.

Dans Mithridate et dans Phèdre on retrouve à-peu-près la même situation. Xipharès forcé de s'éloigner de Monime,

Si vous sentiez pour moi quelque heureuse foiblesse,
Ce cœur, qui me promet tant d'estime en ce jour,
Me pourroit bien encor promettre un peu d'amour!
Contre tant de soupirs peut-il bien se défendre?
Peut-il?....

AXIANE.

Allez, Seigneur, marchez contre Alexandre.
La victoire est à vous, si ce fameux vainqueur
Ne se défend pas mieux contre vous que mon cœur.

Hippolyte prêt à quitter Aricie, veulent être instruits du sort de leur amour. Monime et Aricie font une réponse délicate et ingénieuse dans le goût de celle d'Axiane; mais il faut convenir que Porus, prêt à courir au combat pour défendre la liberté de sa patrie et de sa maîtresse, est dans une position plus intéressante et plus théâtrale.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCENE I.

AXIANE, CLÉOFILE.

AXIANE.

Quoi, Madame, en ces lieux on me tient enfermée!
Je ne puis au combat voir marcher mon armée!
Et, commençant par moi sa noire trahison,
Taxile de son camp me fait une prison! (1)
C'est donc là cette ardeur qu'il me faisoit paroître!
Cet humble adorateur se déclare mon maître!
Et déjà son amour, lassé de ma rigueur,
Captive ma personne au défaut de mon cœur!

CLÉOFILE.

Expliquez mieux les soins et les justes alarmes

(1) Taxile de son camp me fait une prison!

Cette bassesse de Taxile est presqu'incroyable ; mais le poète n'osant violer l'unité de lieu, avoit besoin de cette Axiane dans le camp de Taxile. Il a mieux aimé violer les règles du bon sens que celle d'Aristote; car, comment supposer que Porus, conduisant au combat son armée et celle d'Axiane, laisse sa maîtresse Axiane dans le camp, et au pouvoir de son rival Taxile?

D'un roi qui pour vainqueurs ne connoît que vos charmes;
Et regardez, Madame, avec plus de bonté
L'ardeur qui l'intéresse à votre sûreté.
Tandis qu'autour de nous deux puissantes armées,
D'une égale chaleur au combat animées, (1)
De leur fureur partout font voler les éclats,
De quel autre côté conduiriez-vous vos pas?
Où pourriez-vous ailleurs éviter la tempête?
Un plein calme en ces lieux assure votre tête:
Tout est tranquille.....

AXIANE.

Et c'est cette tranquillité
Dont je ne puis souffrir l'indigne sûreté. (2)
Quoi, lorsque mes sujets, mourant dans une plaine, (3)
Sur les pas de Porus combattent pour leur reine;
Qu'au prix de tout leur sang ils signalent leur foi;
Que le cri des mourans vient presque jusqu'à moi,
On me parle de paix; et le camp de Taxile
Garde dans ce désordre une assiette tranquille!
On flatte ma douleur d'un calme injurieux!
Sur des objets de joie on arrête mes yeux!

---

(1) D'une égale chaleur au combat animées,

VARIANTE.

D'une égale fierté l'une et l'autre animées.

(2) . . . . Et c'est cette tranquillité
Dont je ne puis souffrir l'indigne sûreté.

La sûreté d'une *tranquillité* ne peut se souffrir ni en vers, ni en prose.

(3) . . . . . Mourant dans une plaine,

Racine est, de tous les poètes, celui qui a fait le moins souvent d'aussi grands sacrifices à la rime.

CLÉOFILE.

Madame, voulez-vous que l'amour de mon frère
Abandonne aux périls une tête si chère ?
Il sait trop les hasards.....

AXIANE.

Et pour m'en détourner
Ce généreux amant me fait emprisonner !
Et, tandis que pour moi son rival se hasarde,
Sa paisible valeur me sert ici de garde ! (1)

CLÉOFILE.

Que Porus est heureux ! le moindre éloignement

(1) Sa paisible valeur me sert ici de garde !

Ce vers, dans les premières éditions, étoit suivi d'un grand nombre d'autres que l'on croit devoir citer ici fidèlement comme des témoignages précieux des progrès du goût de Racine, comme une preuve bien frappante de la nécessité du travail. Quel est le poète qui ne se défiera pas de sa facilité en voyant combien il échappoit de vers foibles à l'heureux génie de Racine ? Voilà le fruit qu'il faut tirer de ces variantes.

Ah, Madame, s'il m'aime, il le témoigne mal !
Ses lâches soins ne font qu'avancer son rival.
Il devoit, dans un camp, plein d'une noble envie,
Lui disputer mon cœur et le soin de ma vie,
Balancer mon estime, et comme lui courir
Bien moins pour me sauver que pour me conquérir.

CLÉOFILE.

D'un refus si honteux il craint peu les reproches :
Il n'a point du combat évité les approches;
Il en eût partagé la gloire et le danger ;
Mais Porus avec lui ne veut rien partager ;
Il auroit cru trahir *son illustre colère*,
Que d'attendre un moment le secours de mon frère.

AXIANE.

Un si lent défenseur, quel que soit son amour,

A votre impatience est un cruel tourment !
Et, si l'on vous croyoit, le soin qui vous travaille (1)

Se seroit fait, Madame, attendre plus d'un jour.
Non, non, vous jouissez d'une pleine assurance :
Votre amant, votre frère étoient d'intelligence.
Le lâche, qui dans l'âme étoit déjà rendu,
Ne cherchoit qu'à nous vendre après s'être vendu.
Et vous m'osez encor parler de votre frère !
Ah, de ce camp, Madame, ouvrez-moi la barrière !

CLÉOFILE.

Que Porus est heureux ! etc.

Combien de poètes aujourd'hui, au lieu de sacrifier de pareils vers, s'en feroient honneur ? Racine, avec raison, les a jugés indignes de lui. Cet hémistiche, *son illustre colère*, est emprunté de Corneille, qui fait dire à Sabine :

A quoi s'arrête ici ton illustre colère ?

HOR. Act. IV, Sc. 7.

(1) . . . . . Le soin qui vous travaille

Travaille, dans ce sens, n'est plus une expression en usage. Il faudroit peut-être la permettre à la poésie, et peut-être la conserver à la prose, puisque Racine s'en est servi plusieurs fois dans cette tragédie :

Ne laissez point languir l'ardeur qui vous travaille.
Act. IV, Sc. 4.
Mais j'ai su prévenir le soin qui te travaille.
Act. V, Sc. 3.

La nécessité de rimer à *bataille* peut aussi avoir influé sur l'emploi que Racine a fait de cette expression.

La réponse d'Axiane,

Je ferois plus, Madame, etc.

est d'une grande noblesse. Axiane a le ton des héroïnes de Corneille : c'est une princesse de la Fronde. Toute cette scène, où deux femmes se piquent par des bravades et des politesses ironiques, est absolument dans la manière de Corneille. Ces conversations plaisoient alors beaucoup dans la tragédie ; elles paroissent aujourd'hui se rapprocher beaucoup trop de la comédie.

Vous le feroit chercher jusqu'au champ de bataille.

AXIANE.

Je ferois plus, Madame : un mouvement si beau
Me le feroit chercher jusque dans le tombeau,
Perdre tous mes états, et voir d'un œil tranquille
Alexandre en payer le cœur de Cléofile.

CLÉOFILE.

Si vous cherchez Porus, pourquoi m'abandonner?
Alexandre en ces lieux pourra le ramener. (1)
Permettez que, veillant au soin de votre tête,
A cet heureux amant l'on garde sa conquête.

AXIANE.

Vous triomphez, Madame : et déjà votre cœur
Vole vers Alexandre, et le nomme vainqueur.
Mais, sur la seule foi d'un amour qui vous flatte,
Peut-être avant le temps ce grand orgueil éclate.
Vous poussez un peu loin vos vœux précipités,
Et vous croyez trop tôt ce que vous souhaitez.
Oui, oui.....

CLÉOFILE.

Mon frère vient; et nous allons apprendre
Qui de nous deux, Madame, aura pu se méprendre

AXIANE.

Ah, je n'en doute plus : et ce front satisfait
Dit assez à mes yeux que Porus est défait!

---

(1) Si vous cherchez Porus, pourquoi m'abandonner ?
Alexandre en ces lieux pourra le ramener.

VARIANTE.

Si vous cherchez Porus, sans nous abandonner,
Alexandre en ces lieux pourra le ramener.

SCENE II.

TAXILE, AXIANE, CLÉOFILE.

TAXILE.

MADAME, si Porus, avec moins de colère,
Eût suivi les conseils d'une amitié sincère,
Il m'auroit en effet épargné la douleur
De vous venir moi-même annoncer son malheur.

AXIANE.

Quoi, Porus.....

TAXILE.

C'en est fait: et sa valeur trompée,
Des maux que j'ai prévus se voit enveloppée.
Ce n'est pas (car mon cœur, respectant sa vertu,
N'accable point encore un rival abattu), (1)
Ce n'est pas que son bras, disputant la victoire,
N'en ait aux ennemis ensanglanté la gloire;
Qu'elle-même, attachée à ses faits éclatans,
Entre Alexandre et lui n'ait douté quelque temps.
Mais enfin contre moi sa vaillance irritée,
Avec trop de chaleur s'étoit précipitée.
J'ai vu ses bataillons rompus et renversés,
Vos soldats en désordre, et les siens dispersés;
Et lui-même, à la fin, entraîné dans leur fuite,
Malgré lui du vainqueur éviter la poursuite;
Et, de son vain courroux trop tard désabusé,
Souhaiter le secours qu'il avoit refusé.

(1) N'accable point encore un rival abattu),

Que signifie *encore* ? Il est impossible de donner à ce mot un sens raisonnable.

AXIANE.

Qu'il avoit refusé ! Quoi donc, pour ta patrie,
Ton indigne courage attend que l'on te prie ! (1)
Il faut donc, malgré toi, te traîner aux combats,
Et te forcer toi-même à sauver tes états !
L'exemple de Porus, puisqu'il faut qu'on t'y porte,
Dis-moi, n'étoit-ce pas une voix assez forte ?
Ce héros en péril, ta maîtresse en danger, (2)
Tout l'état périssant n'a pu t'encourager !
Va, tu sers bien le maître à qui ta sœur te donne.
Achève, et fais de moi ce que sa haine ordonne.
Garde à tous les vaincus un traitement égal,
Enchaîne ta maîtresse, en livrant ton rival. (3)

---

(1) . . . . . Quoi donc, pour ta patrie,
Ton indigne courage attend que l'on te prie !

Taxile est mal reçu d'Axiane, quand il vient lui apprendre la défaite de Porus. Cette princesse étoit même beaucoup moins polie aux premières représentations ; elle appeloit Taxile *lâche*, et son courage *infâme :*

Lâche, pour ta patrie,
Ton infâme courage attend donc qu'on te prie !

Ces vers sont moins polis, à la vérité, mais d'un tour plus ferme que ceux que Racine leur a substitués.

(2) . . . . . Ta maîtresse en danger,

Cette tirade d'Axiane est vive et passionnée ; mais puisqu'elle hait et méprise Taxile, elle ne doit pas se donner à elle-même le titre de *sa maîtresse ;* c'est un oubli de la bienséance dans les termes.

(3) Enchaîne ta maîtresse, en livrant ton rival.

VARIANTE.

Enchaîne ta maîtresse, avecque ton rival.

Aussi-bien c'en est fait: sa disgrâce et ton crime
Ont placé dans mon cœur ce héros magnanime.
Je l'adore, et je veux, avant la fin du jour,
Déclarer à la fois ma haine et mon amour;
Lui vouer, à tes yeux, une amitié fidelle,
Et te jurer, aux siens, une haine immortelle.
Adieu. Tu me connois : aime-moi si tu veux.

TAXILE.

Ah, n'espérez de moi que de sincères vœux,
Madame! N'attendez ni menaces ni chaînes:
Alexandre sait mieux ce qu'on doit à des reines.
Souffrez que sa douceur vous oblige à garder
Un trône que Porus devoit moins hasarder; (1)
Et moi-même en aveugle on me verroit combattre

---

(1) Un trône que Porus devoit moins hasarder;

Racine auroit pu rendre Taxile moins froid et moins plat en lui prêtant du moins le langage de la politique et de la prudence; il pouvoit en faire un sage, s'il n'eût pas mieux aimé en faire un amoureux, le plus insipide qui existe sur la scène. L'amour de Taxile entroit dans son plan, et son plan est mauvais. Au lieu *d'un trône*, Racine avoit mis d'abord *un sceptre* :

Un sceptre que Porus devoit moins hasarder;

Trône s'accorde mieux avec le mot *abattre*, placé deux vers après :

La sacrilége main qui le voudroit abattre.

Remarquez que le prudent Taxile fait ici le brave et le fanfaron très-mal à propos. Si la sacrilége main d'Alexandre eût voulu abattre le trône d'Axiane, assurément on n'eût pas vu Taxile combattre cette main, ou il auroit bien changé de caractère.

La sacrilége main qui le voudroit abattre.

AXIANE.

Quoi, par l'un de vous deux mon sceptre raffermi
Deviendroit dans mes mains le don d'un ennemi!
Et sur mon propre trône on me verroit placée
Par le même tyran qui m'en auroit chassée!

TAXILE.

Des reines et des rois vaincus par sa valeur
Ont laissé par ses soins adoucir leur malheur.
Voyez de Darius et la femme et la mère:
L'une le traite en fils, l'autre le traite en frère.

AXIANE.

Non, non, je ne sais point vendre mon amitié,
Caresser un tyran, et régner par pitié. (1)
Penses-tu que j'imite une foible Persane;
Qu'à la cour d'Alexandre on retienne Axiane;
Et qu'avec mon vainqueur courant tout l'univers

(1) . . . . . Régner par pitié.

n'est pas français dans le sens que lui donne ici Axiane. *Régner par pitié*, ne signifie pas régner, parce que le vainqueur laisse au vaincu le trône *par pitié*; mais il veut dire régner *par pitié* pour des peuples qui seroient malheureux sous un autre roi et sous un autre gouvernement. Au reste, Axiane est admirable dans cette scène, et son dernier morceau est de la plus grande vigueur. Les amis de Corneille devoient en être effrayés; car ce grand homme étoit alors bien éloigné de pouvoir produire des vers de cette force. Il n'avoit cependant, à cette époque, que cinquante-neuf ans; et on sera toujours étonné qu'un génie aussi mâle qui s'étoit montré si tard, se soit éteint de si bonne heure.

J'aille vanter partout la douceur de ses fers?
S'il donne les états, qu'il te donne les nôtres;
Qu'il te pare, s'il veut, des dépouilles des autres.
Règne : Porus ni moi n'en serons point jaloux;
Et tu seras encor plus esclave que nous.
J'espère qu'Alexandre, amoureux de sa gloire,
Et fâché que ton crime ait souillé sa victoire,
S'en lavera bientôt par ton propre trépas. (1)
Des traîtres comme toi font souvent des ingrats :
Et de quelques faveurs que sa main t'éblouisse,
Du perfide Bessus regarde le supplice.
Adieu.

SCENE III.

CLÉOFILE, TAXILE.

CLÉOFILE.

CÉDEZ, mon frère, à ce bouillant transport:
Alexandre et le temps vous rendront le plus fort;
Et cet âpre courroux, quoi qu'elle en puisse dire,
Ne s'obstinera point au refus d'un empire.

(1) Et fâché que ton crime ait souillé sa victoire,
S'en lavera bientôt par ton propre trépas.

La pensée est belle, mais le style manque de netteté et de correction? *S'en lavera bientôt ;* de quoi se lavera-t-il? Suivant les règles de la construction, c'est de sa victoire, substantif qui précède immédiatement le verbe. *Se laver par le trépas* : l'union des mots *laver* et *trépas* forme une figure incohérente.

Maître de ses destins, vous l'êtes de son cœur.
Mais, dites-moi, vos yeux ont-ils vu le vainqueur ?
Quel traitement, mon frère, en devons-nous attendre ?
Qu'a-t-il dit ?

TAXILE.

Oui, ma sœur, j'ai vu votre Alexandre.
D'abord, ce jeune éclat qu'on remarque en ses traits
M'a semblé démentir le nombre de ses faits.
Mon cœur, plein de son nom, n'osoit, je le confesse,
Accorder tant de gloire avec tant de jeunesse;
Mais de ce même front l'héroïque fierté,
Le feu de ses regards, sa haute majesté, (1)
Font connoître Alexandre; et certes son visage (2)
Porte de sa grandeur l'infaillible présage;
Et sa présence auguste appuyant ses projets,
Ses yeux, comme son bras, font partout des sujets. (3)
Il sortoit du combat. Ebloui de sa gloire, (4)

(1) Le feu de ses regards, sa haute majesté,

Voyez dans la Vie d'Alexandre par Plutarque la description curieuse et intéressante que fait l'historien de la personne de ce prince, d'après les statues de Lysippe et les portraits originaux d'Apelle qu'il pouvoit avoir vus.

(2) Font connoître Alexandre ;

VARIANTE.

Le font bientôt connoître.

(3) Ses yeux, comme son bras, font partout des sujets.

Des yeux qui font des sujets comme le bras ! Cette façon de parler est précieuse et maniérée.

(4) Il sortoit du combat. Ebloui de sa gloire, etc.

VARIANTE.

Il sortoit du combat, et, tout couvert de gloire, etc.

Je croyois dans ses yeux voir briller la victoire.
Toutefois, à ma vue, oubliant sa fierté,
Il a fait à son tour éclater sa bonté. (1)
Ses transports ne m'ont point déguisé sa tendresse :
« Retournez, m'a-t-il dit, auprès de la princesse ;
» Disposez ses beaux yeux à revoir un vainqueur
» Qui va mettre à ses pieds sa victoire et son cœur. »
Il marche sur mes pas. Je n'ai rien à vous dire,
Ma sœur : de votre sort je vous laisse l'empire ; (2)

(1) Il a fait à son tour éclater sa bonté.

Louis Racine est ici, je ne dis pas sévère, mais injuste. Il prétend qu'Alexandre ne pouvoit pas avoir de bonté pour un traître ; mais Taxile n'étoit pas un traître aux yeux d'Alexandre : c'étoit un prince sage qui avoit préservé ses états des horreurs de la guerre en rendant hommage au conquérant de l'Asie ; c'étoit le frère de Cléofile sa maîtresse ; c'étoit de lui qu'il attendoit son bonheur. Il ne falloit donc pas blâmer les bontés qu'Alexandre a pour le frère ; car il doit les avoir d'après le caractère qu'on lui donne dans cette tragédie ; mais il falloit s'élever contre sa foiblesse pour la sœur, contre le personnage méprisable qu'il fait jouer à Taxile. La critique de Louis Racine porte donc à faux.

(2) . . . de votre sort je vous laisse l'empire ;

L'empire de votre sort n'est qu'une faute contre la langue ; mais Alexandre qui dépêche Taxile vers sa sœur pour disposer ses beaux yeux à recevoir un vainqueur ; mais Taxile qui compte sur la protection des beaux yeux de sa sœur, sont des vices bien plus essentiels qui dégradent les caractères et détruisent toute espèce de dignité tragique. Cet entretien entre Cléofile et son frère a quelque chose de bas. Je ne sais si Alexandre lui-même, qui abandonne son armée, avant la fin du combat, pour rendre une visite à sa maîtresse, n'est pas plus vil encore, parce que cette action est plus contraire au caractère qu'on lui connoît,

Je vous confie encor la conduite du mien.

CLÉOFILE.

Vous aurez tout pouvoir, ou je ne pourrai rien.

---

et bien plus indigne de lui. Des subalternes tels que Taxile et Cléofile, ne sont avilis sur la scène que parce qu'ils se montrent dans leur naturel. Le poète ne fait tort qu'à son art, et non pas à leur réputation. Mais déshonorer un grand homme tel qu'Alexandre, le travestir en un fade galant, c'est une espèce de sacrilége! Cependant il faut dire, pour la justification de Racine, que l'esprit et les mœurs du siècle avoient attaché de la grandeur à cette galanterie : c'est ce qui faisoit le charme des romans à la mode, c'est ce qui relevoit la gloire des héros; et l'ambition des femmes étoit d'avoir pour esclaves des rois et des conquérans. La foiblesse même de ce sexe aimable répandoit de l'éclat sur les hommages presque serviles, et sur l'espèce de culte que lui rendoit le sexe fort.

En examinant bien le caractère que Racine a donné à son Alexandre, peut-être y trouvera-t-on un héroïsme d'une espèce toute particulière. Ce prince, dans la pièce, paroît au-dessus même de ce qu'il y a de plus grand dans l'histoire; il a l'air de dédaigner ses conquêtes; triompher n'est pour lui qu'un passe-temps; il n'a qu'à se montrer pour renverser les bataillons ennemis; les plus périlleuses expéditions ne lui causent pas la plus légère inquiétude, à peine daigne-t-il y penser. Il subjugue l'univers en se jouant; il lui est aussi naturel de vaincre, que de respirer; et conquérir le cœur d'une belle est la seule affaire digne de l'occuper. La guerre n'est pour lui qu'un amusement accessoire : il paroît nonchalamment sur le champ de bataille, seulement autant de temps qu'il en faut pour mettre en fuite l'armée de Porus; puis il laisse à ses généraux achever le reste. Il entre sur la scène en ordonnant à Ephestion de chercher Porus. Pour lui, il vient chercher auprès de Cléofile une victoire plus flatteuse. Ce caractère est singulier, sans doute; c'est cepen-

Tout va vous obéir si le vainqueur m'écoute.

TAXILE.

Je vais donc.. Mais on vient. C'est lui-même sans doute.

SCENE IV.

ALEXANDRE, TAXILE, CLÉOFILE, ÉPHESTION, *suite d'Alexandre.*

ALEXANDRE.

Allez, Éphestion. Que l'on cherche Porus;
Qu'on épargne sa vie, et le sang des vaincus.

SCENE V.

ALEXANDRE, TAXILE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE, *à Taxile.*

Seigneur, est-il donc vrai qu'une reine aveuglée
Vous préfère d'un roi la valeur déréglée ?

---

dant celui de nos anciens chevaliers : au commencement du règne de Louis XIV, il avoit de la noblesse et du brillant aux yeux de la cour et des femmes ; mais dès ce temps-là même les bons critiques le trouvèrent faux et chimérique ; aujourd'hui il est devenu complétement ridicule.

Le premier soin d'Alexandre en arrivant auprès de Cléofile, est de se débarrasser de son frère. Il l'envoie faire sa cour à la princesse Axiane, afin d'avoir lui-même le champ plus libre auprès de sa maîtresse. La scène est froide, précieuse, maniérée ; et Racine, qu'on regarde comme un poète si galant, est bien moins éloquent quand il fait soupirer Alexandre, que lorsqu'il exprime, à l'imitation de Corneille, des sentimens nobles et généreux.

Mais ne le craignez point: son empire est à vous;
D'une ingrate à ce prix fléchissez le courroux.
Maître de deux états, arbitre des siens mêmes,
Allez avec vos vœux offrir trois diadêmes.

TAXILE.

Ah, c'en est trop, Seigneur! Prodiguez un peu moins...

ALEXANDRE.

Vous pourrez à loisir reconnoître mes soins.
Ne tardez point, allez où l'amour vous appelle;
Et couronnez vos feux d'une palme si belle.

SCENE VI.

ALEXANDRE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE.

MADAME, à son amour je promets mon appui :
Ne puis-je rien pour moi quand je puis tout pour lui?
Si prodigue envers lui des fruits de la victoire,
N'en aurai-je pour moi qu'une stérile gloire ?
Les sceptres devant vous ou rendus ou donnés,
De mes propres lauriers mes amis couronnés,
Les biens que j'ai conquis répandus sur leurs têtes,
Font voir que je soupire après d'autres conquêtes.
Je vous avois promis que l'effort de mon bras
M'approcheroit bientôt de vos divins appas;
Mais, dans ce même temps, souvenez-vous, Madame,
Que vous me promettiez quelque place en votre âme.
Je suis venu : l'amour a combattu pour moi;

La victoire elle-même a dégagé ma foi ;
Tout cède autour de vous : c'est à vous de vous rendre ;
Votre cœur l'a promis, voudra-t-il s'en défendre ?
Et lui seul pourroit-il échapper aujourd'hui
A l'ardeur d'un vainqueur qui ne cherche que lui ?

CLÉOFILE.

Non, je ne prétends pas que ce cœur inflexible
Garde seul contre vous le titre d'invincible : (1)
Je rends ce que je dois à l'éclat des vertus
Qui tiennent sous vos pieds cent peuples abattus.
Les Indiens domptés sont vos moindres ouvrages ;
Vous inspirez la crainte aux plus fermes courages ;
Et, quand vous le voudrez, vos bontés, à leur tour,
Dans les cœurs les plus durs inspireront l'amour. (2)
Mais, Seigneur, cet éclat, ces victoires, ces charmes, (3)
Me troublent bien souvent par de justes alarmes :

---

(1) Garde seul contre vous le titre d'invincible :

Vers imité, ou plutôt copié de Rotrou, qui fait dire à Antigone en parlant à Polynice :

Et vous plus inhumain et plus inaccessible,
Conservez contre moi le titre d'invincible !
ANTIGONE, Act. II.

(2) Dans les cœurs les plus durs inspireront l'amour.

On ne dit point inspirer *dans*, mais inspirer *à*.

(3) . . . Cet éclat, ces victoires, ces charmes,

Les charmes d'Alexandre sont une expression fausse, fade, et impropre dans la bouche d'une femme qui parle sérieusement. Ce terme ne peut s'employer, en parlant d'un homme, qu'ironiquement et par plaisanterie.

Je

Je crains que, satisfait d'avoir conquis un cœur,
Vous ne l'abandonniez à sa triste langueur;
Qu'insensible à l'ardeur que vous aurez causée,
Votre âme ne dédaigne une conquête aisée.
On attend peu d'amour d'un héros tel que vous:
La gloire fit toujours vos transports les plus doux;
Et peut-être, au moment que ce grand cœur soupire,
La gloire de me vaincre est tout ce qu'il désire.

ALEXANDRE.

Que vous connoissez mal les violens désirs
D'un amour qui vers vous porte tous mes soupirs! (1)
J'avoûrai qu'autrefois, au milieu d'une armée,
Mon cœur ne soupiroit que pour la renommée;
Les peuples et les rois devenus mes sujets,
Etoient seuls, à mes vœux, d'assez dignes objets.
Les beautés de la Perse à mes yeux présentées,
Aussi-bien que ses rois, ont paru surmontées: (2)
Mon cœur, d'un fier mépris armé contre leurs traits,

(1) Que vous connoissez mal les violens désirs
D'un amour qui vers vous porte tous mes soupirs!

Le terme de *désirs* est peu décent; et ce qui le rend plus vicieux encore, c'est que le vers précédent est terminé par *désire*. *Les désirs d'un amour qui porte des soupirs* sont du galimatias de roman.

(2) Les beautés de la Perse à mes yeux présentées,
Aussi-bien que ses rois, ont paru surmontées.

VARIANTE.

Les beautés de l'Asie à mes yeux présentées,
Aussi-bien que ses rois, ont paru surmontées:

Ont paru surmontées est d'un style peu élégant.

N'a pas du moindre hommage honoré leurs attraits;
Amoureux de la gloire, et partout invincible,
Il mettoit son bonheur à paroître insensible.
Mais, hélas, que vos yeux, ces aimables tyrans,
Ont produit sur mon cœur des effets différens!
Ce grand nom de vainqueur n'est plus ce qu'il souhaite;
Il vient avec plaisir avouer sa défaite:
Heureux, si, votre cœur se laissant émouvoir,
Vos beaux yeux, à leur tour, avouoient leur pouvoir!
Voulez-vous donc toujours douter de leur victoire,
Toujours de mes exploits me reprocher la gloire,
Comme si les beaux nœuds, où vous me tenez pris(1)
Ne devoient arrêter que de foibles esprits?
Par des faits tout nouveaux je m'en vais vous apprendre
Tout ce que peut l'amour sur le cœur d'Alexandre:
Maintenant que mon bras, engagé sous vos lois,
Doit soutenir mon nom et le vôtre à la fois,
J'irai rendre fameux, par l'éclat de la guerre,
Des peuples inconnus au reste de la terre,
Et vous faire dresser des autels en des lieux
Où leurs sauvages mains en refusent aux dieux.

CLÉOFILE.

Oui, vous y traînerez la victoire captive;
Mais je doute, Seigneur, que l'amour vous y suive.
Tant d'états, tant de mers qui vont nous désunir,
M'effaceront bientôt de votre souvenir.

---

(1) Comme si les beaux nœuds, où vous me tenez pris,

Où vous me tenez pris est familier et comique.

Quand l'océan troublé vous verra sur son onde
Achever quelque jour la conquête du monde ;
Quand vous verrez les rois tomber à vos genoux,
Et la terre en tremblant se taire devant vous, (1)
Songerez-vous, Seigneur, qu'une jeune princesse,
Au fond de ses états vous regrette sans cesse,
Et rappelle en son cœur les momens bienheureux
Où ce grand conquérant l'assuroit de ses feux ?

ALEXANDRE.

Hé quoi, vous croyez donc qu'à moi-même barbare
J'abandonne en ces lieux une beauté si rare ?
Mais vous-même plutôt voulez-vous renoncer
Au trône de l'Asie où je vous veux placer?

CLÉOFILE.

Seigneur, vous le savez, je dépends de mon frère.

ALEXANDRE.

Ah, s'il disposoit seul du bonheur que j'espère,
Tout l'empire de l'Inde asservi sous ses loix
Bientôt en ma faveur iroit briguer son choix !

CLÉOFILE.

Mon amitié pour lui n'est point intéressée.
Appaisez seulement une reine offensée ;
Et ne permettez pas qu'un rival aujourd'hui,
Pour vous avoir bravé, soit plus heureux que lui.

---

(1) . . . *Et siluit terra in conspectu ejus.*
MACH. Lib. prim. Cap. 1, v. 3.

ALEXANDRE.

Porus étoit sans doute un rival magnanime :
Jamais tant de valeur n'attira mon estime.
Dans l'ardeur du combat je l'ai vu, je l'ai joint;
Et je puis dire encor qu'il ne m'évitoit point :
Nous nous cherchions l'un l'autre. Une fierté si belle
Alloit entre nous deux finir notre querelle,
Lorsqu'un gros de soldats, se jetant entre nous,
Nous a fait dans la foule ensevelir nos coups. (1)

SCENE VII.

ALEXANDRE, CLÉOFILE, ÉPHESTION.

ALEXANDRE.

Hé bien, ramène-t-on ce prince téméraire ? (2)

ÉPHESTION.

On le cherche partout; mais, quoi qu'on puisse faire,
Seigneur, jusques ici sa fuite ou son trépas
Dérobe ce captif aux soins de vos soldats.

---

(1) Nous a fait dans la foule ensevelir nos coups.

Alexandre ne parle jamais mieux que lorsqu'il ne parle point d'amour. *Ensevelir nos coups* est une expression heureuse, élégante, et si juste qu'on n'en sent pas d'abord toute la hardiesse.

(2) Hé bien, ramène-t-on ce prince téméraire ?

Téméraire n'est pas le mot propre. Alexandre oublie qu'il vient de faire lui-même l'éloge de ce téméraire :

Porus étoit sans doute un rival magnanime : etc.

Mais un reste des siens entourés dans leur fuite,
Et du soldat vainqueur arrêtant la poursuite, (1)
A nous vendre leur mort semblent se préparer.

ALEXANDRE.

Désarmez les vaincus sans les désespérer. (2)
Madame, allons fléchir une fière princesse,
Afin qu'à mon amour Taxile s'intéresse;
Et, puisque mon repos doit dépendre du sien,
Achevons son bonheur pour établir le mien.

---

(1) Mais un reste des siens entourés dans leur fuite,
Et du soldat vainqueur arrêtant la poursuite,

VARIANTE.

Mais un reste des siens ralliés de leur fuite,
A du soldat vainqueur arrêté la poursuite.

(2) A nous vendre leur mort semble se préparer.

ALEXANDRE.

Désarmez les vaincus sans les désespérer.

VARIANTE.

EPHESTION.

Leur bras à quelque effort semble se préparer.

ALEXANDRE.

Observez leur dessein sans les désespérer.

Ce vers :

Observez leur dessein sans les désespérer.

étoit absolument indigne de Racine; et la manière dont il l'a corrigé est très-heureuse.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.(1)

SCENE I.

AXIANE *seule.* (1)

N'ENTENDRONS-NOUS jamais que des cris de victoire,
Qui de mes ennemis me reprochent la gloire? (2)
Et ne pourrai-je au moins, en de si grands malheurs,
M'entretenir moi seule avecque mes douleurs?
D'un odieux amant sans cesse poursuivie,
On prétend, malgré moi, m'attacher à la vie.
On m'observe, on me suit. Mais, Porus, ne crois pas
Qu'on me puisse empêcher de courir sur tes pas.
Sans doute, à nos malheurs ton cœur n'a pu survivre.
En vain tant de soldats s'arment pour te poursuivre:
On te découvriroit au bruit de tes efforts;
Et s'il te faut chercher, ce n'est qu'entre les morts.
Hélas, en me quittant, ton ardeur redoublée

(1) Le monologue d'Axiane prisonnière dans le camp de Taxile, est long et froid, parce qu'il ne renferme que des lamentations monotones. Axiane est captive, Porus est vaincu, Taxile est protégé d'Alexandre; et la pièce seroit finie, si l'on n'avoit pas quelque curiosité de savoir quelle sera la conduite du vainqueur à l'égard du vaincu: l'intérêt est bien foible.

(2) . . . . . Me reprochent la gloire?

Expression un peu obscure et forcée.

Sembloit prévoir les maux dont je suis accablée,
Lorsque tes yeux, aux miens découvrant ta langueur, (1)
Me demandoient quel rang tu tenois dans mon cœur;
Que, sans t'inquiéter du succès de tes armes,
Le soin de ton amour te causoit tant d'alarmes!
Et pourquoi te cachois-je avec tant de détours
Un secret si fatal au repos de tes jours?
Combien de fois, tes yeux forçant ma résistance,
Mon cœur s'est-il vu près de rompre le silence!
Combien de fois, sensible à tes ardens désirs,
M'est-il, en ta présence, échappé des soupirs!
Mais je voulois encor douter de ta victoire;
J'expliquois mes soupirs en faveur de la gloire;
Je croyois n'aimer qu'elle. Ah, pardonne, grand roi:
Je sens bien aujourd'hui que je n'aimois que toi!
J'avoûrai que la gloire eut sur moi quelque empire;
Je te l'ai dit cent fois. Mais je devois te dire
Que toi seul, en effet, m'engageas sous ses lois.
J'appris à la connoître, en voyant tes exploits;

---

(1) Lorsque tes yeux, aux miens découvrant ta langueur,

Cette *langueur* de Porus s'accorde mal avec son caractère. Toute cette tirade est romanesque, insipide et fausse. Axiane a tort de se reprocher d'avoir caché à Porus

Un secret si fatal au repos de ses jours.

Elle en a dit assez pour faire connoître ses sentimens à Porus, si Porus n'étoit pas le moins intelligent et le plus borné des amans. Il est encore question des *yeux* de Porus dans ce vers:

Combien de fois, tes *yeux* forçant ma résistance,

Quelle est donc cette tyrannie de l'usage, puisqu'un homme tel que Racine n'a pu lui résister?

Et de quelque beau feu qu'elle m'eût enflammée,
En un autre que toi je l'aurois moins aimée.
Mais que sert de pousser des soupirs superflus
Qui se perdent en l'air et que tu n'entends plus ?
Il est temps que mon âme, au tombeau descendue,
Te jure une amitié si long-temps attendue.
Il est temps que mon cœur, pour gage de sa foi,
Montre qu'il n'a pu vivre un moment après toi.
Aussi-bien, penses-tu que je voulusse vivre
Sous les lois d'un vainqueur à qui ta mort nous livre?
Je sais qu'il se dispose à me venir parler;
Qu'en me rendant mon sceptre il veut me consoler.
Il croit peut-être, il croit que ma haine étouffée
A sa fausse douceur servira de trophée.
Qu'il vienne. Il me verra, toujours digne de toi,
Mourir en reine, ainsi que tu mourus en roi.

SCENE II.

ALEXANDRE, AXIANE.

AXIANE.

Hé bien, Seigneur, hé bien, trouvez-vous quelques charme
A voir couler des pleurs que font verser vos armes;
Ou si vous m'enviez, en l'état où je suis,
La triste liberté de pleurer mes ennuis?

ALEXANDRE.

Votre douleur est libre autant que légitime:
Vous regrettez, Madame, un prince magnanime.

Je fus son ennemi; mais je ne l'étois pas
Jusqu'à blâmer les pleurs qu'on donne à son trépas.
Avant que sur ses bords l'Inde me vît paroître,
L'éclat de sa vertu me l'avoit fait connoître;
Entre les plus grands rois il se fit remarquer.
Je savois.....

AXIANE.

Pourquoi donc le venir attaquer?
Par quelle loi faut-il qu'aux deux bouts de la terre
Vous cherchiez la vertu pour lui faire la guerre?
Le mérite à vos yeux ne peut-il éclater
Sans pousser votre orgueil à le persécuter?

ALEXANDRE.

Oui, j'ai cherché Porus; mais, quoi qu'on puisse dire,
Je ne le cherchois pas afin de le détruire. (1)
J'avoûrai que, brûlant de signaler mon bras,
Je me laissai conduire au bruit de ses combats,
Et qu'au seul nom d'un roi jusqu'alors invincible
A de nouveaux exploits mon cœur devint sensible.
Tandis que je croyois, par mes combats divers,
Attacher sur moi seul les yeux de l'univers,

---

(1) . . . . . Afin de le détruire.

Détruire ne se dit pas d'un homme comme d'une ville ou d'un édifice; cependant, quand il est question d'un grand roi, ce peut être une ellipse, au lieu de *détruire sa puissance.* C'est même quelquefois une grande beauté :

Vous même n'allez pas, de contrée en contrée,
Montrer aux nations Mithridate détruit.

MITHRID. Act. III. Sc. I.

Mithridate détruit est une image sublime!

J'ai vu de ce guerrier la valeur répandue
Tenir la renommée entre nous suspendue;
Et voyant de son bras voler partout l'effroi, (1)
L'Inde sembla m'ouvrir un champ digne de moi. (2)
Lassé de voir des rois vaincus sans résistance,
J'appris avec plaisir le bruit de sa vaillance.
Un ennemi si noble a su m'encourager;
Je suis venu chercher la gloire et le danger.
Son courage, Madame, a passé mon attente:
La victoire, à me suivre autrefois si constante,
M'a presque abandonné pour suivre vos guerriers.
Porus m'a disputé jusqu'aux moindres lauriers;
Et j'ose dire encor qu'en perdant la victoire

---

(1) . . . . De son bras voler partout l'effroi,

L'*effroi de son bras* me paroît une hardiesse heureuse, pour l'*effroi qu'inspire son bras.*

Le grand vice de cette scène, c'est l'inutilité absolue de cet entretien d'Alexandre avec Axiane, laquelle lui dit quelques injures pour faire l'héroïne, et lui fournir aussi l'occasion de faire le héros. La part que veut bien prendre le vainqueur de Porus au succès des amours de Taxile, est une petitesse indigne d'Alexandre; et quoique la scène soit bien écrite, parsemée de beaux vers, le fond en est insipide, parce que Taxile et ses amours sont odieux, et qu'on ne prend pas même un intérêt bien vif aux amours d'Axiane et de Porus. Cette foule d'amans et de maîtresses, dans un sujet qui devoit être noble et grand, répand une langueur mortelle sur l'action.

(2) L'Inde sembla m'ouvrir un champ digne de moi.

Ce vers est la traduction de ce mot d'Alexandre, rapporté par Quinte-Curce:

Video tandem par animo meo periculum.

Q. Curt. Lib. VIII. Cap. 47.

Mon ennemi lui-même a vu croître sa gloire;
Qu'une chute si belle élève sa vertu,
Et qu'il ne voudroit pas n'avoir point combattu.

AXIANE.

Hélas, il falloit bien qu'une si noble envie
Lui fît abandonner tout le soin de sa vie,
Puisque, de toutes parts trahi, persécuté,
Contre tant d'ennemis il s'est précipité!
Mais vous, s'il étoit vrai que son ardeur guerrière
Eût ouvert à la vôtre une illustre carrière,
Que n'avez-vous, Seigneur, dignement combattu?
Falloit-il par la ruse attaquer sa vertu,
Et, loin de remporter une gloire parfaite,
D'un autre que de vous attendre sa défaite?
Triomphez; mais sachez que Taxile en son cœur
Vous dispute déjà ce beau nom de vainqueur;
Que le traître se flatte, avec quelque justice,
Que vous n'avez vaincu que par son artifice.
Et c'est à ma douleur un spectacle assez doux
De le voir partager cette gloire avec vous.

ALEXANDRE.

En vain votre douleur s'arme contre ma gloire:
Jamais on ne m'a vu dérober la victoire,
Et par ces lâches soins, qu'on ne peut m'imputer,
Tromper mes ennemis au lieu de les dompter.
Quoique partout, ce semble, accablé sous le nombre,
Je n'ai pu me résoudre à me cacher dans l'ombre:
Ils n'ont de leur défaite accusé que mon bras;
Et le jour a partout éclairé mes combats.

Il est vrai que je plains le sort de vos provinces;
J'ai voulu prévenir la perte de vos princes;
Mais, s'ils avoient suivi mes conseils et mes vœux,
Je les aurois sauvés ou combattus tous deux.
Oui, croyez.....

AXIANE.

Je crois tout. Je vous crois invincible.
Mais, Seigneur, suffit-il que tout vous soit possible?
Ne tient-il qu'à jeter tant de rois dans les fers,
Qu'à faire impunément gémir tout l'univers?
Et que vous avoient fait tant de villes captives,
Tant de morts dont l'Hydaspe a vu couvrir ses rives?
Qu'ai-je fait, pour venir accabler en ces lieux (1)
Un héros sur qui seul j'ai pu tourner les yeux?
A-t-il de votre Grèce inondé les frontières?
Avons-nous soulevé des nations entières,
Et contre votre gloire excité leur courroux?
Hélas, nous l'admirions sans en être jaloux!
Contens de nos états, et charmés l'un de l'autre,
Nous attendions un sort plus heureux que le vôtre:
Porus bornoit ses vœux à conquérir un cœur
Qui peut-être aujourd'hui l'eût nommé son vainqueur.

---

(1) Qu'ai-je fait, *pour venir* accabler en ces lieux etc.

Faute contre la grammaire, dont il ne résulte aucun agrément. L'exactitude et la clarté veulent qu'on dise : *Qu'ai-je fait pour que vous veniez.* Il n'est permis de franchir quelquefois les limites de la grammaire, que pour enrichir le domaine de la poésie.

Ah, n'eussiez-vous versé qu'un sang si magnanime;(1)
Quand on ne vous pourroit reprocher que ce crime,
Ne vous sentez-vous pas, Seigneur, bien malheureux
D'être venu si loin rompre de si beaux nœuds ?
Non, de quelque douceur que se flatte votre âme,
Vous n'êtes qu'un tyran.

ALEXANDRE.

Je le vois bien, Madame :
Vous voulez que, saisi d'un indigne courroux,
En reproches honteux j'éclate contre vous.
Peut-être espérez-vous que ma douceur lassée
Donnera quelqu'atteinte à sa gloire passée.
Mais, quand votre vertu ne m'auroit point charmé,
Vous attaquez, Madame, un vainqueur désarmé.
Mon âme, malgré vous, à vous plaindre engagée,
Respecte le malheur où vous êtes plongée.
C'est ce trouble fatal qui vous ferme les yeux,
Qui ne regarde en moi qu'un tyran odieux.
Sans lui vous avoûriez que le sang et les larmes
N'ont pas toujours souillé la gloire de mes armes;
Vous verriez.....

AXIANE.

Ah, Seigneur, puis-je ne les point voir
Ces vertus dont l'éclat aigrit mon désespoir ?

---

(1) Ah, n'eussiez-vous versé qu'un sang si magnanime;

On dit un sang *illustre*, un sang *généreux*, un sang *noble*: je ne sais si on peut dire aussi bien un sang *magnanime*. La métaphore me paroît un peu forcée.

N'ai-je pas vu partout la victoire modeste
Perdre avec vous l'orgueil qui la rend si funeste?
Ne vois-je pas le Scythe et le Perse abattus
Se plaire sous le joug et vanter vos vertus,
Et disputer enfin, par une aveugle envie,
A vos propres sujets le soin de votre vie?
Mais que sert à ce cœur que vous persécutez
De voir partout ailleurs adorer vos bontés?
Pensez-vous que ma haine en soit moins violente,
Pour voir baiser partout la main qui me tourmente?
Tant de rois par vos soins vengés ou secourus,
Tant de peuples contens, me rendent-ils Porus?
Non, Seigneur: je vous hais d'autant plus qu'on vous aime,
D'autant plus qu'il me faut vous admirer moi-même, (1)

(1) Non, Seigneur : je vous hais d'autant plus qu'on vous aime,
D'autant plus qu'il me faut vous admirer moi-même,

Cette fin de la réponse d'Axiane paroît empruntée de Corneille, dans la tragédie de Sertorius, où Pompée dit à ce général républicain :

Et votre empire en est d'autant plus dangereux,
Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux;
Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire,
Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire,
Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.
Act. III. Sc. 2.

C'est un raisonnement dans la bouche de Pompée; dans celle d'Axiane, c'est un sentiment. Il y a plus de noblesse et de grandeur chez Corneille; Racine a plus de délicatesse et d'esprit : l'un fait parler un grand capitaine, l'autre une femme fière et sensible.

Que l'univers entier m'en impose la loi,
Et que personne enfin ne vous hait avec moi.

ALEXANDRE.

J'excuse les transports d'une amitié si tendre;
Mais, Madame, après tout, ils doivent me surprendre:
Si la commune voix ne m'a point abusé,
Porus d'aucun regard ne fut favorisé;
Entre Taxile et lui votre cœur en balance,
Tant qu'ont duré ses jours, a gardé le silence;
Et lorsqu'il ne peut plus vous entendre aujourd'hui,
Vous commencez, Madame, à prononcer pour lui.
Pensez-vous que, sensible à cette ardeur nouvelle,
Sa cendre exige encor que vous brûliez pour elle? (1)
Ne vous accablez point d'inutiles douleurs;
Des soins plus importans vous appellent ailleurs.
Vos larmes ont assez honoré sa mémoire.
Régnez, et de ce rang soutenez mieux la gloire;
Et, redonnant le calme à vos sens désolés,
Rassurez vos états par sa chute ébranlés.
Parmi tant de grands rois choisissez-leur un maître.
Plus ardent que jamais, Taxile.....

AXIANE.

Quoi, le traître!

ALEXANDRE.

Hé, de grâce, prenez des sentimens plus doux;

(1) Sa cendre etc.

On lit dans l'édition de Luneau de Boisjermain : *Son ombre* etc. Je pense que c'est une faute: dans toutes les éditions estimées, ce vers est imprimé tel qu'on le donne ici.

Aucune trahison ne le souille envers vous. (1)
Maître de ses états, il a pu se résoudre
A se mettre avec eux à couvert de la foudre.
Ni serment ni devoir ne l'avoient engagé
A courir dans l'abyme où Porus s'est plongé.
Enfin, souvenez-vous qu'Alexandre lui-même
S'intéresse au bonheur d'un prince qui vous aime.
Songez que, réunis par un si juste choix,
L'Inde et l'Hydaspe entiers couleront sous vos loix;
Que pour vos intérêts tout me sera facile
Quand je les verrai joints avec ceux de Taxile.
Il vient. Je ne veux point contraindre ses soupirs;
Je le laisse lui-même expliquer ses désirs.
Ma présence à vos yeux n'est déjà que trop rude. (2)
L'entretien des amans cherche la solitude. (3)
Je ne vous trouble point.

---

(1) Aucune trahison ne le souille envers vous.

Ce témoignage d'Alexandre vient à l'appui des observations que j'ai déjà faites sur la conduite de Taxile : (Voyez la note 1. de la page 268.) on peut reprocher à ce prince de la foiblesse, un amour froid et ridicule; mais il n'est coupable d'aucune trahison. Louis Racine n'étoit donc point fondé à blâmer dans Alexandre sa bonté pour un traître.

(2) Ma présence à vos yeux n'est déjà que trop rude.

Du temps de Racine, personne n'étoit choqué de ce mot *rude*, qui nous paroît aujourd'hui un peu dur : peut-être avons-nous tort.

(3) L'entretien des amans cherche la solitude.

Alexandre qui se retire en confident discret pour laisser le champ libre à Taxile, est prodigieusement dégradé. Axiane,

SCENE

SCENE III.

AXIANE, TAXILE.

AXIANE.

Approche, puissant roi,
Grand monarque de l'Inde, on parle ici de toi :
On veut, en ta faveur, combattre ma colère ;
On dit que tes désirs n'aspirent qu'à me plaire,
Que mes rigueurs ne font qu'affermir ton amour.
On fait plus : et l'on veut que je t'aime à mon tour.
Mais sais-tu l'entreprise où s'engage ta flamme ?
Sais-tu par quels secrets on peut toucher mon âme ?
Es-tu prêt.....

TAXILE.

Ah, Madame, éprouvez seulement
Ce que peut sur mon cœur un espoir si charmant ! (1)
Que faut-il faire ?

---

au contraire, dans la scène suivante, étale tout l'orgueil, tout le faste des grands sentimens ; elle écrase le pauvre Taxile au point d'en faire un personnage tout-à-fait comique. On croit entendre Viriate accabler de la plus sanglante ironie le lâche Perpenna. C'est absolument le même ton, ce sont les mêmes idées ; mais ce n'est pas tout-à-fait le même style : Axiane s'exprime avec plus d'élégance, de pureté et d'harmonie. Corneille, qui fit représenter Sertorius trois ans avant l'Alexandre de Racine, pensoit encore d'une manière sublime ; mais son élocution étoit devenue sèche et dure ; il ne se polissoit point avec le siècle. (Voyez Sertorius, Act. II, Sc. 4.)

(1) Ce que peut sur mon cœur un espoir si charmant !

Un espoir si charmant : cet hémistiche se retrouve dans

AXIANE.

Il faut, s'il est vrai que l'on m'aime,
Aimer la gloire autant que je l'aime moi-même,
Ne m'expliquer ses vœux que par mille beaux faits,
Et haïr Alexandre autant que je le hais;
Il faut marcher sans crainte au milieu des alarmes;
Il faut combattre, vaincre, ou périr sous les armes.
Jette, jette les yeux sur Porus et sur toi;
Et juge qui des deux étoit digne de moi.
Oui, Taxile, mon cœur, douteux en apparence, (1)
D'un esclave et d'un roi faisoit la différence. (2)
Je l'aimai, je l'adore; et puisqu'un sort jaloux
Lui défend de jouir d'un spectacle si doux,
C'est toi que je choisis pour témoin de sa gloire:
Mes pleurs feront toujours revivre sa mémoire;
Toujours tu me verras, au fort de mon ennui,
Mettre tout mon plaisir à te parler de lui.

TAXILE.

Ainsi je brûle en vain pour une âme glacée:

Andromaque:

Un espoir si charmant me seroit-il permis?
ACT. I, Sc. 4.

Dans l'un et l'autre endroit, c'est une expression galante qui convient au roman plus qu'à la tragédie.

(1) Oui, Taxile, mon cœur, *douteux* en apparence,

Douteux ne peut signifier *incertain, flottant, irrésolu:* dans ce sens c'est un barbarisme.

(2) D'un esclave et d'un roi faisoit la différence.

VARIANTE.

D'un lâche et d'un héros faisoit la différence.

L'image de Porus n'en peut être effacée.
Quand j'irois, pour vous plaire, affronter le trépas,
Je me perdrois, Madame, et ne vous plairois pas.
Je ne puis donc.....

AXIANE.

Tu peux recouvrer mon estime :
Dans le sang ennemi tu peux laver ton crime.
L'occasion te rit : Porus dans le tombeau
Rassemble ses soldats autour de son drapeau ;
Son ombre seule encor semble arrêter leur fuite.
Les tiens même, les tiens, honteux de ta conduite,
Font lire sur leurs fronts justement courroucés
Le repentir du crime où tu les as forcés.
Va seconder l'ardeur du feu qui les dévore ;
Venge nos libertés qui respirent encore :
De mon trône et du tien deviens le défenseur.
Cours, et donne à Porus un digne successeur.
Tu ne me réponds rien ! Je vois, sur ton visage,
Qu'un si noble dessein étonne ton courage.
Je te propose en vain l'exemple d'un héros :
Tu veux servir. Va, sers, et me laisse en repos.

TAXILE.

Madame, c'en est trop. Vous oubliez peut-être (1)
Que, si vous m'y forcez, je puis parler en maître ;

(1) Madame, c'en est trop.

Ce mouvement d'impatience du pauvre Taxile, et la petite menace dont il est suivi, ont quelque chose de ridicule. Au lieu de ce vers, *Madame, c'en est trop. etc*, l'auteur

Que je puis me lasser de souffrir vos dédains;
Que vous et vos états, tout est entre mes mains;
Qu'après tant de respects, qui vous rendent plus fière,
Je pourrai.....

AXIANE.

Je t'entends. Je suis ta prisonnière.
Tu veux peut-être encor captiver mes désirs;
Que mon cœur, en tremblant, réponde à tes soupirs.
Hé bien, dépouille enfin cette douceur contrainte: (1)
Appelle à ton secours la terreur et la crainte;
Parle en tyran tout prêt à me persécuter;
Ma haine ne peut croître, et tu peux tout tenter!
Surtout ne me fais point d'inutiles menaces.
Ta sœur vient t'inspirer ce qu'il faut que tu fasses:
Adieu. Si ses conseils et mes vœux en sont crus,
Tu m'aideras bientôt à rejoindre Porus.

TAXILE.

Ah, plutôt.....

---

en faisoit dire à Taxile plusieurs qu'il supprima depuis:

Hé bien, n'en parlons plus, les soupirs et les larmes,
Contre tant de mépris sont d'impuissantes armes!
Mais c'est user, Madame, avec trop de rigueur
Du pouvoir que vos yeux vous donnent sur mon cœur.
Tout amant que je suis, vous oubliez peut-être
Que si vous m'y forcez, etc.

(1) Eh bien, dépouille enfin cette douceur contrainte:

Racine, dans ses meilleurs ouvrages, se sert fréquemment du mot dépouiller dans le sens actif: c'est un synonyme élégant et poétique de quitter, abjurer, abandonner, renoncer à, etc. Il ne peut pas avoir de meilleur titre pour être admis dans notre poésie, que l'usage qu'en a fait notre plus grand poète.

SCENE IV.

TAXILE, CLÉOFILE.

CLÉOFILE.

Ah, quittez cette ingrate princesse,
Dont la haine a juré de nous troubler sans cesse;
Qui met tout son plaisir à vous désespérer!
Oubliez.....

TAXILE.

Non, ma sœur, je la veux adorer.
Je l'aime; et quand les vœux que je pousse pour elle (1)
N'en obtiendroient jamais qu'une haine immortelle,
Malgré tous ses mépris, malgré tous vos discours,
Malgré moi-même, il faut que je l'aime toujours.
Sa colère, après tout, n'a rien qui me surprenne:
C'est à vous, c'est à moi qu'il faut que je m'en prenne.
Sans vous, sans vos conseils, ma sœur, qui m'ont trahi,
Si je n'étois aimé, je serois moins haï.
Je la verrois, sans vous, par mes soins défendue,
Entre Porus et moi demeurer suspendue. (2)

---

(1) .... Et quand les vœux que je pousse pour elle

Pousser des vœux seroit aujourd'hui du style burlesque.

(2) Entre Porus et moi demeurer suspendue.

Racine a reproduit les mêmes idées dans Andromaque, quand il fait dire à Hermione:

Nous le verrions encor nous partager ses soins;
Il m'aimeroit peut-être; il le feindroit du moins.

Act. V., Sc. 3.

Et ne seroit-ce pas un bonheur trop charmant
Que de l'avoir réduite à douter un moment?
Non, je ne puis plus vivre accablé de sa haine;
Il faut que je me jette aux pieds de l'inhumaine.
J'y cours : je vais m'offrir à servir son courroux,
Même contre Alexandre, et même contre vous.
Je sais de quelle ardeur vous brûlez l'un pour l'autre;
Mais c'est trop oublier mon repos pour le vôtre;
Et, sans m'inquiéter du succès de vos feux,
Il faut que tout périsse, ou que je sois heureux.

CLÉOFILE.

Allez donc, retournez sur le champ de bataille;
Ne laissez point languir l'ardeur qui vous travaille.
A quoi s'arrête ici ce courage inconstant?
Courez : on est aux mains, et Porus vous attend.

TAXILE.

Quoi, Porus n'est point mort! Porus vient de paroître! (1)

CLÉOFILE.

C'est lui. De si grands coups le font trop reconnoître.
Il l'avoit bien prévu : le bruit de son trépas

---

(1) Quoi, Porus n'est point mort! Porus vient de paroître!

VARIANTE.

Quoi, ma sœur, on se bat! Porus vient de paroître!

Cette nouvelle de la résurrection de Porus est, dans tout cet acte, le seul incident qui fasse faire un pas à l'action. Porus vivant détruit l'espoir de Taxile, relève celui d'Axiane, et ranime l'attention du spectateur. Un quatrième acte doit être vif, et celui-ci est le plus languissant de la pièce.

D'un vainqueur trop crédule a retenu le bras.
Il vient surprendre ici leur valeur endormie,
Troubler une victoire encor mal affermie;
Il vient, n'en doutez point, en amant furieux,
Enlever sa maîtresse, ou périr à ses yeux.
Que dis-je ? Votre camp, séduit par cette ingrate,
Prêt à suivre Porus, en murmures éclate.
Allez vous-même, allez, en généreux amant,
Au secours d'un rival aimé si tendrement.
Adieu.

SCENE V.

TAXILE *seul.*

Quoi, la fortune obstinée à me nuire
Ressuscite un rival armé pour me détruire!
Cet amant reverra les yeux qui l'ont pleuré,
Qui, tout mort qu'il étoit, me l'avoient préféré!
Ah, c'en est trop! Voyons ce que le sort m'apprête;
A qui doit demeurer cette noble conquête.
Allons. N'attendons pas, dans un lâche courroux, (1)
Qu'un si grand différend se termine sans nous.

---

(1) Allons. N'attendons pas, dans un lâche courroux,

On peut mettre au nombre des négligences du style de Racine, dans ses deux premières pièces, l'emploi souvent malheureux et presque toujours vague qu'il fait du mot *courroux*.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

ALEXANDRE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE.

Quoi, vous craigniez Porus même après sa défaite!
Ma victoire à vos yeux sembloit-elle imparfaite?
Non, non : c'est un captif qui n'a pu m'échapper,
Que mes ordres partout ont fait envelopper.
Loin de le craindre encor, ne songez qu'à le plaindre. (1)

CLÉOFILE.

Et c'est en cet état que Porus est à craindre.
Quelque brave qu'il fût, le bruit de sa valeur
M'inquiétoit bien moins que ne fait son malheur.
Tant qu'on l'a vu suivi d'une puissante armée,
Ses forces, ses exploits ne m'ont point alarmée ;
Mais, Seigneur, c'est un roi malheureux et soumis;
Et dès-lors je le compte au rang de vos amis.

(1) Ma victoire à vos yeux sembloit-elle imparfaite?
Non, non : c'est un captif qui n'a pu m'échapper,
Que mes ordres partout ont fait envelopper.
Loin de le craindre encor, etc.

VARIANTE.

Ma victoire à vos yeux semble-t-elle imparfaite?
Non, non, c'est un captif qui n'a pu m'éviter :
Lui-même à son vainqueur il se vient présenter.
Loin de le craindre encor, etc.

ALEXANDRE.

C'est un rang où Porus n'a plus droit de prétendre:
Il a trop recherché la haine d'Alexandre.
Il sait bien qu'à regret je m'y suis résolu;
Mais enfin je le hais autant qu'il l'a voulu.
Je dois même un exemple au reste de la terre:
Je dois venger sur lui tous les maux de la guerre,
Le punir des malheurs qu'il a pu prévenir,
Et de m'avoir forcé moi-même à le punir. (1)
Vaincu deux fois, haï de ma belle princesse..... (2)

CLÉOFILE.

Je ne hais point Porus, Seigneur, je le confesse;
Et s'il m'étoit permis d'écouter aujourd'hui
La voix de ses malheurs qui me parle pour lui,
Je vous dirois qu'il fut le plus grand de nos princes;
Que son bras fut long-temps l'appui de nos provinces;
Qu'il a voulu peut-être en marchant contre vous,
Qu'on le crût digne au moins de tomber sous vos coups,
Et qu'un même combat signalant l'un et l'autre,

---

(1) Le punir des malheurs qu'il a pu prévenir,
Et de m'avoir forcé moi-même à le punir.

La répétition de *punir*, dans ces deux vers, n'est pas agréable.

(2) Vaincu deux fois, haï de ma belle princesse....

C'est le comble de la fadeur, qu'Alexandre mette au niveau des deux défaites de Porus, le malheur *d'être haï d'une belle princesse* que Porus n'aime pas : un tel malheur doit être pour lui fort indifférent. Ce vers est plutôt comique que galant.

Son nom volât partout à la suite du vôtre.
Mais si je le défends, des soins si généreux
Retombent sur mon frère et détruisent ses vœux.
Tant que Porus vivra, que faut-il qu'il devienne?
Sa perte est infaillible, et peut-être la mienne.
Oui, oui, si son amour ne peut rien obtenir,
Il m'en rendra coupable, et m'en voudra punir.
Et maintenant encor que votre cœur s'apprête
A voler de nouveau de conquête en conquête,
Quand je verrai le Gange entre mon frère et vous,
Qui retiendra, Seigneur, son injuste courroux?
Mon âme, loin de vous, languira solitaire.
Hélas, s'il condamnoit mes soupirs à se taire,
Que deviendroit alors ce cœur infortuné?
Où sera le vainqueur à qui je l'ai donné?

ALEXANDRE.

Ah, c'en est trop, Madame; et si ce cœur se donne,
Je saurai le garder, quoi que Taxile ordonne,
Bien mieux que tant d'états qu'on m'a vu conquérir,
Et que je n'ai gardés que pour vous les offrir!
Encore une victoire, et je reviens, Madame,
Borner toute ma gloire à régner sur votre âme,
Vous obéir moi-même, et mettre entre vos mains
Le destin d'Alexandre et celui des humains.
Le Mallien m'attend, prêt à me rendre hommage.(1)

(1) Le Mallien m'attend, prêt à me rendre hommage.

Les Malliens, peuples de l'Inde au-delà du Gange, réunis avec les Oxydraques, opposèrent quelque résistance aux armes victorieuses d'Alexandre.

Si près de l'Océan, que faut-il davantage,
Que d'aller me montrer à ce fier élément,
Comme vainqueur du monde, et comme votre amant?
Alors.....

CLÉOFILE.

Mais quoi, Seigneur, toujours guerre sur guerre!
Cherchez-vous des sujets au-delà de la terre?
Voulez-vous pour témoins de vos faits éclatans,
Des pays inconnus même à leurs habitans?(1)

---

(1) Des pays inconnus même à leurs habitans?

Cléofile, dans cette seule scène, ennoblit son caractère en donnant à Alexandre de sages conseils; elle fait voir ici qu'elle sait parler d'autre chose que de l'amour. Les pensées que Racine lui prête, se retrouvent au neuvième livre de l'histoire de Quinte-Curce. Cœnus, l'un des généraux d'Alexandre, donne à ce conquérant à peu près les mêmes leçons que Cléofile :

Quidquid mortalitas capere poterat, implevimus : emensis maria terrasque, meliùs nobis quàm incolis omnia nota sunt; penè in ultimo mundi fine consistimus. In alium orbem paras ire, et Indiam quæris Indis quoque ignotam; inter feras serpentesque degentes eruere ex latebris et cubilibus suis expetis, ut plura quàm sol videt victoriâ lustres.

« Nous avons fait tout ce qui étoit possible à des mortels: » après avoir parcouru des mers et des terres aujourd'hui » mieux connues de nous que de leurs propres habitans, nous » nous arrêtons aux extrémités du monde; et vous vous élan- » cez dans un autre univers; vous cherchez des Indes incon- » nues même aux Indiens; vous voulez arracher de leurs » repaires et de leurs cavernes, des sauvages compagnons des » serpens et des ours, et vous vous obstinez à porter la vic- » toire dans des pays que le soleil n'a jamais vus. »

Liv. IX, Ch. 8.

Racine a donc fait parler Cléofile comme l'historien latin

Qu'espérez-vous combattre en des climats si rudes?
Ils vous opposeront de vastes solitudes,
Des déserts que le ciel refuse d'éclairer,
Où la nature semble elle-même expirer.
Et peut-être le sort, dont la secrète envie
N'a pu cacher le cours d'une si belle vie,
Vous attend dans ces lieux, et veut que dans l'oubli
Votre tombeau du moins demeure enseveli.
Pensez-vous y traîner les restes d'une armée (1)

---

fait parler un vieux général. De tels raisonnemens conviennent mieux à un vieux général qu'à une jolie femme; mais ils sont plus piquans dans la bouche d'une jolie femme, par la raison même qu'ils lui conviennent moins. Rotrou avoit déjà paré des mêmes idées et des mêmes hyperboles l'apostrophe au soleil, qu'il prête à Hercule :

Père de la clarté, grand astre, âme du monde,
Quels termes n'a franchis ma course vagabonde?
Sur quels bords a-t-on vu tes rayons étalés
Où ces bras triomphans ne se soient signalés?
J'ai porté la terreur plus loin que ta carrière,
Plus loin qu'où tes rayons ont porté ta lumière.
J'ai forcé des pays que le jour ne voit pas,
Et j'ai vu la nature au-delà de mes pas.

HERCULE MOURANT. Act. I, Sc. 1.

Piron s'est approprié l'idée de ce vers,

Où la nature semble elle-même expirer.

lorsqu'il fait dire à Gustave :

Je passai sous un ciel encor plus ennemi,
Où le soleil n'échauffe et ne luit qu'à demi,
Tombeau de la nature, etc.

GUST., Act. II, Sc. 3.

(1) Pensez-vous y traîner les restes d'une armée

Cœnus dit aussi :

Intuere corpora exsanguia, tot perfossa vulneribus, tot

Vingt fois renouvelée et vingt fois consommée?
Vos soldats, dont la vue excite la pitié,
D'eux-mêmes en cent lieux ont laissé la moitié;
Et leurs gémissemens vous font assez connoître...(1)

ALEXANDRE.

Ils marcheront, Madame, et je n'ai qu'à paroître:
Ces cœurs qui dans un camp, d'un vain loisir déçus,

---

cicatricibus putria. Jam tela hebetia sunt, jam arma deficiunt.... Quoto cuique lorica est? Quis equum habet?... Omnium victores, omnium inopes sumus: nec luxuriâ laboramus, sed bello instrumenta belli consumsimus. Hunc tu pulcherrimum exercitum nudum objicies belluis?

« Voyez nos corps vuides de sang, percés de blessures, » couverts de cicatrices, prêts à tomber en lambeaux. Nos » traits sont émoussés, nous n'avons plus d'armes.... Qui de » nous possède encore une cuirasse? Combien ont conservé un » cheval...! Vainqueurs de tout, nous manquons de tout; et » ce n'est pas le luxe qui nous a désarmés, c'est la guerre qui » a usé les instrumens de la guerre. Voudriez-vous exposer » aux bêtes une si belle armée presque nue. »

QUINT. CUR. Liv. IX, Ch. 8.

(1) Vos soldats, dont la vue excite la pitié,
D'eux-mêmes en cent lieux ont laissé la moitié;
Et leurs gémissemens vous font assez connoître....

VARIANTE.

Vos soldats, dont la vue excite la pitié,
Qui d'eux mêmes en cent lieux ont laissé la moitié,
Par leurs gémissemens vous font assez connoître, etc.

Ce vers

D'eux-mêmes en cent lieux ont laissé la moitié;

rappelle l'épitaphe fameuse du maréchal de Rantzau, mort en 1651:

Du corps du grand Rantzau, tu n'as qu'une des parts;
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars.
Il dispersa etc.

Comptent en murmurant les coups qu'ils ont reçus,
Revivront pour me suivre, et, blâmant leurs murmures,
Brigueront à mes yeux de nouvelles blessures. (1)
Cependant de Taxile appuyons les soupirs. (2)
Son rival ne peut plus traverser ses désirs.
Je vous l'ai dit, Madame, et j'ose encor vous dire.....

CLÉOFILE.

Seigneur, voici la Reine.

SCENE II.

ALEXANDRE, AXIANE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE.

Hé bien, Porus respire.
Le ciel semble, Madame, écouter vos souhaits :
Il vous le rend.....

AXIANE.

Hélas, il me l'ôte à jamais !
Aucun reste d'espoir ne peut flatter ma peine;

---

(1) Revivront pour me suivre, et, blâmant leurs murmures,
Brigueront à mes yeux de nouvelles blessures.

Alexandre parle ici d'une manière digne de lui : mérite d'autant plus remarquable qu'il est rare dans la pièce. *Revivront pour me suivre*, est très-énergique ; *brigueront de nouvelles blessures*, est d'un tour élégant ; il n'y a que *blâmant leurs murmures* qui soit un peu foible de style dans ces deux beaux vers.

(2) Cependant de Taxile appuyons les soupirs.

C'est une fonction bien indigne d'Alexandre, que celle d'*appuyer les soupirs de Taxile*.

Sa mort étoit douteuse, elle devient certaine :
Il y court ; et peut-être il ne s'y vient offrir
Que pour me voir encore, et pour me secourir.
Mais que feroit-il seul contre toute une armée ?
En vain ses grands efforts l'ont d'abord alarmée ;
En vain quelques guerriers qu'anime son grand cœur
Ont ramené l'effroi dans le camp du vainqueur ;
Il faut bien qu'il succombe, et qu'enfin son courage
Tombe sur tant de morts qui ferment son passage. (1)
Encor, si je pouvois, en sortant de ces lieux,
Lui montrer Axiane, et mourir à ses yeux !
Mais Taxile m'enferme ; et cependant le traître
Du sang de ce héros est allé se repaître :
Dans les bras de la mort il le va regarder,
Si toutefois encore il ose l'aborder. (2)

---

(1) Il faut bien qu'il succombe, et qu'enfin son courage
Tombe sur tant de morts qui ferment son passage.

Louis Racine pensoit qu'il y avoit une faute d'impression dans ces vers, et il les corrigeoit de la manière suivante :

Il faut bien qu'il succombe, et, malgré son courage,
Tombe sur tant de morts qui ferment son passage.

Ces vers valent mieux que les premiers ; mais rien n'autorise à supposer ici une faute d'impression. Toutes les éditions publiées pendant la vie de Racine sont uniformes : elles portent toutes *et qu'enfin son courage.*

(2) Si toutefois encore il ose l'aborder.

Ce vers peint avec une singulière énergie la lâcheté et la bassesse de Taxile, et achève de rendre ce personnage tout à-la-fois odieux et méprisable. Cette fin du discours d'Axiane est d'une grande fierté de style. Corneille, dans le temps de

ALEXANDRE.

Non, Madame, mes soins ont assuré sa vie :
Son retour va bientôt contenter votre envie.
Vous le verrez.

AXIANE.

Vos soins s'étendroient jusqu'à lui !
Le bras qui l'accabloit deviendroit son appui !
J'attendrois son salut de la main d'Alexandre !
Mais quel miracle enfin n'en dois-je point attendre ?
Je m'en souviens, Seigneur : vous me l'avez promis,
Qu'Alexandre vainqueur n'avoit plus d'ennemis.
Ou plutôt ce guerrier ne fut jamais le vôtre :
La gloire également vous arma l'un et l'autre.
Contre un si grand courage il voulut s'éprouver ;
Et vous ne l'attaquiez qu'afin de le sauver.

ALEXANDRE.

Ses mépris redoublés qui bravent ma colère
Mériteroient sans doute un vainqueur plus sévère ;
Son orgueil en tombant semble s'être affermi ;
Mais je veux bien cesser d'être son ennemi.
J'en dépouille, Madame, et la haine et le titre.
De mes ressentimens je fais Taxile arbitre :
Seul il peut, à son choix, le perdre ou l'épargner;
Et c'est lui seul enfin que vous devez gagner.

---

sa gloire, n'avoit pas fait mieux ; et quand on représentoit Alexandre, il n'étoit plus capable de faire aussi bien. Ce vers,

Dans les bras de la mort il le va regarder,

peut être cité parmi les plus beaux vers de Racine.

AXIANE.

AXIANE.

Moi, j'irois à ses pieds mendier un asile !
Et vous me renvoyez aux bontés de Taxile !
Vous voulez que Porus cherche un appui si bas !
Ah, Seigneur, votre haine a juré son trépas !
Non, vous ne le cherchiez qu'afin de le détruire. (1)
Qu'une âme généreuse est facile à séduire ! (2)
Déjà mon cœur crédule, oubliant son courroux,
Admiroit des vertus qui ne sont point en vous. (3)

---

(1) Non, vous ne le cherchiez qu'afin de le détruire.

Vers d'autant plus défectueux et d'autant plus foible, qu'Alexandre a dit plus haut :

Je ne le cherchois pas afin de le détruire.
(Voyez la note 1 de la page 281.)

(2) Qu'une âme généreuse est facile à séduire !

Ce vers est doux, simple, agréable, facile à retenir : c'est une maxime tournée en sentiment, dans le goût de Racine, et non pas en sentence et en raisonnement, à la manière de Corneille.

(3) Admiroit des vertus qui ne sont point en vous.

Ce vers, dans les premières éditions, est suivi de plusieurs autres supprimés par Racine, mais toujours précieux aux amateurs.

Je croyois que, touché de mes justes alarmes,
Vous sauveriez Porus.

ALEXANDRE.

Que j'écoute vos larmes,
Tandis que votre cœur, au lieu de s'émouvoir,
Désespère Taxile, et brave mon pouvoir !
Pensez-vous, après tout, que j'ignore son crime ?
C'est moi, dont la faveur le noircit et l'opprime ;
Vous le verriez, sans moi, d'un œil moins irrité ;
Mais on n'en croira pas votre injuste fierté :
Porus est son captif. Avant qu'on le ramène,

Armez-vous donc, Seigneur, d'une valeur cruelle;
Ensanglantez la fin d'une course si belle.
Après tant d'ennemis qu'on vous vit relever,
Perdez le seul enfin que vous deviez sauver.

ALEXANDRE.

Hé bien, aimez Porus sans détourner sa perte; (1)

Consultez votre amour, consultez votre haine.
Vous le pouvez, d'un mot, ou sauver, ou punir.
Madame, prononcez ce qu'il doit devenir.

AXIANE.

Hélas, que voulez-vous que ma douleur prononce?
Pour sauver mon amant faut-il que j'y renonce?
Faut-il, pour obéir aux ordres du vainqueur,
Que je livre à Taxile ou Porus, ou mon cœur?
Pourquoi m'ordonnez-vous un choix si difficile?
Abandonnez mes jours au pouvoir de Taxile:
J'y consens. Ne peut-il se venger à son tour?
Qu'il contente sa haine, et non pas son amour.
Punissez les mépris d'une fière princesse,
Qui, d'un cœur endurci, le haïra sans cesse.

CLÉOFILE.

Et pourquoi ces mépris qu'il n'a pas mérités,
Lui qui semble adorer jusqu'à vos cruautés?
Pourquoi garder toujours cette haine enflammée?

AXIANE.

C'est pour vous avoir crue, et pour m'avoir aimée.
Je connois vos desseins. Votre esprit alarmé
Veut éteindre un courroux par vous-même allumé.
Vous me craignez enfin. Mais qu'il vienne, ce frère,
Il saura quelle main l'expose à ma colère.
Heureuse si je puis lui donner aujourd'hui
Plus de haine pour vous, que je n'en ai pour lui!
Armez-vous donc, Seigneur, etc.

(1) Hé bien, aimez Porus sans détourner sa perte;

Sans détourner sa perte : l'expression est un peu obscure, car le sens est : Aimez Porus, sans songer que votre amour le perd.

Refusez la faveur qui vous étoit offerte;
Soupçonnez ma pitié d'un sentiment jaloux;
Mais enfin, s'il périt, n'en accusez que vous.
Le voici. Je veux bien le consulter lui-même :
Que Porus de son sort soit l'arbitre suprême. (1)

SCENE III ET DERNIÈRE.

PORUS, ALEXANDRE, AXIANE, CLÉOFILE, ÉPHESTION, GARDES D'ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

HÉ bien, de votre orgueil, Porus, voilà le fruit!
Où sont ces beaux succès qui vous avoient séduit?
Cette fierté si haute est enfin abaissée. (2)
Je dois une victime à ma gloire offensée :
Rien ne vous peut sauver. Je veux bien toutefois
Vous offrir un pardon refusé tant de fois.
Cette reine, elle seule à mes bontés rebelle, (3)

(1) Le voici. Je veux bien le consulter lui-même :
Que Porus de son sort soit l'arbitre suprême.

VARIANTE.

Le voici. Consultons-le en ce péril extrême;
Je veux à son secours n'appeler que lui-même.

(2) Cette fierté si haute est enfin abaissée.

Ce langage est un peu insultant dans la bouche d'un vainqueur si généreux.

(3) Cette reine, elle seule à mes bontés rebelle,

VARIANTE.

Axiane, elle seule à mes bontés rebelle.

Aux dépens de vos jours, veut vous être fidelle ;
Et que, sans balancer, vous mouriez seulement
Pour porter au tombeau le nom de son amant. (1)
N'achetez point si cher une gloire inutile :
Vivez ; mais consentez au bonheur de Taxile.

PORUS.

Taxile !

ALEXANDRE.

Oui.

PORUS.

Tu fais bien, et j'approuve tes soins ;
Ce qu'il a fait pour toi ne mérite pas moins :
C'est lui qui m'a des mains arraché la victoire ;
Il t'a donné sa sœur ; il t'a vendu sa gloire ;
Il t'a livré Porus. Que feras-tu jamais
Qui te puisse acquitter d'un seul de ses bienfaits?
Mais j'ai su prévenir le soin qui te travaille :
Va le voir expirer sur le champ de bataille.

ALEXANDRE.

Quoi, Taxile !

CLÉOFILE.

Qu'entends-je ?

---

(1) Pour porter au tombeau le nom de son amant.

La pensée n'est pas assez clairement énoncée, ou plutôt elle est fausse. Axiane ne veut pas acheter par une bassesse la vie de Porus; elle veut qu'il meure, non pas pour porter au tombeau le nom de son amant, mais pour qu'il emporte avec lui sa gloire, au lieu de la souiller par une lâche complaisance. Il est indigne d'Alexandre, qui va bientôt faire une action héroïque, de commencer par faire une proposition honteuse, en exigeant que Porus cède sa maîtresse pour sauver sa vie.

ÉPHESTION.

Oui, Seigneur, il est mort;
Il s'est livré lui-même aux rigueurs de son sort.
Porus étoit vaincu; mais au lieu de se rendre,
Il sembloit attaquer, et non pas se défendre.
Ses soldats, à ses pieds étendus et mourans,
Le mettoient à l'abri de leurs corps expirans. (1)
Là, comme dans un fort, son audace enfermée
Se soutenoit encor contre toute une armée;
Et, d'un bras qui portoit la terreur et la mort,
Aux plus hardis guerriers en défendoit l'abord.
Je l'épargnois toujours. Sa vigueur affoiblie
Bientôt en mon pouvoir auroit laissé sa vie,
Quand sur ce champ fatal Taxile descendu :
« Arrêtez, c'est à moi que ce captif est dû. (2)
» C'en est fait, a-t-il dit, et ta perte est certaine,

(1) Le mettoient à l'abri de leurs corps expirans.

Ephestion veut dire que les corps des soldats de Porus le mettoient à l'abri des traits; mais la manière dont il s'exprime présente une espèce de contre-sens : la préposition *de* forme équivoque, parce qu'ici elle signifie *avec*, et n'est point le régime de *mettre à l'abri*.

(2) Arrêtez, c'est à moi que ce captif est dû.

Taxile se montre un lâche, même en combattant : il attaque un ennemi blessé et mourant. C'est sur cette action de Taxile qu'auroit dû porter la note de Racine le fils : (Voyez la note 1 de la page 268.) ce n'est que de ce moment que Taxile devient indigne de l'amitié d'Alexandre. Le récit d'Ephestion est très-beau, et la mort de Taxile satisfait tous les spectateurs. Porus joue dans ce moment le plus grand rôle; il éclipse Alexandre.

» Porus; il faut périr, ou me céder la Reine. »
Porus, à cette voix ranimant son courroux,
A relevé ce bras lassé de tant de coups;
Et cherchant son rival d'un œil fier et tranquille:
« N'entends-je pas, dit-il, l'infidèle Taxile,
» Ce traître à sa patrie, à sa maîtresse, à moi?
» Viens, lâche, poursuit-il; Axiane est à toi.
» Je veux bien te céder cette illustre conquête;
» Mais il faut que ton bras l'emporte avec ma tête.
» Approche. » A ce discours, ces rivaux irrités
L'un sur l'autre à la fois se sont précipités.
Nous nous sommes en foule opposés à leur rage;
Mais Porus parmi nous court et s'ouvre un passage,
Joint Taxile, le frappe; et lui perçant le cœur,
Content de sa victoire, il se rend au vainqueur.

CLÉOFILE.

Seigneur, c'est donc à moi de répandre des larmes;
C'est sur moi qu'est tombé tout le faix de vos armes.
Mon frère a vainement recherché votre appui,
Et votre gloire, hélas, n'est funeste qu'à lui!
Que lui sert au tombeau l'amitié d'Alexandre?
Sans le venger, Seigneur, l'y verrez-vous descendre?
Souffrirez-vous qu'après l'avoir percé de coups
On en triomphe aux yeux de sa sœur et de vous?

AXIANE.

Oui, Seigneur, écoutez les pleurs de Cléofile.
Je la plains. Elle a droit de regretter Taxile:
Tous ses efforts en vain l'ont voulu conserver;
Elle en a fait un lâche, et ne l'a pu sauver.

Ce n'est point que Porus ait attaqué son frère ;
Il s'est offert lui-même à sa juste colère.
Au milieu du combat que venoit-il chercher ?
Au courroux du vainqueur venoit-il l'arracher ?
Il venoit accabler dans son malheur extrême
Un roi que respectoit la victoire elle-même. (1)
Mais pourquoi vous ôter un prétexte si beau ?
Que voulez-vous de plus ? Taxile est au tombeau.
Immolez-lui, Seigneur, cette grande victime ;
Vengez-vous. Mais songez que j'ai part à son crime.
Oui, oui, Porus, mon cœur n'aime point à demi :
Alexandre le sait, Taxile en a gémi ;
Vous seul vous l'ignoriez ; mais ma joie est extrême
De pouvoir, en mourant, vous le dire à vous-même. (2)

PORUS.

Alexandre, il est temps que tu sois satisfait. (3)

---

(1) Un roi que respectoit la victoire elle-même.

Figure noble et imposante, pour dire que les vainqueurs même épargnoient Porus par respect pour son courage.

(2) Vous seul vous l'ignoriez ; mais ma joie est extrême
De pouvoir, en mourant, vous le dire à vous-même.

Axiane a grand tort : Porus ne pouvoit pas ignorer qu'il étoit aimé ; Axiane a pris soin de le lui dire plusieurs fois très-clairement dans le cours de la pièce. Après ces deux vers, Racine a retranché les quatre suivans :

Ah, Madame, sur moi laissez tomber leurs coups ;
Ne troublez point un sort que vous rendez si doux !
Vous m'allez regretter : quelle plus grande gloire
Pouvoit à mes soupirs accorder la victoire ?
Alexandre, il est temps etc. . . .

(3) Alexandre, il est temps que tu sois satisfait.

Vers foible et vague, qui commence mal une belle tirade.

Tout vaincu que j'étois, tu vois ce que j'ai fait.
Crains Porus; crains encor cette main désarmée
Qui venge sa défaite au milieu d'une armée.
Mon nom peut soulever de nouveaux ennemis,
Et réveiller cent rois dans leurs fers endormis. (1)
Etouffe dans mon sang ces semences de guerre;
Va vaincre en sûreté le reste de la terre.
Aussi-bien n'attends pas qu'un cœur comme le mien
Reconnoisse un vainqueur, et te demande rien.
Parle: et, sans espérer que je blesse ma gloire,
Voyons comme tu sais user de la victoire? (2)

ALEXANDRE.

Votre fierté, Porus, ne se peut abaisser:
Jusqu'au dernier soupir vous n'osez menacer.
En effet, ma victoire en doit être alarmée,
Votre nom peut encor plus que toute une armée:
Je m'en dois garantir. Parlez donc, dites-moi,

---

(1) Et réveiller cent rois dans leurs fers endormis.

Grande et magnifique image. Racine, dans cette pièce, est presque toujours sublime quand il n'est pas galant. Quel dommage qu'il sacrifie si souvent le sublime à la galanterie!

(2) Aussi-bien n'attends pas qu'un cœur comme le mien
Reconnoisse un vainqueur, et te demande rien.
Parle: et, sans espérer que je blesse ma gloire,
Voyons comme tu sais user de la victoire.

Cornélie dit de même à César:

Et quoique ta captive, un cœur comme le mien,
De peur de s'oublier, ne te demande rien.
Ordonne; et, sans vouloir qu'il tremble ou s'humilie,
Souviens-toi seulement que je suis Cornélie.

La Mort de Pompée, Act. III, Sc. 4.

Comment prétendez-vous que je vous traite?

PORUS.

En roi. (1)

ALEXANDRE.

Hé bien, c'est donc en roi qu'il faut que je vous traite:
Je ne laisserai point ma victoire imparfaite;
Vous l'avez souhaité, vous ne vous plaindrez pas!
Régnez toujours, Porus: je vous rends vos états.
Avec mon amitié recevez Axiane.
A des liens si doux tous deux je vous condamne.
Vivez, régnez tous deux; et seuls de tant de rois
Jusques aux bords du Gange allez donner vos lois.
(*à Cléofile.*)
Ce traitement, Madame, a droit de vous surprendre; (2)

(1) Comment prétendez-vous que je vous traite?

PORUS.

En roi.

C'est le plus beau mot de la pièce: il feroit honneur à Corneille; il est digne de Racine, et termine avec éclat cette tragédie. Mais il est juste d'en faire honneur à celui auquel il appartient. Ce mot n'est point de Racine: il l'a pris dans Plutarque qui l'attribue à Porus. « Alexandre, ayant demandé à Porus comment il vouloit être traité? « En Roi répondit »Porus. » « Mais, ajouta Alexandre, n'as-tu rien de plus » à demander? » « Non, répliqua Porus: ce seul mot dit » tout. »

PLUT. Vie d'Alex.

(2) Ce traitement, Madame, a droit de vous surprendre;

Oui; car, jusqu'à ce moment, Cléofile n'a vu dans Alexandre qu'un esclave soumis, qu'un adorateur servile. Mais ce qui a bien plus droit de surprendre les lecteurs, c'est qu'Alexandre, qui vient de signaler son grand cœur par un acte héroïque de

Mais enfin c'est ainsi que se venge Alexandre.
Je vous aime; et mon cœur, touché de vos soupirs,
Voudroit par mille morts venger vos déplaisirs.
Mais vous-même pourriez prendre pour une offense
La mort d'un ennemi qui n'est plus en défense :
Il en triompheroit ; et, bravant ma rigueur,
Porus dans le tombeau descendroit en vainqueur.
Souffrez que, jusqu'au bout achevant ma carrière,
J'apporte à vos beaux yeux ma vertu toute entière.
Laissez régner Porus couronné par mes mains ;
Et commandez vous-même au reste des humains.
Prenez les sentimens que ce rang vous inspire ;
Faites, dans sa naissance, admirer votre empire ;
Et regardant l'éclat qui se répand sur vous,
De la sœur de Taxile oubliez le courroux.

AXIANE.

Oui, Madame, régnez ; et souffrez que moi-même
J'admire le grand cœur d'un héros qui vous aime.
Aimez, et possédez l'avantage charmant
De voir toute la terre adorer votre amant.

PORUS.

Seigneur, jusqu'à ce jour l'univers en alarmes

---

clémence, en demande pour ainsi dire pardon à sa maîtresse ; c'est qu'après avoir parlé le langage d'un grand homme, il retombe dans le fade jargon des amoureux, et *apporte sa vertu aux beaux yeux de Cléofile.* Axiane elle-même, la fière et indomptable Axiane, se rabaisse au rang des femmes les plus ordinaires, lorsqu'elle complimente Cléofile sur *l'avantage charmant qu'elle possède d'être adorée d'un amant que toute la terre adore.*

Me forçoit d'admirer le bonheur de vos armes;
Mais rien ne me forçoit, en ce commun effroi,
De reconnoître en vous plus de vertu qu'en moi.
Je me rends; je vous cède une pleine victoire:
Vos vertus, je l'avoue, égalent votre gloire.
Allez, Seigneur, rangez l'univers sous vos lois;
Il me verra moi-même appuyer vos exploits:
Je vous suis; et je crois devoir tout entreprendre
Pour lui donner un maître aussi grand qu'Alexandre.(1)

CLÉOFILE.

Seigneur, que vous peut dire un cœur triste, abattu?
Je ne murmure point contre votre vertu:
Vous rendez à Porus la vie et la couronne;
Je veux croire qu'ainsi votre gloire l'ordonne.
Mais ne me pressez point: en l'état où je suis, (2)
Je ne puis que me taire, et pleurer mes ennuis.

(1) Pour lui donner un maître aussi grand qu'Alexandre.

Le vers est beau; mais le sentiment qu'il exprime me paroît outré et peu digne de Porus. Après avoir fait éclater dans tout le cours de la pièce un enthousiasme aussi vif pour la liberté de son pays; après avoir si vaillamment combattu pour maintenir son indépendance, convient-il à Porus de conspirer contre la liberté du monde, et de tout entreprendre pour lui donner un maître, quelque grand qu'on le suppose? Cet élan de la reconnoissance n'est-il pas trop peu mesuré? Et Porus, en parlant ainsi, ne dément-il pas le caractère que le poète lui a donné dans toute la pièce? Racine, dans cet endroit, se conforme à l'histoire, mais non pas aux règles du théâtre.

(2) Mais ne me pressez point: en l'état où je suis, etc.

Cléofile a raison d'exiger qu'on ne la presse point. Alexandre, en effet, oublie les bienséances, en lui parlant d'amour

ALEXANDRE.

Oui, Madame, pleurons un ami si fidèle;
Faisons en soupirant éclater notre zèle; (1)
Et qu'un tombeau superbe instruise l'avenir
Et de votre douleur et de mon souvenir. (2)

---

et de mariage au moment où l'on vient d'annoncer la mort de son frère. La froideur de ces détails, devenus nécessaires, prouve plus que toute autre chose le vice du plan; car il faut bien dénouer ces intrigues amoureuses.

(1) Faisons en soupirant éclater notre zèle;

Alexandre termine la pièce comme il la commence, *en soupirant.*

(2) Et qu'un tombeau superbe instruise l'avenir
Et de votre douleur et de mon souvenir.

On s'embarrasse fort peu que Taxile ait un tombeau superbe. Quelque mérite qu'il ait pu avoir aux yeux d'Alexandre, les spectateurs le méprisent. Ces deux derniers vers, quoique bien faits, finissent d'une manière assez peu brillante cette tragédie, aussi foiblement conçue qu'elle est fortement écrite.

FIN.

JUGEMENT

SUR

ALEXANDRE.

JUGEMENT

SUR

L'ALEXANDRE DE RACINE,

ET SUR

LES AUTEURS QUI ONT TRAITÉ LE MÊME SUJET.

RACINE étoit encore enfant, lorsqu'en 1647 l'abbé Boyer donna au théâtre une tragédie intitulée *Porus*, ou *la Générosité d'Alexandre;* et cette pièce, quoique fort ridicule, eut quelque succès, s'il faut s'en rapporter au témoignage de l'auteur lui-même, dans son épître dédicatoire au chevalier de Rivières. Boyer avoit aussi peu de goût que Pradon, mais une imagination plus vive; il n'étoit pas moins plat, mais beaucoup plus fou; il outroit tous les défauts de son siècle, et ne les rachetoit par aucune qualité qui fût à lui.

Le plan de son *Porus* est un chef-d'œuvre d'extravagance. Porus est déjà vaincu avant que la pièce commence; sa femme et ses deux filles sont prisonnières d'Alexandre. Le roi indien se met dans la tête que sa femme est amoureuse du vainqueur; sa jalousie va jusqu'à la rage; il se rend déguisé au camp d'Alexandre, pénètre dans sa tente, et veut l'assassiner. Il est surpris et reconnu. Alexandre lui reproche une pareille lâcheté; mais lorsqu'il apprend que c'est la jalousie qui lui trouble la cervelle, sa colère s'appaise : il lui rend la liberté,

celle de sa femme et de ses filles ; et pour le consoler d'avoir manqué son coup, il ajoute à son royaume de nouveaux états.

Porus, de tant de bienfaits, n'accepte que la liberté ; il se croiroit déshonoré si sa femme et sa fille étoient délivrées par un autre moyen que la victoire : sentiment bien ridicule dans la bouche d'un prince qui, tout-à-l'heure, vouloit les délivrer par un assassinat. Enfin, ce Porus, dont le sort est d'être fou jusqu'à la fin de la pièce, veut absolument avoir une seconde fois l'honneur de se battre contre Alexandre : une seconde fois il est vaincu, et forcé de recevoir de la bonté du vainqueur la vie, la liberté et celle de sa famille. Il n'en est pas moins fanfaron :

Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon.

Voilà cependant ce qu'on imaginoit ; voilà même ce qui réussissoit dans l'enfance de Racine et dans le plus beau temps de Corneille. Mais un succès passager n'est rien. La pièce de Boyer est aujourd'hui inconnue et même rare. Le style en est aussi ridicule que le plan. Perdiccas dit à la fille de Porus, qu'il avoit faite prisonnière :

A peine le dieu Mars, amoureux de ma gloire,
Sembloit vous attacher au char de ma victoire,
Que votre œil adorable amusant ma raison,
Dans mon char triomphant me menoit en prison.
Act. I, Sc. 3.

Le récit du combat d'Alexandre et de Porus est d'un style si gigantesque, que celui de Brebeuf, en comparaison, est simple et modeste :

De ce choc furieux et l'une et l'autre armée,
Chacune pour son chef puissamment alarmée,
Opposant sa valeur à leurs sanglans efforts,
Présente à leur courroux tout un monde de morts ;

Leur

Lui fait voir que Hydaspe en ravageant la plaine,
Enflé de tant de sang qu'a répandu leur haine,
Dans son débordement entraîne à flots pressés
Des montagnes de morts l'un sur l'autre entassés.
Act. V, Sc. 2.

Le dernier vers offre une ressemblance frappante avec *les montagnes plaintives de morts et de mourans* qu'étale Brebeuf dans la Pharsale. Toutefois il est juste d'observer que c'est à Boyer qu'on doit faire honneur de la priorité d'un si magnifique phébus, puisque la traduction de Lucain ne fut publiée qu'en 1658, onze ans après la première représentation de Porus.

Mais voici le comble de l'impertinence et du galimatias; c'est la réponse d'Alexandre aux complimens que lui fait Porus :

Ces éloges, grand roi, surprendroient Alexandre,
S'il ne savoit la source où vous les allez prendre :
C'est de votre vertu, qui fait mille jaloux,
D'où naissent ces ruisseaux qui retournent chez vous;
C'est elle qui fait voir aux plus puissans monarques
De son éclat fameux les plus brillantes marques;
Elle vous les inspire, et ne vous en instruit
Que par le grand amas qu'elle a déjà produit.
Act. V, Sc. 4.

J'abandonne à l'intelligence du lecteur cet amas d'inepties, qu'on est trop heureux de ne pas comprendre.

Qui croiroit que l'abbé Metastasio, poète de la cour de Vienne, homme en tout bien supérieur à Boyer, a cependant préféré Boyer à Racine, lorsqu'il a composé son opéra d'Alexandre aux Indes ? Cependant il est d'autant plus coupable, que de son temps le théâtre étoit perfectionné. Métastase étoit environné des grands maîtres de la scène française; et c'est Boyer qu'il prend pour modèle! Son opéra est calqué sur cette misérable tragédie de Porus :

on y voit de même ce roi des Indes déjà vaincu, toujours déguisé, jaloux jusqu'à la folie de sa femme Cléofile, prisonnière d'Alexandre ; on le voit employer, comme le Porus de Boyer, la perfidie et la trahison. Enfin, l'opéra comme la tragédie, n'est qu'un tissu d'amours bizarres, d'aventures romanesques ; mais le dénouement de Boyer est encore un chef-d'œuvre en comparaison de celui de Métastase. Le célèbre poëte italien suppose que l'armée des Macédoniens soupçonne Cléofile d'avoir trempé dans les complots tramés contre Alexandre, et demande à grands cris sa mort. Le roi ne voit d'autre moyen de la soustraire à la fureur des soldats, que de l'épouser. Porus, en apprenant cette nouvelle, perd tout-à-fait la tête, et ne garde plus de mesure : il se présente pour s'opposer au mariage ; on le reconnoît. Alexandre, au lieu de le faire chasser comme un fou, prend pitié des tourmens de ce pauvre mari, et le renvoie dans son royaume avec sa femme : misérable invention, qui feroit honte aux Pradon et aux Scuderi !

Métastase rachète ces fautes de jugement par le mérite du style : on trouve chez lui des morceaux d'une éloquence simple et vigoureuse, tel que celui-ci, où Cléofile reproche à Porus l'injustice de sa jalousie :

CLÉOPHIDE.

Ingrato, hai poche prove
Della mia fedeltà? Comparve appena
Su l'Indico confine
Dell' Asia il domator, che il tuo periglio
Fu il mio primo spavento. Incontro a lui
Lusinghiera m' offersi, onde con l' armi
Non passasse a' tuoi regni. Ad onta mia
Seco pugnasti. A te, già vinto, asilo
Fu questa reggia; e non è tutto. In campo
La seconda fortuna
Vuoi ritentar : l' armi io ti porgo, e perdo

L' amistà d'Alessandro,
Di mie lusinghe il frutto,
De' miei sudditi il sangue, il regno mio;
E non ti basta ! E non mi credi !

ALESS. nell' Indie. Atto I, Sc. 6.

« Ingrat, n'as-tu donc pas assez de preuves de ma fidé-» lité? A peine le vainqueur de l'Asie parut-il sur les » confins de l'Inde, que ton péril fut ma première » crainte. Je me présentai à lui pour tromper son ardeur » et empêcher ses légions d'envahir tes états. Malgré » moi, tu as combattu avec ce conquérant; vaincu, tu » as trouvé un asile dans ce palais; et ce n'est pas tout: » tu veux rentrer dans le champ de bataille et tenter une » seconde fois la fortune; je te donne une armée, et » je perds l'amitié d'Alexandre, le fruit de mes arti-» fices, le sang de mes sujets, mon royaume; et cela ne » te suffit pas ! Et tu ne me crois pas ! » On ne trouve là ni concetti, ni affectation, ni subtilités, ni aucun des vices de la manière italienne.

Il est cependant essentiel d'observer que Boyer et Métastase, tout ridicules qu'ils sont d'ailleurs, ont sur Racine un avantage assez considérable: ils n'ont point fait Alexandre amoureux; ils n'ont point travesti en un vil soupirant de ruelle le conquérant de l'Asie; et c'est là le défaut capital de la tragédie de Racine. C'est cette foiblesse du caractère d'Alexandre qui donna beau jeu à tous les envieux, que blessoient déjà les premiers rayons de la gloire du jeune poète. Boileau, plus fidèle au sentiment de l'amitié qu'aux lois du goût et aux devoirs de la critique, se permit de justifier un ami, même aux dépens de la

vérité. Dans sa description d'un festin, il fait dire à l'un de ses campagnards :

> Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre :
> Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
> Les héros, chez Quinault, parlent bien autrement.
>
> SATIRE III.

Jamais reproche ne fut plus injuste, et jamais héros ne fut moins glorieux ni plus tendre que l'Alexandre de Racine. Il s'exprime mieux sans doute, il est plus éloquent que les héros de Quinault; mais s'il leur est supérieur pour l'élégance du style et la beauté des vers, il n'a sur eux aucun avantage du côté de la galanterie et de la tendresse. Les railleurs trouvèrent plaisant de mettre l'Alexandre de Racine au nombre des héros de romans dont Boileau s'étoit moqué dans un dialogue qu'il ne publia que vers la fin de sa vie, mais qui déjà étoit connu des gens de lettres, et surtout du marquis de Sévigné. Ce fut aussi à ce jeune seigneur qu'on attribua spécialement cette petite satire très-ingénieuse par elle-même, et d'autant plus sanglante, qu'elle étoit juste et vraie, et qu'on n'y condamnoit Alexandre que sur ses propres paroles. On ne sera pas fâché de trouver ici cette plaisanterie, qui dut être aussi sensible à Racine et à Boileau, que la parodie du Cid le fut à Corneille et à Chapelain :

PLUTON.

Mais, qui est ce jeune étourdi qui s'avance d'un air moitié sérieux et moitié badin? Le voilà bien échauffé!

DIOGÈNE.

Je crois que c'est Alexandre. Qu'il est changé, j'ai peine à le reconnoître! Sa physionomie n'est ni grecque, ni barbare. C'est un guerrier petit-maître. Apparemment

que ses longs voyages l'ont un peu gâté. C'est pourtant Alexandre, je le reconnois encore.

PLUTON.

Oh, pour le coup, nous avons un véritable héros et non pas un fade doucereux! Il n'a jamais soupiré que pour la gloire ; il s'est même si peu piqué de galanterie, que, dans sept ans, il n'a visité qu'une fois la femme et les filles de Darius, bien qu'elles fussent les plus belles princesses du monde, et ses prisonnières. Je jurerois qu'il s'est garanti du mauvais air que les autres ont respiré, et qu'ayant entendu parler de révolte, il se hâte de la venir appaiser. Approchez, généreux vainqueur de l'Asie, approchez. Il s'agit de combattre. Le roi des Enfers a besoin de votre bras.

ALEXANDRE.

« Je suis venu : l'amour a combattu pour moi ;
» La victoire elle-même a dégagé ma foi ;
» Tout cède autour de vous : c'est à vous de vous rendre ;
» Votre cœur l'a promis, voudra-t-il s'en défendre ?
» Et lui seul pourroit-il échapper aujourd'hui
» A l'ardeur d'un vainqueur qui ne cherche que lui ? »

ALEX. Act. III, Sc. 6.

DIOGÈNE.

Ne l'avois-je pas bien dit qu'il s'étoit gâté dans ses voyages? Alexandre-le-Grand est devenu conteur de fleurettes.

PLUTON.

Quel diable de jargon nous vient-il parler ? Quoi, Alexandre, qui ne respiroit que les combats, s'oublie auprès d'une maîtresse !

ALEXANDRE.

« Que vous connoissez mal les violens désirs
» D'un amour qui vers vous porte tous mes soupirs !
» J'avoûrai qu'autrefois, au milieu d'une armée,
» Mon cœur ne soupiroit que pour la renommée ;
» Mais, hélas, que vos yeux, ces aimables tyrans,
» Ont produit sur mon cœur des effets différens !
» Ce grand nom de vainqueur n'est plus ce qu'il souhaite. »

Ibid.

DIOGÈNE.

Il faut l'envoyer auprès du grand Cyrus....

ALEXANDRE.

« Hé quoi, vous croyez donc qu'à moi-même barbare
» J'abandonne en ces lieux une beauté si rare ? »

Ibid.

PLUTON.

Peste soit de l'extravagant et de sa tendresse mal imaginée! Il est, ma foi, tout aussi fou que les autres. On avoit bien raison là-haut de plaindre la Macédoine, de n'avoir pas eu de Petites-Maisons pour le renfermer. Si pendant sa vie on l'avoit traité en fou, il seroit venu plus sage ici. Qu'on l'enferme donc au plus vîte.

Une autre critique plus sérieuse, mais beaucoup moins piquante, et à quelques égards moins équitable, donna plus de réputation à Racine qu'elle ne fit de tort à sa tragédie. Cette critique étoit d'un courtisan, d'un amateur en littérature, dont le goût n'étoit pas bien sûr, qui se trompoit souvent, mais toujours avec esprit. Il étoit alors à la mode ; la bonne compagnie recherchoit avidement ses petits écrits. Aujourd'hui l'auteur et ses écrits, si

l'on en excepte ses Réflexions sur les Romains, sont à peine connus de quelques gens de lettres.

Ce qui contribuoit encore à égarer le jugement du critique, c'est qu'il étoit homme de parti, et l'un des plus ardens fanatiques de Corneille. Ce galant et voluptueux Saint-Evremont, cet épicurien, le chantre de Ninon Lenclos, de Marion Delorme, et de toutes les beautés célèbres de son temps; cet adorateur idolâtre d'Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, l'une des belles femmes du siècle, laquelle, pour le caractère et les sentimens, n'avoit rien de commun avec les héroïnes de Corneille; enfin, cet homme de cour, pétri de frivolités, s'étoit passionné pour le sublime : il ne pouvoit admirer que l'héroïsme de Corneille! Et souvent il trouvoit de l'héroïsme où il n'y en avoit pas.

En courtisan poli, il commence sa critique par un compliment flatteur et bien tourné. « Depuis que j'ai lu, » dit-il, LE GRAND ALEXANDRE, la vieillesse de Corneille » me donne bien moins d'alarmes, et je n'appréhende plus » tant de voir finir la tragédie. » Si, en 1665, Saint-Evremont appréhendoit déjà de voir finir la tragédie, faut-il être surpris que, cent quarante ans après, nous ayons la même crainte? Cette politesse du courtisan, qui semble désigner Racine pour le successeur de Corneille, se termine bientôt par en faire son écolier; et, comme si les ouvrages de Corneille ne suffisoient pas à l'éducation de Racine, Saint-Evremont souhaite que ce père de la tragédie adopte le jeune poète, se donne la peine de le former, et lui inspire surtout le *bon goût de cette antiquité qu'il possède si avantageusement.* Pour un courtisan, Saint-Evremont s'exprime assez mal, et son style est fort louche. Nous

entendons par le *bon goût de l'antiquité*, le goût dans lequel les anciens ont écrit, et tout le monde sait que Racine a possédé ce goût-là beaucoup plus *avantageusement* que Corneille. Saint-Evremont veut dire que Corneille connoissoit mieux que Racine les mœurs anciennes, et savoit les peindre avec plus de vérité.

Il reproche à l'auteur d'Alexandre d'avoir fait de ses héros des courtisans français. Il a raison sans doute de blâmer le caractère d'Alexandre, et quelques traits romanesques de celui de Porus ; mais il a tort de ne pas reconnoître le même défaut de vérité dans Corneille, et il le loue très-injustement d'avoir conservé à ses personnages leur physionomie antique : César, Sévère, Sertorius, Othon, Thésée, ne sont que des Français quand ils parlent d'amour. Cette aveugle partialité en faveur de Corneille, emporte si loin le critique, qu'il cite Sophonisbe, un des plus mauvais ouvrages de Corneille, comme un modèle de la manière dont il faut peindre les mœurs anciennes.

Il est faux, en général, qu'un auteur dramatique soit obligé de produire les héros anciens avec leur costume étranger, quand il écrit pour une nation qui n'aime et n'estime que ses usages et ses manières. Peut-on exiger qu'un auteur choque le goût et les mœurs de son siècle ? D'après les principes de Saint-Evremont, les chefs-d'œuvre de Racine, tels qu'Iphigénie et Phèdre, seroient très-défectueux ; car Achille et Hippolyte sont français ; et l'auteur eût été justement sifflé, s'il nous eût présenté l'Achille et l'Hippolyte grecs. La règle est de conserver aux personnages de l'antiquité leur vrai caractère dans tout ce qui ne blesse point trop ouvertement l'esprit, les mœurs et les idées de

la nation à qui l'on veut plaire; mais cette doctrine ne justifie point Racine d'avoir fait d'Alexandre un fade amoureux. Peut-être même Saint-Evremont est-il fondé à se plaindre de ne pas trouver dans Porus ces traits sauvages qui plaisent tant sur notre scène : une figure plus indienne auroit donné à ce monarque quelque chose de ce merveilleux qui séduit la multitude ; mais il y avoit à redouter l'écueil de l'enflure, du gigantesque et du galimatias oriental.

Porus, tel qu'il est, est un noble chevalier français : c'est dommage qu'il éclipse Alexandre. Il est difficile de trouver dans une tragédie de la place pour deux héros. On sait que, dans le monde entier, souvent il n'y en a pas assez pour deux conquérans. Porus a naturellement la faveur publique, parce qu'il est accablé par une puissance colossale à laquelle il oppose en vain un courage héroïque. Alexandre vient l'attaquer au fond de ses états, par le seul droit du plus fort. Le roi de Macédoine a l'air d'un oppresseur des rois et des peuples ; et Porus, qui défend sa liberté et celle de son pays, Porus qui préfère l'honneur au trône et à la vie, attire nécessairement à lui tout l'intérêt. Ce défaut est inhérent au sujet; et je doute que Corneille lui-même, dans toute la force de son génie, eût été assez heureux pour l'éviter.

Les autres caractères sont encore plus vicieux : Taxile est froid et vil; Cléofile n'est qu'une amoureuse de comédie; Axiane, une héroïne de roman calquée sur celles de Corneille. Un autre vice particulier à cette Axiane, c'est qu'elle est dans la pièce une aventurière qui tombe des nues : on entend parler de son royaume, de son armée; et l'on ne sait où sont cette armée et ce royaume.

La conduite de la pièce n'est pas moins répréhensible que les caractères. Si vous exceptez la magnifique scène d'Ephestion, il n'est question dans tout le reste que d'intrigues et de rivalités amoureuses; on n'est occupé que des intérêts de Cléofile et d'Axiane. La pièce seroit une partie carrée, si Axiane n'avoit pas à elle seule deux amans. Porus est vaincu dès la fin du troisième acte, et depuis ce moment l'action languit jusqu'à la dernière scène. Ce qu'il y a de plus blâmable, c'est la démarche d'Alexandre, qui, trop pressé d'entretenir sa maîtresse, abandonne le combat avant d'avoir achevé la victoire. Ce trait, si indigne du véritable Alexandre, ne peut plaire chez aucune nation.

Mais la versification et le style, mais les beautés de détail répandues en foule dans le dialogue, les généreux sentimens de Porus et d'Axiane, sont capables de couvrir bien des taches. L'Alexandre, avec tant de défauts, est bien supérieur à la Thébaïde, non pas pour le mouvement tragique, mais pour le mérite littéraire. Racine qui étoit encore au-dessous de lui-même, se trouvoit déjà le premier écrivain de son temps. L'année précédente, l'Astrate de Quinault avoit obtenu un grand succès, et depuis s'est maintenu au théâtre bien plus long-temps que l'Alexandre de Racine; mais cette pièce peut à peine se lire aujourd'hui, tandis qu'on lit avec le plus grand plaisir un grand nombre de morceaux, et même des scènes entières de l'Alexandre. Ce sont, dans notre langue, les imitations les plus heureuses que l'on ait faites jusqu'ici du ton et de la maniere de Corneille. On dit que c'est à l'occasion de cette tragédie que Racine, faisant confidence à Boileau de son extrême facilité à versifier, Boi-

leau lui répondit : « Je veux vous apprendre à faire des vers difficilement. » Et Boileau lui tint parole.

N'est-il pas étrange que Saint-Evremont qui, dans sa Dissertation sur Alexandre, insiste avec tant de complaisance sur la supériorité de Corneille pour l'invention et les caractères, ne dise presque rien de l'excellence du style de son jeune rival? L'Alexandre a des tirades qui annoncent un goût sévère, un écrivain déjà mûr, un versificateur fait pour servir de modèle. En un mot, Racine se montre tout entier avec tout son génie, dans ces morceaux d'élite, qu'on est très-étonné de rencontrer dans la seconde tragédie d'un poète de vingt-cinq à vingt-six ans. Tel est ce discours de Porus à Ephestion :

Et que pourrois-je apprendre
Qui m'abaisse si fort au-dessous d'Alexandre?
Seroit-ce sans effort les Persans subjugués,
Et vos bras tant de fois de meurtre fatigués?
Quelle gloire, en effet, d'accabler la foiblesse
D'un roi déjà vaincu par sa propre mollesse ;
D'un peuple sans vigueur et presque inanimé,
Qui gémissoit sous l'or dont il étoit armé,
Et qui, tombant en foule, au lieu de se défendre,
N'opposoit que des morts au grand cœur d'Alexandre?
Les autres, éblouis de ses moindres exploits,
Sont venus à genoux lui demander des lois ;
Et leur crainte écoutant je ne sais quels oracles,
Ils n'ont pas cru qu'un dieu pût trouver des obstacles.
Mais nous, qui d'un autre œil jugeons des conquérans,
Nous savons que les dieux ne sont pas des tyrans;
Et de quelque façon qu'un esclave le nomme,
Le fils de Jupiter passe ici pour un homme.
Nous n'allons point de fleurs parfumer son chemin ;
Il nous trouve partout les armes à la main ;
Il voit à chaque pas arrêter ses conquêtes ;
Un seul rocher ici lui coûte plus de têtes,
Plus de soins, plus d'assauts, et presque plus de temps,
Que n'en coûte à son bras l'empire des Persans.

Ennemis du repos qui perdit ces infâmes,
L'or qui naît sous nos pas ne corrompt point nos âmes.
La gloire est le seul bien qui nous puisse tenter ;
Et le seul que mon cœur cherche à lui disputer.

Act. II, Sc. 2.

M. de La Harpe préfère avec raison ce ton mâle, plein de vigueur et de dignité, aux antithèses et aux agrémens qui séduisent le vulgaire dans d'autres vers plus brillans en apparence, tels que ceux-ci :

Oui, je consens qu'au ciel on élève Alexandre;
Mais si je puis, Seigneur, je l'en ferai descendre,
Et j'irai l'attaquer jusque sur les autels
Que lui dresse, en tremblant, le reste des mortels.

Act. I, Sc. 2.

« Ce sont là, dit M. de La Harpe, de ces vers que l'on fait à vingt ans, mais qu'on effaceroit à trente. » (Cours de Littérature, tom. IV, p. 371.) Cependant, ce judicieux critique, trop indulgent pour lui-même, n'a pas effacé, même à soixante ans, un très-grand nombre de ses propres vers bien inférieurs en tout à ces quatre vers de Racine.

Je joins ici quelques détails sur les acteurs qui ont joué l'Alexandre, soit au Palais Royal, occupé par la troupe de Molière, soit à l'Hôtel de Bourgogne. C'est Robinet qui me les fournit, dans sa Gazette Historique, ouvrage ridiculement écrit et versifié, mais curieux et important pour l'histoire du théâtre. Il est vrai que ce gazetier semble abuser de la crédulité de ses lecteurs, lorsqu'il prétend que la tragédie de Racine a été jouée en même temps sur les deux théâtres. Des écrivains postérieurs ont encore exagéré la sottise de Robinet, en lui faisant dire que la pièce avoit été jouée le même jour aux deux théâtres. Robinet dit seulement que cette tragédie

Paroît, comme on sait, à la fois,
Sur les deux théâtres François.

Il ne faut pas prendre au pied de la lettre les expressions de ce poète burlesque, presque toujours obscures, équivoques et barbares. Ces mots *à la fois*, qui seuls font la difficulté, ne signifient, selon moi, rien autre chose sinon que l'Alexandre a été joué sur les deux théâtres à peuprès dans le même temps. Robinet vit la pièce le dimanche 14 décembre 1665, sur le théâtre de Molière ; et vers la fin du mois, il vit la même pièce à l'Hôtel de Bourgogne, c'est-à-dire que, dans l'espace de quelques jours, la pièce passa d'un théâtre à l'autre. Car vingt gazetiers aussi ridicules et aussi impertinens que Robinet, ne suffiroient pas pour persuader à un homme sensé que la première représentation d'Alexandre a été donnée le même jour sur les deux théâtres à la fois.

Il est du moins certain que cette tragédie fut beaucoup mieux jouée à l'Hôtel de Bourgogne. Ce n'est pas que la troupe de Molière n'eût d'excellens sujets, mais ils brilloient particulièrement dans le comique. Lagrange, qui tenoit l'emploi des Marquis et des Petits-Maîtres, joua probablement Alexandre comme un amoureux de comédie; et, en effet, Racine n'en a guère fait autre chose. Le personnage de Porus fut confié à la Thorillière, gentilhomme et officier de cavalerie, qui s'étoit fait comédien par libertinage et par caprice. C'étoit un des plus beaux hommes et des plus éloquens de la troupe : voilà pourquoi Molière le choisit avec Lagrange pour aller au camp devant Lille, implorer la protection du roi en faveur du Tartuffe. Le rôle d'Axiane fut parfaitement rendu par mademoiselle Duparc, une des meilleures actrices du Palais Royal, et qui devint la pomme de discorde entre Molière et Racine. Mademoiselle Molière, jolie femme,

mais actrice un peu froide, remplissoit le personnage de Cléofile. Enfin, le sieur du Croisi, aussi gentilhomme, et fameux par la manière dont il avoit joué d'original le Tartufe, représentoit Ephestion. Hubert, très-bon acteur, surtout lorsqu'il étoit déguisé en femme, ne dédaigna pas le rôle ingrat et odieux de Taxile, et personne assurément ne le lui disputa. C'est une remarque essentielle à faire que, dans cette tragédie, il n'y a point d'autre confident qu'Ephestion, ce favori si célèbre dans l'histoire par la constante amitié d'Alexandre. Les princesses n'ont point de confidentes; les deux rois de l'Inde, Porus et Taxile, n'ont point de confidens; et il est à souhaiter qu'on emploie toujours le moins de subalternes qu'il est possible : le dialogue en est plus vif et plus intéressant.

Molière s'amusoit à contrefaire les acteurs tragiques de l'Hôtel de Bourgogne : il eût mieux valu pouvoir les imiter. Il paroît qu'il y avoit dans leur jeu, comme dans leur débit, un peu d'affectation et d'enflure; mais ils avoient de la chaleur, de la noblesse, et ils produisoient de l'effet. Floridor, surtout, étoit un excellent comédien, distingué de ses camarades par une dignité et une grâce naturelle, comme il l'étoit par l'éducation et par la naissance; car son origine étoit noble, et il étoit enseigne dans les Gardes Françaises lorsqu'il abandonna la profession des armes pour se livrer au théâtre, vers lequel il se sentoit entraîné par un penchant invincible. Un de ses ancêtres avoit été page de l'amiral de Coligni, et massacré avec lui le 24 août 1572. Son père étoit ministre de la religion réformée, auprès de la duchesse de Bar, sœur de Henri IV. J'observe qu'il y avoit alors au théâtre un assez grand nombre de comédiens de bonne famille. La passion pour la

comédie et l'impulsion du talent, leur faisoient braver le préjugé; leur vocation étoit éprouvée par tous les obstacles qui naturellement avoient dû les écarter de cette route; et ces acteurs, malgré leur famille, étoient d'excellens acteurs fort au gré du public.

Cependant le comédien, quoiqu'alors avili dans l'opinion, ne dérogeoit point. Floridor en est un exemple, puisque dans le temps qu'on poursuivit les faux nobles, on lui demanda ses titres, et qu'il obtint de Louis XIV un délai pour les produire. Ce monarque aimoit beaucoup la bonne mine et l'éloquence de Floridor; et il paroît, par tous les éloges des écrivains du temps, que ce comédien avoit une manière particulière de jouer en honnête homme, et que c'est surtout par ce naturel exquis qu'il faisoit les délices du public. Ce fut ce Floridor qui joua le rôle d'Alexandre à l'Hôtel de Bourgogne. Le célèbre Montfleuri représenta Porus : c'étoit un acteur plein de feu et d'énergie, mais déclamateur, et très-désagréable par un ventre énorme et un embonpoint extraordinaire, dont Molière s'est moqué dans l'Impromptu de Versailles, en appelant Montfleuri *un roi bien entripaillé*. Mademoiselle d'Ennebaut, fille de Montfleuri, belle, mais petite, et qui depuis joua d'original le rôle de Roxane, s'acquitta de celui de Cléofile avec beaucoup de grâces. La célèbre Desœillets fit extrêmement valoir le personnage d'Axiane. C'étoit la plus parfaite actrice de l'Hôtel de Bourgogne avant que la Champmêlé eût paru: elle brilloit par l'art, l'intelligence, la noblesse; elle étoit fière, imposante, mais bien moins touchante que la Champmêlé qui lui succéda.

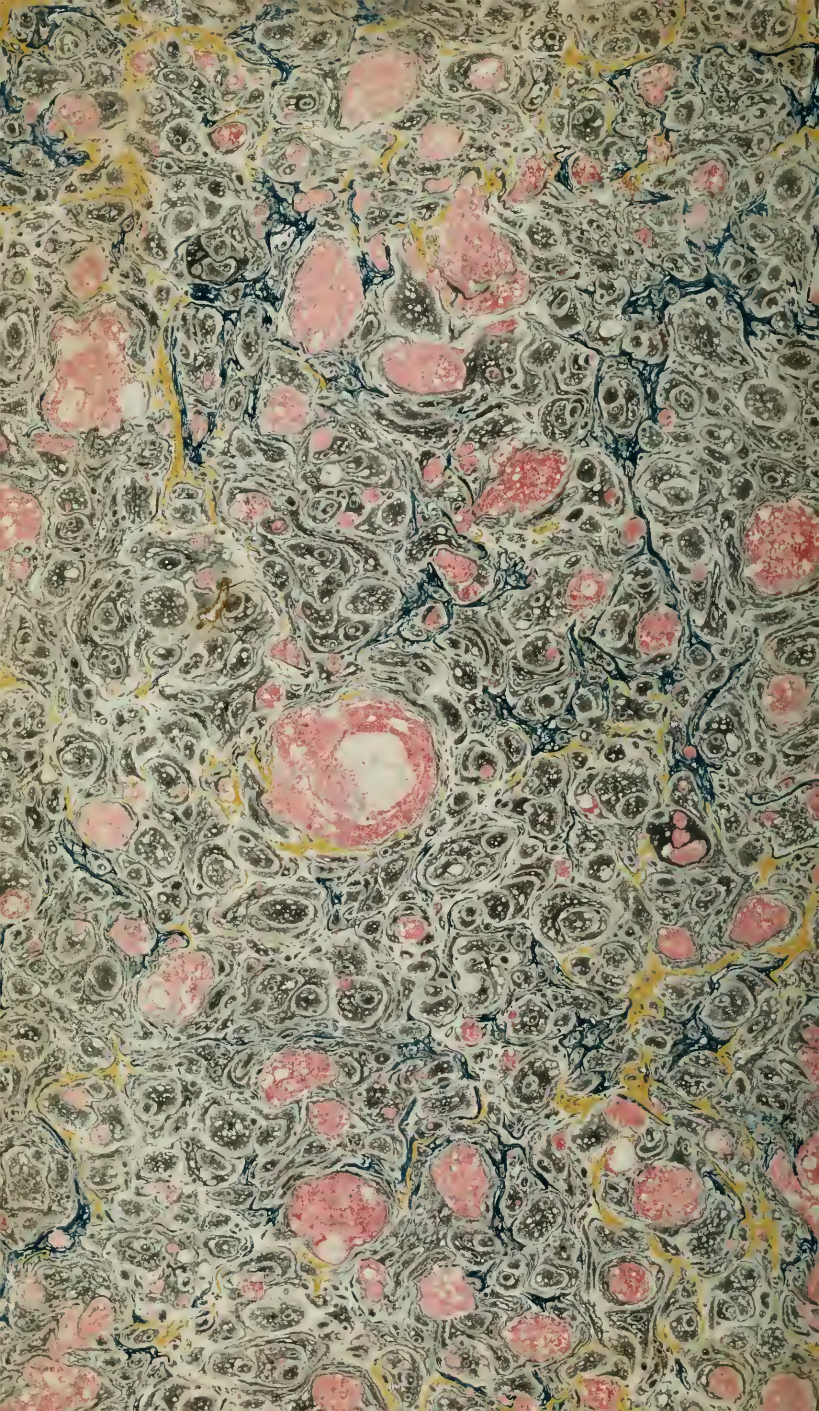
Hauteroche, bon acteur pour les troisièmes rôles, excellent dans les récits, joua Ephestion : il est plus connu

aujourd'hui par quelques jolies comédies que par son talent d'acteur, quoiqu'il eût alors de la réputation. Le sieur de Hauteroche se piquoit aussi de noblesse ; et jamais on ne vit une plus noble troupe que celle qui divertissoit alors le public à l'Hôtel de Bourgogne. Le sieur de Brecourt qui joua Taxile, n'étoit pas d'une moindre qualité que le sieur de Hauteroche : Brecourt avoit aussi la manie d'être auteur, mais ses pièces sont très-inférieures à celles de Hauteroche. Comme acteur, il se distinguoit également dans le tragique et dans le comique. Un jour Louis XIV le voyant jouer le rôle d'Alain dans l'Ecole des Femmes, dit : « Cet homme-là feroit rire des pierres. » L'énergie qu'il mettoit dans son jeu lui coûta la vie; car il se rompit une veine en jouant le principal rôle dans sa comédie de *Timon*, et il mourut de cet accident. Attaché d'abord à la troupe de Molière, il passa depuis dans celle de l'Hôtel de Bourgogne. C'étoit un homme à grandes aventures : il signala surtout son courage et son adresse dans la forêt de Fontainebleau, où il tua, sous les yeux du roi, un sanglier furieux. Louis XIV, témoin de cette prouesse, dit qu'*il n'avoit jamais vu tirer un si vigoureux coup d'épée.* Tels étoient les acteurs qui jouèrent l'Alexandre. Le théâtre, dans ses plus beaux jours, n'a jamais offert une réunion plus complète de talens aussi distingués ; et Racine dut une partie de son succès à ces grands comédiens, qui savoient parfaitement bien faire valoir les bons vers, puisqu'ils en faisoient même souvent réussir de mauvais.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIERES.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

Avis de l'Éditeur. . . . . Pag. i
Préface générale. . . . . j
Vie de Jean Racine. ix
Réflexions préliminaires sur l'esprit public et l'état du Théâtre avant Racine. . . . . xciij
Epître Dédicatoire à M. le duc de Saint-Aignan. . . . . cxvj
Préface de Racine. cxix
La Thébaïde, tragédie en cinq actes, avec les Commentaires. 1
Jugement sur la Thébaïde. 127
Préface du Commentateur sur la tragédie d'Alexandre. 189
Epître Dédicatoire au Roi. 193
Première Préface de Racine. 197
Seconde Préface de Racine. 200
Alexandre, tragédie en cinq actes, avec les Commentaires. 205
Jugement sur l'Alexandre de Racine, et sur les auteurs qui ont traité le même sujet. . . 319